

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

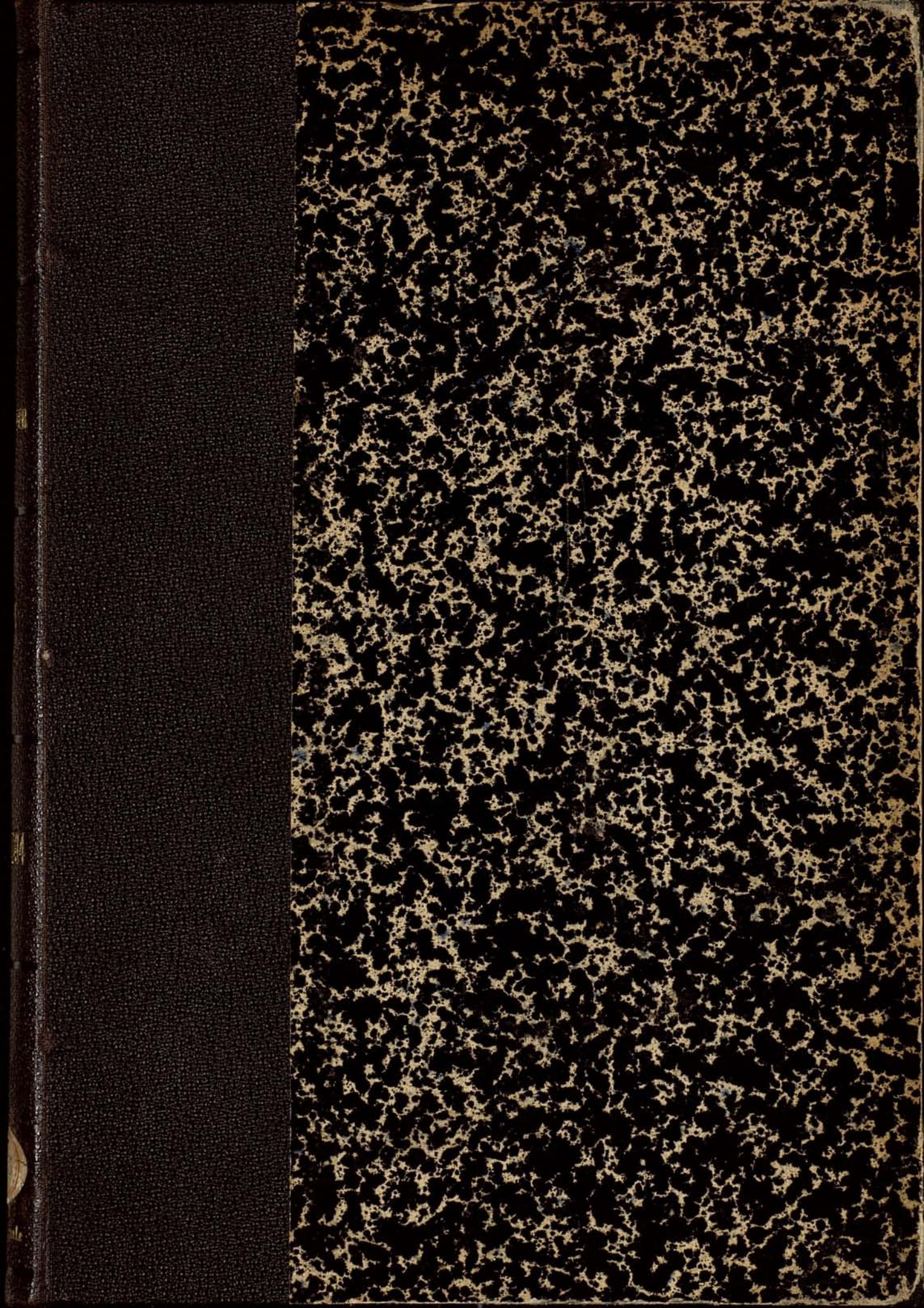
Le Glaneur, 1^{ère} année, Bruxelles, 1^{er} avril 1902 – 1^{er} mars 1903 (n°1-12).

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

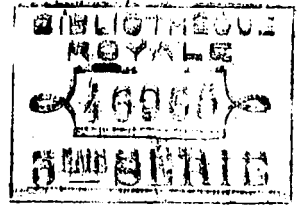
S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir\(at\)ulb.ac.be](mailto:bibdir(at)ulb.ac.be))

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>



B
944



III

46.965

A

III
46.968
A

NUMÉRO I

1^{er} AVRIL

LE GLANEUR

Revue Mensuelle



L'Apostolat de la Presse

Il serait superflu de s'en cacher, notre monde moderne traverse une période de confusion et de trouble social. Où aboutira la crise économique moderne ? Les sociologues les plus distingués ont en vain cherché à soulever à ce sujet le voile mystérieux qui nous dérobe l'avenir. Toutefois, si nous ne pouvons prévoir l'issue de la grande évolution que subit la société humaine, nous pouvons cependant, par le sage emploi de moyens puissants et soigneusement sélectionnés, incliner cette évolution vers un but pacifique et chrétien. A diverses reprises, la sagesse des pontifes romains nous a indiqué clairement les grands moyens à employer, et parmi ceux-ci la première place revient sans contredit à l'œuvre de la presse.

« L'œuvre de la presse est l'œuvre des œuvres, » nous répète avec insistance le grand Pontife Léon XIII. Après lui, l'énergique et savant évêque de Mayence, M^{gr} de Ketteler, ne disait-il pas : « Si saint Paul revenait sur la terre, il se ferait journaliste ». Veut-on encore l'opinion de saint François de Sales à ce sujet ? Voici ce qu'il écrivait un jour au Souverain Pontife : « Le péril, très saint Père, est tout entier dans la diffusion d'infâmes libelles ; à ce mal immense, je ne vois qu'un seul remède : la fondation d'une imprimerie placée sous le patronage du Saint-Siège, de façon que nos réponses ne se faisant pas attendre, nous

puissions descendre dans l'arène avec avantage, et répondre avec un succès certain aux provocations des apôtres de l'erreur. »

Louis Veuillot, ce grand polémiste français, était tellement persuadé de l'importance de l'œuvre de la presse, qu'il affirmait avec autorité : « Si l'on venait m'annoncer pour demain la fin du monde, je ferais d'abord mon journal aujourd'hui, persuadé que sa lecture de demain produirait encore un effet salutaire. »

Les membres du troisième Congrès de Liège (7-10 septembre 1890), avaient eux aussi compris cette importance quand ils émettaient les vœux suivants :

Le Congrès émet le vœu :

1^o Que les journaux populaires catholiques adoptent un programme aussi complet que possible de réformes sociales et s'inspirent des résolutions formulées par les Congrès de Liège ;

2^o Que ces journaux soient répandus le plus possible, et que toutes les œuvres catholiques concourent activement à cette diffusion.

Il est à désirer que l'on organise une presse spécialement destinée aux populations agricoles, ou tout au moins que l'on perfectionne à ce point de vue la presse catholique existante, en faisant entrer dans son programme les questions économiques et sociales qui intéressent les ouvriers des campagnes. »

En présence de témoignages aussi

autorisés, quel est le devoir de tout chrétien, de tout catholique, sinon de secourir de tout son pouvoir l'apostolat de la bonne presse ?

Nous ne sommes plus dans un temps où l'on peut s'endormir tranquillement et se désintéresser du mouvement économique et social : non, le vent est à l'action, il faut combattre. Le libéralisme maçonnique et son héritier naturel, le socialisme révolutionnaire, battent en brèche la société moderne : toutes les armes sont bonnes pour nos ennemis, mais la principale, la préférée, c'est la plume.

Les ravages de la mauvaise presse apparaissent effrayants autour de nous. Écoutons sur ce sujet les appréciations de M. Anatole Leroy-Beaulieu :

« Il y a, dit-il, deux sortes de presse particulièrement, quoique diversement corruptrices : la presse pamphlétaire et la presse pornographique. L'une corrompt surtout l'esprit, et l'autre le cœur ; l'une fausse le jugement, l'autre souille l'imagination. Et toutes deux dégradent l'âme et déforment l'intelligence.

La première, friande de scandales et experte en calomnies, semble s'être donné pour mission de provoquer les défiances, les soupçons, les jalouses antipathies entre les enfants du même sol, déversant l'outrage à pleines mains sur les hommes et sur les institutions, détruisant chez le peuple tout sentiment de respect et d'équité ; lui inculquant sans relâche des leçons de partialité, d'injustice, voire de fanatisme ; fomentant à plaisir les haines de classes, de races, de religions, élevant la dénonciation mensongère à la hauteur d'une sorte d'apostolat de la haine, et excommuniant de la patrie commune, au nom de je ne sais quelle contrefaçon sectaire du patriotisme, telle ou telle catégorie de citoyens.

La seconde, la presse pornographique, se complait au ragoût d'une débauche tour à tour grossière et raffinée ; faisant ses délices d'orner d'une parure de lascive poésie l'équivoque et la gravelure, s'ingé-

niant à faire du vice une élégance, et, sous couvert de littérature, tenant publiquement pour la jeunesse une école quotidienne de libertinage. »

Les mauvais journaux sont légion aujourd'hui ; leurs articles dépravants s'étaient partout, sur les bancs du cabaret, sur la table de l'ouvrier, aux quatre coins de l'atelier. Et c'est dans la logique des choses : le journal est en quelque sorte devenu un besoin quotidien, une nourriture indispensable, dont les masses de nos jours ressentent un impérieux besoin. Les Romains du grand siècle réclamaient de leurs consuls du pain et des jeux, *panem et circences* ; aux peuples modernes, il faut le journal sous toutes ses formes : feuilles quotidiennes, revues périodiques, feuilletons ou romans.

M. Henry Béranger nous décrit fort bien ce besoin, cette nécessité du journal : « Chaque jour, tout citoyen lit un journal, le plus souvent deux, quelquefois trois ou quatre. A l'isolé, son journal tient lieu de causeur et d'ami ; il le lit pendant qu'il déjeune, ou à l'heure du coucher. Dans la famille, au café ou au cercle, partout où l'on se réunit, le journal est le répertoire des causeries. C'est lui qui prépare les aliments dont la discussion se nourrira ; nul n'échappe à la pénétration du journal, il est devenu un tel besoin que sa privation constitue un châtement ignoré. »

Nos adversaires l'ont compris, cet insatiable besoin de l'imprimé ; aussi voyez-les à l'œuvre, semant aux quatre vents du ciel leurs brochures immorales et leurs journaux sans pudeur. Goutte à goutte, le vice et la perfidie y sont distillés dans l'âme des lecteurs ; lentement mais sûrement, le poison pénètre les cœurs : le lecteur pris au piège s'assimile peu à peu et presque malgré lui les idées perversives qu'il y rencontre. Par le triste roman sensationnel, par le feuilleton aux impressions malsaines, par le journal aux faits divers immoraux et longuement commentés, nos adversaires ont poursuivi sourdement leur œuvre de démoralisa-

tion. Toute cette presse viciée est une puissance éminemment efficiente du mal, et le plus terrible agent de la dépravation morale.

Écoutons encore M. Henry Béranger : « La toute-puissance du journal, dit-il, est dans ce fait qu'il ne commande jamais, mais qu'il suggère toujours. Le journal nous laisse libre en apparence ; il nous asservit en nous laissant croire qu'il nous affranchit... Le journal insinue dans nos pensées les images d'où nos actions surgiront tout à l'heure. Protée humble et spirituel, il nous domine en nous caressant.

C'est pourquoi les ravages de la mauvaise presse sont si terribles. Par la pornographie, elle a détruit l'action de l'école et multiplié les débauches ; par les fausses nouvelles, elle a dissous la confiance populaire et énérvé l'énergie. Par la calomnie et la diffamation, elle a ébranlé l'autorité politique et découragé l'élite. Par le reportage judiciaire et l'imagination des feuilletonnistes, elle a recruté et instruit l'armée croissante des jeunes criminels. Par le chantage et la menace, elle a favorisé les flibustiers de toute marque, ruiné les trois quarts de la nation, terrorisé les parlements. Elle s'est prostituée à l'argent pour corrompre les masses, et elle a pris les titres de la raison et de la liberté pour les bafouer plus lâchement devant la ploutocratie et la démagogie ».

Mais si cette action de la mauvaise presse est indéniable, il n'en reste pas moins vrai que la bonne presse est à son tour le meilleur moyen de relèvement moral, et aussi le plus sûr. Nous l'avons appris bien souvent de la bouche de nos évêques : le bon journal est un puissant levier de propagande pour le bien. La mauvaise presse a étouffé dans le cœur des masses, la croyance au divin, la foi robuste que leur avait léguée le sang des martyrs et la plume des docteurs. Que le remède sorte d'où est venu le mal : à la bonne presse de rendre au peuple la

foi et le Dieu de ses pères, suivant l'énergique parole de l'illustre pontife qui gouverne l'Église, l'immortel Léon XIII.

Pour nous, chrétiens, pour nous, catholiques, la question de la presse est donc une question de conscience et de patriotisme.

C'est une question de conscience. Par ses institutions perfides, par ses douceuses excitations au mal, la mauvaise presse ruine insensiblement les âmes, elle jette la corruption dans des cœurs jusque là restés bons, ébranle les volontés chancelantes, et amène la plus terrible des faillites, la faillite morale. Parcourez ces feuilles malsaines : qu'y trouvez-vous ? L'apothéose des instincts les plus révoltants, des appétits les plus grossiers ; le fait divers équivoque, avec un luxe de détails piquants et raffinés ; l'entraînement insensible à l'égoïsme et à la sensualité matérielle : en un mot la glorification de tout ce qui flatte les plus viles passions de la bête humaine.

A nous de combattre, par la prédication morale du bon journal, l'œuvre de sourde destruction de ces agents du vice. A vous, parents chrétiens, de préserver l'âme de vos enfants du contact continu et journalier des émissaires du mal ; à vous de défendre la vertu de vos jeunes filles, menacée à chaque coin de rue par ces gravures pornographiques, par ces affiches aux tons criards, par ces réclames éhontées qui sollicitent au mal ces jeunes cœurs, purs encore de toute souillure. Si vous n'y prenez garde, vous aurez bientôt à verser des larmes amères sur l'irréparable naufrage de l'honneur et de la vertu domestique. A nous tous, catholiques, s'impose cet apostolat de la bonne presse : c'est là le véritable apostolat laïque, si souvent recommandé dans les immortelles encycliques de notre vénéré Père Léon XIII. Notre travail persévérant et dévoué, notre zèle à promouvoir dans nos milieux la diffusion de la bonne presse, sera la meilleure marque d'adhésion que nous puissions donner

aux sages enseignements de nos Pères de la foi.

Mais si notre prérogative de chrétien nous fait un devoir de concentrer tous nos efforts vers la propagande des bons principes, n'oublions pas aussi que l'œuvre de la presse est une œuvre éminemment patriotique et sociale. Considérons un instant ce qui se passe à nos côtés. Partout où foisonnent le mauvais journal, le pamphlet athée, le roman sans pudeur, là aussi cesse de régner la paix sociale, pour céder le pas au trouble et à la confusion. Pourquoi cela ? Jetons un coup d'œil sur les organes de cette presse sans Dieu : à chaque page, à chaque ligne même, y trouvons-nous autre chose

que l'aveu cynique de l'athéisme le plus révoltant ? Or, là où Dieu cesse de régner, il n'y a plus ni autorité, ni respect : *ni Dieu, ni maître*, dit l'axiome voltairien. De là résulte le bouleversement des institutions sociales ; par suite aussi, plus de paix dans les cœurs, plus de subordination dans l'ordre constitué.

A nous, catholiques, de détruire ces pernicieux effets par la propagande active et constante et l'extension toujours croissante de notre presse moralisatrice ; à nous d'étouffer tous ces ferments de destruction et de désordre, par l'instillation progressive et constante de la bonne parole.

FR. DUFOUR.

L'École en plein champ

Il est deux vieux noyers aux portes de l'église,
 Avec ses fondements en terre enracinés,
 Qui penchent leur feuillage et leurs troncs inclinés
 Sur un creux vert de mousse, où dans le cailloutage
 S'échappe en bouillonnant la source du village.
 De gros blocs de granit, que son onde polit,
 Blanchis par son écume, interrompent son lit.
 Sur ce tertre, glissant de colline en colline,
 L'œil embrasse au matin l'horizon qu'il domine,
 Et regarde, à travers les branches de noyer,
 Les lacs lointains bleuir et la plaine ondoyer.
 C'est là qu'aux jours sereins, rassemblés tous, leur troupe
 Selon l'âge et le sexe en désordre se groupe :
 Les uns au tronc de l'arbre adossés deux ou trois,
 Les autres garnissant les marches de la croix ;
 Ceux-là sur les rameaux, ceux-ci sur les racines
 Du noyer qui serpente au niveau des ravines ;
 Quelques-uns sur la tombe et sur les tertres verts
 Dont les morts du printemps sont déjà recouverts,
 Comme des blés nouveaux reverdissant sur l'aire
 Où des épis battus ont germé dans la terre.
 Cependant, au milieu de ces fils du hameau,
 Ma voix grave se mêle au murmure de l'eau...
 Je me pénètre bien de ce sublime rôle
 Que sur ces cœurs d'enfants exerce ma parole ;
 Je me dis que je vais donner à leur esprit
 L'immortel aliment dont l'ange se nourrit,
 Et, la main sur leurs fronts baissés, je Lui demande
 De préparer mon cœur pour qu'un Verbe y descende,
 D'élever mon esprit à la simplicité
 De ces esprits d'enfants, aube de vérité ;

De mettre assez de jour pour eux dans mes paroles,
 Et de me révéler ces claires paraboles,
 Où le Maître, abaissé jusqu'aux sens des humains,
 Faisait toucher le ciel aux plus petites mains.
 Puis je pense tout haut pour eux : le cercle écoute,
 Et mon cœur dans leurs cœurs se verse goutte à goutte.
 Je ne surcharge pas leurs sens et leur esprit
 Du stérile savoir dont l'orgueil se nourrit ;
 Bien plus que leur raison, j'instruis leur conscience...
 Je leur montre ce Dieu tantôt dans sa bonté,
 Mûrissant pour l'oiseau le grain qu'il a compté ;
 Tantôt, dans sa sagesse et dans sa providence,
 Gouvernant sa nature avec tant d'évidence ;
 -Tantôt... Mais aujourd'hui c'était dans sa grandeur.
 La nuit tombait ; des cieux la sombre profondeur
 Laisait plonger les yeux dans l'espace sans voiles,
 Et dans l'air constellé compter les lits d'étoiles :
 Comme à l'ombre du bord on voit sous des flots clairs
 La perle et le corail briller au fond des mers.
 « Celles-ci, leur disais-je, avec le ciel sont nées ;
 Leur rayon vient à nous sur des millions d'années !
 Des mondes, que peut seul peser l'esprit de Dieu,
 Elles sont les soleils, les centres, le milieu...
 Elles suivent la courbe où Dieu les a lancées ;
 L'homme de son néant les suit par ses pensées...
 Et ceci, mes enfants, suffit pour vous prouver
 Que l'homme est un esprit, puisqu'il peut s'élever,
 De ce point de poussière et des ombres humaines,
 Jusqu'à ces cieux sans fond et ces grands phénomènes.
 Car voyez, mesurez, interrogez vos corps !
 Pour monter à ces feux faites tous vos efforts !
 Vos pieds ne peuvent pas vous porter sur ces ondes ;
 Votre main ne peut pas toucher, peser ces mondes ;
 Dans les replis des cieux quand ils sont disparus,
 Derrière leur rideau votre œil ne les voit plus. .
 Le souffle de leur vol ne vient pas jusqu'à vous ;
 Sous le dais de la nuit ils vous semblent des clous,
 Et l'homme cependant arpente cette voûte ;
 D'avance, à l'avenir nous écrivons leur route ;
 Nous disons à celui qui n'est pas encore né
 Quel jour au point du ciel tel astre ramené
 Viendra de sa lueur éclairer l'étendue,
 Et rendre au firmament son étoile perdue.
 Et qu'est-ce qui le sait ? et qu'est-ce qui l'écrit ?
 Ce ne sont pas vos sens, enfants ! c'est donc l'esprit !
 C'est donc cette âme immense, infinie, immortelle,
 Qui voit plus que l'étoile, et qui vivra plus qu'elle !...

LAMARTINE.



Journal intime de Mgr Dupanloup ⁽¹⁾

Voilà un livre qui va sûrement trouver des lecteurs.

Par amour de sa mémoire, il sera tout d'abord recherché par les amis et les admirateurs du grand prélat, heureux de le voir revivre dans ces pages autobiographiques. Et parmi ses adversaires et ses ennemis, qui eux aussi furent légion,

Nous ne sommes pas sortis de ce programme. Ce ne sont pas nos jugements et nos appréciations que nous livrons au public, ce sont les pensées de Mgr Dupanloup. Nous en avons respecté non seulement le fond, mais la forme : nous les avons reproduites dans leur naïveté, dans leur décousu, avec les négligences de style qui s'y rencontrent, les phrases inachevées, les indications parfois énigmatiques : preuves authentiques que c'était bien pour lui seul, et non pour le public que l'évêque d'Orléans écrivait.»

Le lecteur aimera cette réserve, cet



MGR DUPANLOUP

aucun ne résistera au désir et à la curiosité de les connaître, ne serait-ce que pour y chercher des armes pour le combattre et l'amoindrir encore.

Mais, au fond, qu'est-il ce livre, ce journal intime? — Le prêtre chargé de le mettre au jour l'explique dans ces lignes :

« Il ne s'agissait pas pour nous d'un travail personnel, mais uniquement de la reproduction fidèle et consciencieuse des textes tracés par la plume de l'évêque.

effacement complet, pour ne se trouver qu'en présence de la seule personnalité et de la seule parole du célèbre défunt.

Quel doit être l'effet de ce livre, de ce *journal intime* de Mgr Dupanloup? — Il sera double. Nous citons encore :

« Ces pages, nous l'espérons, seront

(1) Extraits recueillis et publiés par L. Branchereau, supérieur du Grand Séminaire d'Orléans. Beau et fort vol. de 368 pages. Prix : 3,50 fr. (P. Téqui, libraire-éditeur, 29, rue de Tournon, Paris.)

donc pour sa mémoire la meilleure de toutes les défenses, et la plus éloquente apologie. En mettant dans son véritable jour cette grande figure d'évêque, elles contribueront à dissiper bien des nuages, à faire cesser bien des malentendus, et montreront à plusieurs, dans l'évêque d'Orléans, un homme qu'ils ne soupçonnaient pas. Ce sera le premier fruit de notre travail.

Signalons-en un autre de non moindre importance. Le *Journal intime* renferme un utile enseignement et nous met sous les yeux un grand exemple. Il montre comment, par l'application constante et inviolablement fidèle aux exercices de la piété chrétienne, on peut, au milieu des agitations de la vie la plus laborieuse, demeurer uni à Dieu, et s'élever ainsi jusqu'à l'éminente sainteté. Mgr Dupanloup a su découvrir et mettre en pratique ce secret. Il a été un travailleur infatigable et un contemplatif, un lutteur ardent et un prêtre pieux, un homme d'action et un homme d'oraison. »

Comme parfaites justesse et justification de ce jugement, produisons ces quelques extraits, pris çà et là dans le volume.

*
**

CITATIONS

En voici la première phrase, frappante et caractéristique :

« Souvenir de tout ce que j'ai fait de mal et de tout ce que Dieu m'a fait de bien... au moins ce dont je me souviens. »

ENFANCE

Puis, sous les dates suivantes, premières pages, quelques particularités sur l'enfance :

« 3 janvier 1802. — A Saint-Félix. — Fête de sainte Geneviève, patronne du diocèse de Paris. — Né à quatre heures, baptisé à huit heures. Je ne demeurai pas longtemps sous l'empire du démon : premier immense bienfait.

Saint Félix, simple prêtre et martyr. On me donne son nom.

J'ai toujours aimé le printemps et la renaissance de la nature.

J'aimais la Fête-Dieu et les Rogations. A la Fête-Dieu, toute la ville en feuillage et en fête... Branches. Reposoir devant Saint-Maurice...

Aux Rogations, on revenait du bois avec des branches en gerbe. J'en ai encore l'agréable sensation. — Les Saluts et les confréries du Saint-Sacrement m'avaient frappé.

» Nous nous promenions souvent avec ma tante autour d'Annecy. — Fleurs d'automne dans les prairies... Violettes... Touffes de primevères dans la mousse au pied des arbres.

1809. Voyage à Paris. — Dernier regard vers la Savoie. Autre existence commence au détour de la Roche du Jura. Le visage est tourné ailleurs. Dieu me menait à Saint-Sulpice, quel bienfait ! J'avais sept ans et demi ».

CATÉCHISME DE SAINT-SULPICE

Ici le futur évêque se remémore les Catéchismes de Saint-Sulpice, l'impression qu'il en reçut, la conduite qu'il y tint et les effets qui en demeurèrent gravés toujours en lui. Il conclut ainsi :

« Le plus beau des ministères est le ministère pastoral. Mais le catéchisme est plus beau encore. C'est le beau idéal du cœur de Dieu ; rien n'est comparable à cela, c'est indéfinissable et céleste. C'est le ministère le plus désintéressé, le plus pur, le plus dégagé des prétentions..., qui s'adresse à l'âge le plus naïf, le plus tendre, le plus confiant.

Quand j'arrivai là, derrière cette balustrade, j'avais entendu toutes les impiétés, toutes les indignités. Tout s'évanouit devant la vertu. Je ne fus pas vaincu ; il n'y eut pas même de lutte. L'image de la vertu en ces Messieurs, en ces enfants fut tout... »

Quelques pages plus loin, le brillant

élève et l'éloquent apologiste du Catéchisme se rappelle à lui-même avec délices, son entrée et son séjour à Saint-Sulpice :

« Le nom de Saint-Sulpice doit m'être cher jusqu'au dernier soupir. J'y ai trouvé tous les biens de Dieu. D'abord à la grande époque de ma première communion, époque d'une miséricorde infinie ; puis à mon entrée en philosophie ; puis à toutes mes ordinations ; puis aux catéchismes que j'ai commencé à y faire, et qui ont été si doux et si utiles à mon âme.

J'éprouvais des transports indiscrets de ferveur, en disant le chapelet, à la sortie des exercices et pendant l'oraison. J'étais prêt à tout pour les âmes, jusqu'à me livrer à la mort.

Puis, grand goût pour la piété. J'aimais à faire la visite à Lorette ; j'éprouvais un grand bonheur à m'approcher du tabernacle ; j'aimais ardemment Notre-Seigneur. Je me souviens avec quel enthousiasme, quelle émotion je chantais le *Deus misereatur nostri*, et le *Rorate*, en demandant à Dieu de saints prêtres. Quelle ardente prière ! »

(*A suivre*)

Les Tribulations de Rothschild

L'interview stupéfiante du baron de Rothschild publiée dans le *Figaro* nous a valu une amusante pochade d'Alfred Capus dans l'*Illustration*. Nous la reproduisons ci-après.

SCÈNE PREMIÈRE

(*Le cabinet de travail de l'hôtel de la rue Laffitte.*)

ROTHSCHILD, *seul*.

Voilà qui est inouï, et nous vivons réellement à une étrange époque ! S'imaginer que je suis l'homme le plus heureux de la terre parce que j'ai quelques sous devant moi, et qu'il est rare que je ne sois pas en mesure de payer mes contributions ! Et ils appellent cela la question

sociale ! Mais, sapristi ! ce qui est intolérable c'est d'avoir beaucoup d'argent, et non d'en manquer... Je donnerais trois millions, quatre millions même, pour être absolument dénué de ressources... (*Découragé*) Hélas ! c'est impossible !... et je voudrais me ruiner que, machinalement, je deviendrais encore plus riche. Il vaut mieux ne pas essayer. Triste ! triste ! La fortune ne fait pas le bonheur. Je l'ai dit et je ne cesserai de le répéter. Qu'est-ce que le bonheur, en effet ? C'est d'avoir tout ce que l'on désire. Eh bien ! supposez que je désire fumer un cigare d'un sou... Je parie que je ne pourrai pas... D'ailleurs nous allons nous en assurer immédiatement. *Il appuie sur un timbre électrique. Paraît un laquais en livrée.*

LE LAQUAIS.

Monsieur le baron désire ?

ROTHSCHILD.

Un cigare... un cigare d'un sou...

LE LAQUAIS,

revenant avec une boîte de cigares.

Voici, monsieur le baron.

ROTHSCHILD.

Ce ne sont pas des cigares d'un sou, ce sont des cigares de trois francs.

LE LAQUAIS.

Je vais m'informer dans l'hôtel.

ROTHSCHILD.

Hâtez-vous. (*A part.*) Dieu ! que c'est agaçant de ne rien faire soi-même, et d'avoir continuellement des domestiques autour de soi !

LE LAQUAIS, *apportant d'autres cigares.*

Monsieur le baron n'a qu'à choisir.

ROTHSCHILD.

Qu'est-ce que c'est que ces cigares-là ?

LE LAQUAIS.

C'est ce que fume le frotteur. Je demande pardon à Monsieur le baron, mais puisque Monsieur le baron lui-même...

ROTHSCHILD.

Savez-vous combien il les paie, le frotteur ?...

LE LAQUAIS.

Oh ! presque rien, soixante-quinze centimes, je crois, à la place de la Bourse.

ROTHSCHILD.

Mais, nom d'un chien, je me fâcherai à la fin ! Ce n'est pas des cigares de soixante-quinze centimes que je veux, ce n'est pas des cigares de vingt-cinq centimes, c'est des cigares d'un sou... Ce que le peuple appelle des soutados...

LE LAQUAIS, *étonné*.

Soutados ? Je ne comprends pas.

ROTHSCHILD.

Ça veut dire qui coûte un sou. Courez donc m'acheter un soutados. Si je n'ai pas un soutados dans trois minutes, vous n'êtes plus à mon service. Il doit y en avoir dans les bureaux de tabac.

LE LAQUAIS.

J'y vais, Monsieur le baron. Le temps de changer de costume et de me déguiser, car, si on reconnaissait la livrée de M. le baron, jamais on ne consentirait à me donner un soutados.

ROTHSCHILD.

Il faut vous déguiser, maintenant ! Vous avez raison, mon ami : n'y allez pas, ce serait trop long. (*Avec amertume.*) Quand je pense qu'il y a des gens qui fument des cigares d'un sou, tant que ça leur fait plaisir ! Résignons-nous. (*Il allume un cigare de trois francs.*) C'est très mauvais !

(Entre le secrétaire du baron de Rothschild.)

LE SECRÉTAIRE.

Monsieur le baron n'a pas besoin de moi ? Monsieur le baron n'a pas de lettres à écrire ? Je me permets de lui rappeler qu'il chasse demain matin à Ferrières avec ses invités. On part à sept heures. Le train spécial est commandé.

ROTHSCHILD.

Spécial ? Pourquoi spécial ?

LE SECRÉTAIRE.

Mais c'est l'habitude. Ces messieurs voyagent toujours dans le train réservé à Monsieur le baron.

ROTHSCHILD.

Ah ! c'est vrai, je me rappelle... Mais si je voulais aller à Ferrières demain, par le train ordinaire ?

LE SECRÉTAIRE.

Omnibus ?

ROTHSCHILD.

Parfaitement, omnibus.

LE SECRÉTAIRE.

Monsieur le baron plaisante. Que penseraient les invités ? Omnibus !

ROTHSCHILD.

Et en troisième encore !

LE SECRÉTAIRE, *riant*.

Très drôle !

ROTHSCHILD.

Alors, monsieur, supposez qu'il me plaise de me rendre en troisième classe, à Ferrières, cela me serait impossible ?

LE SECRÉTAIRE.

Tout à fait impossible. D'ailleurs, le chef de gare ne le permettrait pas.

ROTHSCHILD.

Répétez-moi cela. Vous ne vous imaginez pas quelle joie j'aurai à vous entendre répéter ça. Ainsi je ne pourrais pas aller en troisième si je le désirais ? C'est bien ce que vous dites ?

LE SECRÉTAIRE.

Absolument.

ROTHSCHILD,

parlant à un reporter invisible.

Question sociale ! La voilà, la question sociale ! Et ces gaillards-là prétendent que je suis heureux parce que j'ai de l'argent. Tout le monde voyage en troisième... Moi seul, ça m'est défendu... Et l'égalité, je vous prie ? Qu'en faites-vous de l'égalité ? Si l'envie me prend d'effectuer le parcours dans un bon wagon de dernière classe, avec de la bonne poussière de la campagne, avec des voyageurs qui sentent l'ail, avec des militaires et des nourrices, espoir du pays, je n'en ai pas le droit ! Il se trouvera des invités et des chefs de gare pour m'en empêcher.

Et vous parlez de question sociale ! Vous parlez d'ouvriers ! Qu'on me cite un ouvrier que l'on ait jamais empêché de monter en troisième... Ah ! messieurs, ne la cherchez pas ailleurs, la question sociale... Je vous en supplie, n'allez pas la chercher ailleurs...

LE SECRÉTAIRE.

Bon !

ROTHSCHILD, *dans un rêve.*

Vous étiez là ? (*Sombre.*) C'est bien. Dites à mes invités que je monterai avec eux dans le train spécial. (*A part.*) L'acharnement du destin contre certaines personnes est véritablement incroyable. Enfin ! tout cela finira peut-être un jour. Qu'est-ce que je vais faire ce soir ? Où vais-je passer ma soirée ? Tous les spectacles m'ennuient. Hier, j'ai rencontré un ivrogne qu'on conduisait au poste. Il savait où passer sa soirée, celui-là. Etre conduit au poste, quel rêve !... Ah ! si je pouvais être une nuit conduit au poste pour vagabondage, je me réconcilieraient avec l'humanité. (*Il s'habille et sort.*)

SCÈNE II.

(*Dans un grand restaurant du boulevard.*)

ROTHSCHILD, *entrant.*

Je vais dîner ici, incognito. Je dépenserai beaucoup d'argent et puis je dirai que je n'ai pas de quoi payer l'addition. J'espère qu'on m'y conduira, au poste. (*Il fait signe au maître d'hôtel.*) Voici mon nom. (*Il commande les plats les plus luxueux.*)

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Et comme vin ?

ROTHSCHILD.

Ceux que vous voudrez. Je ne tiens pas à ce qu'ils soient bons, je tiens seulement à ce qu'ils soient chers.

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Nous avons justement cela.

ROTHSCHILD, *à part mais de façon à être entendu du maître d'hôtel.*

Tant pis, si je ne peux pas payer !

LE MAÎTRE D'HÔTEL,
qui a reconnu le baron.

Qu'est-ce qu'il a donc ? (*Il s'éloigne.*)

ROTHSCHILD.

Comment ! Il me sert tout de même ? Ah ! on n'est pas méfiant à Paris. (*Il prend son repas.*) J'ai beaucoup bu, j'ai bu trois bouteilles à quatre-vingts francs pièce... j'ai un peu mal à la tête, mais je m'amuserai bien tout à l'heure... L'addition, garçon, l'addition !

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Voici.

ROTHSCHILD, *feignant l'embarras.*

Diable ! Diable ! Oh ! que c'est cher !... si j'avais su... Jamais je n'aurai assez d'argent... (*Il se fouille avec désolation.*) Comment payer une addition pareille ? C'est l'habitude chez vous, n'est-ce pas, de mener au poste les gens qui n'ont pas de quoi payer leur dîner ?

LE MAÎTRE D'HÔTEL, *correct.*

Les gens qui n'ont pas de quoi payer leur dîner, monsieur, on ne leur demande jamais rien. Ils règlent plus tard, quand ils veulent.

ROTHSCHILD,

essayant une dernière tentative.

Je vous réglerai donc dans deux ans et demi.

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Deux ans et demi ou trois ans, comme il plaira à Monsieur.

ROTHSCHILD, *à part.*

Quelle guigne ! (*Il sort sur le boulevard.*)

SCÈNE III

(*Sur le boulevard.*)

ROTHSCHILD.

Je crois que je suis un peu gris. (*Il titube.*) Ma foi oui... Oh ! quelle idée ! (*S'adressant à un gardien de la paix.*) Mon ami, remarquez que je suis gris et que je titube... (*Il se heurte à une boutique.*) J'ai failli casser la vitre... Je fais du potin sur la voie publique... Quand quelqu'un fait du potin sur la voie publique... où le conduit-on ?

LE GARDIEN DE LA PAIX.

Au poste !

ROTHSCHILD.

Au poste ? Bravo ! (*Le gardien de la paix l'emmène et le soutient délicatement.*) Au poste ! On me conduit au poste ! (*Il se laisse entraîner, ayant un peu perdu la tête.*)

SCÈNE IV.

(*L'hôtel de la rue Laffitte.*)ROTHSCHILD, *couché dans son lit.*

Au poste ! Je suis couché au poste, au violon, sur une planche ! Ah ! je suis bien heureux ! (*Il se réveille et regarde autour de lui.*) Mais non... ces meubles... ces tentures... De quel droit suis-je chez moi ? Et pourquoi ne m'a-t-on pas conduit au violon pour tapage nocturne ?

(*En se retournant il aperçoit le gardien de la paix qui lui offre une tasse de thé.*)

ALFRED CAPUS.

BULLETIN POLITIQUE

du 15 février au 15 mars 1902.

La dernière quinzaine du mois de février a été assez mouvementée, surtout en Autriche-Hongrie, en Espagne et en Italie, par des grèves et des troubles de tout genre. Et de crainte de rester en retard sur les autres pays, la Belgique s'était donné le malin plaisir de prendre l'avance, en essayant, le 11 février, une grande manifestation — qui a fait fiasco, — en faveur du suffrage universel. Il n'y a aucun rapprochement à opérer entre ces divers troubles, si ce n'est peut-être leur origine commune : la plupart, en effet, ne sont que le résultat tangible des sourdes menées révolutionnaires, arrivant partout au même but : la grève, l'émeute et, conséquence dernière mais logique, l'inéluctable misère pour le peuple crédule et naïf.

C'est de l'Autriche-Hongrie, de Trieste, que nous arrivent, le 13, les premières

nouvelles : les socialistes et les anarchistes y avaient fomenté des troubles qui éclataient bientôt au grand jour, et avec une effervescence telle que, dès les premiers soulèvements, la troupe, aussitôt mobilisée, doit faire feu. L'état de siège est proclamé à Trieste, la bourse est fermée, de nombreuses arrestations sont opérées, ce qui refroidit, sans doute, considérablement le zèle des mutins, car bientôt le calme renaît et le 19 les grèves sont virtuellement terminées. — Il n'en a pas été de même en Espagne où les troubles ont duré du 14 à la fin du mois. Commencés à San Fernando, ils se propagent rapidement dans le reste du pays, à Barcelone, Tarraga, Sabadeol, Saragosse, Bilbao, Valence, Séville et même Madrid. Mais c'est à Barcelone que les événements ont pris la plus grande importance : des banques et des prisons y sont attaquées, des couvents incendiés, l'état de siège proclamé ; les grévistes répandent partout des proclamations appelant à la grève générale et menaçant de mort ceux qui continueraient à travailler ; une conférence a lieu entre le préfet de Barcelone et les patrons afin d'arriver à une solution rapide du conflit, mais comme beaucoup de conférences... celle-ci n'aboutit pas. Les émeutes continuent de plus belle, malgré les nombreuses arrestations de grévistes. Les Cortès veulent prendre une mesure radicale et proposent d'envoyer à la tête des troupes, contre les révoltés catalans, le général Weyler qui les mettrait facilement à la raison : mais M. Sagasta menace alors de démissionner et, de crainte de rendre plus critique encore la situation par un désarroi ministériel, les Chambres retirent leur motion qui reste à l'état de projet. Du reste, elles n'ont pas lieu de s'en repentir : bientôt, en effet, l'effervescence diminue d'elle-même, la grève poursuit son cours régulier, sans incident de quelque importance, jusqu'à la fin du mois. — En Italie, c'est une crise ministérielle qui occasionne les troubles et cette crise est due à l'agitation — latente

jusque là — des classes ouvrières et à la loi sur le divorce. M. Zanardelli était chargé par le Roi de reconstituer le Cabinet, quand des grèves, partielles d'abord, générales ensuite, éclatent à Turin ; mais elles ne durent en somme que quelques jours et n'atteignent pas un haut degré d'intensité. Le calme rétabli, le Roi refuse la démission du ministère qui la retire aussitôt et conserve le pouvoir. — Et puisque nous sommes à parler des grèves, signalons aussi celles des conducteurs de tramways à Brest ; et des allumettiers à Marseille : toutefois ce ne sont que des feux de paille — c'est bien le cas de le dire — aussitôt éteints qu'allumés !

Pour ce qui concerne les autres pays d'Europe, il ne s'y est passé aucun événement digne d'être rapporté, sauf la démission de M. Tapalis, ministre de la justice en Grèce, ce qui provoque en ce pays une crise ministérielle partielle, et les fêtes du centenaire de Victor Hugo, célébrées en France et en Belgique, le 26 février.

Pendant ce temps, les opérations militaires continuent au Transvaal ; mais pour ne pas fatiguer le lecteur d'un résumé forcément imparfait des marches et contremarches des envahisseurs, nous nous contenterons de mentionner les principaux combats : prise par les Anglais d'un laager boer à Akwéa et à Lake-Christie et succès anglais de Nooitgedacht ; les Boers l'emportent sur leurs ennemis à Vrede et à Boskop, et s'emparent d'un convoi anglais à Klerksdorp.

Nécrologie : mort, le 17, de M. Anspach, ministre plénipotentiaire de Belgique en Maroc ; le 19, de M. Geiregat, romancier et dramaturge flamand ; le 25, du P. Lahousse, l'éminent prédicateur de la Compagnie de Jésus.

II

Entrons en mars. Autant le mois de février a été rempli de troubles et d'émeutes, autant la première moitié de mars a été calme, relativement parlant. Il s'est

cependant passé quelques événements d'une certaine importance et que nous allons détailler par le menu.

Le 3 mars, toute la chrétienté, représentée par Rome, célèbre le XXV^{me} anniversaire du pontificat de S. S. Léon XIII. Le Souverain Pontife nonagénaire reçoit au Vatican des délégations de toutes les puissances européennes qui viennent déposer à ses pieds l'hommage de leur filial respect et de leur admiration. Et le Pape a un souvenir tout spécial pour la Belgique, son pays de prédilection, où il a résidé longtemps avant d'aller occuper à Rome le siège de saint Pierre.

En Belgique, la Chambre des députés continue son interminable discussion sur le suffrage universel. Les socialistes cherchent tous les moyens possibles pour amener la droite à voter avec eux, la menaçant si elle ne cède pas à leurs exigences, de la vengeance du peuple (!) Mais le Gouvernement tient bon et M. de Smet de Naeyer, le chef de Cabinet, sans se soucier des vociférations des pitres de l'extrême gauche, déclare énergiquement que la Droite ne cédera pas devant la minorité. — En Espagne quelques grèves éclatent encore à Bilbao, Cadix, San Lucar et Barcelone. Sur ces entrefaites, un des ministres, M. Urzais, ayant démissionné, le cabinet entier suit son exemple. La Régente voudrait constituer un nouveau ministère, formé des groupes libéraux dissidents ; M. Sagasta, chargé de dénouer la crise, s'entremet auprès de certains personnages influents pour la formation d'un cabinet d'une nuance démocratique très prononcée. Toutefois, à l'heure où nous écrivons ces lignes, aucune combinaison ministérielle n'est encore arrêtée et on a tout lieu de croire qu'elle ne le sera pas de sitôt. — Autre crise ministérielle, partielle celle-ci, en Hongrie, où le ministre du commerce donne sa démission. — En Bulgarie ont lieu les élections qui aboutissent à ce résultat : 97 gouvernementaux contre 91 membres des divers partis formant l'opposition.

Du théâtre de la guerre anglo-transvaalienne, nous avons à signaler, outre le petit succès anglais de Wilgeriver, près d'Harrismith, la grande victoire boer de Tweebosch, où lord Methuen — l'illustre vaincu de Belmont, Graspan et Modderiver — est fait prisonnier, ainsi que de nombreux soldats de sa colonne, par le général boer Delarey. Lord Methuen, assez grièvement blessé, est soigné par les ennemis, puis... relâché (sans commentaires). Le 14, le bruit court — mais le War Office n'a pas encore confirmé la nouvelle — de la capture par les Boers, de la colonne Grenfell (1300 hommes), qui se rendait au secours de Methuen.

Nécrologie : Mort, le 7, à la Haye, de M. Van Naamen, président de la première chambre de Hollande; le 10, à Ixelles, de M. le baron Jolly, ancien sénateur et ancien président de l'association conservatrice de Bruxelles.

MARCEL HARYS

La Force des Faibles

PAR

ALFRED DES ESSARTS

I

UN GENTILHOMME RUINÉ.

Il y a quinze ans de cela : Paris, bien que commençant à revêtir cette parure d'hôtels splendides et de boulevards nouveaux qui lui donne l'apparence d'une ville toute moderne, toute récente, avait conservé encore assez de rues anciennes et de maisons modestes pour rappeler sa vieille origine.

Laissons de côté les quartiers aristocratiques, qui s'élèvent glorieux de leur jeune beauté, et transportons-nous tout de suite dans l'ex-impasse des Feuillantines, un lieu rempli de mystère, de calme, abrité par des murs épais, entre lesquels on voyait se balancer la cime de grands

arbres. Car il y avait par là de ces massifs de verdure qu'on avait oublié de comprendre dans la guerre faite aux jardins des anciens couvents. Si bien que les pauvres gens qui habitaient dans ce lieu reculé et ignoré du monde élégant jouissaient de la vue du feuillage, savouraient des brises rafraichissantes et percevaient des chants d'oiseaux, tout comme si ces déshérités de la fortune avaient possédé une campagne et joui de la vie libre. Voir toujours de riches maisons, c'est se sentir constamment écrasé par le luxe des hommes : voir des arbres, c'est presque voir Dieu.

Mais il ne faudrait pas croire que l'égalité régnât dans l'humble atmosphère de l'impasse des Feuillantines : tandis que plusieurs des immeubles se présentaient dans des conditions de solidité et de confortable qui pouvaient convenir à de petits rentiers, hôtes habituels du jardin du Luxembourg, il y avait de véritables masures en gros moëllon, lattes et plâtre, avec des escaliers étroits, raides, noirs et munis d'une corde en guise de rampe.

Diogène eût préféré son tonneau à de pareils habitacles, et peut-être n'eût-il pas eu tort.

Deux petites chambres composent le logement où nous trouvons un homme assez âgé, mais surtout vieilli par la lutte inégale qu'il a eu à soutenir contre le chagrin et la misère, et une jeune fille, sa compagne, — sa consolatrice.

Rien qu'à contempler cet homme, on peut juger que l'existence a été pour lui un sol coupé de fondrières. On n'a pas cette taille courbée, ce front plissé, ce teint jaune morbide, si l'on n'a point passé par une inextricable série d'épreuves. Ses lèvres avaient désappris tout sourire ; ses yeux s'étaient usés dans les veilles laborieuses, et probablement aussi avaient été brûlés par les larmes. Il était devenu taciturne, n'espérant plus rien ; car l'âme ferme ses ailes quand elle n'aperçoit plus d'espace ouvert. L'habitude et la conviction de l'incurable pauvreté avaient même émoussé en lui la

force active, l'honorable besoin du travail. Il était obligé de surmonter ses défaillances pour se mettre à une besogne. Hélas ! il était seul en face d'une société égoïste, qui a une police minutieuse pour le mal, mais qui ne s'enquiert que mollement des douleurs secrètes et des souffrances perdues dans l'ombre...

Mais non, M. de Vouigny n'était pas seul ; et c'est là que se montre le doigt de la Providence.

Toujours, depuis Antigone veillant sur son père aveugle, toujours un être dévoué marche à côté des grandes infortunes. L'homme que le monde entier semble abandonner n'est donc pas sans ressources lorsqu'il a une pieuse fille.

S'il s'irrite contre le sort, elle le ramène par de douces paroles ; s'il désespère, elle lui montre dans son ciel brumeux un petit coin d'azur ; elle va jusqu'à lui parler d'autres détresses plus cruelles encore que la sienne et à réveiller la pitié dans son cœur ulcéré.

Telle était Elisabeth, celle que Dieu avait voulu placer auprès du comte de Vouigny, afin que ce vieillard n'eût pas le droit de dire : « Tout m'a été retiré ! »

Ne cherchez pas sur le visage de mademoiselle de Vouigny ces grâces charmantes, instinctives, qui s'échappent de la dix-huitième année, ces teintes roses et blanches qui se fondent si harmonieusement avec l'or de la chevelure ; dans sa toilette, vous ne signalerez aucun de ces riens élégants qui contribuent à l'ensemble de la parure.

Et pourtant avec ses bandeaux lisses, son col empesé, sa robe de mérinos brun et son tablier de percaline, Elisabeth était belle, d'une beauté native et qui jamais n'avait rien emprunté à l'art ; elle était belle sans le savoir, ayant toujours porté sa pensée au-dessus des puériles satisfactions de la vanité, et surtout vivant toujours en dehors d'elle-même, c'est-à-dire dans son pauvre père.

Au moment où s'ouvre ce récit, la soirée du samedi s'achevait, et Elisabeth en travaillait avec plus de cœur. Parfois elle

souriait... Il lui arriva même de moduler de la plus jolie voix du monde un air nouveau qu'un orgue de barbarie avait fait monter jusqu'à sa mansarde. Car la jeune fille n'avait jamais appris la musique.

(A suivre)

Chronique de Modes

La Toilette. — Voici l'époque des costumes de demi-saison. La mode en est toujours assez simple. Ce qui prédomine surtout, comme robes de ville, c'est la façon tailleur ; les tissus pelucheux et les tissus mélangés, genres serges anglaises, conviennent très bien et sont encore de mode. Les jupes avec volants en forme sont toujours très portées. Comme garnitures, on remplace le velours trop lourd et trop hiver, par du satin de chine, à la fois élégant et solide. On en forme des biais terminant le haut et le bas des volants ou piqués en zig-zags, en bandes droites ou de toute autre manière sur les jupes unies. — Le col, la ceinture, le bas des manches se garnissent dans le même goût. Le corsage est généralement droit derrière, légèrement blousé devant ; la manche bouffante au poignet, tant appréciée cet hiver, est encore de mode. Les biais sont généralement assortis à l'étoffe. Pourtant, on peut avec beaucoup de goût, choisir une couleur tranchante.

Ce qui ferait un bien joli costume de demi-saison serait ceci : le jupon avec volant en forme ; un figaro décolleté sur chemisette de soie assortie au tissu de la robe. Le volant et le figaro seraient garnis de biais de même soie que la chemisette.

Certains costumes de soirée ou de cérémonie peuvent très bien s'arranger comme robes de demi-saison. On remplace les garnitures blanches ou de teintes pâles, par de la soie assortie au costume ou d'un ton plus foncé.

Pour les fillettes, la mode varie peu ; avant tout, beaucoup de simplicité ; les jupes à larges plis sont toujours les plus élégantes, et aussi les plus faciles à changer. Les larges ceintures de soie sont à la fois très jolies et garnissent très bien.



L'ameublement. — Avec Pâques et la belle saison qui revient, on aime à rendre la maison gaie ; les grands rideaux, les lourdes tentures d'hiver sont remplacés par les petits rideaux mystères, les légers brise-bises. Rien n'est plus facile que faire soi-même ces derniers : des dentelles démodées ou jaunies peuvent servir, et arrangées avec goût, forment parfois de vrais petits chefs-d'œuvre. Si l'on ne possède rien de tout cela, on prend généralement du tulle grec ou de la toile de soie, que l'on encadre soit en haut et en bas, soit des quatre côtés, de den-

telle guipure, ou, ce qui est plus joli, de dentelle au crochet ou au tricot. Les personnes habiles dans les ouvrages de main pourront même faire complètement les brise-bises au crochet, au filet ou en frivolité. C'est un travail de patience, mais les brise-bises faits ainsi sont vraiment beaux et d'un cachet tout spécial et très original. Et dans ce cas, on ferait aussi assortis les dentelles, entre-deux ou volants du store.

Nous croyons être agréable à nos lectrices en donnant le moyen de nettoyer les dentelles. Quand on les remet aux mains des blanchisseurs, trop souvent elles reviennent en morceaux, alors qu'il est si facile de les laver soi-même.

On prépare de l'eau tiède très savonneuse ; on met les dentelles toutes ensemble dans un petit sac de mousseline que l'on plonge dans l'eau de savon, et qu'on laisse ainsi quelque temps à la même température ; on étend ensuite la dentelle sur une planche à repasser, et on la fixe au moyen d'épingles, placées dans tous les picots. On laisse sécher les dentelles, au soleil de préférence ; pour leur donner de l'apprêt, on passe une éponge imbibée d'eau gommée, un peu avant qu'elles ne soient sèches.

Pour les dentelles jaunes, qu'on aime de garder telles, il ne faut pas attendre que le savon les ait complètement blanchies, souvent même on les rince dans de l'eau légèrement safranée ; puis on les repasse sous une mousseline.

*
* *

Encore quelques mots utiles : le moyen d'enlever toutes espèces de taches sur n'importe quelle étoffe. Prenez cent grammes de lierre des bois avec racine, faites bouillir la plante entière dans deux litres d'eau jusqu'à réduction de moitié ; avec la décoction qui en résulte, lavez la tache avec une brosse plus ou moins dure suivant les tissus. Laissez sécher : la tache aura complètement disparu sans que l'étoffe ait subi la moindre altération.

PAQUERETTE.

Garnet musical

Nous avons eu, le 19 mars, l'extrême plaisir d'assister au *Concert classique* organisé par la classe préparatoire d'orchestre du Conservatoire, sous la direction de M. Louis Van Dam.



M. LOUIS VAN DAM
Professeur au Conservatoire de Bruxelles

M. Van Dam est un de nos plus habiles meneurs de grands orchestres ; c'est lui-même un compositeur de grand mérite. En janvier dernier, lors du Concert de l'Association des Journalistes catholiques, qu'il dirigeait avec tant de talent, il fit exécuter une de ses œuvres entièrement inédite : *Scènes évangéliques* ; l'impression profonde de cette première n'est pas près d'être oubliée du public amateur. Dans notre prochain numéro, nous dirons quelques mots d'une des dernières compositions de M. Van Dam : *Les Clochettes bleues*, œuvre toute de charme et de poésie.

Le « clou » du Concert classique était certainement *La Chasse*, symphonie de Haydn. Exécution parfaite de tous points, et d'autant plus remarquable que le brillant chef d'orchestre n'avait sous la main que des débutants. Nous tenons à le féliciter chaudement d'avoir pu, à force de patience et de travail, arriver à un ensemble aussi satisfaisant : la délicatesse des nuances, la précision des attaques contribuent largement au succès final.

Ces qualités se retrouvent d'ailleurs dans le *Concerto* en sol mineur pour piano et orchestre (de Mendelssohn), exécuté en perfection par M^{lle} Vanderveken, ainsi que dans la *Symphonie concertante* pour violon et alto de Mozart, jouée par MM. Lambert et Gietzen. L'orchestre accompagnait ces deux œuvres de maître.

Un mot aussi de M. SWOLFS, notre sympathique ténor, qui nous a donné une première d'une des belles pages de Mozart : *Grande Scène et Air* pour chant et violon. Trois mélodies détaillées par lui ont aussi été très applaudies : *Le Lotus* (Schumann), *Berceuse* (Mozart), et *La Fanfare* (Schumann).

La salle de la Grande Harmonie était littéralement bondée ; d'enthousiastes ovations, à maintes reprises, ont récompensé de sa persévérance patiente l'éminent professeur d'orchestre : précieux encouragement pour l'avenir, car nous espérons bien revoir souvent encore M. Van Dam à la tête de sa phalange musicale.

*
**

Sont annoncés encore : le 4^{me} Concert du Conservatoire, le Concert Bréma, le Récital Blancard et quelques autres.

Les nécessités de la mise sous presse nous empêchent d'en donner, dans ce numéro, un compte rendu détaillé ; nous en parlerons *in extenso* dans notre prochain numéro.

LE GLANEUR

Revue Mensuelle

La Conversion de François Coppée

racontée par lui-même.

MONSIEUR François COPPÉE a réuni en un volume intitulé *Bonne souffrance*, une série d'articles, écrits par lui au cours d'une longue et douloureuse maladie, qui a été pour lui une véritable et grande grâce, puisqu'elle lui a fait retrouver la foi et l'a ramené aux pratiques religieuses de sa première jeunesse. Ce livre est précédé d'une préface où l'académicien raconte les étapes de ce retour; on la lira avec plaisir. La voici :

« Je fus élevé chrétiennement et, après ma première communion, j'ai accompli mes devoirs religieux, pendant plusieurs années, avec une naïve ferveur. Ce furent, je le dis franchement, la crise de l'adolescence et la honte de certains aveux qui me firent renoncer à mes habitudes de piété. Bien des hommes qui sont dans ce cas conviendraient, s'ils étaient sincères, que ce qui les éloigna d'abord de la religion, ce fut la règle sévère qu'elle impose à tous au point de vue des sens, et qu'ils n'ont demandé que plus tard, à la raison et à la science, des arguments métaphysiques qui leur permettent de ne plus se gêner. Pour moi, du moins, les choses se passèrent ainsi. Je cessai de pratiquer par mauvaise vergogne, et tout le mal vint de cette première faute contre l'humilité, qui m'apparaît décidément comme la plus nécessaire de toutes les vertus.

Ce pas franchi, je ne devais pas manquer de lire en chemin bien des livres, d'entendre bien des paroles, et de voir bien des exemples destinés à me convaincre que rien n'est plus légitime chez l'homme que d'obéir à son orgueil et à sa sensualité; et je devins très vite à peu près indifférent à toute préoccupation religieuse. Mon cas, on le voit, est très banal; ce fut la vulgaire désertion du soldat las de la discipline. Je ne haïssais certes pas le drapeau sous lequel j'avais servi; je l'avais fui et je l'oubliais, voilà tout.

Aujourd'hui que j'ai retrouvé la foi, je me demande même si je l'ai jamais absolument perdue. On peut rencontrer dans mes écrits quelques rares pages, — que je renie et déteste — où j'ai parlé des choses religieuses avec une sottise légèreté, parfois même avec la plus coupable audace; on y chercherait en vain un blasphème.

Quand, par hasard, j'entrais dans une église, le respect m'attendait sur le seuil et m'accompagnait devant l'autel. Toujours les cérémonies du culte m'émeurent par leur vénérable caractère d'antiquité, leur pompe harmonieuse, leur solennelle et pénétrante poésie. Jamais je n'ai trempé mon doigt dans l'eau froide des bénitiers sans tressaillir d'un singulier frisson qui était peut-être celui du remords.

Oui, plus j'y songe, plus je crois qu'un peu de foi chrétienne sommeilla toujours au fond de mon cœur. Il y en avait sans doute quelque trace dans la résignation avec laquelle j'ai toujours accepté les disgrâces de la vie. Depuis longtemps, il est vrai, on me range parmi ceux qu'on est

convenu d'appeler les heureux ; mais ma jeunesse fut très dure. J'ai connu la pauvreté, presque la misère, sans parler de pires chagrins. Jamais, je n'ai jeté un cri de révolte.

Beati mites, a dit N. S. sur la montagne. J'ai eu ce bonheur, en effet, que, sur le soir de mes jours, quand reparut la souffrance, et bien que j'eusse très mal usé, aux heures prospères, des faveurs dont j'avais été comblé, Dieu a laissé tomber sur moi un rayon de sa miséricorde et m'a rendu les consolations de la prière et de la foi.

Cette conversion, — pour l'appeler comme il convient, — fut rapide, sans doute, mais non pas tout à fait soudaine ni accompagnée de circonstances extraordinaires. Cependant, je dois l'attribuer à la grâce divine, car, lorsque je compare mon état moral à celui dans lequel je me trouvais il y a seulement quelques mois, je demeure stupéfait devant un pareil changement et il me semble miraculeux. Le bienfait que j'en recueille est à la portée de tous. Pour l'obtenir, il suffit de le demander avec un cœur humble et soumis.

Bien que je ne sois qu'un poète, un écrivain, et que ma vie intellectuelle ait été remplie presque tout entière par le travail littéraire et le souci de mon art, j'étais parfois tourmenté, comme tout homme qui pense, par l'effrayant mystère qui nous environne et je me demandais : « Pourquoi la vie ? Pourquoi la mort ? » et surtout : « Pourquoi la douleur ? Pourquoi les larmes ? » En présence de ces redoutables problèmes, l'esprit humain, on le sait, n'a trouvé que des solutions incertaines et d'ailleurs contradictoires. Aucune ne me satisfaisait. Celles qui écartent la croyance en un Dieu qui nous voit et nous juge et en notre responsabilité au-delà de cette vie, me répugnaient tout particulièrement. Devant le spectacle de tant d'injustices, la supposition que le bien et le mal accomplis par l'homme n'auraient de conséquences qu'en ce monde, me paraissait tout à fait absurde.

En d'autres termes, j'ai toujours eu le besoin de Dieu.

Croire en Dieu et en une âme responsable, ce n'est évidemment, comme vie intérieure, qu'un minimum. Si froid et si médiocre que soit, à ce degré, le sentiment religieux, il suffit cependant pour maintenir beaucoup d'hommes dans leurs devoirs évidents. Mais vivre selon l'honneur, le beau mérite, quand on est fils d'honnêtes gens et qu'on n'a eu, sous ses yeux d'enfant, que de bons exemples. Ma conscience, — surtout depuis quelques années, — devenait plus exigeante. Chaque fois qu'il m'arrivait de songer à mes fins dernières et d'essayer de me juger comme, un jour, Dieu me jugerait, je n'étais pas content de moi. Quand je récapitulais mon passé, j'avais souvent à rougir, et je sentais peser sur moi le lourd fardeau de mes fautes. Par faiblesse, par lâcheté, je ne réformais pas ma conduite ; mais il faut croire, je le répète, qu'il y avait en moi un fond de chrétien, car je faisais souvent, par la pensée, une sorte d'acte de contrition, et qu'il y avait aussi un fond de catholique, car toute mort m'apparaissait épouvantable, qui n'était pas précédée d'un aveu et d'un pardon.

Le Dieu d'indulgence et de bonté me réservait mieux qu'un hâtif et tremblant repentir *in extremis*.

Au mois de janvier 1897, pendant un séjour à Pau, où, souffrant depuis plusieurs mois déjà, j'avais fui l'hiver, je dus brusquement faire venir de Paris mon chirurgien et subir une redoutable opération. Je me rendis alors parfaitement compte du danger qui me menaçait, je priai même l'excellente sœur dominicaine qui veillait près de mon lit, — et à qui j'ai donné un souvenir dans ce livre — de m'aller chercher un confesseur au cas où mon état s'aggraverait. Mais mon ami, le docteur Duchastelet, me sauva la vie une première fois, et je ne pensai plus qu'à la prompte et complète guérison qui m'était promise.

L'avertissement était clair, mais il ne fut pas entendu ; et je frémis aujourd'hui

en rappelant ma coupable indifférence et ma folle légèreté. J'ai voulu, du reste, montrer combien l'oubli de toute idée religieuse était encore profond dans mon âme à cette époque, en plaçant dans ce volume les pages intitulées : *Cloches et Lilas*. Quand je les écrivis, j'étais revenu à Paris depuis plusieurs semaines, mais j'éprouvais encore la langueur de la convalescence. On verra, en les lisant, que le jour de Pâques de l'année dernière, je pouvais passer près d'une église sans avoir même le désir d'y entrer, moi qui devais, l'année suivante, à la même époque, communier humblement, comme c'est le devoir de tout chrétien.

L'amélioration de mon état physique fut de courte durée. Au commencement du mois de juin, une nouvelle intervention du bistouri, plus rigoureuse que la première, m'arrêta encore une fois au seuil de la mort. Mais cette rechute me condamnait à garder une douloureuse immobilité, et pour de longs jours. Il y en eut de terribles. Alors seulement mon esprit se tourna vers les pensées graves. M'étant jugé avec une sévérité scrupuleuse, je me fis horreur, et, cette fois, le prêtre vint, celui à qui ce petit livre est dédié.

Je le connaissais depuis longtemps, mais peu. En le rencontrant chez des amis, j'avais seulement été charmé par son exquise douceur et sa rare distinction d'esprit. Il est à présent l'un des hommes que j'aime le plus au monde, mon cher conseiller, l'intime visiteur de mon âme et mon père en Jésus-Christ. Je me confessai dans les larmes du repentir le plus sincère, je reçus l'absolution avec un soulagement ineffable. Mais quand l'abbé parla de m'apporter l'Eucharistie, j'hésitai plein de trouble, ne me sentant pas digne du sacrement. Le danger de mort n'était pas imminent. L'homme de Dieu n'insista pas :

« Priez seulement, me dit-il, et lisez l'Évangile. »

Pendant des semaines et des mois passés au lit et à la chambre, j'ai donc vécu avec l'Évangile : et, peu à peu, chaque

ligne du livre saint est devenue vivante pour moi et m'a affirmé qu'elle disait la vérité. Oui, dans tous les mots de l'Évangile, j'ai vu briller la vérité comme une étoile, je l'ai sentie palpiter comme un cœur. Comment ne croirais-je pas désormais aux miracles et aux mystères, quand vient de s'accomplir en moi une transformation si profonde et si mystérieuse ? Car mon âme était aveugle à la lumière de la foi, et elle la voit maintenant dans toute sa splendeur ; elle était sourde au Verbe de Dieu, et l'entend aujourd'hui dans sa persuasive suavité ; elle était paralysée par l'indifférence, et elle s'élève à présent vers le ciel de tout son essort ; et les démons impurs qui la troublaient et la possédaient en sont à jamais sortis.

Vous haussez les épaules, orgueilleux bouffis de vaine science. Que m'importe ? Je ne vous demanderai même pas de m'expliquer comment la parole d'un humble artisan de Galilée, confiée par lui à quelques pauvres gens avec l'ordre de l'enseigner à toutes les nations, retentit victorieusement encore, après dix-neuf siècles, partout où l'homme n'est pas un barbare. Tout ce que je sais, c'est que cette même parole, écoutée et comprise par moi en des heures cruelles, eut cette prodigieuse vertu de me faire aimer ma souffrance. Je sors de mon épreuve physiquement diminué et destiné à subir, probablement jusqu'à la fin, l'esclavage d'une infirmité fort pénible. Cependant, parce que j'ai lu et médité l'Évangile, mon cœur est non seulement résigné, mais rempli de calme et de courage. Il n'y a pas deux ans, ayant encore quelque santé, mais éprouvant déjà les premières atteintes de l'âge, je voyais arriver avec épouvante la vieillesse, la solitaire vieillesse, avec son cortège de tristesses, de dégoûts et de regrets. Aujourd'hui qu'elle m'accable prématurément, je l'accueille avec fermeté, que dis-je, presque avec joie, car si je n'appelle pas les douleurs et la mort, du moins je ne les crains plus, ayant appris dans l'Évangile l'art de souffrir et de mourir.

Si j'ai fait un peu de bien au cours de ma vie, — car, en somme, je ne fus pas un méchant, — Dieu m'en a récompensé avec une générosité magnifique en épargnant en moi le germe d'innocence et de naïveté que j'y sens aujourd'hui reflleurir. C'est ce qui m'a permis de lire et de relire l'Évangile comme il doit être lu, c'est-à-dire avec l'intelligence du cœur, *mente cordis sui*, selon l'expression de saint Luc. Ayant à recommencer toute mon éducation religieuse, certes, j'ai fait, chaque jour, depuis près d'un an, bien d'autres belles et substantielles lectures, et les saints et les docteurs ont soulevé devant moi le voile des mystères et en ont éclairé les profondeurs avec le double flambeau de la science et de la raison.

A coup sûr, ces études m'ont été très utiles, très précieuses, non moins que les enseignements du bon et savant prêtre qui voulait bien me rappeler les vérités éternelles. Cependant, je dois en convenir, je n'ai pas la tête théologique. Modeste ignorant, je n'ai pas même essayé de percer les obscurités du dogme, et j'ai surtout relu l'Évangile, en priant Dieu avec ardeur de me donner la soumission des pauvres en esprit. Je me suis rendu pareil à ces petits enfants que Notre-Seigneur voulait qu'on laissât venir à lui, et devant lesquels il a dit que le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent. J'ai écouté le Verbe divin avec autant de simplicité que les pêcheurs du lac de Tibériade, à qui Jésus parlait sur les flots, assis à la proue d'une barque. Un impérieux désir me poussait vers Dieu. Je n'ai pas résisté, je me suis laissé guider; en un mot, j'ai obéi, et je goûte aujourd'hui les délices de l'obéissance.

Ce fut vers la fin d'octobre, aux approches de la si touchante fête de la Commémoration des Morts, que fut définitivement scellée ma réconciliation avec Dieu. Plein de foi et de soumission, je reçus alors la sainte Eucharistie, en associant à ce grand acte le souvenir des

chers disparus qui m'attendent dans la vie éternelle.

« Mais depuis votre conversion, rien en vous ne semble changé », me disent quelques-uns avec un sourire incrédule.

Ils ne font que prouver ainsi, une fois de plus, combien l'homme est impénétrable à l'homme; car je sais bien, moi, que je suis devenu tout autre. Il est clair que le fait de dire mes prières matin et soir, d'aller à l'église les dimanches et les jours de fête et d'accomplir mes devoirs religieux n'a pas sensiblement modifié ma vie apparente. Evidemment on ne lit sur mon front ni les réformes que j'ai pu accomplir dans mes actions et dans mes pensées, ni la résistance que j'oppose maintenant à des tentations auxquelles j'aurais cédé jadis. C'est pourtant l'exacte vérité.

Qu'on ne me trouve pas changé, je ne m'en étonne point, après tout; car mes progrès dans la vie chrétienne, c'est-à-dire vers la perfection morale, sont encore bien faibles. Cependant je suis devenu pour moi-même aussi sévère que possible; ceux que j'aimais, je les aime mieux et autrement que naguère, et je fais de constants efforts pour devenir plus charitable et meilleur ami. Oui, malgré de trop nombreuses défaillances dans ma conduite et — ce dont je m'accuse avec encore plus de douleur, — malgré quelques derniers accès de doute et de sécheresse de cœur, je me déplaçais moins qu'autrefois et très souvent, quand je songe aux jours tristes qui me restent à vivre et à la mort qui s'approche, j'éprouve un sentiment de douceur qui me surprend moi-même.

Cette paix de l'âme ne s'obtient que par l'admirable discipline de la religion, par l'examen de conscience, par la prière. Aussi n'ai-je plus de meilleurs instants que ceux où je m'adresse à Dieu, en lui offrant le repentir de mes fautes passées et toute ma bonne volonté pour l'avenir, et où je lui demande cette paix qu'il nous a promise dans l'autre vie et dont sa grâce nous donne, en ce monde, le

délicieux pressentiment. Oui, il n'y a de vraiment belle que l'heure où l'on prie, où l'on se met en présence de Dieu. Cent fois bénie soit donc la souffrance qui m'a ramené vers lui. Car je le connais à présent, l'Inconnaissable ! L'Évangile me l'a révélé. Il est le Père, il est mon père ! Je puis lui parler avec abandon et il m'écoute avec tendresse.

Les feuilles éparses que je réunis aujourd'hui et qui, encore une fois, ne méritent pas le nom de livre, ont été écrites par moi pendant la crise d'âme que je viens de raconter sommairement. Au cours de leur publication dans la presse, leur accent de sincérité a déjà, je le sais, touché plus d'un cœur et ramené vers la Croix quelques âmes qui s'en étaient depuis longtemps éloignées. J'en ai été très doucement fier, mais non pas surpris ; car beaucoup d'esprits, extrêmement dégoûtés par le matérialisme triomphant et déçus par tant d'autres doctrines philosophiques, qui peuvent contenir une part de sagesse et de vérité, mais dont la meilleure n'est bonne que pour une imperceptible élite, sont attirés, à l'heure présente, vers les bras ouverts du Crucifix. La plupart, cependant, retenus par un reste de mauvais orgueil, s'arrêtent encore sur le seuil de l'Église. Puissent-ils voir dans ces pages combien je suis heureux de l'avoir franchi, et puissent quelques-uns de ces hésitants être entraînés par mon exemple et par mon acte de foi.

LA LARME DIVINE

Il est bon que parfois la vérité descende
Des sublimes sommets, et pour parler aux yeux
Des simples, des petits épris du merveilleux,
Emprunte en leur faveur les traits de la Légende.

La fiction fait plus souvent que la raison
Pour graver dans les cœurs une sage leçon.
Philémon et Baucis... Cette fable païenne,
L'ingénieux Tyrol l'habille à la chrétienne,
Pour rappeler à tous la loi de charité
Et le très doux devoir de l'hospitalité.

En ce temps-là, Jésus, suivi de Simon Pierre,
Avait quitté le ciel pour visiter la terre.
Le bâton à la main, en simple voyageur,
Il allait, accueillant le juste et le pêcheur,
Indulgent à la faute et tendre à la misère.
Bien que son front royal eût voilé ses rayons,
Devant lui s'inclinait l'épi sur les sillons,
Dans les chemins, les fleurs naissaient à son
[passage].
L'agneau bêlait, l'oiseau chantait sous le feuillage ;
Les anges l'entouraient, ralentissant leur vol.

C'est ainsi qu'il parvint au pays de Tyrol
Pour y faire éclater sa puissance divine.

Un jour qu'il gravissait une haute colline
Par un âpre sentier, aux ardeurs de midi,
L'apôtre lui dit : « Maître, on serait bien ici. »
Il lui montrait du doigt un large banc de pierre
Sous une belle vigne, au seuil d'une chaumière
Dont le riche habitant était un forgeron.
Jésus avait été charpentier et charron.
« Brave homme, s'écria le premier des Apôtres,
Puisque rien ne te manque, il faut aider les autres.
Un peu d'eau, s'il te plaît, et même un peu de
[pain ;
Car nous avons bien soif et nous avons bien faim. »

On vit sortir alors de son obscure échoppe
Un homme horrible, affreux, espèce de cyclope,
Qui, rouge de fureur, brandissant un marteau :
« Pas un morceau de pain, pas une goutte d'eau !
Dit-il d'un ton brutal : « Allez, je vous invite,
Dans votre intérêt même, à passer au plus vite. »

Or, Jésus se leva sans rien dire, et partit.
Mais plus haut, dominant la maison du maudit,
Sous les pins se cachait une pauvre masure ;
Une vieille, au soleil de juin se réchauffant,
Pressait contre son sein un tout petit enfant.

« Bonne femme, donnez, Dieu paie avec usure.
Donnez un verre d'eau, même un morceau de
[pain].
— Les pauvres du bon Dieu qui me tendent la
[main].

Ont toujours partagé le peu que je possède,
Voici du lait ; prenez : c'est ma part, je la cède ;
Le reste suffira pour le pauvre petit. »
Jésus, serrant l'enfant dans ses bras, le bénit,
Une splendeur divine inonda la chaumière.
Le front du voyageur se nimba de lumière,
Et tandis qu'il allait, couronné de rayons,
Devant lui s'inclinait l'épi sur les sillons,
Dans les chemins les fleurs naissaient à son
[passage],
L'agneau bêlait, l'oiseau chantait sous le
[feuillage].
Les anges l'entouraient, ralentissant leur vol.
Jamais été ne fut plus beau dans le Tyrol.

Et comme du coteau Jésus touchait la cime,
Pensant au misérable, il pleura sur son crime,
Si bien que jusqu'à terre une larme coula,
Larme miraculeuse en un torrent changée,
Qui parmi les rochers s'épandit et roula,
Et sauf l'humble maison par le ciel protégée,
Entrainant tout, jeta dans le gouffre écumant
L'homme impie, éperdu de peur et blasphémant.
Au fond de la vallée un lac aux eaux limpides
Qu'enserrent de partout des collines arides
Atteste le prodige à la postérité.

Dieu dans le pauvre a droit à l'hospitalité.

Ch. CLAIR, S. J.

Journal intime de M^{gr} Dupanloup (Suite.)

SUR LA VOLONTÉ DE DIEU

« J'ai médité ces jours-ci avec grande clarté, simplicité de vues et quelque douceur mes notes sur la sainte volonté de Dieu.

« Ce matin, ma résolution, à 5 heures un quart, c'est la paix, l'indifférence à bien des choses, le repos de l'âme et du corps, la fuite des occupations et des fatigues qui ne sont pas de devoir, l'ordre immédiat dans mes papiers et dans les affaires du diocèse. Puis le travail, autant qu'il plaira à Dieu.

« Sa sainte volonté. Je ne saurais trop m'y exercer, afin d'en pénétrer mon âme, et que ce soit ma nourriture et ma joie. Tout est si triste que, sans la vue de la volonté de Dieu, rien ne serait tenable.

« Dès que j'ai fait ce que j'ai pu, l'indifférence, l'indifférence. Le bon Dieu ne me demande pas de faire, de finir tout cela, mais d'y travailler paisiblement et constamment. Il faut m'y mettre. Prendre les moyens qui dépendent de moi pour donner à mon esprit la sérénité, la lumière, la fraîcheur, la force ; et abandonner le tout à Dieu.

VOYAGES

« *Fuillet et août. Voyage dans le Midi...* — Mardi 10 août. Course magni-

fique par le Martinet. Ces hauteurs... Sur le Mavancer, le Malarit, les Ballons, les Aveniens, les Granger, jusqu'au fond de ces montagnes... Le Prê du fourneau... Il y a sur les bords de ce torrent des paysages incomparables, un surtout... Le charme ne peut aller plus loin. Comme Dieu est présent en ces beaux lieux ! Quelle consolation de le sentir si près, et soi si loin du monde !... Et au retour, délicieuse marche solitaire aux derniers rayons du soleil... Quel bel ordre dans cette grande nature ! Quelle sublime harmonie résulte de toutes ces créatures jetées çà et là en désordre apparent et qui, toutefois, forment un tableau si parfait ! Ces arbres, ces bosquets, ce torrent, ces ruisseaux de toutes parts, jusqu'au fond de la vallée, ces troupeaux paissant au penchant des grands coteaux verdoyants, ce beau ciel, le souffle des vents, les rayons du soleil à travers tout cela, puis les neiges éternelles aux derniers sommets.. Et nous errant solitaires, et la présence de Dieu si sensible ! »

En 1853, le prélat revoit de nouveau son pays natal, sa bonne Savoie :

« 13 juillet. Séjour à Saint-Félix. — Promenade à la Puya. Délicieux coucher du soleil. Petit chemin où j'ai adoré Dieu. — Grande tristesse d'âme ; j'ai dit mon rosaire et beaucoup prié et gémi. La résignation, si nécessaire, si raisonnable, la raison, la nécessité, ne la donnent pas. Dieu seul la donne, comme l'humilité. Il donne tout ; il faut tout lui demander. Il est évident que je n'existe pas à condition de n'être jamais malade et de faire toujours ma volonté.

« J'ai trouvé de la consolation à donner quelque argent à des enfants qui gardaient là leurs troupeaux, à les rendre contents dans ces lieux où j'avais été si content à leur âge, et où je me retrouvais si triste. Cueilli quelques fleurs, dernier souvenir de ces lieux. Vraie joie de prier seul en gravissant ces montagnes. Les psaumes sont un admirable sujet de méditation. Le cœur y trouve un grand appui.

A PARIS.

RAPPORT AVEC LES HOMMES DU JOUR.

« (1863) 8 avril. — Me voici à Paris. Quelle fournaise ! Il en faut sortir avec l'intention et le dévouement du travail pour la gloire de Dieu et le retour à la bonne et vraie vie intérieure. Ma lecture spirituelle dans les *Lettres* de sainte Thérèse ; mon oraison dans les *Avis*. Et cela dès le matin.

« 9. — Y tenir. La fournaise est encore plus ardente pour cette malheureuse et affreuse affaire (1).

« Hier, bien tout le matin. Travail suivi et très paisible.

« Puis, M. Rouland. Les forces morales organisées, avec drapeau, nom et uniforme, leur déplaisent. Assez comme cela...

« Puis M. Carbon (2), bon et charitable, me rassure sur ces tristes choses. Il est sûr que si à de si grands labeurs se joignent les inquiétudes pour de telles choses, c'est à n'y pas tenir. S'humilier... soit. Profiter de ces sentiments pour porter au bien..., soit. C'est de la charité et du bon sens.

Puis M. Cousin. Longue et très fatigante conversation sur cet athée ridicule, professeur d'athéisme, matérialiste odieux (3)... Si discussion contre toute l'Académie, pas un quart d'heure de discussion possible.

« Il y a une limite. — Y a-t-il une morale publique ? Cette morale souffre-t-elle l'athéisme, enseigné, professé ?

« Je demande deux choses : — 1^o Pour Dieu, je demande qu'on respecte son existence. — 2^o Pour Jésus-Christ, je demande non pas la foi, mais le respect.

« Autrement, c'est la guerre. — Ce n'est pas la religion que je défends, c'est l'Académie ; c'est la raison, la philosophie, la distinction du bien et du mal, la loi morale, la liberté.

« 9 avril. — Hier, M. Vitet, le matin ; puis M. de Noailles, après Marnier ; puis M. Thiers, admirable ; puis M. Viennet ; puis, le soir, M. Villemain, une surprise.

— J'écris cette lettre à M. Thiers à deux heures du matin. Puis l'Académie... M. Mignet.

« 10. — M. Cousin pendant deux heures, très fort, pour *avant*.

« Dîner chez M. de Noailles. Excès de paroles inutiles. Quelle perte de temps que ces dîners ! — Idée possible de MM. de Noailles et Berryer.

« Tâcher de reprendre la vie intérieure si troublée ou, du moins, si interrompue. Pourtant, j'ai bien fait tout cela en présence de Dieu et en priant.

« Vu M. Berryer. Puis décidé, avec MM. de Montalembert et de Falloux, l'envoi à dix, avec une consultation et ma visite pour le lendemain. — Cela fut inspiré et béni de Dieu.

« 19 — Me pacifier un peu... Il faut bénir Dieu de ce que j'ai fait. Le reste eût été une grande faute. Demeurer en esprit de foi, d'humilité et de patience.

« 24. — Reçu visite de M. Cousin... Modestie. Porte lettre à M. Littré.

(A suivre)

Petite mosaïque littéraire

N.-B. — Sous cette rubrique, nous donnerons chaque mois un extrait de l'un ou l'autre des meilleurs écrivains français. Nous commençons aujourd'hui par une des plus belles pages d'Alexis de Tocqueville. La Rédaction.

Le peuple français.

Quand je considère cette nation en elle-même, je la trouve plus extraordinaire qu'aucun des événements de son histoire. En a-t-il jamais paru sur la terre une seule qui fût si remplie de contrastes et si extrême dans chacun de ses actes, plus conduite par les sensations,

(1) Affaire Littré.

(2) Directeur au séminaire de Saint-Sulpice.

(3) M. Quinet.

moins par les principes, faisant ainsi toujours plus mal ou mieux qu'on ne s'y attendait, tantôt au-dessous du niveau commun de l'humanité, tantôt fort au-dessus; un peuple tellement inaltérable dans ses principaux instincts qu'on le reconnaît encore dans des portraits qui ont été faits de lui il y a deux ou trois mille ans, et, en même temps, tellement mobile en ses pensées journalières et dans ses goûts, qu'il finit par être un spectacle inattendu à lui-même et demeure souvent aussi surpris que les étrangers de la vue de ce qu'il vient de faire; aujourd'hui l'ennemi déclaré de toute obéissance, demain mettant à servir une sorte de passion; conduit par un fil tant que personne ne résiste, ingouvernable dès que l'exemple de la résistance est donné quelque part; trompant toujours ainsi ses maîtres qui le craignent trop ou trop peu; jamais si libre qu'il faille désespérer de l'asservir, ni si asservi qu'il ne puisse encore briser le joug; plus capable d'héroïsme que de vertu, de génie que de bon sens, la plus brillante et la plus dangereuse nation de l'Europe et la mieux faite pour y devenir tour à tour un objet d'admiration, de haine, de pitié, de terreur, jamais d'indifférence.

Alexis DE TOCQUEVILLE (1805-1859)

BULLETIN POLITIQUE

du 15 mars au 15 avril 1902

MARS

La Chambre belge continue ses travaux assez lentement, par suite de l'obstruction socialiste. Elle rejette le suffrage des femmes et le vote à 21 ans, ainsi que l'application de l'art. 47 aux élections provinciales et communales; elle adopte ensuite le projet de loi sur les jeux par 93 voix contre 7 et 10 abstentions. Le 20 mars, le Sénat ratifie la loi militaire. Pendant ce temps, des énergumènes organisent sous main la propagande « par le fait » en

faveur du S. U.; les résultats ne se font pas attendre: le 22 mars, la maison de M. Derbaix, député catholique de Binche, est dynamitée; le 23, un nouvel attentat à la dynamite a lieu contre le bureau des postes de La Louvière. Le même jour, Gand et Bruxelles organisent des manifestations monstres (!) pour le suffrage universel. Quelques milliers de personnes paradedans la capitale et remettent une adresse au bourgmestre. Puis, jugeant sans doute ces déclarations suffisantes, ils s'abstiennent d'autres désordres.

En Espagne: M. Sagasta parvient, après de nombreux pourparlers et de longues tergiversations, à former un nouveau ministère. Malgré tous ses efforts pour ramener le calme, de nouvelles arrestations anarchistes sont opérées et des grèves de peu d'importance éclatent à Langres et Malaga. — *En Serbie*, le cabinet, en désaccord avec la Skouptchina, donne sa démission, pour reprendre bientôt après la direction des affaires. — *En Chine*, la France et la Russie répondent à l'alliance anglo-japonnaise par l'alliance franco-russe, dans le but de sauvegarder leurs intérêts réciproques en Extrême-Orient.

Du théâtre de la guerre anglo-boer, nous avons à signaler la prise d'un laager boer à Vrijheid par le général Hamilton; la marche des colonnes anglaises vers le district d'Hopstad pour se mettre en contact avec les troupes de Dewet et de Steyn; l'importante victoire anglaise de Lichtenburg, et les succès boers de Sutherland et de Taunys. Le départ pour le Cap de lord Wolseley, ainsi que l'arrivée à Prétoria des délégués boers, font croire à l'ouverture des négociations, à des préliminaires d'entente. Les négociations seraient, du reste, singulièrement facilitées par le désir d'Edouard VII de voir se terminer la guerre avant son couronnement, et par la mort, arrivée à point nommé, du fameux Cecil Rhodes, un des instigateurs de la guerre sud-africaine.

NÉCROLOGIE. *En Belgique*: Le 17, M. Beckers, premier président hono-

raire de la cour de cassation ; le 18, M. Motte, professeur à l'université de Gand ; le 23, le général Hennequin, directeur de l'institut cartographique belge. — *A l'étranger* : Le 19, le président de la république de Colombie, San Clemente ; le 23, M. Tisza, ancien président du conseil des ministres de Hongrie ; le 26, M. Cecil Rhodes, fondateur de la Chartered Company au Transvaal ; le 29, le prince de Munster, ancien ambassadeur d'Allemagne à Paris.

AVRIL

Avec le mois d'avril commence pour la Belgique la série des troubles organisés par la meute socialiste contre le gouvernement. Le 7, la dynamite entre en scène, par un attentat contre la Banque nationale de Bruxelles ; en même temps, des événements plus sérieux se déroulent dans le bassin du Centre. Dès le 8, l'effervescence gagne la capitale et s'étend à Gand, Liège et Anvers. A Bruxelles, les émeutiers vont assaillir les demeures des députés catholiques Renkin, Carton de Wiart et Hoyois ; de violentes bagarres ensanglantent les rues de la ville ; le 13, la Maison du Peuple décide la grève générale. Dans toutes les villes du royaume, la populace se livre aux pires excès. La situation est surtout critique dans le Centre : de nombreux grévistes parcourent les différentes communes du bassin houiller ; la cure d'Haine-St-Paul, la Maison des Ouvriers de Houdeng sont dynamitées, de véritables échauffourées ont lieu à Bracquognies et à Houdeng-Goegnies. Les meneurs socialistes donnent des meetings un peu partout ; malgré tout, le gouvernement tient bon. Le 12, la Chambre vote les crédits provisoires par 77 voix contre 19 et 4 abstentions ; le 15, M. Neujean, au nom des gauches libérales, propose la dissolution des Chambres, mais la Chambre passe outre, et le 16, elle aborde la proposition de revision.

En *Espagne*, le nouveau ministère se met à la besogne dès les premiers jours

d'avril, et décide l'application du décret Gonzalès contre les Congrégations. Entretemps, éclatent de petites grèves : celles des cigarières à Madrid et des carossiers à Gyon. — A signaler en *Serbie*, la démission du ministre des finances Popowitch, et en *Russie*, l'assassinat du ministre de l'intérieur Sipiaguine.

Au *Transvaal*, les négociations continuent sans résultat ; les Anglais ont le dessous dans les engagements de Boschmankop et de Drieckhill, mais ils prennent leur revanche à Bulfontein et à Rooival. Ils continuent l'instruction de l'affaire Kruitinger et celui-ci est acquitté. Les bruits de paix circulent de nouveau ; les « Edinburg Evening news » en font connaître les conditions *probables*. Reste à savoir si les délégués boers arrivés à Prétoria les ratifieront.

NÉCROLOGIE : Le 1^{er} avril, M. Lieber, député au Reichstag et l'un des chefs du centre allemand.

MARCEL HARYS.

La Force des Faibles

PAR

ALFRED DES ESSARTS

(Suite)

2

M. de Vouigny et Elisabeth étaient assis à la même table de noyer, chacun à un bout : une petite lampe posée au centre les séparait. Le père était penché sur un pupitre et copiait de sa plus belle écriture des mémoires de menuisier et de serrurier, — transcriptions qui étaient son précaire gagne-pain. La fille, entourée de livres classiques, prenait des notes sur un gros cahier de papier dit écolier. Tout à l'heure on apprendra quels étaient la nature et le but de son travail.

Au son de la voix argentine, le vieillard releva la tête, retira ses lunettes qu'il posa soigneusement près de lui et interrogea ainsi sa fille :

— Tu me parais d'humeur joyeuse. Si quelque événement imprévu était venu modifier notre existence, je concevrais qu'il te prît une velléité de chanter comme une petite fauvette. Par malheur, les choses ne changent pas subitement, et pas plus aujourd'hui qu'hier tu n'as lieu de te réjouir de ton sort.

— Oui, mon bon père, répondit Elisabeth en mettant un signet à la page de la grammaire de Chapsal qu'elle tenait en ce moment; oui, mais demain c'est dimanche, notre jour de repos, de contentement, de causerie paresseuse; le cher dimanche qui s'ouvre pour nous par la prière. Oh! j'aime tant la messe! cela fait un bien! Quand je l'ai entendue, je me sens plus forte, plus résignée. Après cela, on n'a personne à jalouser... L'église est pour tous... On sent que Dieu doit accueillir le pauvre dans son sein, puisqu'il lui a accordé cette consolation de le connaître et de l'aimer. Voilà pour quoi, mon père, une pensée joyeuse a traversé mon esprit; voilà pourquoi j'ai chanté... Ce qui ne m'arrive jamais. Si je vous ai choqué, je vous en demande pardon.

— Tu n'as pas à t'excuser, mon enfant, je te l'avouerai même, à ma surprise, en t'entendant gazouiller, s'est joint un certain sentiment de plaisir. Je me suis dit d'abord: « C'est étonnant, Elisabeth chante, elle qui n'a pas eu le bonheur d'être vraiment jeune et d'avoir le cœur libre de soucis. » Puis une autre pensée m'est venue... Cela vient si vite la pensée!... Alors je me suis dit: « Tant mieux si mon enfant oublie un instant nos peines! Ah! que Dieu lui envoie souvent de ces distractions salutaires! »

— Permettez-moi, cher père, de dire à mon tour que je n'oublie jamais ce qui vous afflige. Oh! non, jamais! A mon réveil ou quand je m'endors, et dans mes rêves même le sentiment de ce que vous souffrez me saisit, toujours plus fort et plus amer. Mais j'ai un remède souverain: c'est l'espérance.

Le vieillard hocha la tête et parut vou-

loir remettre ses lunettes pour reprendre son travail, autrement dit pour couper court à des idées qui n'étaient pas les siennes.

Elisabeth le retint d'un geste suppliant.

— Un moment, s'écria-t-elle, un seul! Ce n'est pas pour moi; c'est pour la Providence que vous offenseriez en doutant de ses admirables desseins. Peut-être tandis que vous murmurez tout bas, travaille-t-elle en notre faveur.

Un rire saccadé fut la réponse du père. Mais la jeune fille, s'animant de l'ardeur de la foi, poursuivit ainsi:

— Il y a chaque jour des choses plus étonnantes que de voir deux êtres pauvres et entraînés par le torrent de la misère remonter ce cours impétueux. Il s'opère sans cesse des miracles; le monde entier est un prodige. Donc qu'y aurait-il de surprenant à ce que nos malheurs trouvasent une fin?

— Nous sommes seuls, nous sommes faibles! dit en gémissant M. de Vouigny, dont l'exaltation commençait à tomber sous les sages exhortations d'Elisabeth.

— Soit, reprit-elle; mais d'abord être deux et s'aimer, ce n'est pas être seuls. Quant à la faiblesse dont vous parlez, je ne la déplore pas: car, je le sens, elle fait notre force.

— Notre force! ah! par exemple!

— Sans doute, notre force devant Dieu qui voit, pèse et juge tout. N'avez-vous pas remarqué souvent combien il se plaît à se servir d'instruments ignorés, d'agents humbles et vulgaires, et comme aux plus grands événements il donne de petites causes? Voyez ce rocher immense qui forme le flanc d'une montagne; il se dresse orgueilleux; il domine la vallée et porte à sa surface des sapins centenaires... Eh bien! dans quelques siècles la goutte d'eau patiente qui tombe toujours au même endroit, cette goutte d'eau patiente qui accomplit invisiblement son travail, aura miné le rocher par la base, et le géant de granit roulera avec un fracas épouvantable jusqu'au

fond de la vallée qu'il dédaigne aujourd'hui.

M. de Vouigny battit des mains.

— Voilà, dit-il, qui est éloquemment parler. Allons, je ne désespère pas de voir arriver le règne des faibles et des pauvres. Je ne désespère pas non plus de voir une jeune fille qui s'exprime avec tant de feu obtenir les précieux grades qu'elle ambitionne.

Ici il soupira de nouveau en ajoutant :

— A quel prix, chère enfant, les obtiendras-tu !... Par le travail le plus opiniâtre, toi qui n'as pas eu les secours de l'instruction supérieure, toi qui as dû tout apprendre seule !...

— Vous voyez donc bien, mon père, que les faibles reçoivent quelque force d'en haut ; car je ne me suis pas un instant effrayée de la tâche.

Ce fut avec attendrissement que M. de Vouigny fixa sur elle son regard. Ensuite l'un et l'autre se remirent à la besogne : mais Elisabeth ne chanta plus.

On n'eût entendu que le grincement des plumes sur le papier.

Pendant que s'achève cette veille laborieuse dont la limite invariable était dix heures, expliquons en quelques mots l'œuvre difficile qu'avait entreprise Elisabeth.

Il s'agissait pour elle d'arriver à passer le troisième des examens que doivent subir, à l'Hôtel-de-Ville, les femmes qui se destinent à l'honorable profession d'institutrices : ce qui équivaut, par comparaison, pour les professeurs, à prendre tous les grades jusqu'au doctorat. Quand on parcourt le tableau des questions auxquelles doivent répondre les *candidates*, on peut légitimement éprouver en leur faveur un certain effroi. Le baccalauréat qui fait trembler tant de jeunes gens indolents à profiter des bienfaits précieux de l'éducation ; le baccalauréat n'est peut-être qu'un jeu d'enfant, si on le compare à la somme variée de connaissances approfondies qu'une jeune fille est forcée d'apporter devant ses juges.

Et non seulement Elisabeth voulait achever de passer son examen, mais encore elle avait l'ambition de posséder un jour le diplôme avec lequel on a le droit de tenir une maison d'enseignement. Elle avait la sagesse qui prévoit et calcule, et elle s'était dit que si elle devenait institutrice privée ou sous-maitresse dans une pension, — *A boarding school for young ladies*, — elle serait forcément séparée de son père, et que le pain qu'elle donnerait alors au vieillard serait trop trempé de larmes. Se séparer, jamais ! Ce serait tuer celui dont la vie douloureuse ne tenait plus qu'à un fil de tendresse. Il fallait donc avoir une maison, diriger quelque chose pour être en droit de garder ce pauvre père, — enfant sénile parmi les enfants roses.

Voilà bien de l'ambition, pourra-t-on dire. Mais constatons qu'Élisabeth ne suivait pas la pente dangereuse des revers. Elle ne disait jamais, comme tant de songeurs éveillés : « Oh ! si *cela* était... Oh ! si j'avais une baguette de fée... Oh ! si nous gagnions un gros lot de 100,000 fr. avec un billet de 25 centimes !... » Et autres chimères qui se découpent en nimbe d'or sur fond de brouillard. Non, elle avait commencé par évoquer toute l'énergie que Dieu avait daigné mettre en elle ; elle s'était précisé un but. Une fois le but marqué, elle avait cherché toutes les voies qui y conduisaient, et elle s'était fait un plan de travail.

Durant la semaine entière elle apprenait : le dimanche elle repassait.

Et elle appelait cela sa « récréation ».

Aussi chaque semaine grossissait-elle son trésor d'érudition.

— Je crois que je deviens savante, disait-elle parfois avec un sourire.

Et sous ce sourire, il y avait une pensée grave et ferme qui s'envolait vers l'avenir.

— Oui, tu deviens savante, répliquait le père, mais tu n'a plus tes fraîches couleurs ; mais, à ce métier-là, les yeux se creusent et la poitrine se fatigue.

— Oh ! j'aurai bien le temps de me reposer quand je serai arrivée.

Et, selon son usage, le père hochait la tête.

Devenir institutrice, soit ; mais posséder une institution ! quelle utopie héroïque !...

Voilà ce qu'il se disait tout bas, croyant n'être pas deviné. Mais Élisabeth lisait dans ce cœur comme dans ses livres d'étude : plus on aime, mieux on devine...

(*A suivre*)

Chronique de modes

Le soleil a fait à peine une timide apparition, et déjà on remplace les lourds vêtements d'hiver par les légers paletots : ils sont tous à peu près de même forme, demi-longs, légèrement pincés dans le dos et droits devant. Nous en avons vu de très jolis en peau de soie et en drap, quelques-uns même en taffetas. Ils se garnissent beaucoup : sur les paletots de peau de soie, on applique des biais de soie ou de drap d'une autre teinte, dont les dessins varient à l'infini. Les paletots en drap et en taffetas sont perforés sur tulle avec fond de soie. Parfois encore on ajoute des applications de broderie fine. Il n'y a pas de dessins bien définis pour ce genre de paletots. On met des applications de soie sur les paletots de drap et des applications de drap sur les paletots de soie. On perce de même le drap, la peau de soie et le taffetas, soit sur fond de tulle, soit sur fond de soie. On garnit encore de soutache et de broderie.

On portera beaucoup cet été les écharpes de dentelle, les collets-ruches connus sous le nom de collet ou fichu Marie-Antoinette. Ce sont de ces jolies choses que l'on fait facilement soi-même dans les moments perdus. Un peu de bon goût et de patience, et l'on formera de petits chefs-d'œuvre. Les écharpes se

font ordinairement en tulle que l'on brode soi-même ; on les achève par des applications en dentelle. Quant aux collets Marie-Antoinette, servant de vêtements séparés, on varie les modèles à l'infini. Le col se fait en guipure, en gaze plissée, en taffetas, avec application de choux, de gaze ou de rubans. Les volants, dont le nombre varie de deux à cinq, sont généralement en gaze plissée, garnie de chenille, de fine dentelle, de rubans fantaisie. Devant, pour fermer le collet, de grands nœuds de rubans de satin, de gaze plissée, unie ou garnie dans le même goût que les volants. Pour les fichus que l'on applique aux blouses, ils se font généralement en tulle uni, brodé ou en tulle point d'esprit avec un ou deux volants plissés. La forme en varie suivant le genre de blouses auxquelles ils doivent s'adapter.

PAQUERETTE.

Carnet musical

I. — Les Concerts

Commençons par le *Deuxième Récital* donné, le 21 mars, par M^{lle} Jeanne Blancard, pianiste, 1^{er} prix du Conservatoire de Paris. Du programme nous ne dirons rien : une sonate de Beethoven, des morceaux variés de Rameau, Scarlatti, Bach, Dubois, Pugno, Schumann, et le célèbre nocturne en *ut dièse* de Chopin. Le talent de la jeune artiste est absolument hors pair ; nous n'en voulons d'autre témoignage que celui de M. Wieniawski, qui assistait à la séance, et a lui-même donné à diverses reprises le signal des applaudissements : l'approbation d'un pareil maître est la meilleure consécration du talent de M^{lle} Blancard.

Quant à nous, avouons-le franchement, nous sommes restés toute la soirée sous le charme indéfinissable qui s'éveillait sous les doigts de fée de la jeune

artiste. M^{lle} Blancard est née musicienne : elle sent vigoureusement, et les sentiments de son âme se répercutent admirablement dans la délicatesse de son style. *La Pastorale* de Scarlatti, et *Les Abeilles* de Th. Dubois ont surtout mis en relief les brillantes qualités de la jeune pianiste. Qu'elle nous permette de lui adresser nos plus sincères félicitations, et de lui exprimer notre humble désir de l'entendre souvent encore dans nos concerts.

*
**

Au Conservatoire. — Nous devons à M. Gevaert de vifs remerciements, pour avoir réuni, en ces dernières années et comme en un faisceau, les principaux chefs-d'œuvre de Gluck. *Orphée*, *Iphigénie en Tauride*, *Iphigénie en Aulide*, *Armide* et *Alceste* nous ont été présentés dans leur magistrale grandeur.

Alceste est certainement le plus beau de ces drames, tant par la perfection musicale de l'œuvre que par la façon poétique à la fois et émouvante dont y est traité l'amour conjugal. Nous résumerons l'impression générale en disant que les chœurs et l'orchestre ont rendu à la perfection l'œuvre du maître. Pour les solistes, il convient de citer le sympathique M. Séguin, dans les deux rôles de grand-prêtre et de Caron ; M^{me} Bastien, dans le rôle d'Alceste ; M. Dalmorès, dont la voix nous a paru légèrement fatiguée ; etc..

*
**

Une des belles soirées de la saison a certes été le *Lieder-concert* donné par M^{me} Marie BRÉMA, le 25 mars, à la Grande Harmonie. Le tout-Bruxelles musical s'était donné rendez-vous ce soir-là, pour venir acclamer la célèbre cantatrice du Théâtre de Bayreuth. M^{me} Bréma nous est revenue, avec sa voix inoubliable, au timbre pur et impressionnant : qui l'a entendue murmurer *Der Zeisig* (Ekkert) croit toujours entendre à

son oreille la douce voix du petit serin, égrenant mélodieusement son hymne à la Divinité. *Bitten*, de Beethoven, a permis à la sympathique artiste de mettre en relief toute l'ampleur, toute la souplesse de son organe.

Citons encore, au hasard, parmi les œuvres les mieux goûtées : *Soir d'été* (Cathérine), qu'accompagnait le compositeur lui-même, et qui a valu à celui-ci, ainsi qu'à sa brillante interprète, de longues ovations ; des mélodies de Brahms et de Schubert, notamment *Der Atlas*.

Inutile d'ajouter que les applaudissements enthousiastes de l'auditoire ont à diverses reprises souligné le talent musical de M^{me} Bréma. Après la première partie, trois magnifiques gerbes de fleurs lui furent offertes ; à la fin du concert, l'émotion était tellement vive que la cantatrice fut rappelée sept fois, et qu'elle dut, avec une charmante bonne grâce d'ailleurs, donner plusieurs mélodies en plus du programme. Le public avait peine à quitter la salle, et sur les lèvres se formulait le vœu de revoir souvent encore dans nos murs l'éminente musicienne.

*
**

Comme musique de chambre, nous avons eu, le 2 avril, le concert donné par miss June REED, violoniste. La jeune virtuose nous a donné, avec un parfait fini d'exécution, l'op. 26 de Franz Ries, et divers morceaux d'auteurs modernes.

Un concerto pour deux violons, exécuté par Miss Reed et M. Back, a soulevé de vifs applaudissements. Ce duo à cordes était soutenu par un petit orchestre d'amateurs que dirigeait M. Van Dam, notre sympathique professeur du Conservatoire.

M^{me} Emma BIRNER prêtait à cette agréable soirée le charmant concours de sa voix toujours pure et gracieuse. L'aimable cantatrice fut surtout fêtée dans *l'Enlèvement*, de Saint-Saëns : de superbes palmes fleuries, offertes par le comité

organisateur de la fête, devinrent le signal d'enthousiastes ovations et de rappels successifs.

N'oublions pas M. Lauweryns, l'éminent pianiste, qui a mis gracieusement son beau talent à la disposition des divers exécutants.

*
**

II. — Les Nouveautés

Dans notre dernier numéro, nous avons sommairement annoncé quelques mélodies sur lesquelles il convient que nous revenions.

A tout seigneur, tout honneur; commençons par *Les Clochettes Bleues*, poésie d'André VAN HASSELT, musique de notre sympathique compositeur Louis VAN DAM. Des vers, rien à dire: nous n'ajouterions rien au bon renom du poète. Sur ces phrases harmonieuses, M. Van Dam a délicatement brodé une douce mélodie, toute de fraîcheur et de charme; il n'y a là ni recherche de l'effet, ni enchevêtrement de cadences fantaisistes, comme on en rencontre trop souvent dans nos compositions modernes. La musique se laisse entraîner par la poésie, et de cette communion de nuances est né le petit chef-d'œuvre que nous avons lu et relu sans jamais nous fatiguer.

Nous devons aussi rappeler *La Source*, poème de LAMARTINE, musique de Henri THIÉBAUT. Ici encore nous remarquons cette intime fusion de la musique et de la poésie, qui fait de cette page mélodique l'une des œuvres qui seront les mieux goûtées de nos amateurs d'émotions franchement esthétiques.

Présentons maintenant à nos amateurs de musique de salon, toute une suite de compositions pour piano de notre compatriote Henri Van Gael: *L'écho des montagnes* (op. 61), *Badinage* (op. 67), *En palanquin* (op. 72), *Primavera* (op. 81), *A la fontaine* (op. 88), *Pour vous charmer* (op. 95), *Dans les nuages* (op. 101), *Pluie d'étoiles* (op. 102), *Dans les champs* (op. 104), *Teuf-teuf* (op. 106).

Nos lecteurs connaissent tous l'une ou l'autre des nombreuses compositions de Van Gael; signalons simplement sa collection *L'Iris, Fleurs de lys et Pavots*, remarquables par leur fraîcheur et leur coloris. Charmantes aussi ses *Chinoises* (op. 72), où l'on croit retrouver un peu de l'Extrême-Orient. *Pour vous charmer*, de la collection *Papillons*, attire l'attention par le rythme méridional que semble revêtir le morceau.

Du même compositeur, deux grandes valse de salon: *Dans les nuages* et *Pluie d'étoiles*; à peine parues, les deux œuvres ont acquis une quasi-célébrité dans nos cercles de musique intime. Enfin, une page d'actualité: *Teuf-teuf*, morceau original où rien ne manque, pas même le traditionnel cornet du chauffeur.

De P. Marsick, une *Romance expressive* pour piano et violon, et de H. Weyts une marche pour piano à quatre mains, *Avec entrain*. L'un et l'autre morceau se recommandent par leur bonne facture et leurs sérieuses qualités d'harmonie.

Comme mélodies, une page pour baryton: *La chanson de Werner* (Bruckler), et une autre pour mezzo: *Les Violettes* (Kretschmar). Le temps nous a manqué pour les étudier dans le détail: nous nous contentons donc de les recommander à nos lecteurs.

Enfin, pour la musique d'ensemble, un chœur à deux voix égales: *L'Étoile du soir*, paroles de Musset, musique de Gilis; et la *Messe en ut mineur* à deux voix, de Van Overeem. Celui-ci nous était connu par ses motets divers, et nous retrouvons dans son op. 3 le souffle religieux qui anime les compositions antérieures du maître. Quant à *L'Étoile du soir*, les paroles d'Aifred de Musset sont elles-mêmes une musique harmonieuse: le compositeur avait donc la tâche facile, et il a su mettre sa mélodie en parfait rapport avec les sentiments exprimés par le poète. Chanté en duo, avec accompagnement de quator à cordes, le morceau ferait certainement beaucoup d'effet.

*
**

Nous donnerons, dans notre prochain numéro, le compte-rendu des derniers concerts d'avril, ainsi que l'analyse des morceaux qui ont été remis à la rédaction.

FR. DUFOUR.

LES TIMBRES-POSTES



Nouveaux timbres espagnols. —

A l'occasion du prochain couronnement du roi d'Espagne, Alphonse XIII, l'administration des postes espagnoles va émettre une nouvelle série de treize timbres-postes. Ils porteront chacun l'effigie d'un roi de Castille et d'Espagne ayant régné sous le nom d'Alphonse. *Ces timbres ne seront en usage que pendant un mois.*

*
**

Le nouveau timbre allemand. —

A partir du 20 mars, les bureaux de poste allemands ont mis en vente un nouveau type de timbres. Il porte l'inscription : « Deutsche Reich » (Empire d'Allemagne) au lieu de « Reichpost » (Poste impériale).

C'est un nouveau pas fait en vue de l'unification germanique. Le Wurtemberg qui, jusqu'à ce jour, avait gardé son timbre national, adopte le timbre allemand.

La Bavière seule maintient son timbre national : l'absorption prussienne est plus lente dans le pays où régna Louis II, l'anti-prussien.

*
**

Le timbre d'un demi-centime. —

A la suite de la récente décision de la Chambre, on va créer, en France, un timbre d'un demi-centime.

Ce timbre servira à affranchir les journaux circulant dans le même département ou dans les départements limitrophes.

Memento culinaire

Dîner de famille

Potage Jeannette.

Côtelettes de veau sauce minute.

Gigot de mouton en chevreuil.

Concombres à la crème.

Madeleines à la parisienne.

Côtelettes de veau sauce minute. —

Faites sauter des côtelettes dans de la graisse de porc ; salez, poivrez ; quand elles sont cuites, égouttez-les au chaud, mettez un peu de vin blanc dans la poêle, épaississez avec du roux brun ; corsez légèrement, ajoutez un peu de purée de tomates ; dressez les côtelettes bien chaudes, versez la sauce bouillante dessus et mettez une papillote à chaque manche.

LES LIVRES

Sainte Thérèse, par M. HENRI JOLY, ancien professeur à la Sorbonne et au Collège de France. 1 vol. in-12 de 244 pages de la collection « Les Saints ». Prix : 2 francs. Librairie VICTOR LECOFFRE, 99, rue Bonaparte, Paris.

La publication d'une vie de sainte Thérèse par le directeur si connu de la collection « Les Saints » ne peut manquer d'exciter un vif intérêt. On y trouvera un plan nouveau permettant de mettre en plus vive lumière que jamais plusieurs parties capitales de la vie de l'héroïne, des études faites sur des documents peu connus et sur des travaux soustraits jusqu'alors à la connaissance du public, des souvenirs recueillis tout récemment par l'auteur lui-même à Avila, Salamanque, Albe de Tormès, etc., enfin une psychologie pénétrante qui, sous la sainte, s'applique et réussit admirablement à faire connaître la femme.

On avait des vies de sainte Thérèse en deux volumes qui avaient eu un légitime succès. Mais le public attendait encore un autre travail plus condensé, plus à la portée de tout le monde, où le portrait de la grande carmélite fut retracé d'une façon saillante, lumineuse, colorée. Cette lacune est enfin comblée ; elle ne pouvait l'être mieux que par l'auteur de la *Psychologie des saints* et de *Saint Ignace de Loyola*, dont le succès considérable a couronné tant de services rendus à la science, aux œuvres sociales et à la défense de la vérité.

Portrait d'âme, par le Marquis DE SÉGUR. 1 bel in-16. 2 fr. — VICTOR RETAUX, libraire-éditeur, 82, rue Bonaparte, Paris (6^e).

Lettre de M. François Coppée.

Paris, 22 avril 1901.

J'ai lu avec émotion, Monsieur le Marquis, votre livre sur Henri de Lassus Saint-Geniès. De chaque page s'exhale un parfum d'amitié, et nul ne devait être en effet plus digne d'être aimé que cet admirable jeune homme. Il avait tous les dons, toutes les vertus, celui que vous nous révélez, en citant ses lettres, comme un écrivain si harmonieux et si pur. Pourquoi Dieu a-t-il permis que ces belles fleurs du cœur et de l'esprit fussent moissonnées si prématurément. Inclignons-nous devant le mystère et prions! Votre titre est excellent. C'est bien là le portrait d'une âme, d'une grande âme, et le peintre...

Croyez, cher Monsieur, à ma vive et sincère sympathie.

Église et Patrie; entretiens et discours par le R. P. VAUDON, Supérieur des Missionnaires diocésains de Bourges. Un volume in-18 jésus, 3 fr. 50. — VICTOR RETAUX, libraire-éditeur, rue Bonaparte, 82, Paris (6^e).

Lettre de S. G. Mgr l'Archevêque de Bourges au P. Vaudon.

Faire connaître et aimer davantage l'Église et la Patrie pour les faire mieux servir, voilà le but que vous vous êtes proposé dans cet ouvrage. Il me semble que vous l'avez atteint pleinement.

En dehors de vos qualités d'écrivain : simplicité, clarté, netteté du relief, et poésie, ce qui, dans votre manière de concevoir et de réaliser la prédication, me plaît, c'est qu'elle est tout à la fois traditionnelle et moderne.

Avant tout et toujours, vous puisez aux sources saintes des divines Écritures, dans les Pères, les docteurs et les grands théologiens. Vous avez fait de Bossuet, ce génie prodigieux qui incarne en lui toute l'antiquité chrétienne et que naguère Léon XIII louait si magnifiquement, une étude spéciale, minutieuse, approfondie. On dirait que vous le savez par cœur, tant il jaillit naturellement du fond de votre mémoire.

Ces maîtres glorieux ne vous font pas oublier nos contemporains. Le P. Lacordaire vous est aussi familier que Mgr Pie ou Mgr d'Hulst, et vous n'ignorez pas plus le P. Gratry, cet enchanteur, que ses disciples éminents, Henry Perreye et Charles Perraud, pour ne parler que de ceux qui nous ont quittés. Vous devez au regretté abbé de Broglie plus d'une citation heureuse.

Enfin, les dominant tous de sa tête souveraine, je vois en plusieurs de vos pages et j'entends notre grand Pape, Léon l'Immortel. En sorte

que vous avez raison de dire dans votre Avant-Propos que la note romaine résonne en vos discours, profonde et pure.

Je vous félicite donc, mon cher Père, de cette œuvre nouvelle, et je vous bénis avec une bien sincère et toute dévouée affection en Notre-Seigneur.

La dévotion au Sacré Cœur de Jésus, étudiée en son image. Considérations et Elévations pour le mois de juin, par le R. P. PARANQUE, S. J. Un volume in-18 raisin, 1,50 fr. — VICTOR RETAUX, libraire-éditeur, 82, rue Bonaparte, Paris (6^e).

L'originalité de ce mois du Sacré Cœur est grande. Il est à la fois un livre de doctrine et de dévotion. La chose, comme on sait, n'est pas commun. On a souvent constaté la sécheresse de tant de traités dogmatiques, et il n'est pas d'âme sérieusement chrétienne qui n'ait gémi sur la pauvreté de beaucoup d'ouvrages pieux. On ne reprochera aux élévations du R. P. PARANQUE ni cette pauvreté, ni cette sécheresse. A des allusions, à des parenthèses, à de courts résumés de questions discutées dans l'école, les théologiens auront bientôt fait de reconnaître un de leurs pairs; et, par ailleurs, la piété la plus simple et la plus naïve pourra comprendre ces pages et s'en nourrir. Doctrine et dévotion, ce ne sont pas là des traits différents; non, dans ces pages charmantes, toute piété est doctrinale et toute doctrine est pieuse. Il n'est pas d'exposition ou d'analyse dogmatique qui ne soit embaumée de piété, et il n'est pas de fleur de dévotion qui ne touche par ses racines à une solide théologie. Ajouterai-je que le style même de ce livre nous ramène par sa grâce simple, ses paisibles longueurs, ses aimables insistances, à la vieille époque où les livres de dévotion, pour ne pas se piquer de littérature, n'en étaient pas mieux écrits et méritaient, plus que tous autres ouvrages, d'être regardés comme des amis.

LECTOR.



LE GLANEUR

Revue Mensuelle

L'Éducation des Filles ^[1]

Dous lisons dans le *XX^e Siècle* du 6 avril 1902, l'article suivant :

« Les journaux antireligieux de Belgique mènent grand bruit autour d'un article sur l'éducation des filles dans les pensionnats religieux, article écrit par un rédacteur d'un journal conservateur bruxellois et publié dans une revue littéraire soi-disant neutre.

L'auteur de l'article critique vivement le système d'éducation des couvents et les journaux antireligieux enregistrent cette affirmation comme « équivalent à une confession générale et à un « *mea culpa* » inattendu du cléricalisme.

C'est faire, en vérité, beaucoup d'honneur à l'auteur de l'article en question que de le considérer comme le porte-parole du cléricalisme.

Les statistiques françaises, fussent-elles exactes — pour le dire en passant, elles ont pour auteur un médecin parisien très anticlérical — ces statistiques ne prouveraient rien, attendu qu'en France, comme dans la plupart des pays catholiques, l'énorme majorité des femmes passent par les pensions ou écoles religieuses. L'auteur de l'article semble ignorer cette règle, élémentaire en méthode statistique, qu'on ne peut tirer d'une statistique unilatérale aucune conclusion comparative. Cette erreur est de celles qui accusent leur débutant.

Nous ajouterons que l'auteur de l'article ne jouit, en la matière, d'aucune espèce d'autorité qui puisse donner à son

appréciation même la simple valeur d'un témoignage. »

Cet article nous a fait penser à un livre que vient de rééditer la maison Téqui, et que nous allons parcourir ensemble, chers lecteurs, non pas tant pour y trouver une réfutation aux objections que lancent, contre l'enseignement des religieuses, la presse sectaire et neutre, que pour revoir les fondements solides sur lesquels repose cet enseignement.

« L'Éducation des Filles par les Religieuses enseignantes, » que le Père Libercier, dominicain, a composé d'après les entretiens de M^{me} de Maintenon, peut servir de base à tout système d'éducation et d'enseignement propre aux jeunes filles. Abstraction faite de certaines particularités, spéciales à l'institut religieux fondé par M^{me} de Maintenon, ce livre contient tout ce que l'on trouve dans n'importe quelle congrégation religieuse vouée à l'enseignement.

Qui veut la fin veut les moyens; aussi M^{me} de Maintenon, pour procurer aux enfants et aux jeunes filles de St.-Cyr l'éducation élevée qu'elle avait rêvée, s'est-elle appliquée tout d'abord à former des maitresses.

Rien ne devait leur rester étranger, ni la science pratique de la vie religieuse la plus parfaite et la plus solide, ni les diverses méthodes de la pédagogie, ni les connaissances variées qu'exige la formation morale et intellectuelle de la jeunesse.

A cette noble tâche elle consacra les rares qualités que la nature et Dieu lui avaient départies, son génie, son cœur, sa foi ardente.

[1] L'Éducation des filles par les Religieuses enseignantes. Instructions, avis, conseils, d'après M^{me} de Maintenon, par le R.P. Libercier, de l'Ordre de St. Dominique. Paris, Téqui. Bruxelles, bureau du Glaneur. Prix 3 fr.

Le Père Libercier divise son travail en deux parties. La première traite de la vie religieuse et enseignante ; la seconde, de l'éducation, de l'enseignement et de la pédagogie.

Mais pour éclairer ceux de nos lecteurs qui n'ont pas eu l'occasion de voir de près des religieuses, et qui, peut-être, se sont appropriés certains préjugés répandus contre ces saintes filles, ouvrons ce livre, et voyons ce que doit être la religieuse enseignante, d'après les idées d'une femme que tout le monde reconnaît comme étant une éducatrice de premier ordre.

L'ouvrage débute par un traité de la vie religieuse, œuvre de l'évêque de Chartres, de Fénelon et surtout de M^{me} de Maintenon ; composé pour l'Institut de Saint-Louis, il contient néanmoins des avis d'un caractère si général, si sage, si élevé, si conforme à la saine doctrine, qu'il pourra être médité avec fruit par toutes les personnes consacrées à Dieu et à l'éducation de la jeunesse.

Voici en quels termes M^{me} de Maintenon pria l'évêque de Chartres, M^{gr} Govet des Marais, de rédiger ce traité. « Que vous élevassiez le bonheur d'être appelées à instruire et à élever tant de demoiselles qui passeront par cette maison ; que vous traitassiez succinctement, combien l'éducation doit être étendue, par les différents états où elles seront appelées, mais combien cette éducation doit être renfermée dans l'institut et les pratiques de la religion ; que vous parlassiez sur la perfection des vœux ; que vous fassiez connaître aux dames le bonheur d'être dans une communauté où tout est égal, et avec quelle union elles doivent vivre, n'ayant aucune des occasions qui désunissent quelquefois les autres ; qu'en leur inspirant une grande estime pour tous les autres ordres religieux, vous leur fassiez sentir tout l'avantage du leur, qui les sépare et les rend tout à fait indépendantes des intérêts du monde, ne pouvant ni lui donner, ni recevoir de lui ; quelle reconnaissance

cet état indépendant leur doit donner pour Dieu et pour leur fondateur ; mais en même temps combien elles doivent éviter la hauteur que cette indépendance inspire. Qu'elles doivent, au contraire, regarder avec humilité que c'est leur pauvreté et la charité du Roi qui les a rassemblées ; qu'elles doivent aimer cet état humiliant et le considérer souvent comme un préservatif contre la grandeur de leur institut ; l'application qu'elles doivent avoir pour épargner afin d'aider aux demoiselles ; qu'elles doivent entrer dans les sentiments des bons pères et des bonnes mères qui s'épargnent tout pour établir leurs enfants.

« Avec quelle fidélité elles sont obligées de suivre les intentions de leur fondateur en ne se départant jamais, sous quelque prétexte que ce soit, du soin des pauvres demoiselles, en ne recevant jamais des bienfaits, en ne prenant point de pension, quelque bien qu'on leur offrit, n'étant chargées que de celui pour lequel la fondation est faite, et ne pouvant espérer de récompense pour les bonnes œuvres que Dieu ne leur demande pas. Qu'elles ne parent leur église que pour la décence et la propreté ; qu'elles ne se donnent point de commodités particulières, et que tous leurs soins et leurs épargnes soient uniquement pour les demoiselles ; qu'elles conservent l'éloignement qu'elles ont pour les parloirs. »

Ces extraits des écrits de M^{me} de Maintenon donnent une idée suffisante de ce qui, dans son ordre, comme dans n'importe quel autre, sert de base à la formation des religieuses enseignantes : renoncement au monde, à soi-même, à sa propre volonté. Elles se vouent à cette grande œuvre, non par vanité ou par désir de gain, mais uniquement parce qu'il y a du bien à faire, des âmes à former à toutes les luttes de la vie, des âmes à sauver pour l'éternité.

Ce qui fait le succès de nos religieuses enseignantes, nous le trouvons dans les paroles suivantes :

« Si vous mettez toute votre confiance

en Dieu, mes très chères filles, sans vous appuyer sur vous-mêmes, ni sur aucun talent naturel, et sur aucune perfection mondaine, vous deviendrez, par votre humilité et par votre abandon dans la main de Dieu, les vrais instruments de la grâce pour sanctifier les familles séculières et les couvents ; vous formerez d'excellentes vierges pour les cloîtres, et de pieuses mères de famille pour le monde.

En sanctifiant ainsi les deux principaux états de votre sexe, vous contribuerez à établir le vrai règne de Dieu dans les deux sexes pour tous les états et pour toutes les conditions ; car on sait combien une mère de famille a de part à la bonne éducation de ses enfants, même des garçons ; combien une femme prudente et vertueuse peut insinuer la religion dans le cœur de son mari ; combien une bonne maîtresse de pensionnaires dans un couvent peut faire de bien sur les jeunes filles qu'elle gouverne... »

Mais il convient de faire ici un extrait du chapitre V, intitulé : « De la formation des novices. »

« Il n'est pas besoin de poser pour principe que, quand il s'agit de novices, tout dépend de leur piété ; je sais que vous comptez le reste pour rien ; mais il faut ne rien oublier pour leur inspirer une piété droite, ferme, courageuse et simple.

Apprenez-leur la religion dans toute sa grandeur : faites-leur voir qu'elle est en esprit et en vérité ; qu'elle ne consiste point dans les seules pratiques extérieures, ni dans une observance judaïque de la loi, mais qu'elle doit être dans le cœur ; que c'est elle qui doit entrer dans toutes nos actions, qui doit les animer et les régler, depuis les plus importantes jusqu'aux plus petites.

Qu'il faut être soumise, fidèle à toutes les pratiques de la religion, mais sans gêne et sans scrupule.

Qu'on doit juger de la cause par les effets ; que notre salut n'est pas attaché à la seule spéculation, mais qu'il faut

éviter le mal et faire le bien.

Qu'il faut commencer par l'éloignement de tout péché ; c'est la première obligation, et sans celle-là, toute la piété n'est qu'illusion et amusement.

Que la volonté doit être absolument gagnée et déterminée à servir Dieu le reste de sa vie, quoiqu'il vous en coûte.

Jusqu'à-là vous ne pouvez compter sur une fille ; il n'y a que cette volonté entière qui fait entrer dans la voie sainte et qui fait avancer chaque jour.

Que la pureté de votre conscience et le zèle pour leur perfection ne vous fasse pas écarter de la vérité : ne leur donnez pas pour péché que ce qui est péché mortel, véniel, faute ; nommez les choses par leur nom autant qu'elles peuvent être décidées, mais ne décidez pas hardiment. »

La novice ainsi formée devra à son tour bientôt entrer dans l'arène, donner ce qu'elle a reçu et commencer l'œuvre de formation de la jeune fille confiée à ses soins. De funestes illusions peuvent cependant encore exister : M^{me} de Maintenon les détruit par ces paroles :

« Il faut donc qu'une religieuse enseignante soit bien convaincue qu'elle ne peut rien sans Dieu, et qu'elle se détrompe de l'erreur de croire qu'avec de l'esprit, de la raison et du courage, elle remplira son devoir.

Elle ne se soutiendra jamais que par la piété ; tout autre projet est sans fondement solide ; Dieu se plaît à renverser ceux qui sont appuyés sur leurs propres forces, et les exemples qu'on en pourrait donner sont en grand nombre.

Que celle donc qui est engagée dans la maison sans ce grand fonds de piété qui est une volonté déterminée de se donner à Dieu sans réserve, la demande sans se lasser, et qu'elle n'espère rien par elle-même, de quelque raison et vertu morale dont elle se croie pourvue.

Que celle qui sent cette bonne volonté se réjouisse, mais qu'elle craigne de la perdre, qu'elle la conserve par défiance d'elle-même et une entière confiance en Dieu.

Qu'elle partage toute sa vie entre le commerce qu'elle aura avec Notre-Seigneur et les obligations de son état.

Qu'elle commence sa journée par lui donner son cœur, par lui demander son secours et la grâce d'agir sans le perdre de vue.

Qu'elle soit fidèle à son oraison, autant qu'il lui sera possible, et qu'elle soit persuadée qu'elle est plus nécessaire pour soutenir l'âme que la nourriture ne l'est pour soutenir le corps. »

J. ARTS.

La Force des Faibles

PAR

ALFRED DES ESSARTS

(Suite)

3

II

LE BON DIMANCHE

Oui, le *bon* dimanche, le jour consacré ! car, au sortir du lieu saint, les gens qui ont bien employé la semaine peuvent sans regret prendre le congé qui répare les forces et cheminer tranquillement en famille, les enfants devant, les parents après. Et l'on se souvient qu'il y a des champs où les nappes de blé se creusent comme des vagues sous les brises tièdes, des bois où la fraîche ramure et le gazon invitent au repos. Ce jour-là, la campagne appartient aux pauvres : l'air, le feuillage, les fleurs des haies, le rayon de soleil, le chant des oiseaux, le tintement de la cloche rustique, tout cela est à eux, plus encore qu'aux riches blasés qui s'enferment entre les murs d'un parc. Nulle part l'horizon ne se soustrait aux regards qui peuvent l'embrasser.

M. de Vouigny et sa fille entendirent la messe à neuf heures du matin à leur paroisse, l'église Saint-Jacques du Haut Pas ; puis il se dirigèrent vers le Luxembourg qu'ils ne firent que traverser,

s'acheminant à pied vers Fleury, dont le bois est si gracieux, si ondulé et où l'on est si agréablement distrait du fracas de Paris. La petite ménagère, qui pensait à tout, n'avait pas oublié les modestes provisions du repas qu'on ferait sur l'herbe ; c'était peu de chose, mais cela était si bien arrangé dans le panier !

Le trajet pédestre est long, du quartier du Luxembourg au bois de Fleury. Plusieurs fois le vieillard s'était plaint de la fatigue.

— Allons, du courage, disait Elisabeth. Nous voici presque arrivés.

Et plus loin :

— Nous n'avons plus que deux cents pas à faire.

Plus loin encore :

— Nous y voilà !

— Ah ! c'est bien heureux !... murmura-t-il, et quand je pense que dans ma jeunesse j'avais une voiture à mes ordres !...

— Que voulez-vous, mon père ? Je n'ai jamais eu de voiture, moi, et je ne m'en porte que mieux.

M. de Vouigny cherchait des yeux un endroit pour s'y asséoir. Déjà Elisabeth l'avait trouvé.

— Tenez, cher père, au pied de ce hêtre il y a un petit talus gazonné où nous serons très bien.

Le vieillard s'y laissa tomber, appuya son dos contre l'arbre et s'abandonna à la rêverie qui, sans doute, le ramena en arrière.

Elisabeth pensait aussi, mais son esprit se portait vers le temps futur.

Ces intermittences dans la causerie ne sont permises qu'entre des gens qui s'aiment bien.

La journée était superbe. Juin rayonnait avec tout son soleil, avec ses effluves de chaleur ; les feuilles faiblement agitées rendaient un murmure à peine distinct ; dans un fourré voisin un rossignol, que n'effarouchait aucun bruit, tirait de son petit gosier ses vocalises mélodieuses.

Tout à coup le vieillard tressaillit,

comme un homme qui sort d'un songe pénible et, sans regarder sa fille, il appela :

— Elisabeth !

— Mon bon père ? répondit une voix caressante.

— Tu es là ?

— Certainement ; j'admire l'œuvre de Dieu dans le moindre brin d'herbe.

— Tu es heureuse, dit amèrement le vieillard, de pratiquer complètement la religion. Moi je n'ai pas cette vertu...

— Et pourquoi ? Vous y trouveriez tant de consolation !...

— Il se peut, mais mon âme est trop troublée, trop agitée... Je me surprends trop souvent à murmurer contre la Providence et à détester les hommes qui m'ont fait tant de mal.

Elisabeth prit tendrement une des mains du vieillard.

— Vous m'affligez, dit-elle : la véritable grandeur dans l'infortune c'est la résignation. Elle donne de la force

— De la force aux faibles ! s'écria-t-il avec amertume.

— Certainement, car elle m'en a donné.

Il ne trouva rien à répliquer : Elisabeth avait tellement raison ! Elle put donc continuer son petit sermon :

— A coup sûr, il ne m'appartient pas de vous dicter votre devoir, encore moins de vous blâmer. Un jour viendra où le calme rentrera dans votre cœur blessé... Oh ! cher jour, qui vous fera reprendre du goût à la vie et dissipera votre amertume.

— Je n'accuse pas Dieu, interrompit-il brusquement ; je n'en veux qu'aux hommes.

— Cela encore, dit-elle, pourrait se discuter. Pourquoi exiger des hommes une vertu qui jusqu'à présent n'a pas été possible ? Ils sont tous armés d'intérêts divers : voilà ce qui les divise, ce qui les rend méfiants, jaloux, injustes. Chacun vit dans sa maison comme dans une forteresse. Parfois ils ne vous nuisent qu'avec l'idée de se garantir. J'excuse

celui qui frappe, car il sera frappé à son tour.

— Une philosophe chrétienne... dit en souriant M. de Vouigny, si l'on peut accorder ces deux mots. Voyons, quelle heure doit-il être ? Ni l'un ni l'autre nous n'avons de montre...

La jeune fille leva le doigt en indiquant le soleil.

— En voici une, dit-elle gaiement, qui ne se dérange jamais. Il doit être deux heures de l'après-midi. Avez-vous faim, mon père ?

— Ni faim, ni soif. Attends, je vais faire quelques pas pour me dégourdir les jambes.

Il se leva et se mit à marcher lentement le long de l'allée. Au bout de cinq minutes, il revint tenant une petite gerbe de fleurs sauvages.

— Voici un bouquet pour mon enfant, dit-il ; cela ne vaut pas les bouquets de bal des belles héritières.

— Cela vaut mieux pour moi... dit Elisabeth. Ce soir en rentrant je le mettrai dans l'eau, mon cher bouquet.

Le père la regarda tout attendri. En reprenant sa place, il dit d'un ton décidé :

— Tu mérites d'être complètement ma confidente. Je ferai donc aujourd'hui ce que j'avais toujours différé. Je te raconterai ma vie, et par là tu jugeras si mes plaintes sont exagérées. Je te dois d'ailleurs cette marque de confiance.

— Pardon, mon cher père..., mais n'est-il pas à craindre que ces souvenirs, en se ravivant dans votre récit, ne reprennent toute leur tristesse ? Oubliez le passé... soyez entièrement à ce calme qui nous entoure...

— Non, s'écria-t-il ; pourquoi hésiterais-je à dire tout haut les choses qui habitent ma pensée ? Au contraire, de raconter ses peines, cela soulage un peu. Mais toi, aurais-tu peur de m'entendre ?

— Moi ! dit-elle vivement... J'écoute.
(A suivre)



BULLETIN POLITIQUE

du 15 avril au 15 mai 1902

—
AVRIL

A la fin de notre précédente chronique, nous avons laissé la Belgique en pleine agitation révolutionnaire et à la veille du vote sur la revision. Le 18, la Chambre, par 84 voix contre 64, en repousse la prise en considération, et le soir du même jour, Louvain est le théâtre de la plus sanglante collision qui se soit produite pendant « la semaine de la revision ». Des bandes d'émeutiers parcourent la ville pour manifester contre M. Schollaert : elles se heurtent à des cordons de gardes-civiques qui, bientôt débordés et assaillis, font feu sur les agresseurs : résultat 8 tués et plusieurs blessés. Les journaux anticléricaux jettent feu et flammes : la garde-civique a tiré trop tôt ! Le député socialiste Van Langendonck interpelle, à la Chambre, sur l'échauffourée de Louvain, et, malgré ses insultes et ses menaces, n'obtient que l'ordre du jour pur et simple, au lieu du blâme qu'il espérait voir infliger aux vaillants défenseurs de l'ordre. — Cependant, dès le 19, les grévistes, commençant à « la trouver mauvaise » reprennent le travail ; ce que voyant, le conseil général du parti socialiste vote la fin de la grève (!) Battus, mais pas contents, les ouvriers récriminent et ne se font pas faute de reprocher aux meneurs leur lâche attitude. Puissent-ils ne pas l'oublier aux prochaines élections. Bref, le 22, la grève est virtuellement terminée et les troubles ont pour épilogue l'attentat à la dynamite, du 18, contre l'habitation de M. Verhaegen, le sympathique député de Gand, tentative avortée qui n'aboutit qu'à des dégâts matériels. Pendant ce temps, le Sénat s'est mis à la besogne et a successivement voté les crédits provisoires, l'augmentation du nombre des députés, le budget des affaires étrangères et celui de la dette publique.

En *France*, les élections législatives ont lieu, le 27, et aboutissent, — suivant une statistique du journal « La Croix » plus exacte certainement que les statistiques officielles ou se disant telles — à l'élection de 414 députés, dont 203 ministériels et 212 antiministériels, et 175 ballotages. Cinq ministres du cabinet Waldeck-Rousseau sont élus au premier scrutin et deux, Millerand et Leygues, viennent en ballotage. Et vis-à-vis des résultats acquis, la question se pose de savoir si le ministère actuel survivra aux élections ; une chose certaine, c'est que les nationalistes ont remporté de notables victoires à Paris et que les départements semblent en passe de leur en accorder encore.

Pour le reste de l'Europe, signalons en *Hollande*, la maladie grave, mais bientôt suivie de convalescence de la reine Wilhelmine ; en *Autriche-Hongrie*, l'assassinat du secrétaire d'état Skynop ; en *Norvège*, une crise ministérielle rapidement dénouée ; en *Espagne*, de nouvelles grèves en Catalogne, vers la fin du mois.

En ce qui concerne la guerre anglo-boer, les journaux anglais assurent que les pourparlers en faveur de la paix continuent et qu'on peut s'attendre à ce qu'ils aboutissent. Quoiqu'il en soit, c'est la seule nouvelle qu'ils nous font connaître, sauf l'échec du mouvement tournant exécuté par le général Bruce Hamilton et dont on prédisait merveilles.

NÉCROLOGIE : Le 16, mort du spirituel chroniqueur français Aurélien Scholl ; le 17, mort du roi François d'Assises, grand-père du roi d'Espagne, Alphonse XIII.

MAI

Pendant la première quinzaine de mai, il semble qu'un vent fatal souffle sur le monde en déchainant une série de catastrophes. C'est, d'abord, le 6 mai, le déraillement à Moyenne-ville (France), d'un train de pèlerins belges, à destina-

tion de Lourdes ; le 8, l'effroyable catastrophe de la Martinique : la ville de St. Pierre est complètement détruite par une éruption volcanique et on compte plus de 30.000 victimes ; le 12, le terrible accident de Paris : un ballon dirigeable qui éclate dans les airs ; le 13, des wagons de pétrole font explosion à Sheradon (Etats-Unis) et causent la mort de 200 personnes ; le 14, l'éruption du volcan « La Soufrière », dans l'île anglaise de St. Vincent, ensevelissant plus de 1600 Caraïbes. Et les journaux annoncent que des éruptions volcaniques ont encore lieu au Mexique, aux Etats-Unis, et que le Vésuve menace d'entrer en activité.

En *Belgique*, l'agitation a complètement cessé et la journée du 1^{er} mai s'est passée dans un calme presque complet. La Chambre, après avoir voté rapidement les divers budgets, termine ses travaux le 7 et s'ajourne au mois de novembre. En *France*, on s'occupe du procès Humbert-Crawford, la plus grande mystification du siècle, sur laquelle les journaux ont donné assez de détails pour que nous nous dispensions d'y revenir. Le 11, ont lieu les ballottages : 135 ministériels — parmi lesquels les ministres Millerand et Leygues — et 30 antiminstériels sont élus. La Chambre comprendra donc 379 ministériels et 208 membres de l'opposition. En *Hollande*, une délivrance prématurée met la Reine Wilhelmine dans un état critique. On craint un dénouement fatal, mais les prévisions pessimistes ne se réalisent pas, et actuellement la reine paraît hors de danger. En *Suède*, à l'instar de la Belgique, on décide, le 15, la grève générale pour obtenir le suffrage universel.

Au Transvaal, à noter la petite victoire anglaise de Steynkop, et la réunion plénière — annoncée pour le 15 — des délégués des divers commandos à Vereeniging pour traiter des conditions de paix. A l'heure où nous écrivons ces lignes, la décision prise par la Conférence n'est pas encore connue.

NÉCROLOGIE : En Belgique, le 6, M. le comte della Faille de Leverghem, sénateur pour Anvers. — A l'Etranger, le 1^{er}, le romancier français Xavier de Montépin ; le 2, le prince Georges de Prusse ; le 6, Mgr Corrigan, archevêque de New-York, et le 11, M. le marquis de Ségur, littérateur français très estimé.

MARCEL HARYS.

Petite mosaïque littéraire

—:—

La vérité et la violence.

C'est une étrange et longue guerre que celle où la violence essaye d'opprimer la vérité. Tous les efforts de la violence ne peuvent affaiblir la vérité et ne servent qu'à la relever davantage. Toutes les lumières de la vérité ne peuvent rien pour arrêter la violence, et ne font que l'irriter encore plus. Quand la force combat la force, la plus puissante détruit la moindre ; quand on oppose les discours aux discours, ceux qui sont véritables et convaincants confondent et dissipent ceux qui n'ont que la vanité et le mensonge ; mais la violence et la vérité ne peuvent rien l'une sur l'autre. Qu'on ne prétende pas de là néanmoins que les choses soient égales : car il y a cette extrême différence, que la violence n'a qu'un cours borné par l'ordre de Dieu, au lieu que la vérité subsiste éternellement et triomphe enfin de ses ennemis.

Blaise PASCAL. (1623-1662.)



Journal intime de M^{gr} Dupanloup (Suite.)

PROFESSEURS ET ÉLÈVES DU SÉMINAIRE

Très intéressant ce passage par les noms qu'il rappelle après nombre d'autres, vénérés ou illustres, et qu'il conserve tous à la postérité :

« Il y avait au Séminaire des hommes d'un vrai mérite. MM. Duparc, Blanquart, Martin, Daunas, Hamelin.

« Dans le courant de cette année, arrivèrent les abbés Johanet, des Garets, Cabanes, Dupuch (celui-ci à Paris, je crois), Portal. Les abbés de Margon, de la Couture étaient à leur première année.

« Tous ces messieurs formaient un monde à part d'esprit, de cœur, de bonnes manières, de piété.

« L'année de ma philosophie, le duc de Rohan célébra sa première messe à Saint-Sulpice. J'y allai. M. Frayssinous était en retraite pour l'épiscopat. Il était simple, rond, gai... M. de Ravignan fut tonsuré.

« Cette année-là, M. Frayssinous fut ministre. A la rentrée suivante, je fus grand maître des jeux, et je lui écrivis. Il me répondit et me donna le billard.

« J'ai connu ces nobles et saints hommes, ces héritiers des grandeurs passées de l'Eglise de France. Ils furent très supérieurs aux hommes distingués du clergé du dix-huitième siècle. Ils avaient l'ardeur du retour et le zèle de reconquérir. Ils ont refait l'Eglise de France... MM. de Quélen, Frayssinous, Borderies, Desjardins, Clausel, Boyer, Emery, MacCarthy, de Rohan.

« M. Frayssinous est le prêtre que je « vénère le plus, me disait M. Borderies; « je ne suis pas digne de délier les cordons de ses souliers. Je baiserais ses « pieds. »

« C'est une des plus grandes grâces de ma jeunesse d'avoir connues hommes, de les avoir admirés, aimés, goûtés, et

surtout d'en avoir été aimé. Qui' a eu cette grâce au même degré ? »

RÈGLEMENT DE PIÉTÉ.

A noter encore ces lignes où le jeune lévite, emporté par son ardeur au travail, se trace une règle de conduite pour ne point nuire à l'essor de sa piété :

« J'ai une activité terrible qui ruine ma santé, trouble ma piété et ne sert point à ma science. Cela est à régler. »

Et il le règle au cours d'une retraite qu'il fait spécialement dans ce but :

« Dieu m'a fait la grâce de reconnaître que ce qui s'oppose surtout en moi à l'établissement d'une vie intérieure, paisible et fructueuse, c'est l'activité naturelle et l'entraînement des occupations. J'ai reconnu, en outre, que ce défaut de vie intérieure est la source de toutes mes fautes, de mes troubles, de mes sécheresses, de mes dégoûts, de ma mauvaise santé. J'ai donc résolu de tourner tous mes efforts à l'acquisition de cette vie intérieure qui me manque, et pour cela, j'ai, avec la grâce de Dieu, réglé les points suivants :

« 1^o Je prendrai toujours plus de temps qu'il n'en faut pour faire chaque chose. C'est le moyen de n'être jamais pressé et entraîné.

« 2^o Comme j'ai toujours plus de choses à faire que de temps pour les faire, et que cette vue me préoccupe et m'entraîne, je ne considérerai plus les choses que j'ai à faire, mais le temps que j'ai à employer. Je l'emploierai sans en rien perdre, en commençant par les choses les plus importantes, et, pour celles qui ne seront point faites, je ne m'en inquiéterai pas.

« 3^o Le lundi matin, après ma confession, je m'appliquerai à prévoir et je noterai ce que j'ai à faire jusqu'au dimanche suivant, et je le commencerai sur-le-champ. C'est le moyen de ne pas faire des choses inutiles et d'avoir achevé sans presse les choses nécessaires. — Le lundi suivant, j'examinerai si j'ai laissé quelque chose d'importante en arrière.

« 4^o Mes occupations importantes sont : 1^o mes confessions, 2^o mon catéchisme, 3^o mes jeunes princes, 4^o mes prônes. Au delà de ces quatre choses, il ne faut me charger de rien qu'avec une extrême circonspection.

« 5^o En général, il faut me défier de l'ardeur qui m'entraîne quelquefois et me fait dire : « Il faut avoir fini cela aujourd'hui, ce matin, demain. » — Rien de plus opposé à la vie intérieure.

« 6^o Je défendrai ma porte, excepté de deux à trois heures. Faire venir à l'église à huit heures.

« 7^o Il est important de faire sur-le-champ ce qui doit être fait tôt ou tard, et qu'on peut faire sur-le-champ sans déranger d'autres affaires plus importantes ou plus pressées. Cela s'applique surtout à la correspondance qu'on fait mieux et plus facilement de suite.

« 8^o Rien n'est opposé à la paix et à la vie intérieure comme les lectures précipitées.

« 9^o Lorsque je me sentirai entraîné contre mes résolutions, je m'arrêterai tout court.

« 10^o J'aurai soin de prévoir et je ferai toujours, excepté le lundi, ma méditation sur un sujet qui puisse nourrir ma piété. Ces sujets sont indiqués dans mon règlement.

« 11^o Je ferai le mardi une visite au Saint-Sacrement, et le jeudi j'assisterai au Salut, ayant dit auparavant mon bréviaire.

« 12^o Il faut acquérir la discrétion. Pour cela, en multiplier les actes et en saisir les occasions avec empressement. Par exemple, me taire, lorsque je sentirai quelque plaisir à parler ou à annoncer le premier une nouvelle.

« 13^o Je me renouvellerai dans le zèle et l'exactitude pour la confession. »

(*A suivre*)



LE VŒU

Le ciel tient en réserve un trésor de colère ;
Il a, pour nous punir, la Famine et la Guerre ;
Mais au riche alors même il paraît indulgent,
Car on peut acheter du pain à prix d'argent,
A prix d'argent calmer le vainqueur qui rançonne.

La Peste est plus terrible et n'épargne personne.
Sur sa noire cavale elle va chevauchant,
Dans la moisson humaine à l'aveugle fauchant.
Elle s'en prend à tout : à l'air qu'elle empoisonne,
A l'eau qu'elle corrompt, au riche, au malheureux,
Et donne à la mort même un masque plus affreux.
La terre du Tyrol fut jadis visitée
Par l'effrayant fléau ; Botzen fut dévastée ;
Le pays que l'Adige arrose dans son cours,
Riant Eden, devint un vaste cimetière.

Le seigneur de Karneid et sa famille entière
A Notre chère Dame eurent alors recours,
Et firent vœu d'aller en grand pèlerinage
A Wassenstein, lieu saint que, dans le voisinage,
A choisi pour séjour la « Mère de douleurs ».
Ils ne méritaient pas, leur vie étant coupable,
Qu'elle eût pitié... Pourtant la Vierge secourable
Laissa son cœur si bon s'attendrir à leurs pleurs.
Ils avaient tant promis d'expier tous leurs crimes !
Et tandis que tombaient par milliers les victimes,
Ils furent épargnés.

Mais, le péril passé,
Le souvenir du vœu fut bien vite effacé.
Maîtres et serviteurs menaient joyeuse vie ;
Ce n'étaient que festins s'achevant dans l'orgie ;
On chantait, on dansait, on jouait... quand un soir
Un squelette en riant vint au banquet s'asseoir...

La Peste s'est vengée et ressaisit sa proie.
C'est le *De profundis* qui succède à la joie.
Ils avaient au fléau par miracle échappé :
Les voilà d'un seul coup au même instant frappés.
A Karneid ce soir-là telle fut l'hécatombe,
Qu'on eût dit la maison changée en une tombe.

Or, quand revient la nuit témoin de ce trépas,
Les portes du château s'ouvrent avec fracas.
Et l'on voit s'élançer l'horrible chevauchée
Des Morts qui, l'œil éteint et la tête penchée,
Vers l'église s'en vont d'un galop furieux
Sous le fouet des démons acharnés après eux.

Les cierges allumés, tout le vieil édifice
Frémit en entendant les Morts chanter l'office.
Lugubre, la voix sort des crânes décharnés :
Dies ire chanté par un chœur de damnés ;

Si les cris discordants s'éteignent en murmure,
Les fouets cinglent les os et marquent la mesure.

C'est ainsi tous les ans qu'ils acquittent leur vœu,
Pour avoir oublié le serment fait à Dieu.

CH. CLAIR, S. J.

ROLLAND

OU

LES AVENTURES D'UN BRAVE

PAR

J.-B. De Laval

Officier de cavalerie

—:—

CHAPITRE PREMIER

UNE PRÉSENTATION EN RÈGLE

J'introduis aujourd'hui, mes chers compagnons, dans les annales de la France militaire et religieuse, et je vous présente un des nôtres, un camarade d'Afrique, un vieux de la vieille, un brave à tous crins. Il s'appelle Rolland, nom, comme vous voyez, prédestiné à la gloire. Je ne sais vraiment pas, ni certes lui non plus, s'il a des liens de parenté avec cet autre Rolland du moyen âge, dont l'histoire parle, dont on a chanté les exploits fameux en vers immortels, et qui d'un seul coup de sa Durandal, — son coupe-choux légendaire, — pourfendait hommes et chevaux; mais il n'ignore pas, ni moi, qu'en Afrique, il joua si bien de la *clarinette de cinq pieds*, il manœuvra si crânement, qu'il fut cité à l'ordre du jour, porté en triomphe et décoré. — S'il n'a pas eu de galons, s'il n'a pas eu l'honneur de l'épaulette, s'il s'est retiré simple clairon, c'est tout bonnement parce qu'il savait lire juste assez pour ne pas tenir à l'envers son livre de messe. — Il mérite donc bien d'avoir son tout petit bout d'histoire. Je vais ici le lui donner de mon mieux... Ecoutez, mes bons amis.

Rolland est né à Lacalm, petite bourgade piquée sur l'un des contreforts qui

veinent de leur réseau le sol rugueux de l'Aveyron; un pays où les hommes sont simples et forts, les plantes vivaces et la foi ardente. Lacalm est très haut perché (1), ce qui permet à son curé, quand il écrit à son évêque, de signer spirituellement: « Le plus éminent de vos desservants, Monseigneur. » C'est sur ces hauteurs, tout près des choses de Dieu, aux premières loges pour contempler les grands spectacles de la nature, que vécut Rolland jusqu'au jour où le sort vint le cueillir pour en faire un trouper.

L'Aveyronnais, vous savez, est, comme son cousin germain le Breton, lent à s'acclimater quand on le transpose; il emporte avec lui l'odeur du terroir et tient à la conserver: paysan il est, paysan il veut rester. Quand il quitte les lieux où il a grandi, il prend son pays dans le miroir de son âme et il le contemple tant et plus. « Ce qu'il regrette en partant, » ce n'est pas comme l'on pourrait le supposer et comme il le chante à tue-tête, « le tendre cœur de son amie, » mais bien plutôt les genêts aux fleurs d'or de ses âpres coteaux, ses bruyères, les fortes senteurs de ses plantes sauvages, ses sites aimés, ses vieux parents, le bon curé, l'église, le clocher de son village, le grand air, la liberté! Dans les premiers temps de son arrivée au régiment, il est rêveur, entre tous, et maladroit à se vêtir de cet étrange costume qu'on lui a mis à la place du sien; il n'ose remuer ses robustes bras dans ces manches étroites, de peur de les faire craquer; son cou, naguère libre et nu, est mal à l'aise dans ce col, je veux dire ce collier, qui le rend aussi raide que le clou qui pend à son

(1) Située à 1,150 mètres d'altitude, Lacalm est avec Aubrac et Laguiole une des stations les plus fréquentées pour les cures d'air et de petit-lait. Les grands bois de sapin qui l'environnent, ses vastes horizons, ses vertes pelouses offrent une attraction exceptionnelle: Lacalm est traversée par la route nationale, pourvue d'un bureau de poste, d'un télégraphe, desservie par un courrier en diligence et quotidien. Hôtels confortables, buvettes et magasins; magnifiques routes, lieux d'excursions aux gorges de la Trugère, rien n'y manque aux visiteurs et excursionnistes.

côté; mais vienne l'habitude, il deviendra propre, fort, agile, adroit et soumis. C'est de lui que Napoléon I^{er} disait. « Le Rouergat est long à se faire, mais quand il est fait, c'est un dur à cuire. »

Rolland, lui, a été une heureuse exception à la règle générale : s'il donna raison au grand homme pour la deuxième partie de son aphorisme, il lui donna grandement tort pour la première partie : il fut d'emblée bon soldat et dur à cuire. Il se trouva à l'armée, — comme le poisson dans l'eau, — dans son élément. Il avait été du reste préparé de bien longue main à cette existence de soldat qui est faite, vous le savez par rude expérience, mes braves camarades, — de fatigues, de privations, de dévouement, de sacrifices : tout jeune il courait dans les montagnes, grimpait aux arbres comme un écureuil pour y chercher des nids, bataillait avec les compagnons de son jeune âge, se mettant volontiers du côté des plus faibles, pour mieux donner et recevoir des coups ; puis gardeur de bestiaux sur les hauts sommets, il couchait à la belle étoile et défendait ses bêtes contre la voracité des loups. Sa vie frugale de montagnard, son activité, son existence en plein air, la pureté de ses mœurs, lui avaient procuré des muscles d'acier, de vastes et puissants poumons, un estomac de fer ou d'autruche, au choix, en un mot, une solide place d'armes, et ce qui est mieux encore, un cœur droit et une âme forte, imprégnée des croyances de notre divine religion. C'était un rude gars que Rolland à vingt et un ans, et quand il dégringola de ses hauteurs pour aller rejoindre son corps, il avait bon pied, bon œil et du courage par-dessus le marché. Avec cela, l'occasion aidant, il ne pouvait manquer de bravement se conduire. L'occasion s'offrit à lui en Afrique. Vous verrez plus tard, mes chers compagnons, comment il sut se débrouiller.

Rolland, à cause de ses aptitudes

physiques, fut désigné pour l'infanterie légère. Il fut fantassin ! Non pas que je veuille l'humilier en disant cela, au contraire ! Je tiens le fantassin pour le premier et le plus glorieux de nos soldats, ne serait-ce que pour avoir à lui tout seul gagné pas mal de batailles depuis cent ans, et aux deux tiers toutes les autres, comme l'a spirituellement écrit un de mes frères d'armes, qui, depuis, a fait sa trouée dans la littérature légère de nos jours. Il alla rejoindre à Grenoble en 1842. C'était le bon et beau temps de l'armée alors : l'on servait sept longues années ; l'on avait le loisir de se connaître, et chaque régiment formait une grande famille dans laquelle l'on portait à un très haut degré le sentiment de la camaraderie, de la solidarité : l'on avait le respect de l'*ancien* ; l'on professait le culte du drapeau, cet emblème de l'honneur national ; l'on portait dans son cœur comme dans un sanctuaire inviolable, l'amour de la patrie, et l'on se battait gaiement pour la gloire jusqu'à la dernière goutte de son sang, pour être d'accord avec les principes du catéchisme militaire que tout le monde savait sans broncher.

A cette époque, si l'on venait à demander :

D. — Etes-vous Français ?

Tout soldat répondait sans hésitation :

R. — Oui, par la grâce de Dieu.

D. — Pourquoi êtes-vous Français ?

R. — Pour aimer mon pays, le servir sept ans et prouver, si besoin se trouve, qu'il est le premier de la terre, que tous les autres ne sont que... les seconds, et par ce moyen acquérir la croix d'honneur.

D. — Combien y a-t-il de sortes de Français ?

R. — Il n'y en a que d'une sorte : les braves à trois poils.

D. — Qu'entendez-vous alors par Lorrains, Normands, Bretons, etc. ?

R. — On entend les Français qui, ayant fait leur congé, habitent ces pays-là.

D. — Quel est le signe sacré de votre nation ?

R. — Le drapeau qui conduit à la victoire.

D. — Quel est le premier régiment de l'armée ?

R. — C'est le mien.

D. — Qu'est-ce que la guerre ?

R. — C'est le bonheur du soldat, parce qu'il n'a ni revues, ni exercices et qu'il se promène par petites étapes entre deux tripotées.

D. — Que faut-il pour faire la guerre ?

R. — Un bon fusil, de bons souliers et des gîtes où l'on ne soit pas farouche pour le troupiér du bon Dieu.

Rolland sut bientôt son catéchisme militaire, comme il savait son catéchisme religieux, sur le bout de son doigt. Il fut vite aussi bon soldat qu'il était bon chrétien. Il fut un brave, non pas seulement à trois poils, mais à tous crins comme nous venons de le dire. Il aimait d'instinct et passionnément la guerre, ce cher bonheur des vaillants. Aussi se trouvait-il bien à l'étroit dans cette caserne de Grenoble. Il n'eut de cesse qu'il n'obtint d'aller en Afrique rejoindre ceux qui s'y battaient journellement alors et dont les faits et gestes étaient, à la chambrée, le thème favori d'interminables et glorieux récits qui faisaient bondir son cœur. Il partit enfin pour le pays du Bédouin et du Kabyle, avec cet entrain joyeux et cette placide ivresse qui emportaient autrefois les preux chevaliers aux croisades. Il respira avec volupté en retrouvant dans les gorges, les ravins et les rochers de cette terre africaine, l'image de son Aveyron. Nature d'élite, amoureuse du péril, il aspirait après l'heure de la bataille : quand elle vint à sonner, il était prêt, et il s'y jeta à plein corps : la poudre le grisait bien un peu ; alors le fusil à la main, il n'avait pas grande sensibilité ; mais ne se battant que pour vaincre, une fois l'ennemi à terre, le feu tombait de ses veines, et il redevenait le bon enfant qu'il est...

Il était à Isly. Il se trouva au désastre de Sidi-Brahim. Il tomba comme tant d'autres au pouvoir des Arabes. Il échap-

pa seul, à peu près, au massacre en masse des prisonniers. Comment?... Par quels efforts surhumains?... La Vierge qu'il implora en cet instant suprême, pourrait seule le dire. Il eut encore l'occasion de faire glorieusement parler de lui ; vous saurez dans quelles terribles circonstances, si vous voulez continuer à lire. Il a fait de bien belles choses et n'en est pas plus fier. Rien en effet n'est moins fracasse que lui : certes, il ne tranche pas de l'héroïsme. Ses sept années de service expirées, il a regagné paisiblement son village, sans s'imposer à ses concitoyens pour une place plus large qu'autrefois, se contentant d'avoir l'estime de tous.

(A suivre.)

Carnet musical

I. — Les Concerts

Le Luthier de Crémone. — « Le Luthier de Crémone » avait été trop bien mis en vers par François Coppée, pour ne pas tenter un compositeur de talent. Jenö Hubay, alors qu'il était encore chez nous, mit en musique cette œuvrette touchante, et sur le thème primitif il établit la partition d'un opéra en deux actes dont les succès ne se comptent plus. L'Allemagne, l'Autriche, l'Amérique même ont tour à tour applaudi l'œuvre si fraîche, si harmonieuse, du talentueux compositeur ; Bruxelles seul restait en arrière, et il faut savoir gré aux organisateurs du concert de nous avoir enfin permis d'entendre ce chef-d'œuvre d'élégance.

De la partition elle-même, nous ne dirons rien : elle est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'insister à nouveau sur ses brillantes qualités de fraîcheur, d'élégance, d'émotion. Les interprètes en avaient été admirablement choisis : M. Seguin, avec sa voix large et sympathique, faisait un Philippo remarquable ; il est à noter d'ailleurs que le rôle avait été écrit

pour lui. M^{lle} Verlet, dans le rôle de Giannina, nous a prodigué les délicates modulations d'un organe absolument hors pair : cette petite voix souple, mélodieuse, délicate, monte, s'élève, atteint des hauteurs périlleuses avec la grâce enchantresse du rossignol jetant aux quatre vents du ciel son hymne au Créateur.

M. Dony (Sandro) et M. Collet (Ferrari) ont brillamment tenu leurs parties de ténor et de basse.

N'oublions pas le succès enthousiaste fait à M. Hubay, en sa double qualité d'auteur et d'exécutant ; il y a en effet, dans la pièce, un solo de violon que le bossu est censé jouer : et c'est Hubay qui l'a joué, avec ce talent souple et délicat que nous lui connaissons. Inutile d'ajouter que le public a réclamé une seconde audition du morceau.

Le concert s'était ouvert par la *Symphonie en la majeur* de Mozart, délicieuse page enlevée avec entrain par l'orchestre, sous la direction de M. Van Dam. Nous devons à ce dernier un juste hommage bien mérité, pour l'intelligente et artistique interprétation qu'il nous a donnée des deux œuvres de maîtres dont se composait le programme de la soirée.

*
* *

La Croix Verte française. — Nous avons assisté à la première fête organisée par le Comité belge de la Croix Verte. Disons tout d'abord que l'appel adressé par cette œuvre à la générosité avait été largement écouté : un public d'élite se pressait dans la vaste salle de la Grande Harmonie, devenue trop étroite.

Le programme comprend trois parties : la première, exclusivement consacrée à la musique instrumentale, a été dignement remplie par la Société philharmonique de Gosselies, sous la direction de M. Waucampt. Signalons le morceau d'ouverture : « *Marche franco-belge* », œuvre de M. Waucampt, enlevée avec maestria par la phalange musicale ; une transcription sur l'opéra *Les Huguenots*,

(Meyerbeer), et surtout la suite d'orchestre de Massenet (*Erynnies* et *Saturnales*) ont soulevé un tonnerre d'applaudissements. Jamais, il faut le dire, nous n'avons assisté à une exécution aussi fine, aussi délicate des *Erynnies*.

La seconde partie comporte de tout un peu : M^{lle} Latinis, soliste des Concerts du Conservatoire, nous détaille, de sa voix chaude et vibrante, le grand air de *Samson et Dalila* (Saint-Saëns). La petite Madeleine Minart, avec tous les charmes de sa grâce enfantine, nous récite deux poésies : l'une, de Victor Hugo, *Après la Bataille* ; l'autre, dédiées à la Croix Verte : *Aux armées coloniales*.

Nous avons eu le plaisir d'applaudir encore M. Lambert, moniteur au Conservatoire : l'éminent virtuose du violon nous a donné plusieurs morceaux de choix, parmi lesquels nous rappellerons *Zigenerweisen*, une des meilleures œuvres de Sarasate, toute hérissée de difficultés et enlevée d'une façon absolument remarquable par le jeune artiste.

N'oublions pas M. Swolfs, l'excellent ténor solo des Concerts du Conservatoire, qui nous a chanté le récit du *Graal de Lohengrin* ; et la toute charmante M^{lle} Collet, qui a dit plusieurs mélodies, dont une de notre ami Van Dam : *L'Etoile cachée*.

Comme toujours, le clou de la soirée fut M. Henri Seguin, dans son *Ode à la charité* ; sa voix mâle et puissante a mis en valeur cette belle page poétique, due à la plume de notre confrère, M. Eud. Daras, et mise en musique par M. Waucampt.

Le concert s'est terminé par le fameux trio de *Jérusalem* (Verdi), chanté par M^{lle} Collet, MM. Swolfs et Seguin, page puissante d'enthousiasme, bien faite pour mettre en relief les belles qualités des trois artistes qui l'interprétaient.

Nous dirons prochainement quelques mots sur l'Œuvre même de la Croix Verte.

*
* *

Comme musique de chambre, nous avons eu, à la salle Erard, une séance donnée par MM. Scheers, flûtiste, Pié-rard, hautboïste, Tourneur, clarinettiste, Mahy, corniste, Trinconi, bassoniste, et Moulaert, pianiste. Au programme, Bach, Händel, Brahms, Beethoven. On a surtout remarqué le *Quintette* de Beethoven, enlevé par les cinq artistes avec un entrain remarquable. Bonne soirée à tous les points de vue.

*
**

II. — Les Nouveautés.

De notre ami L. Van Dam, toute une série d'œuvres, dont plusieurs, déjà connues du public, ont été appréciées comme elles le méritaient.

Signalons, pour chant et piano, trois charmantes mélodies : *L'étoile cachée*, paroles d'André Van Hasselt, se prêtant admirablement à un *andante espressivo*. Concurrément à l'accompagnement de piano, l'auteur a composé un accompagnement libre de violon ou violoncelle, de belle allure : le tout, exécuté par un petit orchestre de chambre, fera certes les délices de nos salons d'hiver.

Deux autres mélodies : *La cloche du soir* et *La brise du printemps*, toutes deux de Van Hasselt, se distinguent surtout par la fraîcheur de leur facture ; comme pour les *Clochettes bleues*, le compositeur s'est laissé bercer par le charme de la poésie, et la douce harmonie de sa musique est pleinement en rapport avec les paroles qui l'ont inspiré.

Pour piano seul, trois *Esquisses* : *Lied*, *Danse*, *Cloches du soir*. De ces œuvres, nous retiendrons surtout la seconde, allegro du style ancien, où nous retrouvons un peu de ces ballades et menuets qu'ont connus nos aïeules.

Citons encore : *Sérénade d'arlequin*, qui en est à sa deuxième édition, et *Le joyeux remouleur*, morceau d'un style vif et entraînant, dont l'accompagnement est entièrement fait d'harmonie imitative.

III. — Communiqués.

DE SOLENNELLES ASSISES

DE MUSIQUE RELIGIEUSE

se tiendront à Bruges, du 7 au 10 août prochain, coïncidant avec l'Exposition des Primitifs flamands, dont elles constitueront un des compléments les plus intéressants.

L'éminent restaurateur du chant grégorien chez les Bénédictins, Dom Pothier, et le directeur-fondateur des Chanteurs de Saint-Gervais, Charles Bardes, sont venus à Bruges et à Bruxelles, afin d'arrêter les premières bases d'organisation de cette importante manifestation d'art chrétien.

S. G. Mgr l'évêque de Bruges a bien voulu accepter la présidence du comité de patronage, qui comprendra les sommités musicales de Belgique et de France : MM. Gevaert, d'Indy, Tinel, Guilmant, Karl Mestdagh, Ryelandt, etc.

Des conférences, auditions, offices-modèles, des entretiens grégoriens par Dom Pothier avec applications pratiques, des récitals d'orgue, des messes solennelles, enfin deux grands Concerts spirituels seront donnés pendant ces quatre journées à l'Exposition, à la Maison des Corporations, à la cathédrale et peut-être à la chapelle du Saint-Sang. Les Chanteurs de Saint-Gervais, assistés des maîtrises de Bruges, l'orchestre du Conservatoire de Bruges, les solistes de la Scala de Paris assureront des interprétations de premier ordre.

Les assises débiteront par le Concert (à l'Exposition) des Chanteurs de Saint-Gervais, le 7 après-midi (ancienne musique flamande), et se termineront, le 9, par l'audition d'une cantate de Bach et de « Rédemption », de Franck ; et le 10 au matin, par l'exécution de la messe de Tinel, à la cathédrale.

*
**

GENÈVE. — CONCOURS NATIONAL ET INTERNATIONAL DE MUSIQUE. — Voici les traits principaux du programme de cette importante manifestation artistique :

Vendredi 15 août : Après-midi, réception des sociétés, vin d'honneur ; dans la soirée, réception officielle de MM. les jurés ; représentation de gala au grand théâtre.

Samedi 16 août : Le matin, concours de lecture à vue, soli et quatuor ; après-midi, concours d'exécution pour les orphéons, fanfares, harmonies, estudiantinas, sociétés de trompes de chasse, de trompettes et de fifres ; dans la soirée, proclamation des prix, dîner offert à MM. les jurés, grand concert donné par les sociétés couronnées.

Dimanche 17 août : Le matin, concours d'honneur des trompes de chasse, estudiantinas, fifres ; après-midi, concours d'honneur des fanfares, harmonies et chorales ; grand cortège de toutes les sociétés réunies, 12,000 participants. Distribution officielle des prix ; distribution des prix du concours d'honneur. Hymne national chanté par toutes les sociétés réunies ; dans la soirée, grands concerts par les sociétés couronnées au concours d'honneur.

Lundi soir, 18 août : Grande fête vénitienne sur le lac, concerts au jardin anglais, grand feu d'artifice, embrasement de la rade.

*
**

ROME. — Au grand théâtre Costanzi, avec la permission de l'autorité ecclésiastique, a eu lieu la première audition du nouvel oratorio de D. Laurent Perosi.

Cette œuvre a pour titre « Moïse ». Le libretto a été composé par MM. Cameroni et Croci, qui ont suivi fidèlement le texte de la Sainte Écriture et n'ont rien omis de ce qui peut faire ressortir le grand caractère du législateur des Hébreux. Le maestro Perosi a donné une couleur très dramatique à sa composition et une ampleur digne du sujet à la mélodie et à l'orchestration.

On s'accorde à trouver cet oratorio supérieur aux précédents du même maître. On ne lui a pas ménagé les applaudissements, et ils ont été d'autant plus

flatteurs que l'auditoire se composait des meilleurs musiciens de Rome et des dilettanti de l'aristocratie et du clergé.

Le talent musical du jeune prêtre est une gloire pour l'Eglise.

FR. DUFOUR.

Memento culinaire

Dîner de famille

Potage à la française.

Langues de moutons purée de pois.

Canard rôti.

Asperges à la génoise.

Nesselrode aux fraises des bois.

Nesselrode aux fraises des bois. —

Les fraises des bois sucrées, parfumées d'un verre à liqueur de kirsch, tenez sur glace, passez au tamis fin 200 grammes de framboises blanches, ajoutez-leur autant de sucre, travaillez, tenez aussi sur glace. Dans des petits moules ronds, 1 centimètre de haut, 5 de diamètre, cuisez un appareil à légers biscuits, refroidissez-les. Les farcir ensuite avec les fraises et la purée de framboises blanches.

LES LIVRES

Saint Hilaire, par le R. P. LARGENT, de l'Oratoire, Professeur à la Faculté de théologie de Paris. 1 vol. in-12 de la Collection « les Saints. » Prix : 2 fr. Librairie VICTOR LECOFFRE, 90, rue Bonaparte, Paris.

Le P. Largent, de l'Oratoire, qui avait donné à la collection des « Saints » un excellent saint Jérôme, lui apporte aujourd'hui la vie d'un autre Père de l'Eglise, du grand saint de l'Aquitaine, de l'illustre évêque de Poitiers, saint Hilaire. Cette fois encore, à l'intérêt d'une vie tourmentée et militante s'unit l'intérêt plus grave qui s'attache à l'histoire du dogme catholique. Toute la partie de ce

dogme que saint Hilaire a défendue au milieu des persécutions et qu'il a fait définitivement triompher, est exposée ici avec une sûreté facile, on peut même dire élégante et brillante. Des tableaux d'intérieur, des extraits de la correspondance d'Hilaire avec sa fille (car le saint était marié et père de famille quand le peuple l'avait contraint d'accepter l'épiscopat) jettent une note douce dans ce tableau de violents combats et dans la savante réfutation des hérésies.

*
**

Saint Boniface, par M. G. KURTH, Professeur à l'Université de Liège. 1 vol. in-12 de la Collection « les Saints ». Prix : 2 francs. Librairie VICTOR LECOFFRE, 90, rue Bonaparte, Paris.

Anglo-saxon d'origine et civilisateur de la Germanie, créateur de l'Eglise d'Allemagne et réformateur de l'Eglise des Gaules, saint Boniface est bien, comme le dit son historien d'aujourd'hui, l'un des plus grands saints de l'Eglise et l'un des plus grands hommes de l'histoire. Jamais cependant, malgré des dissertations nombreuses, aucun écrivain n'avait su donner au public un tableau d'ensemble de cette mémorable existence. M. Kurth qui, dans son université de Liège, sait allier à la science méticuleuse de l'Allemagne l'accent vivant, ému et clair de nos plus exquis littérateurs français, vient de combler heureusement cette lacune. Après avoir réuni et classé tous ses documents, il a tenu à écrire son livre près du tombeau même de l'apôtre, dans cette ville de Fulda, où les catholiques de l'Allemagne du nord ont si souvent préparé les étonnants succès de leur politique. Aussi de ce séjour dans la vieille ville si religieuse et au milieu de paysages demeurés intacts depuis des siècles, M. Kurth nous a-t-il rapporté un livre complet, mais d'une lecture aussi agréable qu'instructive, où la foi la plus militante s'unit à la mélancolie des souvenirs.

LECTOR.

ÇA ET LA

Vieille histoire de brigands. — Pierre a été attaqué par des brigands. « Combien étaient-ils ? » demanda Paul.
— Sept.
— Tu dis ?
— Je dis sept.
— Dix-sept ?
— Non... sans dix.
— Cent dix ?
— Non... sans dix... sept.
— Cent dix-sept ?
— Mais non... sept... sans dix...
— Sept cent dix ?
— Sapristi ! sept... sans dix... sept.
— Sept cent dix-sept ?
— Mais non... comprends donc... je te dis... sept... sans dix.
— Dix-sept cent dix ?
— Mais non... que diable ! je te dis... sept... sans dix... sept.
— Dix-sept cent dix-sept ?
— Va te promener.

*
**

Origine du mot DANDY. — Sous le règne de Henri VIII, on frappa en Angleterre une petite pièce de monnaie d'argent de fort peu de valeur, que l'on appela *dandy prat*. Depuis, le mot *dandy* s'est appliqué aux jeunes gens dont l'extérieur est brillant, mais qui manquent de mérite.

*
**

Bon mot. — Un pêcheur à la ligne, sur les bords de la Sorgue, suit attentivement son bouchon.

A quelques pas, un loustic le contemple et murmure à l'oreille d'un voisin :

— Y a-t-il rien de plus bête qu'un pêcheur à la ligne ?

— Certainement, riposte le pêcheur, qui a entendu, certainement ; il y a ceux qui le regardent.

Tête du loustic.

LE GLANEUR

Revue Mensuelle

La catastrophe de la Martinique

Le récit que nous publions est le plus impressionnant qu'il nous ait été donné de lire, par la précision des détails qu'il contient.

Le signataire de cette lettre, photographe à Saint-Pierre, a noté, au jour le jour, les aspects divers du volcan. Réfugié au bourg du Carbet le 7 mai, veille de la catastrophe, il a vu la montagne s'entr'ouvrir et déverser des torrents de feu sur Saint-Pierre. Voici son émouvante narration :

Paris, le 30 mai 1902.

A Monsieur Paul Nadar, président de la Chambre syndicale de la photographie et de ses applications. Paris.

Monsieur,

Seul photographe de Saint-Pierre survivant à la catastrophe qui a détruit cette ville, je dois à votre Chambre et à mes aimables confrères le récit de l'effroyable spectacle auquel j'ai assisté et qui a déterminé mon départ de la Martinique.

Le volcan du mont Pelé, après sa bénigne éruption de 1851, où l'on n'avait eu à noter qu'une légère pluie de cendres répandue sur Saint-Pierre et ses environs, semblait à jamais éteint.

Les nombreux excursionnistes qui gravissaient les flancs de la montagne y pouvaient en toute sécurité admirer le beau panorama qui se déroulait vers tous les points de l'île. Saint-Pierre s'étendait au bas, du côté sud, et ses habitants, au

nombre de 27,000 environ, y vivaient dans une quiétude parfaite.

Le mont Pelé, dans ses détails, présentait un assez grand intérêt aux observateurs. Au delà des champs de canne et de manioc, qui couvraient la partie basse de la montagne, s'étendaient de grands bois touffus. A l'altitude de 12,000 mètres commençaient à se retrouver les traces des divers phénomènes dont la montagne avait été le théâtre dans les temps passés.

Une fissure d'un mètre de largeur traverse le sentier. Elle est profonde et s'étend des deux côtés en se perdant dans la brousse. Plus loin d'autres fissures, des crevasses dans un sol boueux qui résonne sourdement sous les pas. Plus haut encore, des arbustes déformés et noircis. Enfin, un bel étang d'eau douce de 50 mètres environ de diamètre, dit « lac des Palmistes », se développe sur une plate-forme entourée de gazon recouvrant une terre absolument boueuse. Sur ses eaux limpides glissent, comme de gigantesques oiseaux, d'épais brouillards qui passent rapidement. Des crevasses, dont on ne peut atteindre le fond, sont disséminées sur les bords. Le lac accuse une profondeur de deux à trois mètres au centre. Son altitude est de 1,300 mètres et sa température de 18 degrés environ, à midi.

Mais le point culminant de la montagne est sur le Morne La Croix, placé au nord-ouest du lac et à 1,350 mètres d'altitude.

De là, l'œil s'étend sur tous les points de la Martinique. La température moyenne, à midi, y est de 20° en plein air, au mois d'avril. Par un curieux phénomène acoustique, des sons émis en cet endroit, si faibles qu'ils soient, sont nettement perçus au bord du lac comme s'ils se produisaient à une distance de trois mètres. Des notes lancées par un clairon sont répétées quinze fois par l'écho.

A la base du Morne La Croix et dans une profonde vallée se trouve l'ancien cratère dit « l'Étang sec ».

Tel était le mont Pelé avant l'éruption du 8 mai et dont l'intéressante collection de clichés, que j'en avais rapportée en 1889, a disparu dans le sinistre.

C'est dans les premiers jours du mois d'avril que le volcan reprit son activité. Des fumerolles blanchâtres, à peine visibles, se dégageaient de l'ancien cratère et une odeur de soufre assez prononcée se répandait dans le voisinage immédiat de la montagne. L'eau de la rivière Blanche, qui prend sa source au bas du cratère, accusait en même temps une augmentation de volume bien marquée.

Ces indices, auxquels on n'accordait tout d'abord aucune attention, prirent un caractère sérieux vers le 24 avril, jour où je fis mon premier cliché de l'éruption. Une véritable colonne de fumée s'élevait lentement de la vallée du cratère et accusait, dans un cliché 13 × 18 pris de la ville avec un objectif Goerz, une largeur de 3 millimètres à sa base.

Le 29, la fumée était projetée avec plus d'activité et par d'énormes bouffées. Sa couleur passait du blanc au gris clair. La base de ce long panache mesurait un demi-centimètre dans mon deuxième cliché.

Le 2 mai, à cinq heures et demie du soir, l'aspect de la montagne attire vivement l'attention. L'activité souterraine s'était accrue et les bouffées se succédaient assez rapidement. De gris clair, la couleur en devient noire et le sommet de la montagne est enveloppé d'un épais

brouillard. Jusque-là, pas de trépidation du sol, aucun grondement souterrain.

Dans la nuit du 2 au 3, la situation s'aggrave. Au-dessus du cratère, de nombreux éclairs sillonnent la nue en tous sens et de fortes détonations se font entendre. Une odeur de soufre et de poussière se répand dans l'air, et, à son réveil, la population, justement effrayée, se trouve sous une abondante pluie de cendre, qui couvre Saint-Pierre et ses environs. L'inquiétude est grande. La cendre se répand partout et le travail devient impossible. Les habitants les plus voisins de la montagne se dirigent sur Saint-Pierre qui s'emplit peu à peu, et tous les regards restent désormais fixés sur la montagne.

La cendre cesse de tomber à 10 heures pour recommencer dans la soirée. Elle est ténue et présente l'aspect d'un ciment gris de perle. Sa densité est grande et, à l'analyse, elle accuse un mélange de fer et de quartz.

Les nuits du 3 au 4 et du 4 au 5 sont de plus en plus orageuses. La colonne de fumée s'élève toujours vers le ciel comme un géant menaçant sans cesse la ville.

Le 5, à midi dix minutes, une panique se produit. La mer s'avance ! crie-t-on. La population, affolée, court en tous sens. C'est l'usine Guérin qui est engloutie sous un torrent de lave échappé du cratère.

Cette avalanche franchit près de cinq kilomètres en trois minutes et détruit tout sur son passage. Une forte marée se produit et les vagues s'avancent très loin sur le rivage.

Les victimes de cette première catastrophe se comptent en assez grand nombre.

Deux heures après, le calme se rétablit. On n'est pourtant pas très rassuré, malgré les déclarations des savants, qui prétendent que Saint-Pierre n'est pas en danger. La journée s'écoule sans autre accident. Mais, dans la nuit, l'usine électrique, qui pourvoit à l'éclairage de

la ville, s'arrête brusquement, et les machines, quoi qu'on fasse, ne peuvent plus fonctionner.

Le 6, rien de nouveau, sinon que l'orage gronde la nuit et que la colonne de fumée s'épaissit de plus en plus.

Le 7, de nouveaux cratères semblent se former et la fumée augmente. A trois heures du soir, de sourdes détonations se font entendre. C'est comme une salve d'artillerie en règle. Les coups se succèdent à des intervalles assez réguliers, 6 secondes environ. On en compte jusqu'à 9 ou 10. Les habitants sont dans la consternation ; mais personne ne veut croire au danger ; la commission scientifique nommée pour étudier la situation est d'un optimisme qui arrête tout mouvement hors de la ville.

La nuit du 7 au 8 est plus orageuse que jamais et des flammes intenses s'échappent du cratère. Je m'étais retiré depuis la veille au Carbet, et c'est de ce village, situé à 5 kilomètres de Saint-Pierre, que j'assiste à la fin du phénomène.

Au matin du 8, la montagne est effrayante à voir : elle est entièrement noire, et de partout s'élèvent d'immenses colonnes de fumée. Le ciel est gris et le soleil voilé. Pas une brise, rien ! Tout est calme et la nature semble plongée dans une tristesse significative.

Il est huit heures !... Tous les regards sont tournés vers Saint-Pierre et l'on est dans une anxiété profonde. Tandis que l'on échange des appréciations plus ou moins erronées, l'aspect de la montagne change subitement. L'on dirait qu'elle est tout en mouvement ; partout de la fumée ; des panaches par milliers s'élèvent dans les airs. Un éclair brille sur cet amas de vapeur. Que se passe-t-il ?... Une seconde, deux secondes s'écoulent... Nous sommes perdus ! C'est la montagne qui s'écroule ! crie-t-on de toutes parts ; fuyons !

Alors le désordre est à son comble : toute une population épouvantée, les mains tendues vers le ciel, fuit en pou-

sant des cris lamentables. Je me sauve, ainsi que ma famille, dans la direction du Sud. Je me retourne pour voir ce qui se passe. Le spectacle est affreux.

La montagne n'existe plus ; c'est une avalanche, un énorme rideau de fumée noire, illuminé par des milliers d'éclairs, qui se précipite vers nous avec une rapidité étonnante. Le ciel est envahi et nous nous trouvons sous une voûte enflammée. Un affreux grondement accompagne la marche du phénomène. La mer est noire, elle tourbillonne en tous sens et lance dans les champs de longues vagues qui baignent le chemin. C'en est fait de nous ! Il n'y a plus qu'à se résigner à la mort...

Mais une vive réaction se produit subitement dans l'air : un vent impétueux, une véritable bourrasque souffle du Sud. Les arbres se couchent vers le sol sous l'action du vent, la marche du phénomène s'arrête à l'entrée du village, à 300 mètres de nous. Nous sommes sauvés ! Trente secondes s'étaient écoulées depuis le commencement de notre course.

Le vent diminue peu à peu et cesse après deux ou trois minutes.

Saint-Pierre est alors embrasé et c'est un immense rideau de feu qui se voit. Un orage épouvantable s'abat sur nous ; des détonations formidables succèdent aux milliers d'éclairs qui remplissent l'air, et nous recevons pendant trente minutes une pluie abondante de pierre et de boue.

Saint-Pierre n'est plus ; c'est un amas de débris où la vie semble n'avoir jamais existé. Des 30,000 habitants qui s'y trouvaient, pas un n'en sort. La ruine complète s'ensuit pour les pauvres survivants qui n'ont plus de larmes pour pleurer leurs parents et amis disparus.

Voilà, monsieur, ce qu'il m'a été donné de voir. Dieu veuille que vous n'ayez jamais à assister à un pareil spectacle !

TH. CELESTIN.

LE DAMOISEAU

A l'ombre d'un grand bois, près d'un courant
 Couché sur le gazon, par un beau soir d'été,
 Un frêle adolescent, âme neuve et naïve,
 Se bâtissait en rêve un palais enchanté
 Plein de perles et d'or et de nobles trophées.
 Tel qu'aux princes charmants en préparent les
 Un vrai séjour de gloire et de félicité. [d'eau vive, [fées,

A des yeux de seize ans tout est couleur de rose ;
 L'espoir, riant mirage, embellit toute chose...
 Le songe s'envola ! L'enfant eut le désir
 De goûter à l'instant un plus réel plaisir.

Tout se taisait, les airs et les eaux et la terre ;
 A peine on percevait de vagues bruits au loin.
 Le ruisseau l'attira... Dans ce lieu solitaire
 Il n'avait pas à craindre un indiscret témoin.
 Du soleil incliné la lumière mourante
 Traçait un sillon d'or sur l'onde transparente
 Que ses pieds effleuraient. Il allait s'y plonger ..
 Ah ! priez, pauvre enfant, Dieu de vous protéger !

Vint à passer une comtesse
 Dont la sérénissime Altesse
 Régnaît au féodal château
 Dominant le prochain coteau.

On la redoutait à la ronde,
 Dure et cruelle au pauvre monde,
 Elle avait fort mauvais renom.
 Son comte est mort, Dieu seul sait comme !
 Que la femme eût supprimé l'homme,
 On ne disait ni oui ni non.

Au serviteur qui l'accompagne
 Elle fait un signe pressant.
 C'était un être repoussant,
 Affreux soulard digne du bagne.

Cet homme qui n'a rien d'humain
 Se précipite et met la main
 Sur l'innocente victime,
 Sans le moindre souci d'un crime.

Comme un faucon fond sur l'oiseau,
 Il s'empare du damoiseau,
 Et malgré ses clameurs l'emporte...
 Sur eux se referme la porte.

La dame avait rêvé quelque horrible forfait ;
 Mais sur ce cœur vaillant la peur n'eut pas
 [d'effet.

En vain prodigua-t-elle et menace et promesse ;
 L'enfant, ayant prié la Vierge en sa détresse,
 Ne voyant de salut que dans la mort, bondit
 Par-dessus le rempart et roula dans l'abîme.

Avec horreur on montre encor le lieu maudit
 Qui jadis fut témoin de cet acte sublime.
 Sans qu'un fol désespoir pût expier son crime,
 La coupable longtemps comme un damné pleura ;
 Sous la griffe infernale enfin elle expira.

A croire un récit populaire,
 Parfois dans la brume du soir,
 On voit une forme légère
 Qui près du ruisseau vient s'asseoir.
 Elle ne sort pas de la tombe ;
 Mais, plus blanche que la colombe,
 Sans doute elle descend des cieux.
 Que si l'on ose approcher d'elle,
 Elle s'envole à tire-aile,
 Et bientôt disparaît aux yeux.
 Quand elle fuit, on peut entendre
 Une voix plaintive et très tendre,
 Comme un gazouillement d'oiseau,
 Et qui gémit la nuit entière,
 Si l'on ne fait une prière
 Pour l'âme du cher damoiseau.

CH. CLAIR, S. 7.

La Force des Faibles

PAR

ALFRED DES ESSARTS

(Suite)

4

Le vieillard se recueillit un moment et prit ainsi la parole :

« Tu as vécu dans une ignorance si complète de toutes choses, ma chère fille, toujours appliquée à un devoir sévère, toujours préoccupée, hélas ! de la question du pain quotidien, que certaines idées abstraites ont dû t'échapper. Bienheureusement peut-être ne te doutes-tu pas de ce que c'est que ce triste désordre moral qu'on appelle l'orgueil, et qui pour l'humanité est la cause de tant de fautes. Telle a été la source de mes malheurs. En te racontant l'histoire de ma vie, je ne prétends rien cacher, rien excuser.

« Mon père, le comte Louis-Antoine de Vouigny avait comme tant d'autres demandé son salut à l'émigration et, comme tant d'autres, perdu tous ses biens dans cette mêlée des principes anciens et des aspirations nouvelles. Lorsqu'il put enfin rentrer en France, la société avait subi de telles transformations que c'eût été folie de vouloir reconstituer un passé à jamais anéanti. Mais mon père s'obstinait à ne pas reconnaître les faits qui s'étaient accomplis. Pauvre père ! j'étais jeune, mais je me souviens parfaitement de l'avoir vu errer autour de son domaine d'autrefois, maintenant morcelé, divisé à l'infini, refaisant par l'imagination la clôture seigneuriale, le château et ses magnifiques dépendances. Tout cela était bien loin, tout cela s'était évanoui en fumée. Avec ses faibles ressources, le comte, qui était veuf comme je le suis, hélas ! pourvut de son mieux à mon éducation, s'efforçant de m'inspirer la haine la plus profonde pour le régime nouveau. Avec la docilité d'un bon fils, je répondis complètement à ses désirs ; et quand le sort me jeta dans un régiment, au lieu de songer seulement que je servais mon pays, je témoignai, à l'égard de mes chefs, une hauteur, une morgue qui ne tardèrent pas à m'attirer leur animadversion. Mes camarades évitaient un compagnon aussi incommode ; mon colonel, simple officier de fortune, qui se savait l'objet de mon dédain, se tût bien gardé de me porter pour le moindre avancement. Ainsi la carrière des armes, où mon nom, si j'en avais usé sagement, eût pu m'être utile, se ferma en quelque sorte devant moi. J'y languis sans tirer le moindre parti du sacrifice de mon temps et de ma liberté. Au sortir de la vie militaire, je retrouvai mon père qui, loin de me blâmer, m'approuva d'avoir sacrifié l'avancement aux salutaires idées de l'orgueil nobiliaire. Que faire cependant ? J'étais instruit, je travaillai à m'instruire davantage, à acquérir de ces connaissances pratiques qui alors étaient rares. Je donnai des leçons de latin, de français et de

mathématiques, et je m'aperçus qu'avec un labeur constant on s'affranchit de la pauvreté. En même temps je perdais la plupart des préjugés qui m'avaient été si nuisibles. Je les avais même dépouillés entièrement lorsque, après avoir observé durant six mois une jeune ouvrière, ma voisine, qui, assise près de sa modeste fenêtre, travaillait avec une assiduité admirable ; après m'être enquis de son existence et avoir été témoin des soins pieux que cette orpheline prodiguait à une vieille tante infirme, je résolus de l'épouser.

« Ce fut une imprudence assurément, mais une noble imprudence. Et je ne m'en repens pas, à l'heure qu'il est, quelque grandes qu'aient été mes peines.

« La plus forte de toutes, ce fut l'indignation que ressentit mon père. J'étais habitué à trop de respect pour entrer en lutte avec ce sévère vieillard. J'ajournai mes projets sans les abandonner. Le mariage n'eut lieu qu'au bout de cinq ans ; mon père n'existait plus, mais il ne m'avait pas donné sa bénédiction suprême.

« Est-ce à ces tristes auspices que je dois imputer le reste des malheurs de ma vie ? La santé chancelante de ta mère, mes vicissitudes de carrière, la fuite d'un notaire infidèle chez qui nous avions placé nos petites économies..... Contre-maitre dans une importante fabrique, j'eus le malheur de me casser la jambe ; et, depuis ce funeste accident, il me fut impossible de reprendre une carrière active. Le patron ne tint nul compte des nombreux services que je lui avais rendus ; car je ne lui étais plus bon à rien. Enfin, après avoir eu l'immense douleur de perdre ma sainte compagne, je suis tombé peu à peu, lentement, mais par une attraction irrésistible, dans ce gouffre de la misère où maintenant je suis plongé... et je m'en vais de la vie sans avoir la consolation de penser que je puis t'y laisser une place honorable.

« Voilà en peu de mots ce que j'ai été, ce que j'ai souffert. Et maintenant, ma

chère fille, auras-tu le courage de me répéter ta maxime habituelle sur la force que les faibles peuvent trouver en eux-mêmes? Il faudrait des miracles d'énergie pour se tirer d'affaires lorsqu'on est en butte à l'indifférence, au dur égoïsme. Entre le pauvre et le bonheur, la société a élevé une muraille infranchissable. »

Fatigué des émotions qu'il avait subies à remuer ainsi ses souvenirs, M. de Vouigny retomba dans son silence accoutumé, et ses traits perdirent l'animation qu'ils avaient eue un moment.

Il n'en était pas de même pour Elisabeth. La bonne jeune fille était une de ces créatures qui semblent puiser plus d'ardeur dans le tableau même des peines éprouvées par un être cheri. Sa tendresse, semblable aux plantes pariétales, poussait des racines dans les fentes des roches les plus dures et les plus sauvages.

Avec un de ces regards bleus qui consistent le ciel et le reflètent, elle interrogea le visage de son père; doucement elle sourit, puis elle dit non moins doucement :

— Rien dans tout cela n'est irréparable. Vous avez souffert, mais ce sont autant de mérites devant Dieu. La souffrance est du bon grain dans le champ du père de famille. L'ange que nous pleurons ne nous a pas quittés; il est devenu pour nous l'ange gardien. Oh! n'ayez pas l'air de douter, je vous en conjure... C'est cela seul qui m'affligerait. Nous sommes pauvres, j'en conviens...

— Ah! tu en conviens, c'est heureux!

— Pauvres, mais nous nous aimons tant! Il y a des larmes qui coulent bien amères dans les hôtels somptueux.

— En vérité, s'écria le vieillard avec un mélange d'impatience et de bonhomie, voilà une petite fille dont la philosophie est singulièrement tenace.

Elle détourna la conversation.

— L'heure est venue où nous devons faire notre repas champêtre.

— C'est cela; dinons, ma fillette.

— Quelle belle table nous avons! de la mousse bien verte et bien fraîche. Et ce

toit de feuillage! n'est-il pas plus beau que les plafonds dorés? Quant à l'appétit, il ne nous manque pas.

Elisabeth étala la provision et le repas fut commencé de bon cœur.

Un bruit de pas traînant sur les feuilles sèches attira soudain son attention.

— Quel ennui! dit M. de Vouigny; des promeneurs, des flâneurs parisiens! On vient nous déranger!

Comme Elisabeth se retournait, elle aperçut, à très peu de distance, une femme au visage hâve, à la maigreur excessive, aux cheveux d'un blond ardent. Cette pauvre créature, dont l'origine alsacienne était irrécusable, portait une coiffe de veuve; elle avait un enfant dans ses bras, et un petit garçon la suivait en la tenant par sa jupe étroite.

La femme ne s'arrêta pas, ne demanda rien, elle s'inclina avec respect en passant; mais malgré sa timidité et sa réserve, elle ne put défendre à son regard de se porter sur les provisions des deux dîneurs, toutes modestes qu'elles étaient.

Elisabeth comprit ce regard d'une mère dont l'enfant a faim.

— Hé! appela-t-elle, venez, ma pauvre femme. Voulez-vous quelque chose?

L'Alsacienne rougit et secoua négativement la tête. Mais son regard ne s'était pas détourné...

— Voyons, insista Elisabeth, vous paraissez avoir besoin de secours. Tenez, voici deux tranches de pain et du fromage. Prenez cela pour vous et le petit garçon.

La mère la remercia dans son patois allemand et elle emporta comme un trésor ces miettes du festin...

— Chère enfant, murmura le comte attendri; dire que tu trouves moyen de donner.

Cet incident modifia sensiblement les idées noires du vieillard. M. de Vouigny se laissa gagner par la splendeur de la soirée. Le soleil s'était abaissé vers l'ouest; de petits nuages rosés traversaient le ciel, poussés par la brise; une fraîcheur délicieuse s'exhalait des arbres, et une

senteur exquise de l'herbe humectée de la rosée du soir. Les oiseaux s'étaient couchés en gazouillant leurs cris d'appel. Tout était calme; le crépuscule annonçait le repos.

Le père et la fille reprirent lentement la direction par laquelle ils étaient venus. Sur le budget des frais de la journée, ils avaient mis *deux troisièmes* en chemin de fer et ils gagnèrent sans se presser la station de Meudon.

Et M. de Vouigny ne trouva pas un mot de contradiction lorsque Elisabeth dit en rentrant dans l'humble logis :

— Ah! cher père, quel bon dimanche!

BULLETIN POLITIQUE

du 15 mai au 15 juin 1902

MAI

En *Belgique*, des élections législatives partielles ont lieu, le 25 mai. Malgré les efforts de ses adversaires — qui, à la vérité s'y prenaient bien mal pour réussir, — le parti catholique a vu s'augmenter les sympathies qu'il avait toujours rencontrées depuis 1884 : non content de maintenir ses positions, il enlève quelques-unes de celles de ses ennemis politiques et obtient la plupart des nouveaux sièges. La nouvelle Chambre belge se compose donc de 166 députés, dont 96 catholiques, 34 libéraux, 34 socialistes et 2 daensistes, ce qui donne au Gouvernement une majorité de 26 voix. — Il y avait encore quelques nouveaux sièges à conférer pour le Sénat : les catholiques en ont obtenu 4, les libéraux 2, et les socialistes 1, à la condition que l'élection de Charleroi-Thuin soit validée.

En *Espagne*, les fêtes de couronnement de S. M. Alphonse XIII ont eu lieu vers le milieu de mai. Les cérémonies de la prestation de serment, de la revue des troupes, etc., se passent avec l'ordinaire magnificence de avènements royaux : la péninsule ibérique eut manifestement

failli à son légendaire renom, si elle eut omis, au milieu de l'enthousiasme populaire, le classique complot anarchiste, découvert aussitôt qu'ourdi. Le ministre Canalejas, qui avait déjà antérieurement manifesté l'intention d'abandonner le portefeuille de l'Agriculture, donne sa démission, et le cabinet entier l'imite. On espère toutefois circonscrire la grève à un seul ministère, mais le mois s'achève dans cet imbroglio gouvernemental.

Au *Transvaal*, les pourparlers en faveur de la cessation des hostilités continuent; les délégués de l'Assemblée plénière de Vereeniging parviennent à s'entendre avec lord Kitchener sur les conditions de la reddition et il est presque certain que la paix sera proclamée à bref délai.

NÉCROLOGIE : Le 16, le spirituel novelliste français Eugène Chavette; le 24, M^{sr} Simar, archevêque de Cologne; le 27, M. Benjamin Constant, l'artiste-peintre bien connu et M^{me} Henry Gréville, femme de lettres.

JUIN

L'événement principal qui caractérise la première quinzaine de juin, est la signature — si l'on peut ainsi s'exprimer, — du traité de paix avec le Transvaal. Voilà donc la guerre anglo-boer terminée, après avoir duré exactement 2 ans et 7 mois. La reddition des commandos boers s'effectue peu à peu et le couronnement de S. M. Edouard VII, roi d'Angleterre et empereur des Indes, se fera au milieu de l'atmosphère pacifiante qu'il avait désirée. — Le vaillant petit peuple qui, suivant la parole de l'ex-président Krueger, a étonné le monde par sa bravoure, pourra arriver, après diverses formes de gouvernement, à l'autonomie. Ce qui prouve, comme on l'a dit, que si la guerre du Transvaal est finie, la question sud-africaine demeure.

En *Belgique*, rien de spécial, si ce n'est, le 7, la cérémonie du baptême du petit prince Léopold, cérémonie qui a été l'occasion d'une magnifique manifes-

tation du patriotisme belge en faveur de la Royauté.

En France, le 1^{er} juin, a lieu l'élection présidentielle à la Chambre. M. Léon Bourgeois, le candidat de la coalition radicale, l'emporte sur M. Paul Deschanel et est élu définitivement président. — Le 3, le conseil des ministres remet sa démission à M. Loubet. Le Président de la République, après des pourparlers avec MM. Bourgeois et Brisson qui refusent, charge M. Combes, sénateur, de former le nouveau cabinet. Celui-ci est définitivement constitué le 7 juin. Son programme, nettement anticlérical, consiste à suivre fidèlement la politique sectaire de son prédécesseur Waldeck-Rousseau. C'est ainsi que l'ordre du jour Jaurès, demandant, lors de l'interpellation du 12, sur la politique du Gouvernement « une politique rigoureuse de laïcité, de réformes fiscales et de solidarité sociale » a été adopté à mains levées. Dans un autre ordre d'idées, signalons la réception, à l'Académie française, de M. le marquis de Vogüé, successeur de M. de Broglie.

En Espagne, la crise ministérielle n'a atteint que le seul portefeuille de l'Agriculture, ce qui n'empêche pas le pays de se débattre dans une inextricable crise économique. Entretemps des grèves éclatent à Barcelone, à Anteguerra et à Cordoue, ainsi qu'à Nères et à Madrid.

NÉCROLOGIE : Le 7, Mgr Grandin, doyen de l'épiscopat canadien ; le 9, Mgr Rosset, évêque de Saint-Jean-de-Maurienne ; le 11, le bey de Tunis, Sidi Ali ; le 13, le poète épique catalan Verdaguez.

MARCEL HARYS.

Petite mosaïque littéraire

—:—

Le bonheur de croire.

Heureux, oh ! bienheureux qui, dans un jour
[d'ivresse.
A pu faire au Seigneur le don de sa jeunesse ;

Et qui, prenant la foi comme un bâton noueux,
A gravi loin du monde un sentier montueux !
Heureux l'homme isolé qui met toute sa gloire
Au bonheur ineffable, au seul bonheur de croire,
Et qui, tout jeune encor, s'est crevé les deux yeux,
Afin d'avoir toujours à désirer les cieux !
Heureux seul le croyant, car il a l'âme pure ;
Il comprend sans effort la mystique nature ;
Il a, sans la chercher, la parfaite beauté,
Et les trésors divins de la sérénité.
Puis il voit devant lui sa vie immense et pleine
Comme un pieux soupir, s'écouler d'une haleine ;
Et, lorsque sur son front la Mort pose ses doigts,
Les anges près de lui descendent à la fois ;
Au sortir de sa bouche ils recueillent son âme,
Et, croisant par-dessus leurs deux ailes de flamme,
L'emportent toute blanche au céleste séjour,
Comme un petit enfant qui meurt sitôt le jour.

Auguste BARBIER (1805.)

ROLLAND

OU

LES AVENTURES D'UN BRAVE

PAR

J.-B. De Laval

OFFICIER DE CAVALERIE

(Suite.)

Il est revenu aussi simple, aussi croyant qu'à son départ. Il a été d'abord facteur rural ; il est maintenant brigadier-forestier à Aubrac, le Saint-Bernard des Cévennes : il est revenu sur ces chères hauteurs et il prétend y mourir comme il y a vécu, en regardant le ciel. Il perche actuellement à treize cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer, sur un immense plateau couvert de neige pendant une grande partie de l'année, mais qui, l'été, se peuple de nombreux troupeaux qui paissent sa luxuriante végétation ; les touristes y abondent aussi, il fait si frais là-haut, quand l'on grille là-bas ! Rolland a pour l'heure cinquante-sept ans. Il est de taille moyenne, maigre, nerveux ; son œil, quelque peu enfoncé dans son orbite, jette parfois l'étincelle ; s'il a neigeé sur sa tête, son cœur a toujours conservé la même chaleur. Sa phy-

sionomie est douce et tranquille, comme tout ce qui dénote la force; mais ne vous y fiez pas : l'explosion n'est pas loin ! Il n'éclate plus maintenant que devant l'insulte faite au clergé ou à l'armée, mais gare alors !

CHAPITRE II

ROLLAND VA PRENDRE LA PAROLE

Rolland, ce bon vieux camarade, aime à revenir sur son passé : son existence militaire est pour lui une sorte de panorama qu'il déroule en ses moments de loisir, et ses émotions endormies revenant danser devant ses yeux, lui causent des impressions d'autant plus douces qu'elles ont été plus terribles. Il raconte ses émouvantes aventures à qui les lui vient demander, simplement, sans phrases, comme ça lui vient, y allant de sa larme au moment pathétique et ne manquant jamais de dire en manière de péroraison : « Je dois une fameuse chandelle à la sainte Vierge, allez. »

Alexandre Dumas n'a pas dédaigné de recueillir son récit, et il en a profité pour jeter une lueur sur le sinistre drame de Sidi-Brahim ; il a écrit à ce sujet une belle page dans le *Vélocé*, racontant le massacre des prisonniers français par les barbares africains, et la fuite de Rolland à travers mille dangers.

Voilà, mes chers compagnons, tel qu'il est, ce brave cœur, ce vieux frère que je vous présente aujourd'hui avec plaisir, avec fierté ; et maintenant que vous le connaissez, formez le cercle et écoutez-le parler. A vous donc, brave Rolland !

CHAPITRE III

DU BERCEAU A LA CASERNE

Je ne sais pas, camarades, ce que vous faites aujourd'hui, au régiment, des moments de repos que le bon Dieu vous donne. De mon temps nous contions des

histoires : le soir, à la chambrée, quand on avait éteint le camouflet, que l'on était chaudement dans son portefeuille ou, au bivac, quand le divin lanternier avait allumé ses quinquets au-dessus de nos têtes, nous écoutions de nos grandes oreilles, quelque ancien qui ne se faisait pas prier pour nous dégoiser de bien belles choses du métier. Je suis, moi, maintenant un vieux ratapoil ; j'ai bataillé au pays des moricauds à l'époque où nous cherchions à les apprivoiser en leur faisant avaler des prunes : je leur ai joué tous les bons tours que j'ai pu ; je leur ai, entre autres, laissé un jour ma vieille culotte en paiement d'une hospitalité que je trouvais un peu trop longue. — Puisque l'on me procure l'avantage de me trouver avec des camarades, je vais vous narrer mes aventures. Mais si je vous embête, vous aurez la supérieure bonté de ronfler comme des toupies d'Allemagne — un chien de pays comme vous le savez...

D'abord, camarades, connaissez-vous mon pays ? Non, dites-vous. — Il faut donc alors que je vous apprenne que mon pays est comme qui dirait des montagnes, avec de petits vallons, des gorges, des précipices, des ravins, de charmants ruisseaux, de belles forêts de sapins ou de hêtres, des rochers, et, tout là-haut, de vastes plateaux qui n'en finissent pas, avec de grands lacs, beaucoup de neige l'hiver et, l'été, des herbes de la hauteur d'un enfant de troupe, où l'on conduit tous les troupeaux : une façon de Kabylie quoi ! mais mieux cultivée par des chrétiens. — Cela se trouve dans l'Aveyron, dans le canton de Sainte-Geneviève, du nom d'une bergère qui n'avait pas froid aux yeux, et qui fit donner, avant ma naissance, une bonne rossée à des étrangers qui voulaient entrer dans Paris sans permission : c'est ce que me contait mon curé qui en savait comme un livre. — Mon village s'appelle Lacalm, et là où l'on fait pâturer, Aubrac. — Cric ! crac ! Vous y êtes ?... — Cric ! crac ! nous y sommes. — C'est bien. — Alors je reviens

à mes moutons, je veux dire à mes vaches.

Car, mes camarades, « je n'ai pas été bercé sur les genoux d'une princesse, » comme disait mon sergent-major, qui avait fait ses études au collège. J'avais aussi à peine la taille d'un bonnet à poil de grenadier — au temps où il y en avait — que l'on me plaça poliment derrière la queue des vaches.

J'étais donc derrière leurs queues. — C'est dit, et j'y restai jusqu'au jour où le garde champêtre de chez nous — un manchot de la grande armée — m'apporta la *billette* de départ pour le régiment.

je n'avais pas trop à me plaindre : dans les mauvais jours, j'étais chaudement dans la vacherie, j'avais du lait, du beurre et du fromage à *gogo*. A la belle saison, sur le plateau, pendant que mes bêtes, dans l'herbe jusqu'au ventre, broutaient ou rumaient, j'entendais la musique des oiseaux du bon Dieu et les bombardements de son tonnerre ; je me trouvais à la bonne place pour contempler tout à l'aise les fusées des éclairs et les feux d'artifices complets des levers et couchers du soleil ; je pouvais me payer le luxe de voir à mes pieds une quantité de villes



LA MAISON DE ROLLAND

— Avant ma première communion, j'étais un *pastourélou* — en sous-ordre, quoi! — après, j'avançai rapidement en grade et, à quinze ans, j'étais un *pastourel* tout court, ce qui veut dire colonel de tout un troupeau. — Ce n'était pas, comme je l'ai appris plus tard, une position sociale ; mais j'étais satisfait de cela comme de tout ce que j'ai eu dans ma vie, car j'ai toujours eu l'habitude d'être content du sort que la Providence m'a fait. Du reste,

qui ne me paraissaient pas plus grandes qu'un campement de compagnie et, quand le temps était bien clair, j'allais aisément à l'œil du Cantal aux Pyrénées. Ce spectacle était *gratis*, et il vaut certes bien celui de nos théâtres, où il faut payer, et encore est-on obligé de grimper au *paradis*. — Je pêchais de belles truites dans les étangs et j'abattais de temps en temps quelque bonne pièce de gibier. Je possédais en plus deux amis

qui ne m'ont jamais trahi, la Rousse, une génisse au museau blanc, qui venait toujours flairer dans mes poches, la gourmande, et mon premier aide de camp Phanor, est un gros chien noir qui était toujours sur mes talons.

Ce n'était pas le Pérou, me dites-vous. D'accord ; mais j'y tenais, voyez-vous, et je n'aurais pas démarré de sitôt sans ce diable de garde qui vint un jour avec un bout de papier au bout de ses doigts me dire :

— Rolland, mon ami, tu sais, tu as été reconnu bon pour le service, il faut partir. Et il me regardait dans le blanc de l'œil, le malin, histoire de savoir ce que j'en pensais.

— C'est bien, que je lui dis, l'on partira, il m'en tarde du reste ; je me trouvais bien ici, c'est vrai ; mais l'on est Français, l'on se doit à sa patrie, le devoir avant tout.

Les yeux du vieux garde clignotaient en signe de contentement.

— Tu es un crâne ici, me dit-il en riant son franc rire, tâche d'être là-bas un bon lapin.

— On tâchera, l'ancien, que je dis résolument ; croyez-le, ce n'est pas le courage qui manque, allez.

— C'est bien, ça, qu'il me dit ; tiens, voilà ta feuille de route ; marche ! mais avant de partir du pied gauche, arrive ici.

Il voulait me serrer dans ses bras ; il ne le put, par la raison qu'un des deux manquait à l'appel depuis Leipzig ; le ruban rouge à la boutonnière répondait présent pour lui depuis ce temps-là : il se contenta de me serrer la main. Ah ! comme j'étais fier, les amis.

Tout de même, quand le moment de filer arriva, j'éprouvai comme qui dirait un embarras d'estomac et un étouffement de cœur. — Vous connaissez cela, camarades, pour y être passé, — il y a pour l'heure tout un tremblement de petits liens à arracher et de grandes attaches à rompre, que ça vous arrache l'âme, ça vous gonfle, ça vous fait battre la poitrine et suinter l'œil. — Il me fallait, moi,

quitter les camarades, les amis, les connaissances, et l'église, et le clocher, et la Rousse, et Phanor, et tous, et les bons parents par-dessus le marché. — Crénon ! ce fut dur...

Quoique ça, je fis gaiement ma tournée d'adieu. Partout l'on m'offrit le verre de l'amitié. M. le maire me fit l'honneur de trinquer à mes futurs succès et me dit : « Rolland, sois courageux. » M. le curé me donna de bons conseils et une médaille bénite, et ajouta : « Sois toujours honnête homme, Rolland. » — Enfin, la nuit, j'allai à pas de loup, comme un voleur, embrasser tout doucement le vieux père, — fallait pas trop l'affliger ; — et, à la pointe du jour, je mis mon petit baluchon sur l'épaule au bout d'une solide trique de houx, et je me mis à descendre vivement les zigzags de la montagne. — Faut tout dire : je me retournai souvent... tant que je pus apercevoir la flèche de mon clocher... Puis au dernier tournant je fis un grand signe de croix et une petite, mais vaillante prière et... à la grâce de Dieu...

(A suivre.)

CONGRÈS MARIAL

de Fribourg (Suisse)

DU 18 AU 21 AOUT 1902

Un *Congrès International* en l'honneur de la Très Sainte Vierge se tiendra à Fribourg (Suisse) du 18 au 21 août 1902, sous le haut patronage de Mgr l'Evêque de Lausanne et de Genève.

La *Voix de Marie* a publié et la *Semaine religieuse* de Blois a reproduit un éloquent appel de Mgr Kleiser, curé de Fribourg, appel qui débute ainsi :

« Les dernières années du XIX^e siècle ont vu plusieurs congrès en l'honneur de la SAINTE VIERGE : à Livourne (1896), à Florence (1897), à Turin (1898) et à Lyon (1900).

« La piété des catholiques a pensé que le XX^e siècle, à son début, devait offrir, lui aussi, à Notre-Dame, l'hommage de son

respect, de sa fidélité et de son amour, sous la forme d'une réunion internationale, où seraient proclamées et honorées, par des fêtes religieuses, les prérogatives de la VIERGE, qu'il importe le plus à notre temps de connaître et de révéler.

« Chaque année, la voix du Pontife romain nous invite, avec une insistance toujours plus pressante, à recourir à MARIE. Pour que le règne de Jésus arrive, il faut que celui de sa divine Mère s'établisse et s'étende. »

Voici la conclusion de l'appel de Mgr Kleiser :

« Située en quelque sorte à la frontière de plusieurs nations, voisine de l'Italie, de la France, de l'Autriche, de l'Allemagne, facilement reliée à la Belgique, à l'Angleterre, à la Hongrie, à l'Espagne, au Portugal et aux pays du nouveau monde par des lignes de communication rapide, la ville de Fribourg paraissait tout naturellement désignée pour la réunion d'un congrès marial, auquel seraient invités à prendre part les catholiques du monde entier.

« Qu'ils viennent nombreux donner à MARIE la preuve de leur piété filiale, assister aux séances d'études mariales et s'édifier à la vue des solennités qui doivent redire la gloire de la VIERGE : *Beatam me dicent omnes generationes.*

« Le gouvernement et le peuple fribourgeois ménagent aux représentants des divers pays le plus sympathique accueil ; car ils comprennent l'honneur fait à leur ville.

« Lorsque des assemblées impies, où se préparent les plus graves attentats contre la religion et la société, viennent périodiquement jeter l'inquiétude dans le monde, ne convient-il pas que les catholiques se réunissent, de toutes parts, afin de rendre un hommage éclatant à la VIERGE IMMACULÉE, à la divine Mère de Notre-Seigneur, et de préparer l'avenir sous son égide maternelle, près du tombeau d'un de ses plus grands serviteurs, le R. P. Canisius ?

« On le comprend sans peine ; et c'est pourquoi nous espérons que pasteurs et fidèles répondront en grand nombre à l'appel du Comité d'organisation du congrès international de Fribourg, en l'honneur de la TRÈS SAINTE VIERGE. »

Mgr KLEISER.

La *Voix de Marie*, organe officiel du Congrès, a publié le *programme du Congrès Marial* et Mgr Guyot, chapelain d'honneur de Notre-Dame de Lorette, directeur de la *Voix de Marie*, est officiellement chargé de former un *comité franco-belge d'études et de propagande*, avec la bienveillante autorisation de Mgr Laborde.

Prière d'adresser les adhésions et travaux, et les demandes de renseignements à *Mgr Guyot, 7, rue des Carmélites, à Blois (Loir-et-Cher), France.*

Une belle Œuvre

Nous vivons à une époque où la compassion pour toutes les souffrances a fait éclore une multitude d'institutions de charité, qu'il serait fastidieux d'énumérer ici ; nous devons cependant mentionner spécialement une œuvre nouvelle, qui vient d'être installée à Bruxelles. Il s'agit du comité belge de la Croix Verte Française. Cette association, en faisant appel à tous les dévouements, n'a d'autre bannière que celle de la *charité* !

Le *Comité Belge de la Croix Verte Française* a tenu en mai, à *La Louve*, Grand' Place, à Bruxelles, sa première assemblée générale, à laquelle assistaient : MM. de Cuers, président fondateur de l'œuvre à Paris, accompagné de la délégation française, Anspach-Puissant et André Claeysens, présidents d'honneur du Comité Belge, les membres du Comité Belge, ainsi qu'un public nombreux.

L'ordre du jour portait : Confirmation par M. de Cuers, fondateur de l'Œuvre,

des pouvoirs conférés au délégué général pour la Belgique, M. Victor Jaubert.

Après les souhaits de bienvenue et les réponses à ces souhaits, M. R. de Cuers a témoigné de sa profonde reconnaissance pour l'accueil chaleureux qu'on faisait à son œuvre en Belgique et a particulièrement remercié M. Anspach-Puissant et M. A. Claeysens, qui ont bien voulu accepter la présidence d'honneur du Comité Belge ; et spécialement encore M. A. Claeysens, qui a bien voulu prêter, pour la fête de la *Croix-Verte*, le concours gracieux de la société de musique : la *Philharmonie* de Gosselies, dont il est également président d'honneur.

Après avoir fait ressortir le but de l'œuvre et les avantages importants qu'elle procure — absolument gratuitement — aux militaires français rentrant malades des colonies (la Société les héberge et les soigne dans de superbes maisons de convalescence qu'elle a fondées et qu'elle soutient de ses propres deniers, elle recueille les invalides dans des maisons de retraite et s'attache à procurer des emplois à ceux qui sortent guéris), il déclare que son désir, en créant le Comité Belge, était d'assister plus efficacement encore les Belges servant en France et surtout de faire participer aux bénéfices de l'œuvre les Belges rentrant malades après avoir fait un terme au service de l'Etat du Congo.

M. Victor Jaubert a lu ensuite le rapport sur la Section belge et, aux acclamations de l'assistance a proposé de fonder, en souvenir de la séance d'inauguration, un lit aux Enfants martyrs, au nom de la *Croix-Verte*.

Une collecte organisée immédiatement à cet effet a produit la somme de fr. 63.65, ce qui permettra de fonder deux lits au lieu d'un.

Le grand concert de bienfaisance organisé le 4 mai, à la Grande Harmonie, par le Comité Belge de la *Croix-Verte*, avait attiré une foule d'auditeurs et a obtenu un vif succès.

Le clou de la soirée a été l'exécution de l'*Ode à la Charité*, paroles d'Eudore Daras, musique d'Edmond Waucampt, l'habile chef de musique du 9^e de ligne. Nous donnons ci-joint le portrait de l'éminent compositeur.



M. EDM. WAUCAMPT

Cette ode émouvante, d'un souffle chaud et pénétrant, a été enlevée avec maestria par M. Séguin, qu'accompagnait de façon superbe la Philharmonie de Gosselies. Le succès a été immense. La salle croulait sous les applaudissements qui allaient autant à l'admirable interprète qu'aux deux auteurs et aux accompagnateurs.

*
**

Nous croyons devoir publier ici les principaux actes de l'œuvre depuis sa création en France.

Plus de 500 hommes, sans distinction

de nationalité, sont hébergés chaque année à Sèvres et y reçoivent tous les secours nécessaires. Ce sont, les uns des militaires coloniaux libérés, anémiés, fiévreux, dysentériques, momentanément incapables de gagner leur vie ou de contracter un rengagement dans l'armée coloniale; les autres, des militaires coloniaux invalides et néanmoins réformés sans pension, parfois au bout de huit ou dix ans de service; d'autres enfin, militaires coloniaux, convalescents, mais sans famille, etc.

Cette œuvre nouvelle est digne des sympathies du public, et on ne saurait pas trop féliciter M. Victor Jaubert de sa louable initiative, qui a réuni un groupe de philanthropes pour former le comité belge de la Croix-Verte Française, qui se compose comme suit :

MM. LOUIS VAN DAM, professeur au Conservatoire royal de musique de Bruxelles; EDMOND WAUCAMPT, lieutenant, chef de musique du 9^e régiment de ligne, à Bruxelles; FRITZ SENNEWALD, chef de musique de l'Harmonie communale; JULES TIXHON, président des Ex-Militaires du 6^e régiment de ligne; CH. MICHIELS, chef de musique de l'escadron Marie-Henriette, (chasseurs à cheval de la garde-civique); VICTOR VERTENEUIL, officier fondateur du corps de sapeurs-pompiers volontaires de Schaerbeek; HENRI MARCHAL, fondateur du journal *Le Philantropes*, ancien secrétaire du sous-comité de la Croix-Rouge de Belgique, trésorier; RENÉ DEVIJESCHOUWER, directeur des fêtes; DARAS, journaliste, secrétaire; DEVADDER, greffier, officier de la garde-civique, secrétaire-adjoint.

Terminons en faisant connaître les conditions requises pour être admis à faire partie du Comité belge de la Croix-Verte Française. Il se compose de membres d'honneur, protecteurs et effectifs, ainsi que des dames patronesses; les cotisations sont fixés à 20, 10 et 5 fr. par an.

Comme nous le disions plus haut, c'est sur l'initiative de M. Victor Jaubert, qui a été nommé délégué général pour la Bel-

gique, que ce comité a été institué. Nous sommes certain que grâce à son impulsion et à celle de tous les membres du comité, tous les philanthropes encourageront cette œuvre nouvelle.

Le siège du comité est 75, rue du Progrès; le bureau est ouvert tous les jours de 2 à 2 1/2 h., excepté le dimanche.

*
**

Le prince Komatsu, envoyé extraordinaire de S. M. l'empereur du Japon aux fêtes du couronnement du roi d'Angleterre, a visité la maison de convalescence des militaires coloniaux à Sèvres.

Accompagné d'une vingtaine d'officiers japonais et de M. le capitaine de Labry, ancien attaché militaire à la légation de France à Tokio, le prince a parcouru les diverses salles consacrées par la Croix-Verte au souvenir du capitaine Playelle, du colonel de Villebois-Mareuil, du duc Jacques d'Uzès, du capitaine Braun et du général Lévy-Alvarès.

Le prince Komatsu s'est particulièrement intéressé à ceux des quarante rapatriés présents qui, lors de l'expédition de Chine, avaient reçu des soins à l'hôpital de Nagasaki.

Carnet musical

I. — Les Concerts.

Le WAUX-HALL a enfin rouvert ses portes; longtemps différée par suite de l'inclémence du temps, l'ouverture s'en est faite d'une façon excessivement brillante, devant un public nombreux et choisi: la première audition fut un succès pour l'excellent chef, M. Sylvain Dupuis, et son vaillant orchestre.

M. Dupuis, dont le zèle est infatigable, a déjà formé dix-sept programmes, composés d'œuvres choisies dans les bibliothèques des concerts populaires et du Waux-Hall. Voilà qui promet une série

de concerts dont le succès est d'avance assuré.

C'est ainsi que le samedi 31 avril, nous eûmes à applaudir un programme des plus artistiques ; citons notamment : la *rhapsodie n° 2*, de Liszt ; la Bacchanale du *Tannhäuser*, de Wagner ; le ballet du *Cid*, de Massenet ; etc..

Parmi les artistes entendus, nous devons spécialement rappeler : M^{lle} Gabrielle BERNARD, cantatrice ; M. LEFÈVRE, le spirituel chansonnier du Chat Noir, de Paris.

A noter aussi le premier grand concert classique, pour lequel M. Dupuis avait composé un programme du plus haut intérêt. L'orchestre exécutait la marche du *Sonje d'une nuit d'été* (Mendelssohn), la *Symphonie* en mi-bémol (Mozart) et l'ouverture du *Freyschutz* (Weber). La seconde partie du programme était consacrée à l'audition d'œuvres de Wagner.

*
**

Il nous est agréable de rappeler la matinée donnée à la salle Ravenstein par M^{me} VANDEN BERGHE, professeur de chant. Ses nombreuses élèves s'y sont fait entendre, et ont obtenu un légitime succès. A citer parmi les morceaux exécutés : *Marie-Magdeleine*, chœur de Vincent d'Indy.

II. — Communiqués.

M^{me} Emma Birner, la cantatrice dont les concerts historiques de chant firent sensation cet hiver, ouvrira le 1^{er} octobre prochain, en son domicile, rue de l'Amazone, 28 (Quartier-Louise), un cours de chant pour les jeunes filles qui se destinent à la carrière artistique.

Elle y adjointra : 1^o Un cours de diction française et d'interprétation du répertoire (opéra et opéra comique) qui sera confié à M. A. Vermandele, professeur au Conservatoire de Bruxelles ; 2^o un cours de solfège et de lecture musicale qui sera donné par M. Ed. Cremers.

Répertoire classique et moderne de concert et de théâtre.

Pour tous renseignements, s'adresser 28, rue de l'Amazone (le samedi de 11 1/2 à 1 1/2 heures), où l'on peut s'inscrire dès à présent.

F. R. DUFOUR.

Memento culinaire

Dîner de famille

Potage aux haricots noirs.

Veau à la bourgeoise.

Châteaubriant aux pommes soufflées.

Asperges sauce hollandaise.

Fraises au naturel.

Veau à la bourgeoise. — Prenez un morceau de veau tel que le carré, sans rognon ; le morceau d'après, le quasi, ou un morceau d'épaule. Faites-le revenir dans la casserole et prendre une couleur blonde, avec des morceaux de lard de poitrine et un peu de beurre ; mouillez d'un demi-verre d'eau, ajoutez un bouquet garni, une pointe d'arome Patrelle, deux ou trois carottes et autant d'oignons, un navet, poivre et sel : faites cuire deux ou trois heures, dégraissez la sauce et servez-la sous le veau avec les carottes et le lard pour garniture.

LES LIVRES

Mendiants et Vagabonds, par M.

LOUIS RIVIÈRE. Un vol. in-12 de xx-239 pages de la « Bibliothèque d'Économie sociale ». Prix : 2 fr. Librairie VICTOR LECOFFRE, rue Bonaparte, 90, Paris.

La *mendicité* et le *vagabondage* sont deux plaies dont souffre plus ou moins toute société : la nôtre en est gravement atteinte ; car aux causes universelles et permanentes qui poussent tant d'indivi-

LE GLANEUR

Revue Mensuelle

Le rôle social de la jeunesse

MONSIEUR René Bazin, le délicat écrivain catholique, prononçait au récent Congrès d'Economie sociale de Paris, un magnifique discours sur le rôle social de la jeunesse. Nos lecteurs nous sauront gré de leur en donner ici de larges extraits :

Jeunesse qui demandez à bien connaître votre devoir, avez-vous donc un devoir social distinct de celui des hommes qui ne sont plus jeunes ? Ou, pour poser la question plus exactement, ce devoir, qui vous incombe assurément, puisque vous faites partie de la communauté humaine, qu'a-t-il de spécial pendant la première partie de la vie ?

Je répondrai par un détour, en vous disant que j'ai toujours été frappé de la prodigieuse inégalité des choses et des hommes. Elle est nécessaire à la variété du monde et sans doute à son progrès. Et je n'ai pas à juger ici les idées d'égalité, civile ou sociale, ni les diverses applications qu'on en a faites ou qu'on voudrait en faire. Tout ce que je veux observer et retenir, c'est que nous luttons ici contre la nature elle-même, et que nos décrets et lois ne créeront jamais qu'une égalité très incomplète et très imparfaite. Les plus farouches niveleurs eux-mêmes ne nivèlent rien du tout. Et, pour n'en mon-

trer qu'un exemple, à quoi donc aboutirait, je vous prie, le système socialiste ? A spolier de leur propriété légitime des millions d'hommes ; à confier illégitimement ce trésor aux mains de quelques intendants, qui deviendraient de fort gros seigneurs, chargés de faire travailler inégalement, moyennant un salaire inégal, un peuple complètement dépouillé. Vous voyez que c'est l'inégalité même, et que peut-être, en effet, incapables de la détruire, tout ce que nous pouvons faire, c'est de la retourner et de changer les titulaires.

Je dis cela pour que vous trouviez tout naturel, dans un monde où la diversité semble être la vraie loi, que le poids des devoirs sociaux soit inégalement réparti ; que certains hommes aient plus de responsabilités, d'autres moins, et que, chez la même personne, cette responsabilité ne soit pas identique, du commencement à la fin de l'existence.

Oui, Messieurs, les organisateurs du Congrès ont eu raison. A vingt ans, à vingt-cinq ans, à trente ans, vous avez un devoir social distinct de celui que vous devrez remplir par la suite ; et, si vous demandez quel est le caractère qui le spécifie, je dirai que c'est la lutte active contre l'erreur, la lutte avec des armes que vous n'aurez pas forgées, mais que vous aurez reconnues bonnes. Vous avez le don de la propagande. Vous avez l'endurance physique, la belle humeur si

nécessaire pour traiter les sujets graves ; vous avez l'élan, et, par un privilège insigne et qui se perd avant le premier cheveu gris, vous avez le temps. Enfin, vous avez l'âge, précisément, de ceux qu'il s'agit d'amener à la vérité. Les esprits à convaincre, ce sont vos camarades d'école, de bureau, d'atelier, les jeunes voisines de la vôtre. Et l'expérience quotidienne vous apprend que vous avez sur eux et qu'ils ont sur vous une puissance d'entraînement, qui n'est pas l'autorité, et qui est souvent plus forte que l'autorité, soit pour le bien, soit pour le mal. A vous d'agir par la conversation, qui est un moyen d'action de premier ordre, par la conférence, par la presse, par l'exemple, dans les milieux divers où vous passez ; à vous, si vous êtes employé supérieur ou jeune patron, de montrer ce scrupule d'équité qui ébranle les préventions des inférieurs et cette affection persévérante qui vient à bout de la haine ; à vous, si vous êtes officier, — je suppose que vous traiterez aussi cette question, et je me permets de vous y inviter, — à vous de comprendre que vos hommes jugeront d'après vous tout un monde qu'ils ignorent, et, ce qui est plus grave encore, qu'à travers le chef, aimé ou détesté, ils verront la Patrie. Les occasions ni les moyens ne vous manqueront pas de répandre la vérité. Puissiez-vous vous y prêter ! Vous êtes les semeurs des grandes semences. Vous portez dans vos mains le grain qui vous a été remis, et comme vous êtes jeunes, ce n'est pas vous qui l'avez moissonné, mais vous savez qu'il est bon et qu'il nourrira vos frères, si Dieu donne son soleil. Allez donc, et jetez-le à pleines mains. Il y a tant de terres incultes, tant de jachères autrefois fécondes et à présent stériles ; tant de pilleurs et d'incendiaires de moissons toutes venues ! Ceux qui ont eu votre rôle autrefois, et qui sont vos aînés, vous mèneront jusqu'au point où ils ont cessé leur labour ; ils vous montreront par là où ils ont passé, et d'où viennent les orages. Ils étendront aussi la main

d'un horizon à l'autre pour signifier que le champ est indéfini. Ils feront encore mieux. Et comme les vieux paysans, dans les greniers, passent au crible les tas de blé et rejettent la poussière et les mauvaises graines, ils prépareront pour vous le froment de semence et vous le confieront de nouveau. Ils compléteront la doctrine, et vous la répandrez.

Les plus actifs ouvriers du devoir social, c'est donc vous, Messieurs, c'est votre jeunesse qui a la principale responsabilité de la France de demain ; c'est à elle que reviendra l'honneur des progrès accomplis.

Après avoir prouvé que la jeunesse a ses obligations particulières, M. René Bazin se demande à quelles conditions elles seront remplies, et tout d'abord il donne aux jeunes gens ce conseil :

Soyez irréprochables dans votre condition, quoique vous fassiez, dit-il, faites-le supérieurement. On peut sans cela jouer un rôle politique, et les preuves abondent, mais on ne peut remplir son rôle social, avoir une influence durable et saine, qu'à cette condition. Elle est toute naturelle. Ceux que vous prétendez convaincre et amener à la vérité, les hommes qui vous entourent se demanderont, vous voyant agir : « Quel est celui-ci ? Est-il considéré parmi les témoins de son labeur quotidien ? Est-ce un homme de conscience, de patience, d'ordre, de parole inviolée ? Il parle de devoir, a-t-il rempli le sien ? » Il faut qu'on puisse répondre oui. L'autorité des discours, des écrits, des conversations, des exemples est à ce prix, Messieurs. Elle est encore acceptée et reconnue. Je dirais volontiers qu'elle est presque la seule qui compte, à une époque où tout ce qui est extérieur à l'homme a faibli, respect du nom, de la tradition, respect de la fonction ou de la dignité. Il ne reste guère que le respect de l'homme qui poursuit ou achève sa belle journée d'ouvrier humain. Prenez donc soin d'abord de le mériter, d'assurer

votre action par votre renommée, et selon le joli mot de Brunetière, d'acquérir dans votre profession l'autorité qui permet d'en sortir.

Mais cela ne suffit pas. La jeunesse n'aura d'influence sociale qu'à une seconde condition : C'est d'être jeune.

Être jeune, dans la pensée de M. René Bazin, ce n'est pas avoir vingt ans ; il y a, dit-il avec un mot très joli, la « jeunesse grise » et la « jeunesse blanche » :

Être jeune, cela signifie être enthousiaste, — non pas optimiste, car l'optimisme est une myopie, — être enthousiaste, c'est-à-dire avoir un esprit qui calcule et un cœur qui ne calcule pas ; ressembler à un soldat qui compte ses ennemis, et puis qui oublie leur nombre en songeant à la beauté de sa cause...

Être jeune, cela signifie encore avoir gardé intacte l'espérance, cet élan de la foi, cette vertu la plus malade des trois vertus théologiques ; être jeune, cela signifie ne pas mesurer les affaires du monde au mètre de notre vie, ne pas juger la bataille perdue parce que nous sommes blessés, ne pas douter de la cause, même en doutant de soi-même ; être jeune, c'est imiter ce vieux pape de quatre-vingt-douze ans, qui vient de signer ces lignes superbes et confiantes : « Dix-neuf siècles d'une vie écoulée dans le flux et le reflux des vicissitudes humaines nous apprennent que les tempêtes passent sans avoir atteint les grands fonds. »

Voilà le langage de la jeunesse éternelle !

La troisième condition de l'influence sociale de la jeunesse, c'est l'esprit de fraternité et cette pensée fournit à M. René Bazin la péroraison de son beau discours :

Ici, continue l'orateur, je n'éprouve aucun scrupule. Je crois de tout mon cœur et de toute ma raison à la puissance

bienfaisante de cette fraternité. Si le monde peut être plus heureux qu'il ne l'est, et je le crois, il le sera par elle. Elle crée les égalités volontaires, les seules qui soient vraies et qui amènent la paix. Comme on ne la décrète point, elle a le secret de toucher les âmes. Elle aime, elle unit, elle ne connaît point de distance ni d'âge ; elle va jusqu'où va le rêve de l'envie, jusqu'à renverser l'ordre établi, mais comme elle a pour loi la liberté, il n'y a point de trouble en son action, et, depuis dix-neuf siècles, elle a fait, de bien des millions de riches, les serviteurs de bien des millions de pauvres. Pour la comprendre, il suffit de songer que nous sommes frères par l'origine, par la nature, par la souffrance et par la mort. Si nous acceptons les enseignements de l'Évangile, elle s'agrandit sans mesure ; elle se fortifie de toutes ces fraternités qui dérivent de la création, de la rédemption, des sacrements, de l'obligation de charité, de la communication des mérites, et, débordant les limites de la vie présente, elle se perpétue même entre le monde des vivants et celui des trépassés !

Que votre jeunesse, Messieurs, s'inspire de cette grande idée ; qu'elle se montre, dans l'accomplissement de son devoir social, tout amicale et bonne.

Si vous voulez convaincre des égaux, soyez fraternels, et soyez-le avec plus de soin encore si vous vous adressez à de plus ignorants et de plus pauvres que vous.

Soyez fraternels et ne changez pas votre vêtement et votre langage ordinaire, pour paraître dans une réunion populaire ou pour vous entretenir avec un ouvrier, car ces prétendues simplicités ne sont que des formes d'un mépris déguisé. N'ayez pas une façon insolente d'être riche, mais n'ayez pas peur non plus de votre richesse, si elle est honnête, et ne laissez pas votre automobile au tournant de la rue ; mais prenez la première vitesse, et entrez sur vos pneus ralentis.

Soyez fraternels et, dans le bien que vous essayerez de faire, ne diminuez pas

la vérité, ou ne la cachez pas, car si on vous accueille sans elle qu'aurez-vous fait d'utile ? Ne tenez donc pas, inconsciemment, un langage de candidats, n'excitez pas les hommes sur le nombre de leurs droits, mais parlez-leur un peu et même beaucoup de leurs devoirs ; n'ayez pas peur de nommer l'irremplaçable charité, d'insister sur l'équité et sur l'autorité.

Soyez fraternels, et comprenant toute la grandeur de ceux auxquels vous vous adressez, ne limitez pas leur attention aux seules questions d'économie politique aux salaires et aux assurances, à la mutualité et aux syndicats, mais glorifiez-les quelquefois, en les traitant comme des âmes supérieures à tout cela. Comprenez et faites-leur comprendre que le monde, au fond, n'est désespéré et désordonné que d'avoir perdu Dieu.

Vous aurez alors, Messieurs, rempli votre rôle social, ayant été assez renommés dans votre profession pour être écoutés, assez jeunes de vraie jeunesse pour ne pas douter, assez fraternels pour être entendus.

◀ ÉLÉVATION ▶

Monarque des éthers, ô grand Faiseur de mondes,
Pauvre Martyrisé du mont des Oliviers ;
Créateur des forêts, des enfers et des ondes,
Voici d'humbles pécheurs prosternés à tes pieds.

∴

Car nous sommes venus jusqu'aux saints Tabernacles
Pour invoquer ton Nom, implorer ton secours,
Et demander qu'au Ciel Tu fasses des miracles
Pour ceux qui dans ces lieux à Toi seul ont recours.

∴

Oui ! Vois les égarés, qui viennent, par centaines,
Te demander pardon des mauvais actes faits :
Dissipe en nous le mal, les desolantes haines,
Et remets dans nos cœurs la salutaire Paix.

∴

Protecteur des mortels qui savent tes prières,
Grands poèmes d'amour aux elans rédempteurs,
Veille sur Tes enfants, fais qu'ils vivent en frères,
Puisqu'en Eternité toutes âmes sont sœurs.

E. H. GILLEYWYENS.



Histoire des croyances

superstitions, mœurs, usages et coutumes
selon le plan du Décalogue.

Nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs l'un des ouvrages les plus consciencieux, les plus documentés, qui aient paru depuis cent ans. Son ensemble absolument complet présente la plus précieuse des contributions à l'étude des institutions humaines à travers les âges. Dire ce qu'il a coûté de temps et d'argent à son auteur, nous ne le pourrions pas ; pour faire la lumière complète sur tant de points obscurs jusqu'ici, il n'a voulu que des documents de toute première main, et chacun sait ce qu'il en coûte pour se les procurer.

Du plan de l'auteur, nous ne dirons qu'un mot : grouper tant de recherches autour des dix préceptes du Décalogue était le meilleur moyen de les présenter avantageusement au lecteur comme un admirable sommaire des connaissances et des documents sur la matière.

Après avoir dit que le style de l'ouvrage est à la fois élégant et châtié, nous pourrions entrer dans les détails de l'œuvre.

*
* *

Le livre premier se rattache au premier commandement, et poursuit l'idée de Dieu à travers tous les temps et dans toutes les nations. Après un rapide coup d'œil sur le naturisme, l'animisme, le fétichisme et l'idolâtrie, l'auteur nous décrit les multiples croyances des peuples sauvages au surnaturel.

Ici se place la fameuse question des anthropothèques, qui a fait répandre des flots d'encre depuis Hæckel. Que de théories n'a-t-on pas échafaudées péniblement, pour en arriver à chasser du monde l'idée de Dieu. Malheureusement, la science, elle aussi, s'est emparée de la question, et tout cet édifice d'absurdités et d'hypothèses embarrassées s'est écroulé comme neige au soleil. Carl Vogt lui-

même, positiviste avéré, partant peu suspect de cléricisme, les a magistralement réfutées dans ses articles sur les *Dogmes de la Science*.

Notre auteur se pose aussi ces questions : Y a-t-il des peuples dépourvus de notions spiritualistes ? Existe-t-il des sauvages professant l'athéisme collectif ? Une argumentation serrée conclut à la nécessité de l'intervention divine.

Il nous fait part également de ses patientes recherches sur les amulettes, les talismans, les gris-gris, et il passe de là au fétichisme, qu'il examine dans ses différentes manifestations : culte des esprits, manitous, totems, sorciers médecins, etc. Enfin, quelques détails curieux et inédits sur certaines peuplades en particulier, notamment les Caraïbes, les Malgaches, les Finnois, etc.

Nous devons forcément nous borner : l'examen de chaque page mériterait autant de fascicules ; nous nous contenterons donc de passer en revue les grandes lignes.

Toujours au livre I^{er} : l'auteur examine dans le détail les croyances des races inférieures concernant le Grand-Esprit ; ce chapitre nous initie au rôle du symbolisme dans la religion des non-civilisés, aux rites religieux des Peaux-Rouges, des nègres, des Polynésiens, et à la pratique du tatouage chez ces peuples.

Nous en arrivons naturellement à la prière et à ses diverses formes, dans l'antiquité d'abord, dans les religions actuelles ensuite. Un chapitre spécial est réservé aux modalités de l'adoration et de la prière dans la religion chrétienne.

Comme corollaire, une enquête minutieuse et approfondie sur les superstitions : astrologues, devins, magiciens, sorciers, etc.

*
* *

Abordons le livre deuxième, consacré au serment, au vœu, au blasphème.

Voici d'abord une intéressante étude sur le serment dans les sociétés anciennes, où M. Nicolay nous indique la nature du serment et en précise les diverses

formes politiques, judiciaires, professionnelles, etc. Un des plus curieux textes connus est assurément le fameux *serment de Strasbourg*, que prêta Louis le Germanique à son frère Charles le Chauve, en 842 : *Pro Deo amur*, etc.

Le cérémonial du serment fait l'objet d'un chapitre spécial, abondant en renseignements curieux et absolument inédits. L'auteur, à ce propos, remet au point une question historique longuement controversée, à savoir l'envahissement des juridictions ecclésiastiques au moyen âge ; ses arguments font bonne justice des lieux communs si souvent ressassés par les ennemis de l'Eglise.

Quelques particularités intéressantes sur le vœu et le blasphème terminent le livre. Les temps anciens, le moyen âge, le monde moderne ont tour à tour pris des engagements au pied des autels. Très intéressantes surtout les pages relatives aux vœux monastiques.

Quand au blasphème, que nos aïeux appelaient *vilain serment*, l'auteur s'attache tout particulièrement aux pénalités qu'il provoquait jadis, la marque au fer chaud, par exemple. Pour ne citer que quelques noms, rappelons les sévères réglementations formulées par Louis IX, Louis XII, François I^{er} et Louis XIII contre les blasphémateurs. Singulière contradiction... : Voltaire, l'athée par excellence, sollicitait, le 16 août 1730, l'embastillement d'une personne qu'il accusait d'avoir « blasphémé le saint nom de Dieu ».

*
* *

Le livre troisième s'occupe des fêtes et traditions religieuses à toutes les époques de l'histoire, chez les peuples non chrétiens d'abord, depuis l'ère chrétienne ensuite.

L'origine religieuse des fêtes populaires ne saurait être contestée : cela est vrai même pour les plus profanes qui, chez les païens comme chez les chrétiens, sont des réjouissances dégénérées, qui avaient été pieuses au début.

En effet, hymnes, prières, holocaustes, figurations, processions et mystères, furent les premiers modes de démonstrations collectives dont toutes les sociétés ressentirent le besoin, pour rendre un culte public, mais austère, aux objets de leurs croyances. Bientôt le désir d'organiser des cérémonies *intéressantes* pour attirer des adeptes plus ou moins fervents, suggéra une mise en scène relativement luxueuse et des divertissements susceptibles d'être goûtés même des moins zélés.

Les solennités religieuses furent donc accompagnées ou suivies d'amusements, servant d'intermèdes ou d'accessoires, avec lesquels elles se confondirent souvent, et dont la licence fut poussée parfois jusqu'au scandale. La gaieté est en effet contagieuse, et quand elle est mise en commun, elle s'additionne facilement au point de dépasser toute mesure.

Ainsi s'expliquent certaines fêtes exclusivement profanes qui cependant, à l'origine, ont été empreintes d'un caractère sacré.

La plupart des réjouissances, en Egypte, rappelaient un épisode de la vie des dieux ; les plus célèbres sont les fêtes du bœuf Apis et les illuminations de la journée des Lampes ardentes. Les fêtes chaldéennes et perses, au témoignage des inscriptions cunéiformes, étaient aussi réglées d'après les croyances religieuses.

Comment oublier les fêtes sanguinaires de la Phénicie et le culte du sinistre Moloch ?

Les fêtes des Hébreux avaient essentiellement un caractère religieux ; les trois plus grandes dates étaient : la Pâque, la Pentecôte, la fête des Tabernacles.

En Grèce, les cinquante ou soixante réjouissances publiques étaient uniquement religieuses, et célébrées surtout par des processions où se chantaient des hymnes de circonstance, et par la représentation théâtrale des légendes qu'on voulait rappeler. Comme celles des Grecs,

les fêtes des Romains étaient appropriées aux idées religieuses que leurs premiers législateurs voulaient faire prévaloir.

Pour l'Inde védique, les fêtes nous sont indiquées dans l'Aitareya Brahmana ; les principales étaient : la fête des Saintes Rivières, la procession de Jaggernat, les fêtes militaires du Dassara. Chez les Chinois, quelques fêtes sont restées célèbres : celle du Labourage, accompagnée de jeûnes et de prières ; celle des Lanternes, qui remonte, en Chine et au Japon, aux rois de la première dynastie.

Les Musulmans ont leur fête du Chameau, le Ramadan, la fête du Prophète. Les anciens Mexicains avaient des réjouissances tantôt sanglantes, tantôt simplement lustrales, en l'honneur de Tescatliputza.

Voilà pour les peuples anciens. Depuis l'ère chrétienne, les fêtes populaires n'ont guère varié, et elles empruntent l'ordre chronologique du calendrier : le premier de l'an et les étrennes ; le jour des Rois avec son gâteau traditionnel ; le mardi-gras et la mi-carême, avec leurs cortèges carnavalesques ; la fête des Rameaux et les cérémonies de la Semaine sainte ; les fêtes pascales ; les poissons d'avril ; les feux de la Saint-Jean ; la commémoration des Morts ; la Saint-Nicolas, si goûtée des petits ; Noël avec son arbre vert : autant de réjouissances et de traditions populaires dont les origines méritent d'être étudiées. M. Nicolay s'est largement dépensé à cette étude, toute de détails, et nous engageons vivement nos lecteurs à lire les pages charmantes à la fois et instructives que lui ont inspirées ses recherches méticuleuses dans les coutumiers des peuples.

Un dernier chapitre nous apprend les multiples manifestations du repos dominical chez les différents peuples : solennités religieuses d'abord, divertissements profanes ensuite. Une fois de plus, nous devons conclure à l'absolue nécessité du repos du septième jour, tant au point de

vue physique et intellectuel qu'à celui des nécessités imprescriptibles de l'âme.

(Reproduction interdite). (A suivre.)

FR. DUFOUR.

Une terrible Nuit

RÉCIT DE VOYAGE A LA MARTINIQUE

Il y a de cela vingt ans, je venais de finir mon congé, et au lieu de retourner au pays, où je n'avais plus de famille, j'avais demandé à entrer dans la gendarmerie.

On m'incorpora dans la gendarmerie coloniale et je fus envoyé à la Martinique, ce qui ne me déplaisait pas, vu qu'on m'avait assuré que c'était un magnifique pays et que la vie était agréable.

Quand je débarquai à Fort-de-France, le premier mot que me dirent les camarades fut : « Prends garde au serpent ».

Et ils n'avaient pas tort.

Figurez-vous qu'il y en a partout, jusque dans les maisons, jusque dans les chambres ; à la campagne, on ne peut pas réparer un parquet sans en trouver une demi-douzaine, qui sont entrés là quand ils étaient tout petits, et qui s'y sont tellement engraisés à se nourrir de rats et de souris qu'ils ne savent plus sortir.

On ne peut pas s'étendre sur l'herbe sans craindre de s'asseoir sur l'un d'eux, on ne peut pas grimper à un arbre pour avoir un coco ou un mango sans s'exposer à rencontrer un de ces oiseaux dans les branches. Ils nagent dans l'eau, s'élancent en l'air comme des flèches et vous menacent à tous moments, en tout lieu, si bien qu'il meurt dans cette petite île plus de 100 personnes par an de la piqûre du serpent sur une population de 100.000 âmes environ.

La morsure vous tue aussi bien et aussi raide qu'une balle de pistolet, de sorte que si cela vous arrive, vous pouvez économiser la visite du médecin, vous en avez tout au plus pour quelques

heures, quand vous n'êtes pas mort de peur avant.

Les premiers jours, je faisais l'incrédule, croyant que les camarades voulaient se moquer de moi, et je riais fort quand ils me racontaient qu'un gendarme, en mettant sa botte d'ordonnance, avait été piqué par un serpent qui s'y était réfugié pendant la nuit, et qu'un autre jour, un habitant, en ouvrant un tiroir de sa commode pour y prendre une cravate, avait trouvé un serpent mère avec plus de cent petits qui s'y étaient installés ; je vis trop tôt que ce n'étaient pas là des contes fait à plaisir pour épouvanter les nouveaux-venus.

Il y avait quinze jours environ que j'étais arrivé, lorsque je reçus l'ordre de partir avec un brigadier pour faire une tournée dans l'intérieur de l'île. On avait commis quelques vols en ville, et nous devions aller fouiller un peu les cases des nègres qui vivent dans les mornes.

Nous partîmes de Fort-de-France le matin à cinq heures, pour éviter la trop grande chaleur. Nous devions suivre une route qu'on appelle le chemin de la « Trace, » coucher au poste des « Deux Choux, » ainsi nommé à cause de deux grands choux palmistes qu'on aperçoit au loin dans la montagne, et revenir le lendemain.

Au moment du départ, l'on m'avait fait encore quelques plaisanteries sur les serpents, et j'en avais ri comme d'habitude. Nous avions de bons chevaux, le temps était superbe ; c'était une véritable partie de plaisir de voyager ainsi, d'abord au milieu des champs de cannes qui commençaient à mûrir, puis bientôt au milieu des bois qui faisaient comme un berceau sur notre tête.

Vers dix heures, la chaleur devenant trop forte et nos chevaux commençant à se fatiguer, le brigadier se dirigea vers une habitation qu'on apercevait à un petit kilomètre de la route. C'était le moment de la récolte ; on coupait les cannes, on les portait au moulin qui les écrasait, on faisait bouillir l'eau qu'elles avaient ainsi

donnée, et après trois ou quatre ébullitions on avait du sucre. Toute la maison était en fête, car la récolte s'annonçait bien, et nous fûmes reçus à merveille.

Mais il n'y a pas si bonne compagnie que l'on ne quitte, comme dit le brigadier. Vers quatre heures, nous avions encore 2 heures de route et nous voulions être rendus au poste avant la nuit, qui arrive tous les jours à six heures dans ce pays-là.

Avant notre départ, le propriétaire voulut absolument nous faire goûter du vin de canne ; c'est le jus qui n'a encore bouilli qu'une fois, et les naturels du pays trouvent que c'est un vrai régal ; libre à eux. Des goûts et des couleurs...

Toujours est-il que nous suivîmes le planteur à la sucrerie ; le sol était jonché de cannes écrasées sur lesquelles on glissait en marchant.

— Range donc un peu cette « bagasse », dit le maître à un nègre, qui s'empressa d'aller prendre un râteau accroché au mur.

Je ne sais comment il fit son compte, mais l'instrument lui échappa de la main et tomba entre la muraille et une rangée de futailles vides destinées à être remplies du sucre que l'on préparait.

Le malheureux passa le bras entre deux tonneaux pour reprendre son râteau, mais aussitôt un cri rauque et effrayant sortit de sa poitrine.

— Serpent ! s'écria-t-il.

Et tombant assis sur un monceau de cannes, il nous montra son bras où deux piqûres, un peu au-dessus de la saignée, laissaient échapper deux minces filets de sang.

On s'empressa autour de lui, on courut à la pharmacie, on essaya de cautériser la plaie : tout fut inutile ; la morsure était tombée sur une veine et le venin s'était répandu dans le corps en rien de temps.

Lorsqu'une heure après nous montâmes à cheval, le pauvre diable était déjà mort.

Nous prîmes le galop pour rattraper le temps perdu ; heureusement que la lune était dans son plein, et comme dans ces pays-là les clairs de lune valent le jour, nous arrivâmes sans encombre au poste des Deux-Choux.

On appelle ça un poste, c'est une façon de parler ; c'était tout simplement une espèce de hangar ouvert à tous les vents, aussi bien pour les hommes que pour les chevaux.

Une petite case en bois servait au maréchal-des-logis qui commandait. La cuisine se faisait sur des briques, à la belle étoile.

Mais je n'avais pas le cœur à souper, la mort du pauvre nègre m'avait bouleversé, et tout le long de la route le moindre bruit dans l'herbe, le plus léger frémissement dans les feuilles me faisaient tressaillir.

J'eus de la peine de m'endormir, et quoique je me fusse couché le premier, j'étais encore à me tourner et à me retourner sur le lit de camp, que les camarades ronflaient depuis longtemps ; je crois bien que j'avais un peu de fièvre, et à chaque instant je me réveillais en sursaut : je voyais des serpents partout.

Enfin, vers minuit, je sentis le sommeil qui venait pour de bon ; mais mieux eût valu rester éveillé. Un cauchemar épouvantable m'oppressait : je rêvais qu'un énorme serpent s'était introduit dans le poste, qu'il avait rampé jusque près de moi, et qu'attiré par la chaleur il s'était blotti sur moi. Je le sentais sur ma poitrine, enroulé sur lui-même, « lové », comme on dit dans les colonies, c'est-à-dire prêt à s'élancer. Je n'osais bouger, et cependant ce poids m'étouffait.

Il y eut même un moment où ce sentiment de suffocation fut si fort que je m'éveillai.

Que le bon Dieu vous préserve d'un semblable réveil !

Ce n'était pas un rêve : le serpent était là, sur ma couverture ; un mouvement que j'avais fait en ouvrant les yeux l'avait

sans doute réveillé lui-même, car sa tête s'était soulevée un peu au-dessus de la spirale formée par le corps, et elle se balançait de droite à gauche, comme si elle cherchait l'ennemi qui l'avait dérangé. La lune l'éclairait en plein, et je distinguais les yeux du reptile. Il y eut un moment où ses yeux noirs s'arrêtèrent sur les miens ; rien ne pourra rendre l'horreur de cette sensation. Enfin la tête se détourna, et, après quelques oscillations, finit par s'abaisser sur la masse du corps, et resta immobile en face de mon visage.

Combien de temps restai-je ainsi les yeux ouverts, sans oser, sans pouvoir bouger ou crier ? Je ne sais, mais au point du jour le serpent commença à remuer ; je le sentis qui s'étirait et, se déroulant tout doucement, il sortit du poste.

Je sautai à terre, je saisis mon fusil au ratelier, et visant l'animal qui rampait lentement sur la route, je fis feu. Le monstre bondit sur le coup, puis retomba immobile.

Les camarades réveillés s'approchèrent, le serpent était mort, et j'étais tombé évanoui.

Quand je revins à moi et que je me regardai dans un miroir, je crus qu'on m'avait mis de la farine sur la tête comme on a coutume de faire à ceux qui ont reçu un coup de soleil.

J'avais les cheveux tout blancs.

X...

BULLETIN POLITIQUE

du 15 juin au 15 juillet 1902

JUIN

Le grand événement — et le seul — qui a marqué la seconde quinzaine de juin, c'est l'ajournement du couronnement du Roi d'Angleterre, par suite de la maladie grave d'Edouard VII. Il semble que Dieu n'ait pas voulu, au lendemain

de l'humiliation des Boers, permettre l'exaltation du vainqueur.

Le couronnement d'Edouard VII avait été fixé à la fin de juin. Toutes les missions étrangères étaient arrivées à Londres, et le peuple anglais, se départissant de son flegme habituel pour afficher un indescriptible enthousiasme, s'apprêtait aux grandes cérémonies toutes proches, quand de Buckingham-Palace, où se trouvait réunie la famille royale, on annonce la maladie du Roi et la remise du couronnement à une date indéterminée. Les médecins déclarent Edouard VII atteint de pérityphlite, et jugent nécessaire une opération. Pendant quelques jours, l'Angleterre reste plongée dans la plus poignante anxiété ; de tous côtés, des prières publiques sont décrétées pour la prompte guérison du Pacificateur de l'Afrique du Sud ; de tous pays, des témoignages de sympathie sont adressés à la toute gracieuse reine Alexandra et à la famille royale. Enfin, on proclame des bulletins rassurants sur la santé du Roi : l'opération réussit à souhait, et le 28, les médecins déclarent Edouard VII hors de danger. *God save the King.*

En FRANCE, où la Chambre a repris ses travaux, M. Mirman, député, interpelle sur l'affaire Humbert-Crawford, qui continue à défrayer les chroniques françaises et étrangères. Et les députés — les bons apôtres — adoptent un ordre du jour de confiance dans le Gouvernement pour « poursuivre les culpabilités dans l'affaire et lui donner les suites judiciaires qu'elle comporte » (!) Voilà un ordre du jour qui a dû réjouir les Humbert et autres Daurignac en villégiature à Corfou... ou ailleurs.

Il nous reste à signaler encore : En ESPAGNE, vers le 16, des grèves assez importantes à Xérès et à Madrid ; dans le GRAND-DUCHÉ-DE-LUXEMBOURG on constate un revirement dans les esprits en faveur des anticatholiques. En SAXE, l'avènement au trône royal du prince Georges. En SUÈDE, une crise ministérielle rapidement dénouée.

NÉCROLOGIE : le 16, M^{sr} Jauffret, évêque de Bayonne ; le 19, le roi de Saxe, Albert 1^{er}.

JUILLET

A peine le Roi d'Angleterre était-il entré en convalescence, que de nouveaux événements sensationnels surviennent dans le Royaume-Uni. Le premier ministre, lord Salisbury, remet sa démission, ainsi que le chancelier de l'Échiquier, sir Michael Hichx-Beach. Depuis longtemps déjà, le marquis de Salisbury cherchait le moment favorable pour se désister de ses fonctions ministérielles et l'heureuse issue de la guerre du Transvaal la lui a fournie. Edouard VII accepte la démission de son premier ministre, et choisit pour le remplacer, sir Arthur Balfour, neveu du ministre démissionnaire. Quant au nouveau ministre des finances — en même temps que chancelier de l'Échiquier, ce pourrait être, s'il faut en croire certains journaux bien renseignés, sir Joe Chamberlain. Cette nomination pourrait avoir d'importantes conséquences — dont nous n'apprécierons pas ici le caractère — sur la situation économique de l'Angleterre. Ces remaniements ministériels ne feront toutefois pas retarder l'époque du couronnement fixé au 9 août.

En BELGIQUE, le prince et la princesse Albert font leur joyeuse entrée dans les bonnes villes de Bruges, Ostende et Mons, où ils reçoivent un accueil sincèrement enthousiaste ; notons aussi, le 9, un écho des événements d'avril : l'attentat à la dynamite contre la demeure de M. Boursier, bourgmestre de Manage.

En FRANCE, le ministère Combes commence à réaliser pratiquement sa politique de laïcisation à outrance. De violents incidents éclatent à la Chambre à propos de la fermeture des écoles congréganistes, mais n'aboutissent à aucun résultat appréciable. De plus, une rumeur court, qui tendrait à faire croire au peu de vitalité du nouveau cabinet : la démission pro-

vable de M. Camille Pelletan, le ministre de la marine dont l'hydrophobie est devenue proverbiale.

MARCEL HARYS.

Petite mosaïque littéraire

—:—
 Quelle es-tu, dis-le moi, si pauvrement vêtue ?
 — Je suis Religion fille de Dieu connue.
 — Pourquoi l'habit as-tu d'une si pauvre laine ?
 — Pour ce que je méprise une richesse vaine.
 — Quel livre portes-tu ? — Les lois de Dieu mon [père,
 Où de ses testaments est compris le mystère.
 — A quelle fin es-tu de ces ailes pourvue ?
 — J'apprends l'homme à voler au-dessus de la [nue.
 — Pourquoi si rayonnante es-tu de belles flam- [mes ?
 — Les ténèbres je chasse au loin des saintes âmes,
 — Pourquoi ce mors de bride ? — Afin que par [contrainte
 J'arrête la fureur de l'âme en douce crainte.
 — Et pourquoi sous tes pieds foules-tu la mort [blème ?
 — A raison que je suis la mort de la mort même.
 VAUQUELIN DE LA FRESNAYE. (1536-1606.)

Chronique Scientifique

Le Carborandum

Quand M. Tesla vint faire en France des expériences retentissantes sur les courants électriques de grande fréquence et de haute tension, il porta à l'incandescence, au lieu de charbons ordinaires, un corps inconnu et offrant un caractère réfractaire très remarquable, que son inventeur désigna sous le nom de *carborandum*. On est resté assez longtemps sans savoir au juste ce qu'était le carborandum. M. Acheson, auquel on le doit, nous a révélé sa composition, son mode de fabrication et ses propriétés, qui sont très dignes de fixer l'attention des industriels. Le carborandum est non seulement le corps le moins fusible que nous connaissions, mais c'est le plus dur. De

sorte qu'il remplace l'émeri, le corindon et même la poussière de diamant dans les opérations si nombreuses de meulage, repassage, polissage et taille des pierres précieuses. Le carborandum est formé sous l'influence du courant électrique, atome pour atome, de carbone et de silicium. On l'obtient bien aisément en introduisant un mélange intime de charbon et de sable dans une boîte formée de briques ; de chacune des extrémités de la boîte sortent des baguettes de charbon qui traversent le mélange. On fait passer à travers les baguettes, comme dans le four électrique, un courant suffisant pour que la masse fonde et détermine la réduction de la silice et la combinaison du silicium avec le carbone. On obtient une variété de siliciure, et l'on sait par les recherches de M. Moissan que les siliciures sont souvent plus durs et plus résistants que le diamant. La substance retirée du four consiste en une masse de cendre poreuse constituée par des cristaux microscopiques. Cette masse est lavée, reprise par un acide, séchée, et les cristaux triés, d'après leur grosseur.

La première application du carborandum a été faite à la taille et au polissage du diamant ; on ne croyait pas à l'efficacité du nouveau composé ; cependant il taille bien le diamant. Depuis, on en a fait des meules, des pierres à repasser. Le prix du carborandum est descendu de 25 francs à 12 francs le kilog. La Carborandum Company, fondée en 1891, a porté sa fabrication à plus de 200 kilog. par jour. C'est assez dire qu'on commence, en Amérique, à comprendre la valeur pratique du carborandum. En France, c'est à peine si les physiciens le connaissent de nom.



ROLLAND

OU

LES AVENTURES D'UN BRAVE

PAR

J.-B. De Laval

OFFICIER DE CAVALERIE

(Suite.)

Après vingt jours de coups de jarrets, j'arrivai à Grenoble... J'étais au 8^e bataillon de chasseurs de Vincennes, un fameux corps tout de même, sans humilier les autres toutefois. Il y avait là de francs lurons qui avaient roulé leur bosse et de bons zigues qui n'avaient pas la plaisanterie difficile. Dès mon arrivée je leur rinçai le bec à tous, avec quelques bonnes bouteilles de schnick, — faut bien payer la bienvenue, n'est-ce pas ? — Ça leur alla droit au cœur, comme de juste : le lendemain tous étaient mes amis à la chambrée ; le vieux du coin, un brisquart à trois étages, ne voulut laisser à personne le soin de dresser le *poulet* ; il se chargea *rondo* de mon éducation : en deux temps trois mouvements, il me livra le secret de *l'asticot* et me donna la grande manière de me servir du tripoli, fils de la gloire. — Au bout de quelques jours, j'étais passé maître. A la première parade j'étais reluisant comme un soleil : j'aurais voulu que tout mon village pût me voir. Le soir même, mon camarade de lit me dit : « Rolland, je suis content de toi. » Je faillis en crever d'orgueil. — Je n'étais plus à partir de ce moment un *blaireau*, un bleu sous le ventre, je maniais déjà proprement la clarinette à la manœuvre ; au gymnase je me balançais agréablement accroché au trapèze, et à la salle, je me fendais à fond et prenais vivement le contre de quarte. Ce n'est pas pour me vanter, mais je commençais à avoir le chic. J'avais pour lors le droit de me mêler à la conversation. — L'on parlait beaucoup alors des Arabes, qui donnaient beaucoup de *tintoin* aux cama-

rades. Un jour on disait : « Abd-el-Kader est pincé. » Va te faire fiche, le lendemain on apprenait qu'il avait filé. C'était une anguille que ce Bédouin-là ; il jouait à cache-cache avec les Français, mais à bons coups de fusil et de yatagan, le gredin, et ses surprises étaient toujours rouges de sang.

bile pendant que les autres se cogent. » Pendant que je raisonnais ainsi et que je cherchais l'occasion de filer, voilà-t'y pas que la fièvre m'empoigne. Je voulais résister ; mais va-t'en te battre avec la maladie. — Je capitule comme un capon et j'entre à l'hôpital comme un vrai clampin ; c'était du propre. Heureuse-



ROLLAND AGÉ DE 80 ANS

CHAPITRE IV

ROLLAND CONTINUE L'HISTOIRE DE SES
PREMIÈRES ARMES

Un jour je me dis : « Rolland, mon ami, il faut aller jouer à ce jeu-là, c'est bon, allons-y : c'est trop bête de rester immo-

ment le major vit à ma mine que je n'étais pas un carottier et il me soigna comme un bon ; d'un autre côté, les religieuses m'ayant aperçu faisant le signe de la croix, me dorlotèrent comme un poupon. Ces religieuses, c'étaient des cornettes ; vous savez, mes camarades,

des cornettes du bon Dieu, avec ce sourire que nous autres soldats nous retrouvons, quand la souffrance arrive, et qui nous rappelle le sourire de celles que nous avons laissées au pays, de ces cornettes enfin pour lesquelles, vous et moi, nous nous ferions couper en quatre, en morceaux et hacher comme chair à pâté. Faudrait pas qu'on les asticote, les petites mères ?...

J'étais donc pouponné comme le cantinier de l'état-major, et au bout d'un petit mois je commençais à secouer mes plumes. — Tout à coup le bruit m'arrive qu'un détachement va partir pour le pays des torgnoles; je devais en être, mais je suis dedans. « Faut sortir et au plus vite, que je me dis. » Je ne perds pas de temps : le lendemain je présente mon billet pour qu'on m'expédie. Le major fait la grimace, les bonnes Sœurs font la moue. « Vous n'êtes pas assez fort, » me dit le docteur de sa plus grosse voix ; « il vous faut rester quelques jours encore. » « Vous êtes bien trop faible, » me chantent en musique et en chœur les voix flûtées de ces bonnes sœurs de charité ; « restez, nous vous soignerons bien. » Ah ! ouiche, que je me dis, — à part moi, s'entend, — pas de ça, les camarades auraient filé. J'insiste, je leur prouve que je suis fort comme un Turc, et l'on m'ouvre enfin les portes ; quel bonheur !
(A suivre).

Carnet musical

I. — Les Concerts.

Le **Waux-Hall**, malgré l'inclémence relative de nos soirées de juillet, a maintenu son bon renom de *music-palace* ; chaque soir, une foule élégante s'y donne rendez-vous pour applaudir le superbe orchestre de la Monnaie. Nous avons dit et nous tenons à répéter que la plus grande part de ce succès revient à l'éminent chef d'orchestre qu'est M. Sylvain

Dupuis. Le choix délicat des programmes, aussi bien que l'exécution magnifiquement stylée des morceaux lui a valu de nombreuses et enthousiastes ovations, auxquelles nous nous associons pour notre humble part.

Parmi les beaux concerts du mois, il convient de citer le grand concert Wagner, organisé à l'occasion de l'inauguration de l'éclairage électrique dans les jardins du Waux-Hall. Rappeler ce programme en dira plus que les plus longs éloges :

Première partie :

1. *Le Vaisseau-fantôme*, ouverture.
2. *Siegfried-Idyll*.
3. *Les Murmures de la forêt*.
4. *Huldigungs-marsch*.

Deuxième partie :

1. *Tannhäuser*, ouverture.
2. *Tristan et Iseult*.
3. *Les Maîtres chanteurs*, fragments.
4. *Chevauchée des Walkyries*.

L'exécution impeccable d'un pareil programme devait satisfaire les plus exigeants amateurs de musique classique ; aussi le public choisi qui assistait à cette fête a-t-il témoigné, par de vibrants applaudissements, son enthousiasme pour le maître qui nous avait procuré semblable régal musical. Le *Tannhäuser* et les *Walkyries* ont surtout été largement applaudis : c'était justice.

Parmi les artistes entendus aux autres concerts extraordinaires, nous citerons M. SWOLFS, ténor des concerts du Conservatoire de Bruxelles; M. GIETZEN, altiste; M^{lle} Alice VERNEUIL, cantatrice ; M^{lle} Fernande RAMACKERS, cantatrice ; M^{me} BASTIEN, du théâtre royal de la Monnaie; M. DE BACKER, baryton ; M. Lucien HEIMER, ténor, du théâtre royal de la Monnaie, qui nous a donné un air d'*Iphigénie en Tauride* (Gluck) et un air de la *Reine de Saba* (Gounod); M^{lle} STRASY et M. IMBERT DE LA TOUR, tous deux aussi de la Monnaie.

II. — Communiqués.

Fédération des sociétés chorales. — Le premier congrès de la Fédération des sociétés chorales de la Belgique a été tenu à Gand, sous les auspices de la Société royale des Mélomanes. Après une réception à la gare, un cortège a conduit tous les congressistes à l'Hôtel de Ville, où M. Boddaert, échevin des Beaux-Arts, leur a souhaité la bienvenue.

La première séance du congrès, consacrée à la vérification des pouvoirs des délégués, a été ouverte à 3 heures, au local des Mélomanes.

La Fédération est divisée en trois groupes : les deux Flandres et Anvers, le Brabant et le Hainaut, Namur, Limbourg, Liège et Luxembourg.

Chaque groupe a élu dix délégués, qui constituent le comité général.

Ont été élus ensuite : Président, M. Paul Van Zantvoorde, président des Mélomanes ; vice-présidents, MM. L. Fraigneux, de la Légia de Liège, et Wittebols, des Artisans Réunis de Bruxelles ; secrétaire-général, M. Meunier, des Disciples de Grisar, et trésorier, M. De Riese, des Artisans de Bruxelles.

Sont délégués pour les différents groupes :

Région Flandres-Anvers : MM. Casteel, de la Société Vooruit, de Saint-Nicolas ; Goethals, Welgezinde, d'Ecclou ; Lepage, Madrigal, d'Anvers ; Maréchal, Choral Mixte, de Bruges ; Meunier, Disciples de Grisar, d'Anvers ; Nobels, l'Aurore, de Malines ; Priem, Mélomanes, de Gand ; Van de Wynckel, Pepita, id. ; Van Zantvoorde, Mélomanes, id. ; Van der Haeghen, id.

Région Liège-Namur, etc. : MM. Fléchet, de la Société La Concorde, de Verviers ; Fraigneux, La Légia ; Herla, Emulation, de Verviers ; Hottermans, La Musicale, de Dison ; Keppenne, Disciples de Grétry ; Rémy, La Légia ; Van Schoor, Les Bardes de la Meuse, de Namur ; Wilmotte, Les Amateurs, de

Huy ; Weisen, Disciples de Mozart, de Liège.

Région Brabant-Hainaut : MM. De Beefe, Artisans Réunis, de Bruxelles ; Allar, Echo du Peuple, de Bruxelles ; Bischoff, Choral Mixte, de Bruxelles ; Delvaux, Mélomanes, de Molenbeek ; Gaignaux, Orphéon, de Bruxelles ; Verhulst, Réunion Lyrique, de Saint-Gilles ; Wittebols, Artisans Réunis, de Bruxelles ; L'Hoër, Emulation, de La Louvière ; Hancourt, Union Chorale, de Jemmapes ; Thauvoye, Union Chorale, de Pâturages.

*
**

Bruges

La *Scola Cantorum* donnera à Bruges, les 7, 8, 9 et 10 août, des Assises musicales très importantes, qui s'annoncent comme devant avoir une portée musicale religieuse considérable en Belgique. Les chanteurs de Saint-Gervais, les solistes de la *Scola*, l'orchestre et les chœurs du Conservatoire de Bruges, prendront part à ces fêtes où seront exécutées un choix des plus belles œuvres religieuses d'église et de concert, notamment la messe à cinq voix d'Edgard Tinel et la *Rédemption* de César Franck. Nous ne doutons pas que cette belle manifestation musicale, se rencontrant avec la superbe exposition des maîtres primitifs flamands et avec le XVI^e Congrès de la Fédération archéologique et artistique de Belgique, ne soit un attrait de plus pour attirer la foule des dilettanti dans l'antique et curieuse cité flamande.

Pour l'envoi de programmes et tous renseignements, s'adresser à M. de Brouwer, secrétaire des fêtes, 24, rue des Baudets, à Bruges, ou à la *Scola Cantorum*, 269, rue Saint-Jacques, à Paris.

*
**

M^{me} Emma Birner, la cantatrice dont les concerts historiques de chant firent sensation cet hiver, ouvrira le 1^{er} octobre prochain, en son domicile, rue de l'Amazonie, 28 (Quartier-Louise), un cours de

chant pour les jeunes filles qui se destinent à la carrière artistique.

Elle y adjointra : 1^o Un cours de diction française et d'interprétation du répertoire (opéra et opéra comique), qui sera confié à M. A. Vermandele, professeur au Conservatoire de Bruxelles; 2^o un cours de solfège et de lecture musicale qui sera donné par M. Ed. Cremers.

Répertoire classique et moderne de concert et de théâtre.

Pour tous renseignements, s'adresser 28, rue de l'Amazonc (le samedi de 11 1/2 à 1 1/2 heures), où l'on peut s'inscrire dès à présent.

FR. DUFOUR.

Memento culinaire

Dîner de famille

EN MAIGRE

Soupe au potiron et au lait.
Coquilles Saint-Jacques à la tartare.
Œufs à l'aurore.
Cabillaud sauce hollandaise.
Concombres à l'huile
Tartelettes aux fraises.

EN GRAS

Potage aux quenelles.
Mayonnaise de volaille.
Gigot d'agneau au cresson.
Epinards à la crème.
Croissants aux amandes.

Coquilles Saint-Jacques à la tartare.

— Choisir de belles coquilles, les vider, les laver, brosser et essuyer avec soin. Garnir ensuite le fond avec du cresson alénois, sur lequel on place les chairs des mollusques préalablement blanchies et parées. Faire une sauce tartare relevée d'une pointe de cayenne et en masquer le tout.

LIVRES ET REVUES

I. — LES LIVRES

La Population, par ALFRED DES CILLEULS, Membre du Comité des Travaux historiques et scientifiques. Un vol. in-12 de VII-207 pages de la « Bibliothèque

d'Économie sociale ». Prix: 2 fr. Librairie VICTOR LECOFFRE, rue Bonaparte, 90, Paris.

On est très inquiet depuis quelque temps de ce qu'on appelle la *dépopulation* de la France : on se demande à quoi elle tient, quels sont les dangers dont elle nous menace, et le gouvernement nomme des commissions chargées de trouver le remède au mal. De si graves problèmes ne sauraient être résolus que par une connaissance approfondie de la *population*, des conditions qui président à sa vitalité, à son accroissement, au mouvement de ses naissances, de ses mariages, de ses décès, à la force active et productrice de ses enfants, à la distribution des deux sexes... Il importe aussi au plus haut degré de montrer, avec des expériences historiques et des comparaisons multipliées, l'influence exercée sur le mouvement de la population par l'esprit du gouvernement, par le système des impôts, par les lois successorales, par les croyances morales et religieuses. Telles sont les questions qu'aborde M. des Cilleuls, avec cette compétence dont tant de savants travaux et tant de succès académiques ont donné depuis longtemps la preuve. Dans ce travail, un des trois premiers que donne la nouvelle *Bibliothèque d'économie sociale*, sous la direction de M. Henri Joly, on trouvera donc tout ce que le lecteur intelligent et soucieux de l'avenir de son pays a besoin d'y trouver, une exacte distribution des matières, un choix judicieux de faits et de statistiques clairement présentées, un sens historique exercé et le sentiment profond des nécessités du temps présent.

*
* *

La petite Industrie contemporaine,

par M. VICTOR BRANTS, de l'Académie royale de Belgique, Professeur à l'Université de Louvain. Un vol. in-12 de II-230 pages de la « Bibliothèque d'économie sociale ». Prix: 2 fr. Librairie VICTOR LECOFFRE, 90, rue Bonaparte, Paris.

Un des problèmes les plus importants de notre époque est celui qui concerne le régime industriel. La *petite industrie*, qui intéresse tant d'ouvriers fixes et tant de patrons sédentaires à la tranquillité publique, au bon ordre, à la sage administration de nos finances, est-elle desti-

née à disparaître devant la grande industrie ? L'immense usine, à la population si facilement agitée en sens divers et mettant si aisément en conflit la force du nombre avec celle des capitaux accumulés, doit-elle absorber de plus en plus les petits ateliers disséminés ? Les socialistes l'ont prétendu, Karl Marx se flatte de l'avoir démontré, et un examen superficiel des faits les plus saillants pouvait donner la tentation de le croire. Mais des statistiques plus attentives et plus méthodiques prouvent que si les petits métiers se transforment, ils ne disparaissent pas. A côté de ceux que la grande industrie rend improductifs et par conséquent inutiles, il y a ceux qu'elle suscite et dont elle assure même l'avenir. Que se fait-il, que s'essaie-t-il ou par les efforts individuels ou par les efforts collectifs pour accorder les intérêts de ces deux modes du travail, tous deux nécessaires, l'un à la vie bien réglée d'une nation, l'autre à sa puissance productive et à sa force d'expansion dans le monde ? Telle est la majeure partie du problème qu'étudie M. Brants. Placé entre la France et l'Allemagne, qu'il connaît également bien, vivant dans un pays où un prodigieux essor industriel lui donne en un espace restreint un champ d'expérience et de comparaison des plus instructifs, M. Brants a droit à toute notre gratitude pour la précieuse contribution qu'il apporte aux progrès de la science sociale en notre pays.

*
**

L'Hygiène de l'Estomac et la cuisine, ou la capacité digestive suivant les individus, la nature des aliments et leur apprêt culinaire, par le docteur LE BÈLE. Un volume in-18 Jésus. Prix : 3 fr. Librairie V. RETAUX, Paris.

II. — LES REVUES

La Revue des Poètes (La Poésie dans la Famille). Sommaire du N° 50. — (1^{er} juillet 1902) :

Jean le Bien-Aimé, par Jean Aicard. — *Sur la Statue d'Alphonse Daudet*, par Albert Mérat. — Chronique : *De la dignité des Poètes*, par Ernest Prévost. — *Renouveau, la Nature s'amuse, Visite ailée*, par Achille Paysant. — *Qui nous sommes*, par Gustave Zidler. — *Ballade du bon Accord des bons Poètes*, par Emmanuel des Essarts. — *A André Lemoyne pour ses 80 ans*, par Ch. Grandmougin. — *Au poète André Lemoyne*, par Emile Trolliet, Ch. Dornier et Albert Thomas. — Pièces à dire : *Le Sou au Pauvre*, par Ernest Prarond ; *Deux Oiseaux*, par J. des Obiers. — Le Prix Sully Prudhomme. — Le déjeuner amical de la *Revue des Poètes*. — Bibliographie. — Concours de Poésie ouvert jusqu'au 15 juillet.

Rédaction et Administration : 15, rue de Verneuil, Paris. Abonnement annuel : 5 fr. — Le numéro : 50 centimes.

*
**

Le Philanthrope. *Mensuel.* Bruxelles. Prix : 2 frs par an. Sommaire du n° de juillet : 1. L'office de la charité. — 2. La Laiterie maternelle des Enfants martyrs. — 3. Echos. — 4. Courrier de « Paris-Bienfaisant ». — 5. Chronique de la *Société protectrice des Enfants martyrs*. — 6. La mutualité en France.

*
**

La Corporation. *Hebdomadaire.* Paris. Prix : 8 frs par an.



LE GLANEUR

Revue Mensuelle

Le Roman chrétien et la Presse

LA diffusion de l'instruction, à tous les degrés, a augmenté considérablement chez nous le goût de la lecture. Mais, avec la légèreté du caractère national, on s'attache surtout aux œuvres d'imagination, aux récits émouvants ou amusants. Les livres sérieux traitant de science, de philosophie, d'histoire, sont délaissés et, souvent même, repoussés avec dédain.

Ce fait sensible cause, non sans raison, le désespoir des gens graves et surtout des chrétiens, qui comprennent l'inutilité et même le danger de ces lectures frivoles et trop souvent démoralisatrices.

Aussi, beaucoup d'ecclésiastiques s'élèvent avec force contre ce goût immodéré de la lecture, et en arrivent à proscrire tous les romans sans exception.

Est-ce là le véritable remède au mal ?

Hélas ! Non seulement ils prêchent dans le désert, mais ils ajoutent aux ouvrages ainsi condamnés en bloc l'attrait du fruit défendu.

Si l'on ne peut arrêter l'élan du fleuve qui s'est ouvert une voie dans les montagnes et les vallées, il est toujours possible de le canaliser, de diriger son cours, de lui faire porter la fertilité et la vie là où ses eaux impétueuses amèneraient la dévastation et la mort.

Ah ! sans doute, il est regrettable que les enseignements de l'Église ne soient pas mieux compris et mieux écoutés.

Autrefois, au bon vieux temps, on suivait ses inspirations, et le monde n'en marchait certes pas plus mal.

A combien de questions ne pourrait-on pas appliquer cette réflexion ? Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, lorsque, au Moyen-Age, l'Église excommuniait les juifs et défendait aux chrétiens d'avoir le moindre rapport avec eux, elle accomplissait un acte de préservation sociale, même au simple point de vue humain. Aujourd'hui, beaucoup de bons esprits, abstraction faite de toute idée religieuse, reconnaissent que la France se fût épargnée, depuis un siècle, bien des épreuves, bien des hontes, bien des malheurs, si elle avait continué à tenir les descendants de Judas en dehors du droit commun.

Pourtant, personne ne songe même à proposer de rééditer les prescriptions des anciens conciles relatives aux juifs. Il faut respecter, dit-on, les principes de la tolérance universelle et moderne, marcher avec son temps, être de son siècle, etc.

C'est précisément un préjugé analogue qui rend vaines les objurgations des ecclésiastiques contre l'abus des lectures.

Nombre de chrétiens, très pieux et respectueux des enseignements de l'Église, n'admettraient néanmoins, en aucune façon, qu'on les privât de la lecture de leur journal. Empêchez donc, en particulier, les femmes, les jeunes filles, de dévorer les feuilletons à la mode ! Autant

vaudrait chercher à endiguer l'océan aux heures de ses grandes tempêtes.

Mais, alors, que faire ?

Que faire ? Simplement ne pas s'obstiner à une lutte inutile, suivre l'exemple des hommes éclairés et judicieux, s'attacher à l'œuvre de la propagation des bonnes lectures, en mettant ainsi le remède à côté du poison.

Cette œuvre est, parmi celles de tout genre inventées par le zèle catholique pour soulager les misères morales et matérielles, l'une des plus utiles, et, peut-être aussi, hélas ! l'une des moins appréciées.

Dans certaines paroisses rurales notamment, l'on voit des membres du clergé s'opposer à l'établissement des bibliothèques les plus orthodoxes. Il faut leur forcer la main, en quelque sorte, pour arriver à triompher de leur résistance.

« Pourquoi encourager le goût de la lecture parmi nos jeunes gens ! disent-ils. Pour eux, c'est l'occasion d'une grande perte de temps ; c'est la source de mille dangers, etc., etc. »

Et ceux qui parlent ainsi, avec les meilleures intentions du monde, ne songent pas que la mauvaise presse, sous toutes ses formes, livres, journaux, feuilletons, brochures, répand maintenant son venin satanique jusque dans les villages les plus reculés.

Loin donc d'entraver le zèle des promoteurs des bibliothèques chrétiennes populaires, le clergé doit, au contraire, le favoriser de tout son pouvoir. Au journal impie, dénigrant et calomniant les religieux, jetant la raillerie et la boue sur toutes nos croyances sacrées, il faut, toujours et partout, pouvoir opposer la gazette vraiment chrétienne et française, rendant à chacun selon ses œuvres et faisant ressortir toutes les beautés, toutes les grandeurs du catholicisme.

Mais le journal ne suffit pas : le public étant attiré de plus en plus vers le roman, c'est aussi sur le terrain du roman que doit s'engager la bataille. Les vérités les plus arides, les enseignements les plus graves, seront reçus et acceptés sous le

couvert des œuvres d'imagination, des fictions romanesques, comme, sous son enveloppe sucrée, l'amère pilule devant rendre la santé au malade.

Grâce au ciel, ils sont encore nombreux dans notre cher pays de France, les auteurs chrétiens, les romanciers désintéressés qui, respectant les nobles et saines traditions de l'honneur et du devoir, s'appliquent à ne publier que des livres susceptibles d'être mis dans toutes les mains.

Mais, allant au fond des choses, n'est-il pas permis de se demander si ces écrivains trouvent, partout et toujours, la protection et les encouragements auxquels ils ont droit ?

Un exemple entre mille :

Dans une grande ville de l'Ouest, un journal très catholique, très patriote, s'est abonné à une maison d'édition juive de la capitale pour la fourniture de tous ses feuilletons. Sans être absolument mauvais, les romans de cette provenance laissent fort à désirer au point de vue moral et religieux.

Donc, lorsque des auteurs chrétiens apportent à ce journal des œuvres beaucoup plus en rapport avec son but et sa ligne de conduite, on les remercie avec force compliments sur leur talent, leur courage, leur persévérance dans le bon combat, etc., etc.

« Vous nous voyez désolés de ne pouvoir vous publier, ajoute-t-on, mais nous sommes liés par un traité avec tel éditeur... »

Et la clientèle du bon journal lit toujours les mêmes feuilletons fades et nau-séabonds. Et les auteurs chrétiens, qui ne vivent pourtant pas uniquement de l'air du temps, voient leurs manuscrits s'entasser au fond des tiroirs.

Dans cet ordre d'idées, les ennemis de l'Église, il faut le reconnaître, agissent bien plus habilement que ses amis. Ils comprennent beaucoup mieux aussi l'importance du rôle de la presse, du roman et du feuilleton à notre époque.

Aucun sacrifice ne leur coûte pour fonder des journaux, pour lancer des publications à la portée de toutes les bourses. Les murailles sont couvertes de leurs annonces alléchantes. Leurs crieurs nous écorchent les oreilles avec leurs boniments charlatanesques. Dans maintes bourgades, on trouvera à toutes les portes les organes de la libre-pensée, de la franc-maçonnerie. En revanche, on vous considérera comme une bête curieuse si vous demandez au buraliste ou à l'épicier du coin tel ou tel journal catholique.

Pourquoi tant de cupidité, tant de calculs égoïstes du côté où l'on devrait en rencontrer le moins? On craint de perdre les exemplaires qui ne se vendraient point... Il faudrait payer quand même la journée du vendeur de feuilles chrétiennes...

Voyons! est-ce que ces déceptions, ces déboires, ne se rencontrent pas pour la mauvaise presse? Ce sont les petits inconvénients du métier. Mais, en admettant même une perte notable de numéros lors de l'apparition d'un journal, c'est en réalité une semence destinée à porter des fruits. La gazette se répand peu à peu, et le nombre de ses lecteurs s'accroît en proportion de sa publicité.

Pourquoi les catholiques se montrent-ils si pusillanimes devant l'audace de leurs adversaires? Ils luttent pour le bien, pour la vérité, pour la justice... Ces nobles et grandes causes ne méritent-elles pas quelques efforts?

Mais, objectera-t-on, le public dédaigne les publications et les journaux honnêtes.

Cette raison est toute spécieuse, puisque, la plupart du temps, il ne les rencontre même pas sur sa route.

Souvent, on entend dire : « Je veux voir les nouvelles du jour. Si je ne trouve pas le journal qui me plairait le mieux, je me rabattraï sur le premier venu. »

Ce que nous disons du journal s'applique aussi bien au livre et à la brochure de tout genre. Si les mauvaises publications, si les romans impies et immoraux

se sont tant propagés, c'est, il faut le reconnaître, parce que les catholiques n'ont pas suffisamment aidé à la diffusion des bons ouvrages.

Cependant, la lutte a été engagée de longue date dans certaines parties de la France, et les résultats acquis viennent amplement corroborer nos affirmations.

Il y a une quarantaine d'années, un membre de la Société de Jésus, modeste autant qu'éclairé, le R. P. Henri Pottier, jetait à Nantes les fondements de l'œuvre de Notre-Dame-des-Bons-Livres. Un groupe de vaillants chrétiens et de pieuses dames du monde lui prêtèrent leur concours pour l'installation, l'entretien et la direction d'un certain nombre de bibliothèques dans divers quartiers.

Le Révérend Père est mort, il y a quatre ans, entouré de la vénération de tous. Mais l'arbre planté par lui a déjà produit des fruits abondants.

Le dernier compte rendu de l'œuvre donne les résultats suivants :

Pour vingt bibliothèques, il s'est présenté 43.158 lecteurs et il leur a été prêté 144.457 volumes.

S' imagine-t-on le travail accompli sur les intelligences et sur les âmes par ces milliers de bons ouvrages?

La grande cité bretonne, au milieu de la démoralisation générale, de l'affaiblissement des croyances et des caractères, a conservé, parmi les villes de France, un renom tout particulier de fidélité aux lois de l'honneur, aux sentiments de la famille et de la patrie.

Si elle a su résister à la contagion, est-il téméraire d'affirmer qu'elle le doit, pour une large part, à l'heureuse influence de son œuvre de Notre-Dame-des-Bons-Livres?

Ceux qui, dans les autres régions de la France, s'occupent des œuvres similaires en travaillant d'une manière quelconque à la diffusion des bonnes lectures, ne nous démentiront point.

Puisse leur nombre s'accroître sans cesse!

Le jour où les catholiques comprendront l'importance de la bonne presse, ils favoriseront toutes les œuvres de propagande religieuse. Surtout ils soutiendront et encourageront les auteurs qui se livrent à cette besogne si utile, et pourtant devenue si ingrate : faire des ouvrages en même temps littéraires, captivants et de morale élevée.

Un progrès immense sera alors accompli dans notre chère patrie.

LUCIEN DARVILLE.

LE RÉVEIL A LA FERME

[Extrait de : Un Jour d'été en Flandre.]

Trois heures. Tout sommeille encor :
Bergers, moutons dans la prairie,
Valets, chevaux dans l'écurie
Et l'hôte de la porcherie,
Dans un pittoresque décor.

Le coq chante sur le fumier,
Le fumier gras, en demi-cône,
Tassé de paille brune et jaune ;
Son cou s'allonge bien d'une aune,
Joyeux qu'il est d'être premier...

Réveillé par le bruit des chants,
Avec lenteur chacun se lève,
Et regrettant la nuit trop brève,
Se retrouverait mieux en rêve
Qu'au soleil torride des champs.

Paraît le bacs qui, l'air vieillot,
Porte culotte bigarrée
Qu'une bretelle tient serrée,
Laissant la cheville carrée
A nu sur le grossier sabot.

D'un bout à l'autre de la cour
Mon homme s'amène et commande,
Faisant la douce réprimande,
Et roulant son œil en amande
De l'étable à la basse-cour ;

Car aussitôt dès le réveil,
Avant d'aller faire ripaille,
On soigne porcs, vaches, volaille,
Ote fumiers, sème la paille,
Toujours et toujours en éveillé...

Et malgré tout on est content,
Car c'est ainsi pour chaque ferme :
On peine bien, même trop ferme,
Mais le pauvre monde renferme
De la misère tant et tant...

E. H. GILLEWYSENS.

Everard t'Serclaes

L'archiviste de la ville, M. J. Van Malderghem, à propos de la récente inauguration du monument élevé à Everard t'Serclaes, a écrit pour l'administration communale une note historique où sont résumés les faits de 1356. Nous croyons être agréables à nos lecteurs en reproduisant ici cette notice du plus haut intérêt.

Everard t'Serclaes naquit à Bruxelles vers l'année 1320. Il appartenait à une famille patricienne issue du lignage de 's Leeuw (de Leeuw), dont elle portait les armes parlantes (un lion).

Bien que l'on connaisse peu les détails de sa vie, on peut dire qu'elle fut celle d'un homme à la fois sage et énergique et d'un grand citoyen.

Sa jeunesse se passa simplement, et il ne paraît pas avoir été mêlé aux événements qui marquèrent les dix dernières années du règne du duc Jean III, sous lequel il avait vu le jour. Tout ce qu'on sait d'une façon certaine, c'est qu'il était bien en cour, du moins à l'époque de Wenceslas et de Jeanne, qui eurent sans doute souvent recours à ses conseils. Mais si son nom était resté si longtemps obscur, il allait bientôt sortir brillamment de l'ombre par une de ces actions méritoires que la postérité n'oublie jamais et qui assurent à leurs auteurs une glorieuse et légitime immortalité.

Depuis 1332, Jean III avait été en butte aux incessantes attaques des princes voisins, jaloux de sa puissance. Des conjurations s'étaient formées contre lui et plus d'une fois la guerre avait porté ses ravages dans le duché. Le mariage de Jeanne, son héritière, avec Wenceslas de Luxembourg, fils du roi de Bohême, qui avait été l'âme de ces conjurations, semblait devoir mettre désormais le pays à l'abri de toute coalition nouvelle.

Il n'en fut rien cependant, car les jeunes souverains avaient à peine fait leur joyeuse entrée, que de nouveaux orages s'amoncelèrent à l'horizon.

Cette fois, ce fut le comte de Flandre, Louis de Male, qui, renouvelant ses prétentions sur la seigneurie de Malines, menaça d'envahir le Brabant, avec le concours secret de plusieurs alliés. Pour parer au danger, Wenceslas se rendit à Maestricht, accompagné d'une suite brillante, parmi laquelle on remarquait Everard t'Serclaes, afin d'y chercher des secours. Mais le comte de Flandre profita de son absence pour réaliser ses menaces. Déjà le 17 août 1356, il se trouvait en vue de Bruxelles, à la tête d'une puissante armée, prêt à fondre sur cette ville dont les faubourgs étaient à découvert et qui n'avait pour toute défense que de vétustes remparts, construits au douzième siècle. Ceux-ci ne protégeaient, en effet, que le cœur de la ville, où dominait l'élément aristocratique. Aussi, les bourgeois se hâtèrent-ils de s'armer et de courir sus à l'ennemi, comptant bien, par la vigueur et la soudaineté de leur effort, secondé d'ailleurs par celui des Louvanistes, épargner à leurs populeux et laborieux faubourgs les scènes de carnage et de dévastation dont ils avaient été déjà antérieurement le théâtre. Arrivées à l'endroit où campait l'armée flamande, et qu'on désigne ordinairement sous le nom de « Scheut » (à Anderlecht), les milices communales engagèrent vivement la lutte, mais bientôt la valeur dut céder au nombre et le comte de Flandre ne tarda pas à entrer en vainqueur dans la place, non sans avoir semé la ruine et la désolation sur son passage. Il ne jouit toutefois pas longtemps de son triomphe, car moins de trois mois après, malgré que son autorité eût été reconnue, un événement imprévu vint, comme un coup de foudre, mettre fin à sa domination.

C'était le 24 octobre. — Tout était en repos dans la cité. Tandis que la garnison flamande, confiante dans la soumission apparente des habitants, avait depuis quelque temps relâché sa surveillance, un homme veillait à l'extérieur, non pour assurer à Louis de Male les fruits

de sa victoire, mais, au contraire, pour les lui enlever.

Souffrant de voir sa ville natale aux mains d'un prince étranger qui, pour mieux affirmer sa conquête, prenait orgueilleusement le titre de seigneur de Bruxelles, cet homme, qui n'était autre qu'Everard t'Serclaes, avait résolu de tenter, par un hardi coup de main et au péril de sa vie, de délivrer sa patrie du joug qui l'opprimait.

Jugeant le moment propice, il s'approcha silencieusement de la ville du côté extrême de l'« Etengat » (la rue de Berlaimont actuelle), où se trouvait l'hôtel de sa famille, et parvint, à la faveur de la nuit, à escalader les remparts avec l'aide de quelques compagnons dévoués. A peine eut-il mis pied à terre, qu'il s'élança vers le Marché (la Grand'Place), suivi de sa petite troupe, en criant « Brabant ! Brabant ! » Surpris, mais ayant le pressentiment de ce qui allait se passer, les bourgeois, réveillés en sursaut, coururent aux armes et se répandirent dans les rues, attaquant les Flamands partout où ils les rencontraient. Sur ces entrefaites, Everard t'Serclaes était arrivé au Marché devant la maison de l'*Etoile*. Aussitôt, il arracha l'étendard qu'y avait planté Louis de Male. Ce fut le signal d'un massacre général. Les Flamands, poursuivis et traqués sur tous les points de la ville, cherchèrent leur salut dans la fuite, mais les portes étaient fermées et un grand nombre d'entre eux ne purent échapper aux coups des Bruxellois qu'en se jetant du haut des remparts dans les fossés.

Ce fut l'heure de la délivrance, non seulement de Bruxelles, mais encore du Brabant, car les autres villes du duché, à l'exemple de Bruxelles, se soulevèrent à leur tour et n'eurent pas grand'peine à chasser les soldats du comte de Flandre, auquel elles ne s'étaient soumises que par feinte.

Le 25 octobre, Jeanne et Wenceslas rentrèrent à Bruxelles, où ils reçurent des marques non équivoques de sympathie et de respect.

Quelques années après, en 1365, Everard fut appelé aux honneurs de l'échevinat. Il vit son mandat renouvelé en 1372, 1377, 1382 et 1387.

Le dévouement qu'il apporta dans l'exercice de ses hautes fonctions, où il se montra toujours inflexible quand il s'agissait de défendre les intérêts de Bruxelles, lui valut d'implacables haines. C'est ainsi qu'en s'opposant aux desseins du puissant sire de Gaesbeek, qui voulait empiéter sur les droits de la commune pour agrandir son domaine, il fit naître l'idée de la vengeance dans l'esprit de ce redoutable baron. Celui-ci trouva bientôt le moyen de se débarrasser du gênant échevin en le faisant assassiner sur les terres mêmes de sa baronnie (26 mars 1388).

Le corps d'Everard, affreusement mutilé (on lui avait coupé une partie de la langue et un pied), fut transporté à Bruxelles et déposé dans cette même maison de l'*Etoile* où, trente-deux ans auparavant, il avait accompli un si grand acte de patriotisme. La foule accourut au Marché, et, à la vue de ce corps sanglant, l'indignation et la fureur populaires ne connurent plus de bornes. Quoique la duchesse Jeanne, qui s'était rendue à la maison de l'*Etoile* dans le but d'y visiter le sauveur de la dynastie brabançonne, promit de faire promptement justice des coupables, le peuple, impatient de faire expier au sire de Gaesbeek son abominable crime, forma à l'instant une armée, qui, dès le lendemain matin, déploya la bannière rouge de Bruxelles sur les hauteurs de Gaesbeek.

Du formidable château de Sweder d'Abcoude, il ne resta bientôt plus que des ruines.

Everard 't Serclaes expira à la suite de ses horribles blessures, le 31 mars 1388, et fut inhumé à Ternath, dont il était le seigneur.

L'endroit, sorte de carrefour, où le malheureux échevin, à son retour de Lennick, subit la terrible agression qui devait le conduire à la mort, s'appelle en-

core aujourd'hui *Kwade-Wegen* (Mauvais-Chemins).

Les archives de Bruxelles possèdent une empreinte originale du sceau d'Everard 't Serclaes. Elle est attachée à une charte du 6 septembre 1365. On y voit un écu penché portant un lion couronné, chargé sur la poitrine d'un écusson aux armes de Bigard (un plain, au chef échiqueté). L'écu est timbré d'un heaume ayant pour cimier une tête et col d'aigle entre un vol et est supporté par deux lions accroupis.

L'acte indique qu'Everard portait le glorieux titre de chevalier, si envié à cette époque.

J. VAN MALDERGHEM.

La traversée du Groenland

Le 17 juillet, au soir, on se le rappelle, nous quittâmes le bâtiment *Fason* (équipé pour la pêche des phoques), dans l'espoir de débarquer dans des conditions heureuses et rapides. Nous nous trouvâmes alors juste en face de la bouche de Sermilikfjord (ouest du cap Dan, à la côte est du Groenland). Nous eûmes une ceinture de glace d'une largeur de deux lieues et demie environ à traverser pour débarquer. La glace était, surtout au commencement, assez souvent pourvue d'ouvertures et relativement facile à passer; plus loin, elle parut plus compacte, mais non impraticable. Ayant de la hune du navire aperçu mer ouverte de l'autre côté de la glace, ce qui me prouvait que cette glace laissait entre elle et la côte un espace assez étendu, j'en augurai bien des chances favorables qui se présentaient à nous.

Il eût été sans doute facile, pour un bâtiment comme le *Fason*, de se frayer un passage à travers cette glace, mais je pensai que nous pourrions facilement arriver sans autre secours que nos propres

forces, bien que les courants et les profondeurs de ces parages fussent encore inconnus ; aussi je ne voulus pas exposer le navire à des dangers inutiles. Donc, je remerciai le capitaine de nous avoir conduits si loin, je lui fis mes adieux et nous nous embarquâmes dans nos petits canots. L'un avait été construit à Christiania spécialement pour ce voyage, mais ce canot étant encombré par l'équipement relativement important de notre expédition, nous acceptâmes le petit canot du navire que le capitaine nous céda avec la plus obligeante courtoisie.

Tout l'équipement et l'équipage furent répartis dans ces deux canots (3 hommes dans chacun). Je pris moi-même, sous les ordres du capitaine Sverdrup, le gouvernail du petit canot du *Fason*, suivi du canot de l'expédition.

Les drapeaux danois et norvégiens qui flottaient à l'étrave et à l'étambot furent salués par les canons du *Fason* et du hurra retentissant des 60 matelots de son équipage. Nous abandonnâmes ainsi le seul lien qui nous rattachait au monde civilisé et lançâmes nos canots au milieu des glaces flottantes. Ces glaces nous offrirent des difficultés de passage auxquelles nous ne nous étions pas attendus.

Le capitaine du *Fason* nous envoya un canot avec 12 hommes pour nous aider à franchir le premier obstacle, mais voyant que leur aide ne nous servait pas à grand'chose (puisque nous avançons aussi vite qu'eux), je les renvoyai en les remerciant de leur bonne volonté.

Dans le début, nous avançâmes assez vite, car nous pûmes presque partout ramer entre les glaçons. De temps en temps, nous dûmes nous servir de nos haches et de nos leviers de fer pour nous frayer un passage, mais rarement nous fûmes forcés de haler les canots sur la glace. Souvent nous rencontrâmes des courants entraînants, et il était nécessaire d'apporter la plus grande prudence afin d'éviter d'avoir les canots écrasés ; en les halant rapidement sur les glaçons, nous nous sauvâmes toujours. C'est ainsi

que nous nous approchâmes continuellement de la côte, dans l'espoir d'atterrir le lendemain dans la matinée. Nous supposâmes avoir traversé alors la moitié de la ceinture de glaces et je crus entrevoir mer ouverte sous la côte. La glace cependant devint de plus en plus compacte et nous fûmes à chaque instant forcés de haler les canots sur les glaçons pour éviter les enlacements, manœuvre peu commode et assez périlleuse avec des canots surchargés. Une fois, en lançant un de nos canots, un glaçon le creva sur le côté, créant ainsi une voie d'eau qui faillit le faire couler. Nous fûmes forcés de haler de nouveau le canot sur la glace, de le décharger et d'en réparer la brèche. Grâce à l'extrême habileté de M. Sverdrup, la réparation fut faite vite et avec solidité, mais cet accident nous retarda néanmoins de plusieurs heures, retard qui nous fut très préjudiciable, ainsi que nous allons le voir.

Un courant nous transporta avec une vitesse incroyable vers l'ouest, dans une ceinture de glaces plus large, puis, changeant de direction, il nous écarta de la côte avec une rapidité si grande que nos efforts pour avancer vers l'autre direction ne purent le contrebalancer. Sans le retard occasionné par l'accident survenu au canot, il est plus que probable que nous aurions pu gagner la zone dans laquelle le courant était moins rapide ; mais la perte de temps eut lieu juste au moment critique, et lorsque nous fûmes prêts à repartir, il était trop tard. La glace se présenta si compacte qu'il ne fut plus possible de passer entre les glaçons, et nous ne pûmes les traverser en halant les canots, les glaçons étant trop petits.

Il ne nous resta plus qu'à nous laisser aller, à nous envelopper dans nos sacs, pour nous abandonner à un sommeil réparateur qui ne se fit pas attendre, après un travail incessant de quinze heures contre les glaces. Ceci se passait le 18 juillet, à dix heures du matin. Pendant que nous dormions, l'un de nous fut mis

en observation pour surprendre le moment où une ouverture se produirait dans la glace et nous permettrait ainsi de continuer notre voyage. Mais la glace ne s'ouvrit pas et nous pûmes dormir plus longtemps que nous ne désirions.

Nous continuâmes à être entraînés par le courant contraire ; la vitesse de ce courant était beaucoup plus grande qu'on ne se l'était jusqu'alors figuré. On savait bien qu'il y avait un courant (courant avec lequel j'avais moi-même compté), mais si j'avais eu la moindre idée de sa force réelle, j'aurais sans doute agi autrement.

Je dus donc attaquer la glace beaucoup plus loin vers l'est, en face du cap Dan. En coupant la direction du courant, nous aurions pu, sans nul doute, traverser la ceinture de glaces avant que le courant nous eût entraîné devant la bouche de Sermilikfjord et atteindre ainsi la ceinture de glaces plus large, située à la gauche de Sermilikfjord et qui se dirige vers le sud.

Dans ces conditions, nous aurions pu débarquer le 19 juillet en choisissant, à notre gré, le lieu de débarquement. Pour l'instant, nous ne pûmes que réfléchir sur toutes les bonnes chances que nous aurions pu avoir, regarder la mer ouverte de l'autre côté de la glace, les pierres sur la côte. Une heure ou deux de passes heureuses et nous aurions été à terre!... Mais le sort décida que nous aurions à débarquer plus loin vers le sud. Après vingt-quatre heures, pendant lesquelles nous eûmes à lutter contre l'eau qui pénétrait sans cesse dans notre tente, en nous douchant d'une façon peu agréable, la glace s'ouvrit assez pour nous permettre de recommencer notre travail et de nous efforcer de mettre pied à terre en redoublant d'énergie, grâce au repos d'un sommeil réparateur.

Lorsque le brouillard se dissipa un peu, nous pûmes entrevoir la côte de Sermilikfjord, distante de nous d'environ quatre lieues.

Du courage et en avant ! Même si nous ne pouvons pas débarquer à Inigsalik (ouest de Sermilikfjord), nous serons toujours capables de débarquer à Pikindlek, un peu plus vers le sud. Il ne s'agit que de travailler sans trêve en coupant le courant. Il faut quand même arriver tôt ou tard, et nous continuons et nous avançons toujours.

Quand nous ne pouvons plus ramer, il faut se servir des haches et des leviers de fer ou haler les canots sur la glace, toujours en avant. Mais combien de fois ne nous arrive-t-il pas de subir des déceptions ?

Chaque fois que nous nous approchons de la côte assez près pour faire naître l'espoir de mettre bientôt pied à terre, nous sommes enlevés par un nouveau courant qui nous en éloigne avec une telle rapidité que tous nos efforts sont impuissants et que nous nous voyons entraînés par les courants. Nous ne restâmes pas longtemps entre les glaçons sans subir l'effet de ces courants.

(A suivre)

FR. NANSEN.

Histoire des croyances

(Suite).

A propos du quatrième commandement, une intéressante question se pose : celle du culte des ancêtres et des rites funéraires à travers les siècles. Elle fait l'objet du livre IV^{me} de l'important ouvrage qui nous occupe. M. Nicolay ouvre une enquête aussi complète que possible sur cet attachant sujet. Disons de suite qu'il serait difficile de la faire plus complète, et avec plus de compétence : l'éminent avocat à la Cour d'appel de Paris n'a épargné aucune peine pour obtenir et avoir sous la main tous les documents historiques de nature à éclairer le sujet dans son ensemble complexe.

La science a-t-elle pu, par des inductions judicieuses et concordantes, se rendre compte des sentiments que les

hommes, dès l'origine, ont ressenti pour ceux à qui ils devaient la vie ? Nos ancêtres de l'âge préhistorique connaissaient-ils le sentiment de la piété filiale, c'est-à-dire étaient-ils sous l'empire de joies et de tendresses familiales avant même d'avoir ressenti les influences de la première civilisation ? Entouraient-ils, par exemple, la dépouille mortelle de leurs parents d'un culte et d'une vénération impliquant de leur part la foi en une autre vie ? Graves problèmes assurément, qui méritent toute la sollicitude des croyants et des philosophes, et que notre auteur s'est efforcé de résoudre, en s'entourant de tous les documents géologiques et historiques indispensables.

Un savant hongrois, M. Wosinski, a, dans ces derniers temps, groupé lui aussi des documents de toute origine pour tâcher de savoir, d'après les fouilles récentes, comment les premiers hommes inhumaient leurs parents, et si des rites particuliers se rattachaient à cette pratique. L'attitude spéciale donnée au corps du défunt, attitude constante de la période paléolithique et observée notamment en Chaldée, en Chersonèse, au Brésil, en Californie et chez les Canaques, a permis d'inférer qu'il faut y voir à coup sûr une marque de la croyance en une vie future. Les fouilles opérées pour découvrir le palais de Nabuchodonosor sont venues corroborer puissamment cette induction.

A leur tour, les précieux documents recueillis par M. Nicolay chez les Batékés, en Egypte, chez les Hébreux, les Grecs et les Romains, ont amené l'auteur à une conclusion identique, appuyée sur des faits indiscutables et probants.

Les rites funéraires varient de mille façons : nous n'en voulons pour preuve que les nombreux et intéressants renseignements rassemblés en deux forts chapitres par notre auteur : l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique, les coins les plus reculés de la Polynésie lui ont apporté leurs usages particuliers. Quelques-uns, par leur originalité, mériteraient d'être rapportés ici : la place nous fait malheu-

reusement défaut pour le moment, mais nous y reviendrons plus tard, persuadés que ces détails inédits intéresseront nos lecteurs.

En appendice, l'auteur nous donne une succincte, mais magistrale étude critique sur le transformisme, en prenant pour base le culte des ancêtres. La théorie de l'homme-singe, issue du darwinisme, est trop connue pour que nous devions en refaire ici l'historique : les affirmations hasardées de quelques savants sur l'évolutionisme ont été réfutées de main de maître par les Quatrefages, les Secchi, et tant d'autres : n'insistons pas. Félicitons simplement M. Nicolay d'avoir pu, en quelques pages rapides, donner de la question un aperçu aussi complet, aussi lumineux.

*
**

Homicide point ne seras. Le cinquième commandement, dans sa laconique précision, défend la mort violente, sous quelque forme qu'elle se présente : suicide, parricide, infanticide, homicide en général. A côté de ces modalités du meurtre, il existe d'autres genres de mort qu'il convient d'examiner en détail ; telles la peine de mort et les supplices capitaux, l'homicide à la guerre, les sacrifices humains et les rites spéciaux qui les entourent ; et enfin l'anthropophagie.

Commençons, avec l'auteur, par un rapide coup d'œil historique sur l'homicide et le meurtre.

A l'état de barbarie, la force individuelle apparaît comme ayant été le seul moyen originaire de repousser les agressions. L'homme primitif se fait justice à lui-même. Puis, les sociétés s'organisant peu à peu, des lois positives interviennent pour limiter la vengeance à une peine exactement égale au préjudice causé : la loi du talion, malgré sa dureté, est la première restriction apportée à la sauvage passion de vengeance.

Enfin les peuples adoucissent leurs

Chronique scientifique

PHOTOGRAPHIE

Voici un nouveau procédé de tirage des épreuves photographiques que nous fait connaître M. Benham. Réussit-il aussi bien que le prétend M. Benham ? Nous ne l'avons pas essayé. Mais il est simple, et il sera facile aux amateurs de se rendre compte de sa valeur pratique. Il fournirait de belles épreuves et serait très expéditif. On n'a plus besoin d'acheter du papier sensible. On prépare tout soi-même.

Faites dissoudre 15 grammes de bichromate de potasse et 7 grammes de sulfate de cuivre dans 125 centimètres cubes d'eau. C'est le liquide sensibilisateur. On le filtre et il se conserve indéfiniment. Le meilleur papier à employer est le papier épais pour imprimerie, de bonne qualité et à surface lisse. On verse un peu de la solution dans un verre, et, au moyen d'un gros pinceau d'aquarelle, on étend une couche bien homogène sur le papier. Cette opération de préparation du papier sensible doit se faire à l'abri de la lumière du jour. Il est bon de fixer le papier sur une planche à dessiner au moyen de quatre punaises et, en le tenant penché, de passer la couche de solution comme ferait un aquarelliste pour peindre un ciel, c'est-à-dire en commençant par le haut et en maintenant le pinceau toujours gonflé de liquide étendu par traits horizontaux jusqu'au bas. Ce procédé est supérieur au flottage à la surface du bain. On éponge le trop-plein qui s'amasse au bord inférieur de la feuille avec du papier buvard et on fait sécher le plus vite possible près du feu et à distance, en ayant soin de maintenir la feuille dans la position première. Tout le succès dépend de la rapidité du chauffage ou du séchage. Le papier bien séché doit être de couleur jaune foncé.

Il n'y a plus qu'à imprimer aussitôt en

plaçant le papier dans le châssis-presse à la lumière diffuse. L'impression se ferait plus rapidement qu'avec les sels d'argent. L'image est à point quand tous les détails sont bien venus et que les ombres sont marron foncé, tandis que les blancs sont jaunes de la nuance primitive du papier. Quand on sort l'épreuve du châssis, elle est fort belle et on voudrait la conserver telle ; malheureusement, elle n'est pas fixée et le fixage lui fait perdre de sa valeur. Pour fixer, on trempe simplement dans de l'eau claire. Le bichromate qui n'a pas été atteint par la lumière se dissout et le papier devient blanc ; le fixage dure environ une heure. Mais si l'on ajoute à l'eau un peu d'alun, il suffit tout au plus de dix minutes. L'alun doit être bien dissous ; autrement la moindre parcelle ferait une tache.

Il n'y a plus qu'à développer et l'opération se fait au grand jour. Elle se pratique au moyen d'une forte dose d'acide pyrogallique fraîchement préparée. Les détails augmentent d'intensité ; les ombres prennent du ton et au bout de quelques minutes, l'image est parfaite. On lave à l'eau courante pendant cinq minutes et l'épreuve est terminée.

Ce procédé, selon l'auteur, convient surtout aux grands clichés à effets vigoureux. Si le temps d'exposition a été exact, l'image est belle et d'un aspect très artistique. Comme bon marché et comme rapidité, ce nouveau procédé battrait tous ses rivaux. Le papier ainsi sensibilisé ne se conserve pas ; mais plus les opérations sont menées activement, meilleur est le résultat. Donc à essayer.



ROLLAND

OU

LES AVENTURES D'UN BRAVE

PAR

J.-B. De Laval

OFFICIER DE CAVALERIE

(Suite.)

Je cours à la caserne. Il y a branle-bas de combat, tout le monde sur le pont : l'on faisait les sacs, et sans moi, donc : un autre avait pris ma place ; avais-je du guignon ? — Je vais chez mon capitaine. Il me dit comme ça, qu'il me prendrait si je trouvais un permutant... Je cherche une poule mouillée de camarade ; je le conduis à la cantine : je lui offre un petit verre et lui propose l'affaire. — Faut voir, qu'il me dit. Il veut se faire prier, ça se voit. Je tâche de l'emperlificoter ; je lui conte que les cailloux d'Afrique font pousser les cors, que les balles et le climat y abattent les hommes comme des mouches, que l'on y a de grandes chances d'y être dévoré par les panthères, les lions et autres animaux carnassiers, que les autruches y sont particulièrement féroces... Cela ne mord pas ; il ne veut pas avoir l'air d'un poltron. Je le reprends en douceur ; je lui repaie un deuxième verre ; ça commence à prendre cette fois ; je fais marcher les réserves : je commande une bouteille de bleu, une côtelette et une salade ; sa ferme résolution bat des entre-chats. En avant le bouquet : je fais apporter au dessert des langues-de-chats, des boutons-de-guêtre et une fiole de petit gris ; mon bonhomme rend les armes : il avait son plumet ! Je reviens chez mon capitaine. Il consent à la substitution et me dit : Tu es un bon b..., Rolland ; va-t'en te préparer ; tu sais, nous partons demain. — *Sufficit*, mon capitaine, que je réponds, l'on va bichonner Azor. — Et je détale... Victoire sur toute la ligne, quoi!...

Le soir, je crus me coucher sur un lit

de lauriers. Avant de fermer les vitres, je n'oubliai pas d'envoyer un remerciement au bon Dieu et de lui réclamer sa protection. On ne sait pas ce qui peut arriver. Ça été toujours pour moi de règle de faire un bout de prière pour mettre les atouts dans mon jeu. Bigre ! camarades, nous risquons trop dans le métier pour ne pas nous parer à carreau ; et vous savez, quand on est dans les petits papiers du général en chef de tous les généraux en chef, qui est là-haut, tous les diables de moricauds et tous les satanés *Tarteifes* ne pourront pas tant seulement nous égratigner la peau. — J'ai dit.

Donc j'étais couché, et je ronflais comme le cantinier de la première, et je rêvais que je pinçais Abd-el-Kader et toute sa bande, et que l'on me nommait caporal!..

Le lendemain au petit jour : « Par le flanc gauche, marche... » Nous quittons Grenoble avec toutes les harmonies de nos fanfares, à seule fin d'épater les pékins qui étaient encore sous l'édredon, et ça ronflait :

As-tu vu la casquette...

et puis :

Encore un carreau d'cassé,
V'là le vitrier qui passe ;
Encore un carreau d'cassé,
V'là le vitrier passé.

Nous voilà partis à petites étapes pour Toulon. Ah ! camarades, les bons petits gites que nous trouvâmes sur la route : ah ! les bonnes soupes de la bourgeoise et les festins, en veux-tu en voilà, que c'en était une bénédiction. — Faut cependant dire la vérité : en Provence, l'on nous envoya quelquefois à la paille : « Mario, porto la fourco per faire lou leich d'el soulda. » Mais, bast, une fois n'est pas coutume et le troupiér n'est pas fait pour coucher dans la plume.

Nous allions, et nous étions contents, et plus nous allions et plus nous étions contents, parce que ça nous rapprochait du pays où l'on se battait. — Enfin, le 16 novembre 1842, nous mîmes le pied dans le sabot à Toulon, et, après les passe-

temps de la traversée, le 24 nous retrouvions à Oran le plancher des vaches, plus heureux que jamais et criant : « Vive la France. »

CHAPITRE V

UN PEU DE COULEUR LOCALE

Pour les *géographes*, l'Afrique où Rolland vient de mettre le pied, est une des cinq parties du monde — cela dit sans avoir la prétention de faire la leçon à qui que ce soit.

— C'était pendant qu'elle donnait la main à l'Asie, sa voisine, une presque île de 29,000,000 de kilomètres, et depuis qu'un ingénieur français, de grande audace, a opéré la section de l'isthme de Suez, c'est une île véritable, île immense puisqu'elle mesure 7.500 kilomètres de longueur sur 7.000 kilomètres de largeur.

Nos possessions du Nord, voisines du littoral, celles que notre brave armée conquerrait de haute lutte, à l'époque qui nous occupe, comprennent les trois provinces d'Alger, d'Oran, de Constantine. Tout le monde sait cela évidemment, mais ce que certains pourraient ignorer, c'est que Dieu a partagé ce pays en trois zones distinctes, en lignes parallèles à la mer, et qui ont chacune une physionomie propre.

La première de ces zones est le SAHEL, rivage, centre du commerce où se trouvent les villes importantes.

La seconde est le TELL, plaines vastes et fertiles qui vont du Sahel à l'Atlas.

La troisième a reçu par nous la dénomination de *Hauts-Plateaux* : ce sont des montagnes et des ravins cultivés; elle est surtout propre aux pâturages.

La quatrième enfin est le SAHARA, désert immense et sablonneux, parsemé d'oasis, de grands palmiers-dattiers, autour desquels se groupent de misérables gourbis ou cabanes de terre.

Les Arabes proprement dits habitent les premières zones; les Kabyles ou Berbères, se tiennent sur les hauteurs; ces derniers sont laborieux, forts et indépendants.

Le climat général de l'Afrique est celui de la zone torride. La quantité d'air chaud qui se répand tous les jours dans les zones tempérées produit une température peu agréable à nous autres Français : mais partout où l'humidité s'unit à la chaleur, la végétation s'étale en une magnificence extraordinaire. Ce pays a de l'attrait, et nos chers frères d'armes, qui y ont longtemps vécu, vous diront combien ils ont eu de la peine à le quitter; n'est-il pas, du reste, leur enfant chéri, fruit de leurs labeurs et de leur sang!...

(*A suivre.*)

Carnet musical

I. — Les Concerts.

LE WAUX-HALL nous a donné, ce mois dernier, toute une série de grands concerts artistiques, parmi lesquels nous citerons d'abord le concert organisé avec le concours de M. IMBART DE LA TOUR. L'admirable ténor du théâtre de la Monnaie a chanté : la Chanson du Printemps (*Walkyrie*); l'air de Jean (*Hérodiade*), le récit du Saint-Graal (*Lohengrin*) et le duo de la *Muette de Portici*, avec le concours de M. Pierre Vander Goten, l'excellent baryton des concerts du Conservatoire royal de Bruxelles.

Nous avons entendu encore M. VERBOOM, ténor de l'Opéra de Lille; M. HENNER, ténor du théâtre de la Monnaie; M^{lle} DAVID, cantatrice; M. TOURNEUR, clarinetiste; M^{lle} Jeanne PAQUOT, que l'ampleur et l'étendue de la voix ont placée au premier rang des cantatrices de la Monnaie; M^{lle} MIRANDA, dont on se rappelle les retentissants succès sur notre scène, il y a quelques années; M. TEN HAVE, violoniste, etc., etc.

L'événement du mois a certes été l'audition de la SCOLA CANTORUM de Paris, sous la direction de M. Charles Bordes. Il est regrettable qu'une inopportune majoration des prix d'entrée ait empêché une grande partie de nos amateurs de musique de participer à cette fête artistique; cette mesure s'explique d'autant moins que l'auditoire était loin d'être à l'étroit dans les jardins.

Quoi qu'il en soit, cette audition des

Chanteurs de Saint-Gervais reste l'événement musical de la saison. L'éloge de la célèbre phalange parisienne n'est plus à faire, et nous devons à M. Dupuis de sincères félicitations pour nous avoir donné d'admirer et d'applaudir la Scola.

*
**

Le PALAIS D'ÉTÉ, dans le merveilleux décor que tout Bruxelles admire, nous présente chaque soir les attractions les plus extraordinaires et les plus variées. Pour n'en citer que quelques-unes, nous rappellerons : M^{lle} DELAGARDE, la charmante cantatrice ; les quatre FRANÇOIS dans leurs exercices acrobatiques ; miss BLISS, dans son travail musculaire et absolument inédit : suspendue par les dents, elle est enlevée jusqu'au faite de la coupole dans un vertigineux tournoiement. Citons encore MERIAN's et ses chiens savants ; CHARLES ET FRÉDÉRICH, les cyclistes fantômes, etc..

II. — Communiqués.

Les fêtes musicales de Bruges. —

Dans les premiers jours d'août ont eu lieu, à Bruges, les assises musicales organisées par la *Scola Cantorum* de Paris.

S. G. Mgr l'évêque de Saint-Dié ; le R^{me} P. Dom Pothier, restaurateur des mélodies grégoriennes ; le R^{me} P. Abbé de Steenbrugge, des religieux, des prêtres, des musiciens d'église venus de Belgique, de France et d'Italie, de Suisse et d'Allemagne, d'Espagne et d'Angleterre, s'entretiennent des maîtres en la musique ancienne, si bien à leur place dans ce cadre de Bruges, primitifs de la musique parmi les primitifs de l'art pictural. La présidence est celle de S. G. Mgr Waffelaert, le savant évêque de Bruges.

Un salut à la cathédrale réunissait une première fois les congressistes. Le Grand Séminaire, sous la direction de M. l'abbé Van der Meersch, et la maîtrise, sous celle de M. Reyns, ont donné l'*O Salutaris* et le *Veni Creator*, chantés selon la méthode ancienne, l'*Ave verum* de Mozart, l'*Ave Maria* dit d'Arcadelt, et le *Tantum* de Vittoria.

Le soir, à la Gilde, avait lieu un grand concert historique de musique religieuse ancienne, exécuté par les chanteurs de Saint-Gervais.

Le 8, c'était plus sévère. La journée était occupée par des conférences-leçons

de chant grégorien, par le R^{me} P. Dom Pothier, Mgr Foucault et M. Amédée Gastoné. Tour à tour, nous avons entendu raconter la décadence et la restauration du plain-chant, et commenter la métrique, la rythmique, la tonalité antiques dans leurs rapports avec les chants grégoriens et ceux des églises d'Orient. Malheureusement, M. Pierre Aubry, empêché, n'a pu nous donner la conférence promise sur le chant arménien.

Entretemps avait lieu une grand'messe solennelle à la chapelle du Saint-Sang, avec uniquement le plain-chant grégorien, exécuté par la maîtrise de Blankenberghe et un groupe d'hommes des chanteurs de Saint-Gervais.

Enfin, le R. P. Gotard nous a entretenu de la diffusion des vrais principes du chant d'église en Angleterre, et M. l'abbé Villetard, correspondant de la *Rassegna gregoriana*, a vivement intéressé l'assistance en racontant ce qui se fait à Rome à ce sujet.

La journée du samedi a débuté par une messe basse au Béguinage, avec exemple de musique figurée par les chanteurs de Saint-Gervais. A l'issue de la messe, c'était encore au tour de M. Edgard Tinnel à donner une conférence dont la musique chiffrée avait les honneurs.

A la séance de l'après-midi, M. Charles Bordes donna une excellente conférence-audition sur le jubé moderne.

La journée s'est clôturée par un concert à la Gilde, exclusivement consacré à la musique religieuse : Bach, Haendel, Mozart, Beethoven, et à César Franck, le lumineux chantre de la « Rédemption ». Renforcée pour la circonstance par l'orchestre et les chœurs du Conservatoire, la « Scola » a permis une fois de plus d'apprécier l'excellence de l'école de chant du « Conservatoire libre » de Paris. Le sublime « Chant Elégiaque » de Beethoven et le « Recordare » de Mozart ont fait passer sur l'auditoire le frisson de la pure beauté.

Quant à la « Rédemption », cette belle page de Franck a permis d'acclamer M^{me} de la Mare, superbe dans l'air de Judas Macchabée, et M^{lle} de la Rouvière, dans les chants d'archange. A M. Bordes sont allées les ovations finales, qu'il avait d'ailleurs largement méritées.

Le dimanche, la messe à 5 voix d'Edgard Tinnel avait attiré en l'église cathédrale une foule de plus de 7,000 personnes.

C'est M. A. Reyns, l'excellent capelmeister de Saint-Sauveur, qui dirigeait cette exécution qu'on a qualifiée avec raison d'interprétation magistrale et qui n'a pas peu contribué à rehausser le succès de ces assises musicales.

*
**

M^{me} Emma Birner, la cantatrice dont les concerts historiques du chant firent sensation cet hiver, ouvrira le 1^{er} octobre prochain, en son domicile, rue de l'Amazon, 28 (Quartier-Louise), un cours de chant pour les jeunes filles qui se destinent à la carrière artistique.

Elle y adjoindra : 1^o Un cours de diction françaises et d'interprétation du répertoire (opéra et opéra comique) qui sera confié à M. A. Vermandele, professeur au Conservatoire de Bruxelles; 2^o un cours de solfège et de lecture musicale qui sera donné par M. Ed. Cremers.

Répertoire classique et moderne de concert et de théâtre

Pour tous renseignements, s'adresser 28, rue de l'Amazon, (le samedi de 11 1/2 à 11 1/2 heures), où l'on peut s'inscrire dès à présent.

FR. DUFOUR.

LIVRES ET REVUES

I. — LES LIVRES

L'Hygiène de l'Estomac et la cuisine ou la capacité digestive suivant les individus, la nature des aliments et leur apprêt culinaire, par le docteur LE BÈLE. Un volume in 18-jésus, 3 fr.

On sait quel attrait bizarre et troublant exercent sur nous les livres de médecine et on connaît d'expérience cette étrange loi psychologique qui nous condamne à avoir successivement, pendant quelques minutes d'angoisse, toutes les maladies dont nous lisons la description scientifique. Le livre du docteur J. Le Bèle, par l'effet de cette même loi, est, au contraire, singulièrement bienfaisant. Il ne s'agit plus ici, en effet, de décrire des maladies, ni même d'exposer des remèdes, mais simplement de nous faire comprendre, aimer et vouloir les prescriptions essentielles qui, en prévenant les maladies, rendent les remèdes inutiles. Tournant le dos à l'amphithéâtre ou au

laboratoire, le docteur Le Bèle descend bravement à la cuisine et là, devant chaque plat, il nous répète ces grands principes d'hygiène que vaguement nous savons tous, mais que nous négligeons d'appliquer à chaque cas particulier. Et ces principes, ces conseils, ces minuties de prévoyance et de prudence, il nous les fait aimer. Cette cuisine, simple et saine, il nous la montre appétissante et meilleure que tous ces plats frelatés dont nous mourons. Et l'eau nous vient à la bouche devant tant d'excellentes recettes qu'approuvent et la gourmandise du gastronome et la sagesse de la Faculté. Car, notez bien que l'aimable auteur n'est point rigoriste et qu'il a toujours soin de distinguer le traitement plus sévère qu'exigent les dyspeptiques et les préparations plus compliquées que l'on peut permettre aux personnes de bonne santé « qui aiment les variétés et les raffinements de la cuisine ».

Ce livre est à la fois un traité d'hygiène et un manuel de cuisine. Là est son originalité. Très simple, très clair, très complet, très court, il rendra de sérieux services à ceux qui, l'ayant lu, voudront le mettre en pratique. Inutile d'ajouter que le docteur Le Bèle, auteur d'un ouvrage plus considérable sur *l'Hygiène et la Vie chrétienne*, ne parle pas ici seulement en médecin et en gastronome, mais en chrétien convaincu.

II. — LES REVUES

La Revue des poètes. Mensuel. Paris. Prix : 5 francs par an. Août 1902 : *L'Etoile du soir*, par Henri Chantavoine. — *L'Espérance française*, par Gustave Zidler. — *La Conscience esthétique et la Conscience morale*, par Louis Maigüe. — *Casta Diva*, par Achille Paysant. — *Eurythmie*, par Albert Thomas. — *La Nuit*, par Maurice Olivaint. — *Berceuse*, par Fernand Vernhes. — *Au pays des Félibres*, par Charles Méré. — *Aubade*, par Ch. Audic. — Pièces à dire : *Le Feu de la Marguerite*, par Charles d'Héricault. — *La Ballade des grands boucs barbus*, par Henri Bachelin. — *Retour*, par Edmond Rocher. — *Le Prix du Labeur*, par Edward Montier. — *Mont Saint-Michel*, par J. de la Ville-Béranger. — *Bibliographie*, par Ernest Prévost, Ch. Dornier, etc. — Le second Congrès des Poètes ; Le Prix de poésie de l'Académie française, etc.

LE GLANEUR

Revue Mensuelle

La science de Renan

SES PRINCIPES

La *Vie de Jésus* suscita, lorsqu'elle parut, de nombreuses réponses et réfutations. Parmi les plus éloquentes il faut citer celle de Mgr Plantier, évêque de Nîmes, qui, dans une *Lettre Pastorale* adressée à son clergé, renversa avec force et autorité tout l'échafaudage de la fausse science qui avait fait le succès du livre de Renan. Nos lecteurs nous sauront gré de citer ici quelques-unes de ces pages vigoureuses. Nous empruntons à Mgr Plantier les pages qu'il consacre à l'examen des principes de Renan.

Quels sont d'abord les principes historiques et critiques de M. Renan ? Il en a deux, l'un qu'on peut nommer logique, l'autre qu'on peut appeler esthétique. L'auteur les croit infaillibles, inattaquables ; mais en fait, ils n'ont pas plus de valeur l'un que l'autre.

Premier principe. « Jusqu'à nouvel ordre, nous maintiendrons, » c'est M. Renan qui parle, « ce principe de critique historique, qu'un récit surnaturel ne peut être admis comme tel ; qu'il implique toujours crédulité ou imposture, que le devoir de l'historien est de l'interpréter et de rechercher quelle part de vérité il peut recéler. » Hâtons-nous de le proclamer, il y a progrès chez M. Renan ou plutôt retour ; dans ses autres ouvrages, il semblait repousser non seulement l'existence, mais la possibilité même du surnaturel et du miracle. Cette impression n'était peut-être

qu'un faux éblouissement ; mais tout le monde à peu près subissait ce mirage. Aujourd'hui l'auteur, plus circonspect, s'écrie : « Nous ne disons pas : le miracle est impossible ; » nous disons : « Il n'y a pas eu jusqu'ici de miracle constaté. » Ce n'est pas au nom de telle ou telle philosophie, c'est au nom d'une constante expérience que nous banissons le miracle de l'histoire. » Ainsi voilà qui est bien entendu : ce n'est pas le surnaturel, le miracle comme principe que nie M. Renan ; c'est le miracle, c'est le surnaturel comme fait qu'il repousse. Quoique partielle, la concession que fait ici M. Renan est précieuse à noter ; elle l'engage peut-être plus qu'il ne pense.

Mais pourquoi ne veut-il admettre historiquement aucun miracle ? « Aucun des miracles dont les vieilles histoires sont remplies ne s'est passé dans des conditions scientifiques. » Mais qu'en savez-vous ? Et quand votre assertion serait aussi fondée qu'elle est gratuite, qu'est-ce qu'elle prouverait ? La science n'est pas le seul moyen par lequel on puisse arriver à la certitude d'un fait même miraculeux ; mille autres voies aussi sûres, aussi décisives peuvent mener au même résultat. « Une observation qui n'a pas été une seule fois démentie nous apprend qu'il n'arrive de

miracles que dans les temps et les pays où l'on y croit, devant des personnes disposées à y croire. » — Allégation sans preuve comme la première; il est aisé de dire que cette observation n'a pas été *démentie une seule fois*, il serait moins facile de le démontrer. — Et quelle logique au fond de ces affirmations sans appui! M. Renan, pour assurer le miracle, ne veut point de disposition à y croire : et pourquoi, de grâce? Vous prétendez ne pas dire que le miracle est impossible : c'est dire qu'il est possible; s'il est possible, la disposition à y croire peut être elle-même légitime, pourvu qu'elle soit discrète, et si elle est légitime, qu'a-t-elle d'incompatible avec les conditions scientifiques réclamées par M. Renan? — Il voudrait encore des temps et des pays où l'on n'y crût pas : et pourquoi, si les temps et les pays n'y croient qu'avec prudence? Et après tout, quelle merveille qu'il n'arrive de miracles que dans les temps et les pays où l'on y croit, puisque si l'on doit y croire, c'est évidemment là où il en arrive et quand il en arrive! — Voilà pour le raisonnement. Et pour le fait? Au moment où Jésus-Christ parut, les miracles avaient cessé dans Jérusalem aussi bien que les oracles, et s'il est vrai de dire, chose contestable, que les Juifs avaient encore une disposition générale à y croire, on peut affirmer que vis à vis du Christ en particulier, ils avaient peu de penchant à les admettre. Il est impossible d'en douter pour les Scribes, les Pharisiens et les prêtres; ils avaient pour l'Homme-Dieu assez de mépris ou de haine, ils faisaient éclater contre lui ces deux sentiments dans toutes les occasions, avec assez d'évidence pour qu'on ne pût pas les accuser d'avoir à son égard une tentation quelconque de crédulité. De loin, ils niaient ses prodiges qu'ils n'avaient pas vus; de près, quand ils en avaient été témoins, ils faisaient l'impossible pour les expliquer naturellement, et quand ils ne pouvaient ni les nier ni les expliquer, ils s'emportaient contre le Sauveur, et parfois essayaient de déchaîner contre lui les

colères de la multitude avec leurs propres colères. De son côté, la masse du peuple, en commençant surtout et avant qu'elle eût appris à connaître Jésus-Christ, n'avait pas une foi plus facile. Quand elle eut contemplé de ses yeux et, pour ainsi dire, touché de ses mains un certain nombre de faits extraordinaires, elle eut un esprit moins rebelle; mais elle n'en garda pas moins un certain reste de réserve et presque de défiance. Il n'est pas jusqu'aux Apôtres eux-mêmes qui ne se montrassent lents à croire, non seulement les conclusions des miracles, mais même leur réalité. Lorsque Thomas eut entendu dire que Jésus était ressuscité, quoique son Maître eût formellement annoncé ce prodige, lui protesta contre son accomplissement et déclara formellement qu'il n'y croirait que lorsqu'il aurait mis son doigt dans le creux fait par les clous, et qu'il aurait vu de ses yeux la marque de la blessure faite par le fer de la lance. Tous les disciples, à la vérité, n'allaient pas jusque-là; mais il est incontestable que, même au moment de la Passion, même après la Résurrection, bien loin de montrer de l'entraînement pour adopter les miracles, ils obligent, pour ainsi dire, Jésus-Christ à multiplier les signes pour vaincre leur pesanteur, fixer leurs hésitations et se faire reconnaître. Voilà les dispositions réelles de ceux en présence de qui Jésus-Christ dut opérer ses miracles; elles étaient beaucoup moins bienveillantes, beaucoup moins rapprochées de la crédulité ou de la foi que M. Renan ne le suppose.

Et saint Paul, lorsqu'il n'était que Saul le persécuteur, était-il donc disposé à croire aux miracles de l'Homme-Dieu? Ce qu'il en avait entendu raconter avait-il suffi pour le convertir? N'était-ce pas précisément ce qui avait allumé sa furie contre les chrétiens, et fait ambitionner par son fanatisme la mission d'aller s'abreuver de leur sang à Damas? Avec de tels sentiments, avec une exaltation si barbare, préparait-il son âme à croire aisément au prodige qui devait bientôt le renverser sur

la route? Et devait-il d'autant mieux devenir la conquête de Jésus-Christ à la suite d'une apparition foudroyante, qu'il avait à cette heure-là même un désir plus brûlant d'en égorger les disciples? Ce serait une moquerie de le prétendre.

Enfin, Pierre, Paul et tous les Apôtres ont fait des miracles devant les païens, proconsuls, peuples ou empereurs. Et M. Renan dira-t-il que ceux-là croyaient aux miracles et qu'ils étaient disposés à y croire? Je ne pense pas qu'il ait le courage de le soutenir, et s'il ne le dit pas, que devient cette fameuse observation qui n'a pas été *une seule fois démentie*? Hélas! l'histoire ne porte pas plus bonheur à M. Renan qu'il ne porte lui-même bonheur à la logique.

« Aucun miracle ne s'est produit devant une réunion d'hommes capables de constater le caractère miraculeux d'un fait. Ni les personnes du peuple, ni les gens du monde ne sont compétents pour cela. » — Voilà qui est aimable au degré suprême. Que le pauvre peuple soit déclaré incompetent pour vérifier et attester un miracle, c'est sa vieille destinée; M. Renan ne fait que répéter ce qu'en ont dit les fortes têtes rationalistes dans les âges; venus pour éclairer le peuple, ces docteurs commencent tous par le dénoncer comme atteint d'idiotisme; il faut qu'il en prenne son parti. Mais M. Renan monte plus haut: il attribue la même incompetence *aux gens du monde*. Il a bien compris sans doute qu'il disait là une chose singulière; il est même vraisemblable qu'il ne l'a pas écrite sans douleur. Il a parmi les gens du monde des amis distingués. Philosophes sérieux, savants remarquables, observateurs exercés et pénétrants, rien de tout cela n'y manque, et plusieurs d'entre eux figureraient peut-être au premier rang même dans les académies. M. Renan le sait; mais ils *sont gens du monde*; la vérité le condamne, malgré le chagrin qu'il en éprouve, à décréter qu'ils sont incompetents pour discerner les faits miraculeux, et s'ils le rencontrent sur leurs pas, ils pourront le remercier du courage qu'il

daigne déployer pour les rendre modestes.

Mais au fond, que penser de cette appréciation? Elle n'est qu'une insulte démentie par le bon sens. Le plus ordinairement, le miracle est un fait complexe; il se compose de trois éléments: deux faits naturels, palpables et successifs, un lien mystérieux qui les unit. Voici par exemple la guérison de cet aveugle-né dont parle le saint Luc au neuvième chapitre de son évangile: que cet homme fût aveugle de naissance, c'est là le premier fait; qu'un jour il ait commencé tout d'un coup à voir, lui qui ne voyait rien auparavant, c'est là le second fait; que la cécité ait fait place brusquement à la perception de la lumière, par l'application d'un peu de salive et de boue aux yeux éteints de cet homme, tel est le troisième fait. Eh bien! je le demande, est-ce que le *peuple*, est-ce que les *gens du monde* ne sont pas compétents pour constater l'existence du premier fait? Faut-il être académicien pour attester avec autorité qu'un homme n'eut jamais d'yeux, quand on a vécu dans son contact, quand on a pu vérifier chaque jour l'état réel de sa tête, quand on a pu, mille fois pour une, se convaincre que dans ses orbites il n'y avait rien, ou qu'il y roulait seulement des globes sans transparence et sans lumière? Un pâtre, un manoeuvre, un homme sans lettres ne peuvent-ils pas être ici des témoins dignes de foi, pourvu qu'ils ne soient pas insensés? Et tous les jours n'admet-on pas, dans les tribunaux, leur déposition comme décisive sur des questions plus délicates et d'une vérification bien plus difficile? De même qu'ils sont assez graves pour affirmer avec intelligence et poids le premier fait, ils peuvent attester le second avec autant de titres à la confiance. Cet homme était aveugle hier, ils peuvent en déposer; cet homme y voit aujourd'hui, ils peuvent le dire également; là ils pouvaient mériter d'être crus; ils peuvent ici le mériter au même degré; l'existence et la constatation de ces deux faits sont pleinement de leur compétence. Aussi que font les Pharisiens, les

beaux esprits de l'époque, ceux qui dix-neuf siècles par avance étaient comme les précurseurs, ou plutôt comme les aïeux de M. Renan? Ils récusent le témoignage de l'aveugle lui-même, mais ils acceptent celui de ses parents. Ce n'étaient pas des *gens du monde*, mais bien des *gens du peuple*, puisque leur fils mendiait. Mais n'importe, ils les appellent à certifier le double fait qui les préoccupe et qui constitue le miracle; c'est à leurs yeux une autorité nécessaire, mais en même temps c'est une autorité suffisante, et s'ils incidentent encore, ce n'est plus pour ébranler la certitude de leur affirmation, quoiqu'elle soit émanée d'une source simplement populaire. Et voilà le bon sens jusque dans la haine pour le Christ; c'est une éclatante réfutation des calomnies de M. Renan contre la raison du *peuple* et celle des *gens du monde*.

Quant au troisième élément, c'est-à-dire le lien qui unit les deux grands faits successifs dont se forme le miracle, il tombe quelquefois lui-même partiellement sous le témoignage. Ainsi dans le prodige de l'aveugle on pouvait parfaitement voir et certifier que Jésus s'était servi d'un peu de poussière détrempee de salive pour l'accomplir. Un homme du peuple pouvait le garantir aussi bien qu'un savant. Mais on ne pouvait aller plus loin, et après tout il n'est pas nécessaire de franchir cette limite pour rendre le miracle certain. Quand la curiosité des Pharisiens interroge l'aveugle avec indiscretion, quand ils veulent lui prouver que Jésus n'a pu le guérir parce que Jésus est un homme pécheur, lui leur répond avec beaucoup de sagesse: «S'il est un pécheur, c'est ce que j'ignore: je ne sais qu'une chose, mais je la sais bien: c'est que j'étais aveugle et que j'y vois maintenant!» Langage plein de raison! Vous me demandez à moi, homme du peuple, comment s'est opéré le miracle, je n'en sais rien et je n'ai ni obligation ni besoin de vous le dire. Je me borne à attester deux faits qui se sont succédé, et je les atteste de manière à défier toute

espèce de démenti. Liez-les comme il vous plaira, c'est votre affaire; pour moi, je les maintiens comme indubitables à travers toutes vos explications, et par là même que je les fais demeurer debout, il vous est impossible d'échapper au miracle.

Ainsi nous ne pouvons sanctionner ce que dit M. Renan, lorsque, complétant le passage qui précède, il dit: «Il faut de grandes précautions et une longue habitude des recherches scientifiques.» De grandes précautions, oui; l'Eglise en a toujours pris d'extrêmes, comme l'avait fait avant elle l'antique Synagogue. — «Une longue habitude des recherches scientifiques,» parfois oui; très souvent non; avec des yeux ou des oreilles bien constitués, avec un peu de bon sens et d'attention, on a tout ce qu'il faut, en bien des occasions, pour se démontrer à soi-même l'existence et l'authenticité des éléments essentiels dont se compose le miracle.

(A suivre.)

AU CLOITRE

Dialogue religieux

PERSONNAGES: { BERTILLE, prieure d'un monastère de Bénédictines;
GUDULE,
REINELDE, } religieuses
GERTRUDE, }

BERTILLE.

Mes filles, vous avez, à chaque heure du jour,
Au puissant Roi du Ciel témoigné votre amour
Par le travail des mains comme par la prière.
Avant que le soleil retire sa lumière,
Goûtez d'un doux repos les tranquilles instants.
Et soit que vous vouliez dire les sentiments
Que la bonté divine à vos âmes inspire,
Soit qu'en des chants divers vous aimiez à
[décrire]
La paix, l'aimable paix qui règne en votre cœur,
O vous qui vivez près de l'autel du Seigneur,
Récreez-vous ensemble, et songez qu'il faut être

De bonne humeur toujours, servant un si bon
[Maitre.]

GUDULE.

C'est bien vrai, chère Mère. Et, dans ces lieux
[bénis,

Une même pensée occupe nos esprits.

A mon très grand bonheur, ô mes sœurs, quand
[je pense,

Mon cœur est plein de joie et de reconnaissance.

Voyez donc : dans le monde il est tant de dangers!

Ma barque y naviguait au milieu des rochers,

Toujours près de sombrer sous la vague perfide.

J'étais comme un coursier dont on lâche la bride;

Disposant de ma vie au gré de mes désirs,

Sans souci des devoirs, je courais aux plaisirs.

Hélas! on me disait : « Ces plaisirs sont honnêtes, »

Et je perdais de vue, au milieu de ces fêtes,

Les souffrances du Christ, mon Dieu, l'Eternité!

Ces faux biens à mon cœur n'ont jamais apporté

Que le trouble et l'ennui ; que dis-je ? parfois
[même

Le remords! J'ignorais que le chrétien qui s'aime

Comme le monde fait, se hait réellement.

Et que la sagesse est dans le renoncement,

J'étais sans le savoir, en suivant mon caprice,

Une esclave enchaînée au plus rude service ;

Car les faits ont souvent vérifié ce mot :

« Etre son maître à soi, c'est dépendre d'un
[sot ! »

GERTRUDE.

Sœur Gudule aisément trouve le mot pour rire...

BERTILLE.

A celui-ci pourtant il nous faut bien souscrire.

Votre sœur a raison ; l'amour-propre maudit,

Au lieu de commander, devrait être proscrit.

C'est le grand ennemi du salut de nos âmes,

Et qui veut pour son Dieu brûler de pures
[flammes

Doit lutter à toute heure et combattre le mal,

Obéir, et ne plus s'en rapporter à soi.

GUDULE.

Dans ce port de salut, la sainte obéissance,

J'ai retrouvé la joie avec la confiance.

Tout ce que nous faisons, mes sœurs, pour obéir,

A Dieu plaît à coup sûr, et doit nous enrichir

— Voyez notre bonheur! — d'un précieux mérite.

Car nulle chose aux yeux de la foi n'est petite,

Quand pour une autre vie elle gagne un trésor.

Obéissance, ô toi qui convertis en or

Jusqu'aux plus vils cailloux de cette pauvre terre,

Pourrais-je assez louer ton secours salutaire ?

Sous ton aile je vis avec sécurité

Et goûte, par surcroît, la sainte liberté.

REINELDE.

Oui, célébrons l'aimable servitude

Où s'accomplit la volonté de Dieu.

Salut, à vous, ô chère solitude

Où nous prions à l'ombre du saint lieu.

Salut à vous, ô grand trésor de l'âme,

Bienfait céleste, ô douce pauvreté!

Douce en effet ma bouche vous proclame,

Vous qui gardez la sainte humilité.

Au sein du monde on poursuit la richesse ;

L'or est l'objet des plus âpres désirs.

Quand on le gagne on est plein d'allégresse,

Et qui le perd s'abandonne aux soupirs.

Nous qui vivons auprès du Tabernacle

Où du fidèle est le souverain Bien,

Qui chaque jour voyons ce grand miracle,

Source de paix, d'amour pour le chrétien,

Nous que le Christ a faites ses épouses,

Qui possédons un si riche Seigneur,

Il faut pour lui que nous soyons jalouses,

De tous faux biens éloignant notre cœur.

N'oublions pas que Jésus, sur la terre,

Vécut obscur dans un pauvre atelier,

Près de Marie, aimable et sainte Mère,

Aidant Joseph, pauvre et saint Ouvrier.

Les yeux fixés sur ce divin modèle,

N'oublions pas que Jésus même a dit,

Donnant l'exemple à son peuple fidèle :

Bienheureux sont les pauvres en esprit!

BERTILLE.

J'approuve avec bonheur vos paroles, ma fille,

Et le meilleur cloître sera

Celui qui, sur tous points, à la Sainte Famille

Le mieux ressemblera.

GUDULE.

O douce pauvreté!

GERTRUDE.

O don vraiment céleste!

GUDULE.

Lorsque la vie a fui, ton mérite nous reste.

BERTILLE.

Pour que nos vœux sacrés soient loués tous les
trois,

Faites-nous, sœur Gertrude, entendre votre voix.

GERTRUDE.

Vous avez célébré la grandeur, l'importance,

Mes sœurs, de ces trésors : la sainte obéissance,

Et la très chère pauvreté.

A mon tour, maintenant, de dire les louanges

De la vertu qui fait que l'on ressemble aux anges:

La précieuse chasteté.

Nos sœurs du monde ont dit : la fleur de la
jeunesse
Est courte et fugitive ; il faut que je m'empresse
A hâter le bienheureux jour
Où d'un homme la voix, par la tendresse émue,
Près d'un foyer commun souhaitant ma venue,
M'assurera de son amour.

Mais nous qui, refusant de brûler de ces
flammes,
Avons de Jésus-Christ, divin Epoux des âmes,
Entendu le pressant appel,
Les yeux levés au ciel, nous marchons dans
la vie,
Le cœur en paix toujours, sans regret, sans
Epouses d'un Maître immortel. [envie,

O sainte chasteté, que par-dessus tout j'aime,
Dans le ciel du bon Dieu d'un riche diadème
Tu seras le plus beau joyau.
Le jour où j'entrerai dans la béatitude,
J'aurai place parmi la noble multitude,
Qui, des lys en mains, suit l'Agneau.

Sur Marie, à toute heure, une âme virginale,
Dans son affection ardente, filiale,
Attache ici-bas son regard.
Conforme à ce modèle, elle est heureuse, et sûre
Que sur elle on dira le mot de l'écriture :
« Elle a choisi la bonne part ! »

BERTILLE.

De la belle vertu l'éloge est magnifique !

GERTRUDE.

Maintenant, parlez-nous de Sainte Scholastique,
O mère !

REINELDE.

Et contez-nous la visite que fit
Saint Benoît à sa sœur près de mourir.

BERTILLE.

J'ai dit,
Mes filles, très souvent cette émouvante histoire.

GUDULE.

Vous la répétez, si vous voulez nous croire,
Car nous l'écouterions, o mère, mille fois.

BERTILLE.

Je commence, et que Dieu daigne affermir ma
voix.

(*A suivre.*)

D. HASSELLE.

La traversée du Groenland

(*Suite.*)

Le 19 juillet au soir et pendant la nuit, la houle augmenta avec une intensité considérable et la situation empira ; les glaçons continuèrent à se heurter toujours plus violemment et, quand nous sortîmes de notre tente, le lendemain matin, nous nous aperçûmes que la glace s'était ouverte tout près de nous. Nous entrevîmes aussi la mer libre, vers laquelle nous fûmes entraînés avec une rapidité qui pouvait nous être funeste. Que faire ? Jetés dans les remous tourbillonnants, notre sort était plus que douteux et, d'un autre côté, si le courant continuait à nous entraîner, il nous était bien difficile de lui échapper. Nous tentâmes un effort inouï pour avancer vers la côte, mais nous fûmes aussitôt forcés d'abandonner cet essai.

Même dans des circonstances ordinaires, il eût été assez difficile d'avancer sur la glace entassée, étant donné la vitesse avec laquelle nous étions portés vers la mer ouverte, mais la difficulté devenait insurmontable par suite de la houle existant tout autour du courant.

La seule chose que nous dûmes faire fut de choisir un glaçon assez solide pour résister aux remous. Il s'agissait de se tenir sur la glace aussi longtemps que possible et puis de prendre la mer et ce, au dernier moment. Un glaçon réunissant les conditions voulues s'offrit à nous ; nous y transportâmes les canots et les bagages... Tout, sauf la tente et les sacs à dormir, fut arrimé dans les canots, prêts à être lancés. Mais il eût été très imprudent de lancer les canots entre des lames brisantes entourées de glaçons flottants, sans risquer de leur faire prendre l'eau, ou les faire se heurter et même se briser contre les écueils. Nous aurions pu parvenir à lancer le premier canot avec le concours réuni des deux équipages ; mais c'eût été bien difficile à réaliser pour ceux restant avec le second canot.



Les munitions, les vivres et tous les bagages furent répartis dans les deux canots de façon à nous permettre, en cas d'accidents, de nous sauver en un seul canot. Nous eûmes ainsi la chance d'avoir la vie sauve, mais le succès de l'expédition devenait bien douteux. Vers le soir, nous nous approchâmes si près de la mer libre que quelques heures seulement nous séparaient du moment où nous devions pénétrer dans le remous le plus violent. Nous vîmes distinctement les vagues passer sur les glaçons et ceux-ci se briser en se heurtant. Il n'y eut pas de doute sur le sort qui nous attendait. Cependant, après avoir fait tout ce qui était en notre pouvoir et afin de conserver intacte toute l'énergie dont nous aurions besoin au moment opportun, on envoya tout le monde se coucher, sauf celui qui devait faire le guet pour nous réveiller au moment précis où il faudrait quitter la glace.

M. Sverdrup prit le premier quart. A peine étais-je endormi que je fus réveillé par le mugissement de la mer que j'entendais tout près de moi, en dehors de la tente. Je m'attendais à chaque instant à voir paraître M. Sverdrup pour nous réveiller. Il ne vint pas, les minutes passèrent, et, le remous augmentant, je m'attendais toujours à voir l'eau inonder notre tente.

Réveillé le lendemain matin, je fus très étonné de nous voir encore sur la glace et de n'entendre que vaguement le bruit de la mer. En sortant de ma tente, je m'aperçus que nous nous trouvions au milieu de la glace, loin de la mer libre.

Sverdrup raconta que, pendant la nuit, nous fûmes portés jusque dans les remous, dans une situation dangereuse, par un entassement de glace placé près de nous et qui menaça d'écraser notre glaçon. De plus, la mer, inondant incessamment les glaçons, avait failli nous enlever un canot. Le lieu où se trouvait notre tente, étant un peu élevé, resta sec. Sverdrup eut plusieurs fois l'intention de de nous réveiller ; mais, au moment le

plus critique, le glaçon sur lequel nous nous trouvions prit une autre direction à travers les glaces en s'éloignant de la mer et, le lendemain matin, nous nous trouvâmes entourés par la ceinture des glaçons. Ainsi nous n'eûmes pas l'occasion de nous servir de nos canots.

Le courant, cependant, avait une tendance marquée à nous entraîner vers la mer ouverte, et les glaçons, très serrés, retardaient beaucoup notre marche, en nous contraignant à haler nos canots. En raison d'une assez forte houle qui venait du nord-est et d'est, la glace était si serrée que les glaçons ne pouvaient pas se disperser comme ils le font ordinairement.

Néanmoins, nous ne perdions pas courage, estimant que, n'ayant rencontré jusqu'alors que des courants contraires, nous devions en trouver un assez favorable pour nous mener vers la côte. Ce fut ce qui arriva.

Le 29 juillet, au matin, nous nous aperçûmes, quand le brouillard se dispersa, que nous étions assez près de la côte, en face d'Anoritok et que les glaçons du bord intérieur de la ceinture de glaces étaient moins serrés. Après avoir, vous le pensez bien, déjeuné très rapidement, nous nous embarquâmes pour nous diriger vers la côté à force de rames. Le sentiment que nous éprouvâmes en passant le dernier glaçon et en dirigeant les canots vers le nord est indescriptible.

Ainsi nous débarquâmes à Anoritok, qui se trouve à 61° 1/2 nord. Inipolik, où nous avions eu l'intention de débarquer, se trouve à 65° 1/2 nord ; nous étions donc débarqués à soixante lieues plus loin vers le sud.

Il était sans intérêt de monter sur la glace qui couvre le pays intérieur, notre destination étant Christianshaab ; traverser le pays jusqu'à la côte de l'ouest ne me souriait pas beaucoup plus. Ainsi il ne me resta qu'à suivre la côte vers le nord.

Bien que la saison fût déjà avancée et l'été groenlandais si court presque fini,

nous avions encore le temps ; il fallait cependant se presser. Nous cheminions vers le nord aussi vite que possible, mais les difficultés étaient nombreuses. Les glaçons près de la côte nous obligèrent très souvent à recourir à nos haches et à nos leviers de fer pour nous frayer un passage à travers les glaces énormes. C'est à peine si nous avions le temps de préparer nos repas, de manger et de dormir.

Mais nous avions assez d'eau à boire ; nous étions si bien approvisionnés de conserves de la fabrique Stavanger qu'elles nous suffisaient pour le moment comme unique nourriture. Les transporter avec nous pendant le trajet sur la glace du pays intérieur aurait constitué un bagage trop lourd et, de plus, en nous en débarrassant, nous économisions nos provisions de vivres secs. Il y avait du reste assez de gibier le long de la côte, ce qui nous procurait un changement de nourriture agréable, lorsque nous avions le temps de le tirer.

Après nous être avancés sur le nord pendant deux jours et avoir doublé Puisertok, le glacier si redouté des habitants de la côte Est, nous rencontrâmes un camp de Payens comptant plus de soixante-dix personnes. Le camp se composait de deux tribus qui toutes deux se trouvaient en voyage ; l'une et l'autre occupaient deux canots à femmes (konebaad) suivis des hommes en kajak, et se rendaient la première vers le nord, revenant des colonies danoises, la seconde vers le sud pour y négocier leurs marchandises.

Je fus enchanté de cette rencontre, espérant en pouvoir profiter en faisant route avec eux vers le nord et comptant utiliser leur expérience sur les courants et les glaces. Mais c'était une grande erreur, car, au lieu de nous devancer, ils préféraient nous suivre en nous laissant le soin de forcer les passages à travers la glace compacte ; ils poussaient des cris d'étonnement en nous voyant briser les glaçons avec nos forts canots en bois. Il

arriva souvent qu'ils restaient seuls entre les glaçons, avec leurs longs canots en peau, bien que nous eussions pu nous frayer un passage.

Après avoir fait route ensemble pendant une journée, la pluie se mit à tomber vers le soir, et les Payens débarquèrent en nous invitant sérieusement à suivre leur exemple. Mais nous n'avions pas de temps à perdre, et nous continuâmes seuls notre route sans trêve ni retard. Quelques jours après et beaucoup plus loin vers le nord, à Akorninarmint (63° 18' nord), nous rencontrâmes encore des Payens, mais ils se sauvèrent en emportant tout ce qu'ils avaient de valeurs. Je suppose qu'ils nous prenaient pour des créatures surnaturelles. Après toutes sortes de signes, nous réussîmes à les faire approcher et nous pûmes devenir bons amis.

(A suivre.)

FR. NANSEN.

Histoire des croyances

(Suite).

Par là même qu'à toutes les époques il s'est rencontré des hommes violents et criminels, capables d'attenter à la liberté, aux biens et même à la vie de leurs semblables, la société s'est trouvée dans l'obligation d'édicter des peines graduées pour châtier les coupables et terrifier ceux qui, par vengeance ou cupidité, se sentiraient portés à les imiter.

Mais tandis que les législateurs modernes se préoccupent de ne recourir aux châtiments que dans la stricte mesure commandée par l'intérêt public et la sauvegarde des faibles, les chefs des anciens peuples, au contraire, compensaient l'insuffisance de leur justice par la barbarie des mesures répressives. C'est ainsi qu'à côté de la lapidation des Hébreux, nous trouvons l'istilham et le chângât des anciens Egyptiens ; chez les Grecs, le poison ; chez les Romains,

la strangulation. Au moyen âge, nous voyons la hache, l'épée, le pilori, la potence, employés tour à tour pour les supplices capitaux. De nos jours, la guillotine et l'électrocution sont surtout en usage.

Quelques peuples se sont distingués par les raffinements de cruauté apportés au dernier supplice ; citons le pal des Persans, le broiement au pays du Nil, les terribles pénalités du Tonkin, de l'Annam et de la Chine centrale. Voilà pour la peine de mort.

Passant à l'homicide à la guerre, M. Nicolaj nous parle des armes offensives et défensives, anciennes et modernes, des lois militaires, des usages de la guerre, de l'organisation des armées depuis les temps les plus reculés. A ce sujet, il traite rapidement une question intéressante : La guerre est-elle un mal nécessaire ? Un aperçu ingénieux sur le pour et le contre nous édifie à ce sujet.

Un chapitre spécial est consacré aux sacrifices humains. L'idée d'offrir des sacrifices pour se rendre le ciel propice ou pour apaiser son courroux, est une de ces notions essentielles qui se rencontrent dans les rites de toute religion. De là, chez les anciens, ces sacrifices propitiatoires de tous genres : immolation d'animaux et d'êtres humains, jeux meurtriers des gladiateurs, hécatombes humaines, égorgements d'enfants, etc., sans oublier la mort volontaire des veuves indiennes.

Pour conclure cette longue et minutieuse étude, un chapitre consacré à l'anthropophagie et au cannibalisme. L'auteur s'attache à montrer que l'anthropophagie aux âges primitifs n'est nullement établie, d'accord en cela avec MM. de Mortillet et Cartailhac. L'honneur de l'humanité est donc sauf.

Quant au cannibalisme, qui subsiste de nos jours chez quelques peuplades sauvages, il faut en voir la cause première et déterminante dans leur caractère belliqueux : c'est la conséquence de leur animosité et de leur ivresse guerrière.

*
**

A propos du sixième commandement, trois sujets surtout doivent attirer l'attention : l'intempérance à travers les âges ; le théâtre, la danse et le roman ; et enfin l'histoire anecdotique du luxe.

Les sages préceptes de l'Écclésiaste relatifs aux repas et à la tempérance n'ont pas toujours été, loin de là, en honneur chez les peuples. La recherche immodérée des satisfactions du goût a souvent conduit l'homme à l'intempérance, à l'ivrognerie, à la gourmandise : la Rome des empereurs, et les fils du Céleste Empire nous ont donné sous ce rapport de scandaleux exemples, consacrés par l'histoire. Et sans aller si loin, l'alcoolisme moderne ne s'est-il pas révélé comme la plus terrible des plaies qui rongent la civilisation actuelle ?

A côté de ces excès pernicieux, il est bon d'étudier de près l'histoire du jeûne et de l'abstinence depuis les Hébreux : les prescriptions de Moïse, le jeûne canonique de l'Église romaine, le ramadan des Turcs, la mortification ascétique, sont autant de sujets qui abondent en enseignements précieux.

Le goût du théâtre et de la danse dans l'humanité, les transformations successives de la scène, depuis la représentation hiératique des Grecs jusqu'à l'opéra moderne, la danse dans ses diverses formes : danse mimique, danse religieuse, danse comique, danse guerrière, et enfin notre art chorégraphique actuel : voilà les sujets que notre auteur traite avec sa compétence ordinaire, en apportant à l'appui de ses dires l'autorité incontestable des faits.

Quant au roman, il a fait du chemin depuis la Chanson de Roland. Et force nous est de conclure avec l'auteur que le roman moderne est, le plus souvent, un facteur de corruption, une excitation au vice, l'apothéose des plus cyniques passions de la bête humaine.

Venons-en à l'histoire anecdotique du

luxe. Qu'est-ce que le luxe ? Est-ce l'usage des choses chères, comme l'a défini Say ? Est-ce l'amour du superflu, suivant la définition des économistes ? L'un et l'autre à la fois. L'homme a toujours été porté à rechercher autour de lui ce qui peut concourir à l'orner et à rehausser sa valeur personnelle : le luxe est donc aussi ancien que le monde. Les coutumiers des peuples en sont d'ailleurs la preuve la plus convaincante : il suffit de les ouvrir, pour y rencontrer à chaque page les raffinements inventés, depuis les temps archaïques, pour relever le pauvre prestige humain. Faut-il rappeler les habitudes journalières des patriciennes de Rome, si minutieusement décrites dans les auteurs classiques. Les recueils somptuaires des nations fourmillent aussi d'indications précieuses : nous renvoyons à l'auteur pour le détail.

*
* *

Le livre septième est l'histoire de la propriété, considérée dans ses diverses particularités : emblèmes et symboles de la propriété chez les anciens, curiosités historiques sur les impôts et le vol, corvées et redevances, droits féodaux, etc..

Les emblèmes et symboles de la propriété ont varié de peuple à peuple, de tribu à tribu, de ville à ville même. Les Hébreux avaient la sandale ; les Romains adoptèrent la baguette, la lance et la couronne ; la loi salique reconnaissait la poignée de terre ; les usages féodaux ont souvent varié : gerbe, rameau, touffe de gazon, olives, ont tour à tour joui de la faveur des suzerains. Les Indes ont admis le bizarre procédé de la gorge d'eau ; etc. : la liste pourrait s'allonger indéfiniment. Disons seulement que la girouette, qui l'aurait cru, a joué un rôle important dans les coutumes de l'ancienne France.

Un chapitre spécial a dû être réservé à l'explication de certaines redevances en usage au moyen âge, et qui méritent un examen attentif à raison de leur singula-

rité et de leur importance dans l'histoire de la propriété. A titre de curiosités, citons notamment les redevances en fumée, le roitelet charrié par quatre bœufs, les quarante-neuf chapons de Neuilly-sur-Marne, etc.. Les corvées royales et seigneuriales, les prestations de tous genres, ont perduré jusqu'à la fin du XVIII^e siècle : l'Assemblée Constituante fit table rase de toutes ces vieilles coutumes. Ce qui n'empêche que plus d'un contribuable moderne regrettera bien l'ancien régime ; de nos jours, si l'on n'est plus corvéable, on est resté non moins « taillable » que par le passé : tout est matière à impôt, tout est prétexte à contribution : l'habitation, la nourriture, tous les actes de la vie, les distractions, tout enfin est taxé au profit de l'Etat-monopole.

L'histoire de la propriété fourmille de faits mémorables à la fois et instructifs, qu'il convient d'analyser de très près. En Egypte, par exemple, une législation particulière régissait la propriété des momies et les cas spéciaux où les dépouilles ancestrales pouvaient être remises en nantissement d'un prêt hypothécaire. Israël avait sa fameuse loi du Jubilé. Les domaines grecs, le patrimoine romain étaient garantis par des codes juridiques minutieusement écrits. La propriété féodale eut ses conditions spéciales : c'était moins une possession à titre personnel qu'une concession d'exploitation, ainsi que l'expliquent les coutumiers et les mœurs de l'époque. Très curieux aussi les détails historiques de la propriété en Russie, en Chine, au Japon, notamment au point de vue de la répression des attaques contre les biens des individus.

Au point de vue du folklore, l'histoire des petits profits populaires ou féodaux présente un intérêt capital. D'où viennent, par exemple, les appellations populaires de l'argent : *quibus*, *trèfle*, *oignon*, *saint-frusquin*, *braise*, et autres de ce genre ? Quelles sont les origines du *pour-boire* ? Qu'entend-on par *pots-de-vin*,

épingles ? Comment a pris naissance le denier à Dieu ? Autant de questions pleines d'intérêt, et auxquelles il importe de répondre si l'on veut se rendre un compte exact des us et coutumes populaires.

La notion de la propriété, et le souci de sanctionner le respect de la chose d'autrui, sont le fondement même de toute société ; d'où la répression du vol sous toutes ses formes, par un code pénal plus ou moins complet. Chaque nation a ses pénalités propres : c'est ainsi que, dans la Chine ancienne, les voleurs sont condamnés à avoir les jambes rompues ou le nez coupé, suivant l'importance du larcin. Chez les Hébreux, la pénalité édictée contre le vol était une amende. La mythologie grecque avait glorifié le vol en la personne d'Hermès : le vol fut donc autorisé en Grèce, jusqu'à ce que Dracon, remettant les choses au point, édictât la peine suprême pour tous les vols. A Rome, l'homme libre convaincu de vol encourait l'esclavage ; quant à l'esclave voleur, il était battu de verges, puis précipité du haut d'un rocher.

Les législations modernes ne contiennent rien qui mérite un examen spécial. (*Reproduction interdite.*) (A suivre.)

FR. DUFOUR.

BULLETIN POLITIQUE

du 15 août au 15 septembre 1902.

AOUT.

Il s'opère, en *Belgique*, pendant la seconde quinzaine d'août, un changement dans le ministère : M. Surmont de Volsberghe, ministre du Travail, abandonne son portefeuille, et le Roi choisit pour le remplacer, un membre du barreau liégeois, M. Gustave Francotte. Nul doute que le nouveau ministre marche sur les traces de son prédécesseur, et des autres titulaires qui ont rempli leur

charge au gré de la nation. Signalons encore, pendant ce mois, le congrès littéraire néerlandais de Courtrai et le fameux raid Bruxelles-Ostende, où le lieutenant français Madamet est vainqueur.

En *France*, on ne signale jusqu'ici aucune modification dans les agissements sectaires du ministère Combes. Des bagarres éclatent entre la force publique et la population à Saint-Méen, Ploudaniel et Folgoët. Les séides du chef de cabinet continuent leur besogne : des écoles sont fermées, des maires et des adjoints révoqués, et pour compliquer le désordre, les ouvriers métallurgistes se mettent en grève, au grand dam de M. Rouvier, qui, dans tout cet imbroglio, a bien de la peine de tirer son épingle du jeu.

Nous assistons, en *Angleterre*, à l'épilogue des fêtes du couronnement d'Edouard VII : le 18, les généraux boers arrivent à Londres et y sont l'objet d'une réception qu'ils n'espéraient certes pas. Vers la même date, le shah de Perse vient faire visite au Roi, en vue, s'il faut en croire certains journaux, d'un traité anglo-persan au sujet duquel les souverains ne parviennent pas à s'entendre.

Dans les autres pays, il importe de noter : En *Allemagne*, le voyage du Roi d'Italie à Berlin, voyage dont toute la presse s'est longuement occupée ; en *Italie* et aux *Etats Unis*, des grèves qui, à en juger par le nombre des grévistes, menacent de prendre rapidement de l'extension.

NÉCROLOGIE : En Belgique, le 23, M. Benjamin Crömbez, le millionnaire bruxellois ; le 28, Mgr Van Aertselaer, curé-doyen de SS. Michel et Gudule, à Bruxelles. — A l'étranger, le 24, la duchesse Marguerite de Wurtemberg, nièce de l'Empereur François-Joseph ; le 26, M. Charles Chincholle, le spirituel rédacteur du « Figaro ».

SEPTEMBRE.

Le mois de septembre est véritable-

ment le mois des congrès, surtout dans notre pays. Citons-les par ordre de dates : le 1^{er}, à Anvers, le congrès de l'assistance des aliénés ; le même jour, à Bruxelles, la conférence internationale prophylaxique ; le 3, à Namur, le congrès eucharistique, qui est un magnifique acte de foi dans le St Sacrement ; le 7, à Louvain, le congrès des orphelins ; le 11, à La Louvière, le congrès des œuvres sociales du Hainaut ; le 14, à Mons, le onzième congrès de la Ligue démocratique belge.

En France, même situation que le mois dernier. Le colonel de Saint-Remy, qui avait refusé d'obéir à ses chefs dans l'exécution des décrets présidentiels, est traduit devant le conseil de guerre, et condamné... à un jour de prison, ce qui équivaut à un acquittement. Mais cette décision n'a pas l'heur de plaire au général André, ministre de la guerre, qui se propose de la modifier dans un sens plus rigoureux. En attendant, un incident éclate, qui fait beaucoup de bruit dans la presse française : M. de Montebello, ambassadeur à Saint-Pétersbourg, est mis à la retraite, « comme n'étant pas le ministre de tous les Français », dit-on dans les milieux ministériels, et remplacé par M. Bompard, lequel semble jouir — chose rare — de l'estime générale.

Nous parlions tantôt de congrès. Indépendamment de ceux qui ont eu lieu en Belgique, il convient de noter, en Italie, le congrès socialiste d'Imola, et en Allemagne, le congrès de Munich, également socialiste. Cette dernière réunion n'obtient pas le succès qu'en attendaient ses promoteurs, car les séances sont orageuses et l'union paraît devoir difficilement se faire entre les diverses sectes, également soucieuses de prédominer.

Dans les autres pays, signalons : en Angleterre, la publication du Livre bleu relatif à l'entrevue des généraux boers à Londres ; dans les Antilles, de nouvelles éruptions volcaniques à la Martinique et à l'île Saint-Vincent ; en Espagne, des grèves assez importantes à

Barcelone et à Valence ; en Autriche-Hongrie, des troubles et des désordres à l'occasion de l'assimilation des Croates avec la nation serbe.

NÉCROLOGIE : En Belgique, le 2, le chanoine Houba, curé-doyen de Dinant ; le 5, le chanoine Stillemans, frère de S. G. l'évêque de Gand. A l'étranger, le 5, le savant professeur berlinois Virchow ; le 8, M. Philip Bailey, le doyen des poètes anglais ; le 11, M. Van Asch-Van Wyck, ministre des colonies en Hollande.

MARCEL HARYS.

Par suite de l'abondance des matières, la suite du feuilleton : Rolland, a dû être remise au numéro suivant.

TOMBÉ DANS UN PUIT

CHAUMONT. — A Dancevoir, un cultivateur, nommé Henri Royer, se rendait au puits situé dans sa cour pour puiser de l'eau. Au moment où il se penchait, le seau en main, appuyé sur le treuil, il perdit l'équilibre et tomba dans le vide. On le retira aussitôt du puits, mais il était mort.

Henri Royer était un jeune homme de vingt-sept ans, célibataire.

Comme nous l'avons déjà dit plusieurs fois, cet accident aurait été évité si le *Dessus de Puits de Sécurité* ou *Élévateur d'Eau à toutes profondeurs, système L. JONET & Co, à Raismes (Nord)*, avait été placé sur ce puits.

On peut d'ailleurs voir d'autre part la gravure de cet appareil dans la réclame que cette maison fait dans notre revue.



Le Congrès Eucharistique de Namur

Le cadre restreint de la revue ne nous a pas permis de donner *in extenso* le compte rendu des grandes assises chrétiennes qui se sont tenues à Namur, dans

les premiers jours de septembre : on en a trouvé d'ailleurs la relation complète dans tous les grands quotidiens catholiques du pays, qui y avaient délégué des envoyés spéciaux. L'importance capitale de ce Congrès nous fait néanmoins un

Goossens, légat du Saint-Siège. Le soir, en l'église cathédrale, un salut solennel réunissait les congressistes au pied des autels.

Le jeudi 4 a lieu la séance d'ouverture, dans la grande cour du Collège de la



MONSEIGNEUR HEYLEN

évêque de Namur, président des Congrès Eucharistiques

devoir de résumer en quelques lignes les principaux actes de cette réunion mémorable.

Le Congrès s'est ouvert, le mercredi 3 septembre, par la réception de S. Em. le Cardinal-archevêque de Malines, Mgr

Paix. Après la prière, Mgr Heylen, évêque de Namur et président des Congrès Eucharistiques, déclare ouvert ce XIV^e Congrès ; puis S. Em. prononce le discours d'inauguration.

Immédiatement après se réunissent les sections dans leurs locaux particuliers, et à 5 heures, l'assemblée générale ramène au Collège de la Paix la foule des congressistes. Le soir, salut pontifical à la cathédrale ; à minuit, adoration nocturne, suivie de la messe pontificale.

Toute la journée du vendredi est réservée aux réunions des sections ; à trois heures, l'émouvante solennité de l'adoration des enfants ; le soir, à 5 heures, troisième assemblée générale, suivie du salut, comme la veille.

Le samedi est également consacré aux réunions des sections. L'après-midi, à 2 heures, les congressistes se transportent à Bomel, faubourg de Namur ; Mgr Goossens y bénit l'emplacement où va s'élever bientôt un temple destiné à perpétuer le souvenir des grandes assises eucharistiques de 1902.

La dernière assemblée générale réunit une foule plus considérable encore que les jours précédents. On applaudit surtout le discours de clôture, prononcé par Mgr Heylen. Le soir, salut solennel.

Le dimanche est le splendide couronnement de cette semaine de travaux et de prières. Après la grand'messe, célébrée pontificalement par Mgr Goossens, un cortège grandiose se forme et se déroule lentement par les rues de la ville, magnifiquement décorée et tout illuminée par un soleil éblouissant : du perron de Saint-Aubain, le spectacle est inoubliable.

Plus de trente mille personnes, nous assure-t-on, ont pris une part active à ce Congrès ; deux à trois cent mille personnes avaient envahi la ville de Namur en ce grand jour du 7 septembre : soixante-dix trains spéciaux assuraient le service.

X***

Chronique Artistique

Le Cercle «Vrije Kunst»

La gracieuse obligeance de M. J. Du-bois, secrétaire du Cercle «Vrije Kunst»,

nous a permis d'admirer, au Musée moderne, la quatrième exposition annuelle de cette société artistique.

Nous y avons retrouvé deux vétérans, deux noms bien connus : MM. Halkett et Gailliard. Du premier, nous remarquons le *Bouquet de violettes*, et l'*Enfant à l'orange*, deux toiles de mérite et d'un réel cachet. De M. Gailliard, nous avons noté son grand tableau : le *Pèlerin à Hal*, et quelques études bien travaillées.

Autour des deux maîtres vient se ranger toute une phalange de débutants ou d'amateurs dont plusieurs témoignent de remarquables dispositions. Citons, au hasard de nos souvenirs, les aquarelles de M. Douhaerd, les belles sculptures de M. de Valériola, les fleurs de M^{lle} Rucloix, les paysages de MM. Taverne et Abatucci.

M. Emile Baes expose une grande toile : *Repos*, qui a de sérieuses qualités de facture et dénote un progrès considérable ; quant à M. Léon Billiet, sa scène religieuse : *Vers l'étoile*, est d'un bel effet et d'un coloris affiné.

Nous citerons encore MM. Eychelbosch, Rullens et Vanden Bosch, dont les travaux exposés méritent une mention spéciale pour les dispositions heureuses dont ils font preuve. (D. F.).

Carnet musical

I. — Concerts.

Le **Waux-Hall** a clôturé sa brillante saison estivale par plusieurs concerts extraordinaires d'une haute valeur artistique ; nous y avons entendu notamment : M. VANDEVELDE, baryton ; M. CHIAFFITELLI, violoniste ; M^{lle} Jane MAUBOURG, du théâtre royal de la Monnaie ; M. SWOLFS, ténor du Conservatoire royal de Bruxelles ; M^{lle} OLISLAGERS, cantatrice. Pour la clôture, M. Sylvain Dupuis nous avait réservé un magnifique concert sym-

phonique, très goûté du brillant auditoire qui honorait de sa présence cette dernière soirée.

Il nous reste à remercier l'éminent chef d'orchestre du soin religieux qu'il a apporté, pendant tout cet été, à conserver aux concerts du Waux-Hall leur cachet artistique et sérieux : il a d'ailleurs été récompensé déjà de sa sollicitude par les encouragements que le public lui prodiguait chaque soir, et nous espérons que la prochaine saison nous donnera une nouvelle occasion d'applaudir son incontestable talent.

*
**

Le **Palais d'Été** continue à nous donner chaque soir les spectacles les plus sensationnels et les mieux choisis. Tout Bruxelles a applaudi les brillants exercices de *Will's Woodward*, qui nous présentait un superbe groupe de phoques et de lions marins dans un dressage absolument inédit. Grand succès également pour M. *De Hénau*, l'homme sans bras, dont les tableaux remarquables excitaient le sincère enthousiasme du public : en dix minutes, et avec la seule aide de ses pieds, l'artiste achevait une toile qui eût certes pu figurer avec honneur dans un salon. Que dire de la troupe *Baltus*, les prodigieux acrobates dont la force musculaire est bien ce que l'on peut imaginer de plus extraordinaire ? Nous ne pouvons omettre les merveilleux exercices de YAMAMOTO, l'étonnant japonais qui met en déroute toutes les théories physiques de la pesanteur et de la gravité : c'est sans contredit le plus étonnant des spectacles que le Palais d'Été nous ait donné cette année.

Nous devons rappeler encore le passage du fameux INAUDI, le prodigieux calculateur italien dont la renommée est devenue universelle. C'est un spectacle à la fois étonnant et déconcertant, que de voir le professeur jongler si facilement avec les chiffres les plus fantastiques, et répéter, après toute une séance de calculs, la totalité des nombres inscrits au tableau.

Cette semaine encore, de nombreux débuts sont venus rehausser le programme, notamment : les *Zouaves* américains ; le jongleur *Farini* ; *Gilwart* et *Briston*, cyclistes comiques ; les *Berthos*, trapézistes excentriques ; etc..

*
**

II. — Communiqués.

Concerts Populaires. — Les quatre concerts auront lieu, comme les années précédentes, au Théâtre Royal de la Monnaie.

6-7 décembre : 1^{er} concert, avec le concours de M. Feruccio Busoni, le célèbre pianiste ;

10-11 janvier : 2^e concert, avec le concours du jeune et déjà réputé violoniste allemand M. Fritz Kreisler ;

7-8 février : 3^e concert, avec le concours de M. Henri Marteau, un des artistes les plus applaudis de l'école française contemporaine du violon, encore inconnu de notre public ;

28-29 mars : 4^e concert, consacré à l'exécution intégrale du deuxième acte de *Parsifal* de Richard Wagner, avec soli et chœur. Il paraît inutile d'insister sur l'intérêt de cette audition, pour laquelle seront engagés des artistes de tout premier ordre.

Le bureau d'abonnement sera ouvert chez MM. Schott frères, 56, Montagne de la Cour, jusqu'au 15 novembre : passé ce délai, il sera disposé des places non réclamées.



LIVRES ET REVUES

I. — LES LIVRES

La Vie après le Pensionnat, Complément de la Vie au Pensionnat. — PREMIÈRE PARTIE : I. *La Jeune Fille et la Famille*. II. *La Jeune Fille et la Paroisse*, par l'Auteur des **PAIL-**

LETTES D'OR. — Approuvé par S. G. Mgr l'Archevêque d'Avignon. — Un joli vol. in-16 raisin de xvi-256 pages. Prix : broché, 2 fr. 50

« Qui trouvera la femme forte ? » disait, il y a bien des siècles, l'auteur inspiré. Et maintenant, au milieu des tristesses et des appréhensions de l'heure présente, nous pensons aussi qu'il faudrait multiplier les chrétiennes vaillantes et généreuses, pour animer au combat les esprits pusillanimes. Cette tâche salutaire, l'*Auteur des Paillettes d'Or* l'a depuis longtemps entreprise, et il s'y est acquis un tel renom, qu'il suffit de son pseudonyme pour recommander un livre. Il a étudié d'une manière toute spéciale la psychologie de la jeune fille ; il a pénétré son caractère et discerné ses défauts : c'est pourquoi il est si pratique et si heureux quand il entreprend de lui donner des conseils et de lui indiquer les moyens de devenir meilleure.

Après l'avoir guidée pendant les années de pensionnat, sans la perdre de vue pendant les vacances, le pieux directeur n'avait garde de l'abandonner au moment où elle rentre définitivement dans le monde. Elle n'aura pas peut-être, pour l'avertir et lui épargner les déceptions, une mère vigilante, des parents fermement et sincèrement chrétiens. Il est donc à craindre qu'elle ne ressemble bien souvent à tant de femmes frivoles et insignifiantes qui semblent ne pas même connaître où est le devoir. L'auteur a écrit son livre pour lui indiquer le but à atteindre, pour lui signaler les devoirs qu'elle rencontrera désormais sur sa route.

Il divise son travail en quatre parties, qui traitent successivement des devoirs envers sa famille et la paroisse, envers le monde et envers l'avenir. Le volume que nous avons entre les mains ne comprend que les deux premières. L'auteur débute par deux mots qui sont un programme, et un programme qui peut servir, non pas seulement aux jeunes filles, mais encore aux fidèles de tout sexe et de toute condition : « Je veux être heureuse et bonne ! » Heureuse en cherchant ma félicité dans l'accomplissement du devoir ; bonne, en m'efforçant de communiquer ce bonheur aux autres. La jeune fille telle que le sage directeur la comprend, ferait la joie du bonhomme Chrysale, qui vit « de bonne soupe et non de beau langage. »

Mais elle serait bien supérieure à l'*Henriette des Femmes savantes*, par le sens chrétien de la vie, par le goût des choses de l'esprit, par la réunion de tous les mérites qui font la chrétienne accomplie. Car l'auteur, avec son sens exquis, ne la confine pas dans la pratique des vertus bourgeoises et domestiques ; il veut, avec Mgr Dupanloup, qu'elle ait une instruction suffisamment développée pour comprendre son frère ou son mari.

Nous voudrions pouvoir citer des passages assez nombreux pour faire bien ressortir tout le mérite de ce précieux manuel. Faute d'espace suffisant, nous nous contenterons de rapporter ce conseil : Tu seras heureuse, si, en voyant le luxe de tes compagnes, tu peux dire, sans accuser personne : « Que de choses dont j'ai su me priver ! »

En résumé, nous sommes heureux de recommander cet aimable volume à toutes les jeunes filles, et aux chrétiennes qui s'occupent de leur formation intellectuelle et morale.

II. — LES REVUES

La Revue des Poètes. — *Mensuel*. Paris. Prix : 5 fr. par an. Le n° : 50 centimes. Septembre 1902 : *Le char du Progrès*, par Fr. Fabié. — *La rue du passé*, par M. Markovitch. — *La Méditerranée*. Lever de lune, par J. Renouard, etc..

Le Philanthrope. — *Mensuel*. Bruxelles. Prix : 2 fr. par an. Septembre 1902 : *La laiterie maternelle des Enfants Martyrs*. — *La stérilisation du lait*, etc.

La Corporation. — *Hebdomadaire*. Paris. Prix : 8 fr. par an. Le n° : 5 cent.

Le Messager des Ames du Purgatoire. — *Mensuel*. Bruxelles. Prix : 1 fr. 50 par an. Septembre 1902 : *Nos morts*. — *Le sermon du curé*. — *Le petit vieux*, etc.

La Belga Sonorilo (journal espérantiste). — *Mensuel*. Bruxelles. Pr. : 2 fr. 50 par an. Le numéro : 25 centimes.

AVIS. — *L'administration du « GLANEUR » se charge de procurer à ses nombreux lecteurs, sans aucune majoration de prix, tous les livres et revues annoncés sous la rubrique : « LIVRES et REVUES. »*

LECTOR.

LE GLANEUR

Revue Mensuelle

La science de Renan

SES PRINCIPES

(Suite)

Mgr Plantier montre ensuite le ridicule des prétentions de Renan, qui révoque l'authenticité des miracles faute de garanties suffisantes, n'admettant celles-ci que si le miracle, une résurrection, par exemple, s'accomplissait devant une « commission composée de physiologistes, de médecins, de chimistes, de personnes exercées à la critique historique. Cette commission choisirait le cadavre, s'assurerait que la mort est bien naturelle, désignerait la salle où devrait se faire l'expérience, réglerait tout le système de précaution nécessaire pour ne laisser prise à aucun doute. »

On a reconnu M. Renan ; lui seul, continue Mgr Plantier, peut avoir vis-à-vis de Dieu et de ses thaumaturges d'aussi bizarres exigences. Quand l'inventeur d'une nouvelle machine aspire à l'honneur d'un brevet, on conçoit sans peine qu'il propose de faire des expériences pour justifier le mérite qu'il attribue à son œuvre ; on conçoit aussi qu'un jury soit alors constitué pour apprécier l'instrument et ses opérations. Mais un thaumaturge n'est pas le créateur d'un appareil de physique ou d'un nouveau procédé de labour ; c'est l'homme de Dieu ; dépositaire d'une certaine part de la puissance de Celui qui l'envoie, il n'en use ni pour la faire juger par un aréopage de sceptiques, ni pour distraire l'ennui des savants désœuvrés. Il s'en sert ou pour le bien d'une âme qui lui demande une grâce ou pour la conversion d'un peuple auquel

il est adressé. Si des savants se trouvent alors à ses côtés, il n'en a pas plus peur que Moïse des devins d'Égypte, et Jésus-Christ de l'esprit railleur des Pharisiens ; il accomplit ses prodiges sans hésitation comme sans mystère devant eux, dussent-ils s'en moquer et les contredire. Mais faire des miracles pour le seul but d'appeler leur contrôle ou de satisfaire leur curiosité, jamais il n'abaissera jusqu'à cette humiliation le pouvoir qu'il exerce. Jésus, conduit devant Hérode, refusa de produire aucun fait miraculeux, parce qu'il s'agissait en cela tout simplement ou de se faire juger par ce prince, ou de l'amuser en se prêtant à l'une de ses fantaisies. Il ne répondit même pas aux demandes qui lui furent adressées. Tout thaumaturge imitera cette dignité de son Maître. La vertu d'en haut dont il est investi n'est ni un passe-temps pour les oisifs ni un art vulgaire qui, pour être accrédité près des peuples et de l'histoire, ait besoin d'un diplôme académique ; et quand, monsieur Renan, vous voulez le soumettre à une sorte d'autorisation préalable, quand vous réclamez que ses premières expériences passent par le crible d'une commission, je ne crains pas de vous dire que vous perdez votre peine, parce que vous allez au delà des exigences du bon sens...

Voilà ce qu'on trouve dans le premier

principe critique de M. Renan, celui que j'ai nommé philosophique : des allégations sans appui ; des observations inexactes ; un appel persistant à une évidence que l'histoire s'obstine à démentir ; des raisonnements redoutables par leurs conclusions, mais nuls par leurs prémisses ; en un mot, une absence radicale de justesse et de logique, c'est là le seul mérite dont nous ayons pu pour le fond retrouver l'empreinte et constater l'existence.

Il y a un dernier tort qu'il nous est impossible de ne pas signaler. M. Renan n'aime, dans ses argumentations historiques, ni la citation des noms, ni l'indication même sommaire des faits ; il a une sorte de passion pour les formules générales. Je le conçois ; avec ces phrases banales mais solennelles on peut se donner de grands airs de science même sans avoir aucune érudition réelle. On s'épargne aussi des objections et des embarras que l'introduction de certains détails pourrait susciter, tandis que les détails disparaissant dans de vagues résumés et des allusions abstraites, ils laissent ainsi la voie plus dégagée sous les pas du sophisme. Mais si par là M. Renan fait un calcul, je dirais presque une manœuvre habile, il commet vis-à-vis de l'Évangile et de tous nos Livres saints la plus indigne inconvenance. Par ces locutions indéfinies tous les genres du merveilleux sont assimilés et confondus pêle-mêle. Les Védas, le Zend-Avesta, le Coran et nos Écritures marchent sans aucune distinction sur un pied d'égalité parfaite et passent sous le même niveau. Tous les écrivains se valent ; tous les témoignages ont le même poids ou plutôt la même nullité ; tous les miracles se ressemblent ; c'est la même autorité dans toutes les légendes. Rien de cela n'est dit implicitement ; mais tout cela se trouve au fond de la tournure du style ordinairement employée par l'auteur. Quelle impiété que cette confusion, quand on songe à la divinité des Écritures ! Quel oubli des bienséances les plus vulgaires,

même à n'envisager les Saintes Lettres que d'un point de vue purement philosophique ! Il n'est personne aujourd'hui, parmi les hommes sérieux, qui ne reconnaisse en elles une incontestable supériorité sur les légendes païennes, et qui n'avoue qu'elles sont portées à travers les siècles par une tradition sans exemple. Il n'est personne qui ne sente qu'à ce double titre elles ont droit à des égards particuliers, et que si l'on croit devoir les combattre, elles méritent au moins d'être discutées à part. Mais non, M. Renan ne partage pas l'impression publique. Avec un semblant de calme équité, il enveloppe nos auteurs sacrés et tout le reste dans le réseau d'une appréciation commune, pour les jeter ensuite au dédain général comme dans un abîme où tout s'engloutit à la fois.

*
* *

Vient maintenant le second principe critique de M. Renan ; c'est ce que j'ai nommé son principe esthétique.

« Dans un tel effort, c'est lui qui tient la parole, pour faire revivre les hautes âmes du passé, une part de divination et de conjecture doit être permise. » Si par la *conjecture* et la *divination*, l'on ne doit pas renverser l'histoire, mais rester dans sa vérité ou du moins dans son esprit, peut-être cette licence est-elle autorisée ; mais si par là, plutôt que d'expliquer l'histoire, on doit l'anéantir, la permission est refusée même à M. Renan. « Une grande vie, continue-t-il, est un tout organique qui ne peut se rendre par l'agglomération de petits faits. Il faut qu'un sentiment profond embrasse l'ensemble et en fasse l'unité. » Il y a ici des termes trop généraux et trop absolus ; quelquefois, à vrai dire, une grande vie est un *tout organique*, lié dans ses diverses parties et suivant une sorte de loi régulière dans son développement comme la végétation d'un chêne sur les montagnes. Mais il arrive très souvent aussi qu'elle se forme de phases contradictoires, d'entraînements disparates, d'événe-

ments séparés comme par des abîmes, et alors, évidemment, tenter d'en composer un *tout organique* et de la faire considérer comme telle par le monde, ce serait entreprendre une œuvre désespérée. Ce qu'on a de mieux à faire dans cette circonstance, c'est d'agglomérer les faits dans un ordre aussi rationnel que possible ; les petits même ne sont pas à dédaigner, parce qu'ils font souvent mieux connaître l'homme que les plus importants. Si, quand on les a tous réunis et raisonnablement interprétés, un sentiment profond se découvre de lui-même comme en étant l'âme et le lien, rien n'empêche de le signaler et de le mettre en lumière. Mais vouloir, quoi qu'il en soit, et par une sorte de théorie systématique, en faire un *tout organique* et y créer l'unité, qu'elle soit possible ou qu'elle ne le soit pas, c'est une fantaisie dont le bon sens ne permettra jamais qu'on fasse un principe.

A mesure que la pensée de l'auteur se développe, elle est plus étrange et son venin devient plus manifeste. « La raison d'art en pareil sujet est un bon guide ; le tact exquis d'un Goëthe trouverait à s'y appliquer. La condition essentielle des créations de l'art est de former un système vivant dont toutes les parties s'appellent et se commandent. Dans les histoires du genre de celle-ci, le grand signe qu'on tient le vrai est d'avoir réussi à combiner les textes d'une façon qui constitue un récit logique, vraisemblable, où rien ne détonne. Les lois intimes de la vie, de la marche des produits organiques, de la dégradation des nuances, doivent être à chaque instant consultées ; car ce qu'il s'agit de retrouver ici, ce n'est pas la circonstance matérielle impossible à contrôler, c'est l'âme même de l'histoire ; ce qu'il faut rechercher, ce n'est pas la petite certitude des minuties, c'est la justesse du sentiment général, la vérité de la couleur. Chaque trait qui sort des règles de la narration classique doit avertir de prendre garde : car le fait qu'il s'agit de raconter a été vivant, naturel,

harmonieux. Si on ne réussit pas à le rendre tel par le récit, c'est que sûrement on n'est pas arrivé à le bien voir. »

Au-dessous de ce jargon, moitié métaphysique et moitié esthétique, mais toujours ténébreux, quelle est bien la pensée de l'auteur ? je ne saurais le dire avec une précision mathématique. Ce qui domine ici, c'est l'obscurité ; mais dans ses ténèbres on peut distinguer plus d'un fantôme qui s'agite.

L'idée fondamentale, c'est que le sens de l'art est un des *critériums* de l'histoire, pour employer le vieux mot scolastique. L'auteur veut-il dire autre chose, quand il prétend que la *raison d'art est un bon guide*, quand il s'agit de trouver le *sentiment profond* destiné à *embrasser l'ensemble* d'une grande vie et à *y faire l'unité* ? N'est-ce pas la même idée qu'il laisse entrevoir, lorsqu'il déclare que le *grand signe qu'on tient le vrai est d'avoir réussi à combiner les textes d'une façon qui constitue un récit où rien ne détonne* ? Evidemment on veut nous faire entendre qu'avoir le tact du poëte c'est avoir le discernement du critique, et que si l'on possédait le génie de Goëthe on aurait par là même le sens historique et traditionnel de Bossuet à sa plus haute puissance. Il faut en convenir, c'est ici une invention parfaitement personnelle de M. Renan, à moins qu'il n'en ait fait l'emprunt à quelque école germanique. Jusqu'à ce jour on avait cru que la critique historique dépendait surtout de la science et de la raison ; elle rentre dans le domaine de la poésie. Ce n'est plus une affaire de témoignage, c'est une question de goût ; peu importe la valeur des monuments, pourvu que le héros dont ils parlent se prête avec complaisance à des récits *harmonieux* ; les détails attribués à sa vie ne seront-ils pas vrais, dès qu'ils pourront s'accommoder aux *règles de la narration classique* ? Quelle admirable découverte pour la philosophie !

Quelles maximes précieuses surtout pour M. Renan ! Il est évident qu'il va subordonner l'application du second prin-

cipe au premier. La *raison d'art* suivra chez lui la raison philosophique. Par sa raison philosophique, il prétend que tout récit surnaturel implique *crédulité ou imposture* ; sa raison *esthétique*, s'emparant de ce jugement, décidera à son tour que tout récit surnaturel *détonne*. La raison philosophique dira que les *circonstances matérielles sont impossibles à contrôler*, la petite certitude des *minuties* difficile à obtenir, et qu'à ce titre on n'en doit pas tenir ; la raison *esthétique* sanctionnera cet arrêt, affirmant que rien de ce qui ne suit pas la *loi* qui préside à la *marche des produits organiques* et à la *dégradation des nuances* ne saurait être réel. Ainsi la philosophie et le goût, le jugement et l'imagination, la science et l'art transformés l'un et l'autre en clef de l'histoire, se donneront la main pour saper par la base tous les récits surnaturels ; la philosophie les repoussera, parce que leur *objet ne sera pas produit dans des conditions scientifiques* ; le goût les répudiera, parce qu'ils ne pourront s'encadrer dans les lignes d'une *narration classique*, et la poétique d'un rhéteur, comme les arguments d'un sophiste, l'emportera sur l'autorité des traditions même les plus décisives. Est-il possible de concevoir de plus absurdes théories ?

De semblables principes ne sont pas seulement l'arbitraire en histoire, c'est la contradiction dans les faits. Rien n'est variable au fond comme les impressions du goût. Il y a bien quelque uniformité dans ses principes ; mais il en est tout autrement de ses appréciations. Ce qui paraît bien à tel juge paraît mal à tel autre ; l'un trouve que tel fait ne répond pas au caractère du personnage auquel on le prête, l'autre prétend au contraire qu'il y répond à merveille. Que cette couleur est brillante ! s'écrie celui-ci, qu'elle est détestable ! réplique celui-là. A chaque instant et sur les objets même qui sembleraient devoir le mieux réunir ceux qui les voient dans une opinion commune, ce sont les divergences les plus profondes et les oppositions les plus irréconciliables. Livrez

après cela le droit de contrôler et de fixer l'histoire au sentiment esthétique : « Ce mot détonne, vous dira l'un ; il n'a pas été prononcé, je le supprime. » « Il ne détonne pas, vous dira l'autre ; il est au contraire parfaitement juste et harmonieux, je le maintiens. » « Ce trait de caractère trouble la limpide régularité de la *narration classique*, reprend le premier. » « Erreur, s'écrie le second ; il se mêle admirablement à la trame du récit sans y faire de fausses nuances. » Voilà le sort de l'histoire jetée en proie aux fantaisies de l'esthétique. Le même événement, la même parole, la même pensée, la même doctrine seront tour à tour vrais et faux suivant ses décisions et ses caprices ; et le libre examen proclamé par Luther fera moins de merveilles en ce genre que la raison d'art inventée par M. Renan.

*
**

Et c'est par des puérités de cette nature qu'on prétend se soustraire à l'inspiration de nos Saints Livres, et les traiter avec un sans-gêne, avec une licence d'interprétation, qu'on ne se permettrait pas même vis-à-vis des auteurs les plus vulgaires ! C'est par là qu'on se met en droit de nier tous les faits miraculeux dont ils racontent les détails, et de mépriser, comme des témoignages sans valeur, cette grande Tradition chrétienne, que rien n'égale dans le monde et qui remonte jusqu'à l'accomplissement des faits eux-mêmes ! C'est par là qu'on réduit à néant la divine grandeur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de cet adorable Sauveur et Maître, dont le nom seul fait fléchir tout genou au ciel, sur la terre et dans les enfers ! Lui dont la vie est mille fois plus historique qu'aucune autre ici-bas, lui dont les actions, telles que les Evangélistes les racontent, sont si hautement garanties dans leur authenticité, que si elles étaient fausses, il faudrait dire qu'il n'existe plus de certitude ici-bas ; lui dont l'apparition, la nature et la puissance surhumaines, sont démontrées avec tant d'éclat par l'influence prodigieuse qu'il a exercée et qu'il exerce

encore sur le monde social, lui ne sera plus qu'un être indéfini, malléable, sans linéaments arrêtés, auquel, sans qu'il ait droit de s'en plaindre, les exégètes et les humanistes pourront donner la physionomie qui conviendra le mieux à leurs capricieuses rêveries. Quelques-uns des discours placés sur ses lèvres par l'Évangile ne nous plaisent pas ; évidemment, ils ne sont pas de lui tels qu'on nous les donne ; modifiez, tempérez, embellissez ; quand vous les aurez fait passer par le cribble de la raison d'art, ils seront devenus historiques. Étendez aux actes miraculeux la même opération ; vous en êtes parfaitement libre ! Non, misérables artistes, vous ne l'êtes pas. Tous vos remaniements ne seraient que des sacrilèges. Qu'un poète pétrisse et retouche comme il l'entendra les héros de ses tragédies ou de ses épopées, à la bonne heure. Mais pour un homme historique, nul n'a le droit de changer un seul trait de son visage. Et quand cet homme est un Dieu, l'obligation de le respecter est encore bien plus impérieuse. Les cieux et la terre passeront, mais pas une parole de Jésus-Christ ne doit passer ni même être modifiée. Pas un acte de sa vie ne doit être ni dénaturé ni même idéalisé. Dieu a établi son Fils dans un état de perfection qui doit être éternellement immuable, nous dit l'apôtre saint Paul. Anathème à qui tentera d'arracher ou d'ajouter même un seul rayon à sa beauté souveraine. Loin d'ici, rhéteurs, *avec vos dégradations de nuances, votre vérité de couleur, vos règles de narration classique*. Jésus est assez bien tel qu'il est sorti des mains et, si je l'ose dire, du ciseau des Évangélistes. Tous vos raffinements ne seraient qu'un outrage pour l'auguste majesté de sa face adorable ; et si votre petite *raison d'art*, si votre petite délicatesse *esthétique* s'obstine à se plaindre des incorrections qu'elle prétend découvrir dans les traits de ce géant sublime, nous autres, moins ombrageux parce que nous avons été formés à la rude école des Apôtres, nous nous con-

tenterons de cette beauté mâle et saintement austère qui a subjugué le monde.

AU CLOITRE

Dialogue religieux

LE RÉCIT DE BERTILLE

(BALLADE)

Benoît, sublime Patriarche,
Ancêtre d'un peuple de saints,
Prit sa crosse et se mit en marche,
Grave comme un porteur de l'Arche,
Allant par de rudes chemins.

Un moine s'avavançait, austère,
Derrière l'auguste Vieillard,
Suivi du corbeau (1) légendaire,
Noir compagnon du solitaire,
Qui voletait, peu babillard.

Aïeule d'un peuple de saintes
Sur un coteau du Mont Sacré, (2)
Loin du monde et de ses atteintes,
De ses douleurs et de ses craintes,
Dans un couvent très vénéré,

Vivait, comme en une auréole
Projetant au loin sa splendeur,
Scholastique, tenant école
De vertus — sans nulle hyperbole :
Du grand Benoît c'était la sœur.

En Jésus, son amour unique
Qui sur son cœur avait tout droit,
Benoît chérissait Scholastique,
Et de sa sœur l'âme angélique
En Jésus aimait son Benoît.

Or, ayant tous deux un grand âge,
Ils étaient près d'aller à Dieu.
Le saint, dans ce simple équipage,
Avait entrepris un voyage,
Voulant dire à sa sœur adieu.

Ce fut un adieu sans tristesse
Pour quelques ans ou quelques mois.
Forts de la divine promesse,
Ils comptaient sur même liesse
Dans le palais du Roi des rois.

Leur entretien fut long et tendre ;
Long et tendre il était toujours.
On vit leurs deux cœurs se répandre,

(1) Dans l'iconographie chrétienne, on représente toujours Saint Benoît avec un corbeau à ses pieds (Voir sa médaille.)

(2) Le Mont Cassin, en Italie.

Et l'on vit le soleil descendre
Après avoir fini son cours,

Avant que la sœur et le frère
Réunis au pied de la croix,
Conversant du ciel sur la terre,
Eussent traité la grande affaire
Qui les occupait chaque fois.

Sans doute, à cette heure suprême,
Le frère à la sœur a parlé
De cet Ordre, divin poème
Sorti de l'Évangile même,
Qui de son nom fut appelé.

Ensemble ils virent rois et reines
Fiers de porter leur saint habit ;
Sur les monts comme dans les plaines,
Ils virent surgir par centaines
Des monastères de granit.

Pour servir l'Eglise à leur place,
Ils virent venir de partout
Leurs fils, forte et vaillante race,
A tous les assauts faisant face,
Jamais vaincus, toujours debout.

Puis d'autres foules innombrables
Parurent à leurs yeux ravis :
C'étaient des vierges vénérables,
Des vertus les plus ineffables
Embaumant les sacrés parvis.

Enfin dans la chambre claustrale
On fut témoin de ce tableau :
Avec sa crosse pastorale
Vers sa demeure abbatiale,
Suivi du moine et de l'oiseau,

Benoît, partant, dit : Voici l'heure ;
A bientôt, dans le Paradis !
Celui de nous qu'il faut qu'on pleure
C'est ton frère, qui seul demeure.
Scholastique, je te bénis !

Levant les yeux avec mystère
Vers le ciel, elle ne dit rien.
Car de sa muette prière
Rien ne parvint jusqu'à son frère :
Mais le bon Dieu l'entendit bien.

Voilà qu'aussitôt se déchaine
La tempête aux bruyants éclats.
Elle fait rage dans la plaine
Et sur la montagne prochain
Où devaient se porter leurs pas.

A chaque instant la foudre gronde ;
Le vent jette des cris stridents,
Et déjà, dans la nuit profonde,
Sur tous les rochers qu'elle inonde
L'eau roule en milliers de torrents.

Alors, du doigt montrant la porte,
La sainte dit en souriant :

Dieu ne veut point que Benoît sorte,
Car sa parole tendre et forte,
M'aide à mourir très doucement.

Et pendant des heures encore
Ils s'entretenaient. Le matin,
Au moment où le mont se dore
Des premiers reflets de l'aurore,
Le saint se remit en chemin.

Trois jours après — c'était à prime —
Au mont Cassin Benoît venait
D'offrir la divine Victime,
Quand une vision sublime
A ses yeux soudain apparaît.

Prenant son essor d'une tombe,
Puis autour de lui voltigeant,
Il voit une blanche colombe,
Sans que son vol jamais retombe
S'en aller jusqu'au firmament.

Et plein d'une joie extatique
Benoît s'écria : Hosanna !
L'âme de ma sœur Scholastique
Franchit le céleste portique.
Alleluia ! Alleluia !

Voilà les touchantes histoires
Qu'on dit à l'ombre du saint lieu.
Dans leurs héroïques victoires,
Dans leurs vertus et dans leurs gloires,
Qu'ils sont beaux, les saints du bon Dieu !

*Les vers suivants sont la traduction fidèle du
récit liturgique bien connu de la mort de Saint
Benoît : Stans in oratorio Dilectus Domini Bene-
dictus, etc., suivi des répons et de la prière.*

Benoît, aimé de Dieu, vénéré sur la terre,
Sentant la mort venir, debout au sanctuaire
Priaît, comme il priaît toujours.
Et le Corps et le Sang de son amour unique
Avaient été donnés en divin viatique
Au Patriarche plein de jours.

Des moines soutenaient ses deux mains défaillantes,
Ces mains que vers le Ciel élevait suppliantes,
Benoît, parlant toujours à Dieu.
Quand tout à coup, brillant de l'éclat de la flamme,
De sa bouche immobile on vit sortir son âme,
Partant de ce terrestre lieu.

Et longtemps on la vit, cette âme bienheureuse,
Image d'un corps saint, qui montait, lumineuse,
Dans les espaces d'un ciel pur.
Les anges sur sa voie allumaient des étoiles ;
Les vierges déployaient devant elle leurs voiles,
Tapis précieux, dans l'azur.

Ayant ainsi quitté la terre,
Et sur de l'éternel bonheur,

Vous entrez glorieux; ô Père,
En la présence du Seigneur.

Et le maître qui nous éclaire
Vous a revêtu de splendeur.

PRIÈRE.

Où, mon Dieu, vous avez environné de gloire
Du Saint Père Benoît la précieuse mort.
De votre serviteur honorant la mémoire,
Nous vous en supplions, donnez-nous la victoire
A l'heure redoutable où le chrétien s'endort...

Où le chrétien s'endort pour aussitôt paraître
Devant le tribunal de votre Fils, Jésus.
A cette heure terrible, ô Dieu, puissions-nous être,
En dépit de Satan, du nombre des élus!

La traversée du Groenland

(Suite).

Ce fut seulement au nord du cap Mœsting, à environ 63° 45' que nous fûmes débarrassés des glaçons et que nous trouvâmes presque mer libre.

Deux jours plus tard, le 10 août, nous arrivâmes à Univik, d'où je devais partir pour commencer notre marche sur la glace du pays intérieur. Nous débarquâmes à un petit « brae » appelé Puiorbok sur la carte du capitaine Holm, à la côte nord de Gyldenløvesfjord ou Univiksfjord. Là, la glace du pays intérieur descend lentement vers la mer et tout permettait une ascension relativement facile. Notre marche en canots était ainsi terminée; pendant douze jours, nous avons erré entre les glaçons et nous avons employé également douze jours pour remonter vers le nord; ainsi vingt-quatre jours s'étaient écoulés depuis notre départ du *Jason*, vingt-quatre jours seulement pour rencontrer une place favorable de débarquement. Nous nous attendions à trouver à la baie de Disco un navire pour Copenhague, et ce vers le milieu du mois de septembre, ce qui nous laissait encore un laps de temps assez long devant nous.

Le lendemain, M. Sverdrup et moi, nous fîmes une reconnaissance sur la

glace du pays intérieur pendant que le lieutenant Dietrichson dressa une carte du pays autour de notre tente; le reste de l'expédition prépara les traîneaux, les glissoires, etc., pour l'expédition prochaine.

Après une marche de vingt-quatre heures, qui nous permit de franchir quelques lieues sur la glace du pays intérieur, à une altitude de 3,000 pieds environ, Sverdrup et moi nous retournâmes très satisfaits du résultat de nos recherches.

Nous trouvâmes, surtout au début, la glace trouée de crevasses assez dangereuses à traverser, mais plus loin elle nous parut plus franchissable, et, avec les précautions nécessaires, on pouvait toujours s'y aventurer avec les traîneaux. Comme nous n'étions que deux, et sans bagages, nous passâmes facilement, liés par la corde qui nous permettait de nous aider réciproquement lorsque l'un ou l'autre s'enfonçait à travers les ponts de neige, ce qui arriva plusieurs fois. Après le retour, nous consacraâmes quelques jours aux réparations indispensables, surtout à celle de nos chaussures qui en avaient grand besoin.

Enfin, le soir du 15 août, nous partîmes après avoir garé les canots en lieu sûr, dans une crevasse où ils n'étaient pas trop exposés à subir les intempéries du temps. En les plaçant la cale en l'air, nous contruisions un abri à notre dépôt, qui se composait principalement des munitions qui devaient nous servir, comme dernière ressource, pour la chasse au gibier si des obstacles imprévus nous contraignaient à retourner à la côte de l'Est. Nous disposâmes, de plus, une petite boîte en fer blanc qui renfermait un compte rendu de notre voyage et des chances qui s'offraient à nous pour parvenir à la côte de l'Ouest. Une ironie du sort m'a fait exprimer dans mon compte rendu le désir d'éprouver un froid assez rigoureux pour rendre la neige suffisamment ferme, désir superflu, puisque nous

avons eu beaucoup plus de froid que nous ne l'aurions désiré.

Ce dépôt se trouve probablement au même endroit à moins qu'un hasard malheureux ne l'ait fait découvrir par les Groenlandais de l'Est qui s'en seront sans doute emparés. Je voudrais bien dans ce cas savoir ce qu'ils pensent de nous ! Ils nous prendront probablement pour des hommes du pays intérieur (Kivittokker) ou une autre sorte de créatures surhumaines.

Tout notre bagage fut installé sur cinq traîneaux ; Sverdrup et moi traînâmes le premier qui était le plus lourd ; chacun des quatre autres membres de l'expédition en traînait également un.

Notre provision de vivres se composait :

Bœuf salé, poissons secs, meat-biscuits « knaekkebrød » (biscuits de seigle très durs), biscuits d'avoine, foies gras, saucissons, beurre, fromage de gruyère, myseost (fromage norvégien), chocolat à la viande, chocolat à la vanille, thé, extrait de café (dont nous ne nous servîmes que très peu de temps avant notre arrivée à la côte de l'Ouest), un peu de sucre, du lait condensé, quelques boîtes de hermilik et un peu de confitures de groseilles, de choucroute.

Quant au tabac nous en avons assez pour en distribuer une pipe à chaque homme tous les dimanches ; pas une goutte d'alcool à boire. Pour faire fondre la neige et pour notre réchaud, nous nous servions d'esprit de vin. L'équipement se composait encore de glissoires, de chaussures à neige, de long bâtons à glissoires, de haches à glace, de cordes, de deux fusils avec une petite provision de munitions, de lunettes bleues contre la réverbération de la neige, d'une hache, de couteaux d'une paire de tasses, puis, d'instruments comme : un sextant, un horizon artificiel, un théodolite à pieds, des baromètres anéroïdes, un baromètre avec cuir, des thermomètres à esprit de vin et à mercure, des compas, un appareil de photographie, etc., plus une tente,

deux sacs à dormir (trois hommes pour chacun), un peu de cuir de réserve et des chaussures. Le chargement de chacun des traîneaux que tirait chaque homme dépassa 100 kilos.

Au début, il faisait assez chaud pendant la journée ; nous marchions la nuit ; la neige étant ordinairement gelée, les chemins étaient, de ce fait, plus faciles à franchir. Plus tard, le froid étant devenu trop intense la nuit, le résultat fut que les traîneaux glissaient plus difficilement sur la neige, ce qui nous fit préférer la marche de jour.

La première distance que nous eûmes à traverser était remplie de larges crevasse, et nous dûmes observer les plus grandes précautions pour n'y pas tomber avec les traîneaux.

Néanmoins, il n'y eut pas d'accident ; il arriva seulement à l'un ou l'autre de s'enfoncer parfois jusqu'aux bras en traversant les ponts de neige, mais en se hâtant de placer le bâton et la hache en travers, personne ne glissa plus bas. Pendant deux jours nous avançâmes assez vite, malgré la montée considérable ; mais alors commença une pluie si abondante, si incessante et accompagnée d'un tel vent que nous fûmes forcés de rester inactifs dans notre tente pendant trois jours et trois nuits. Puis, le temps s'éclaircit et nous avançâmes à marches régulières. A partir de deuxième jour, nous ne trouvâmes plus d'eau sur la glace jusqu'à notre arrivée à la côte de l'ouest et nous dûmes, pour avoir de l'eau potable, faire fondre la neige en partie sur notre réchaud, en partie dans des flacons de fer-blanc, que nous portâmes sur la poitrine, épreuve assez dure pour les membres de l'expédition, enclins à boire. Nous avons encore une montée considérable à franchir et nous ne pouvions pas nous attendre à avancer très vite avec nos lourds traîneaux ; cependant, la neige était, bien qu'assez inégale, très glissante et tout marcha mieux que nous ne l'avions supposé.

Nous avancâmes ainsi pendant plusieurs jours vers Christianshaab, mais, la neige devenant plus compacte, les traîneaux furent plus difficiles à tirer, en même temps que nous eûmes à subir une tempête de neige aussi violente que de longue durée.

Je conservais le meilleur espoir, mais la situation empira tous les jours et notre marche en avant devint très lente. Aussi je compris que, s'il fallait continuer dans ces conditions, nous ne pourrions pas arriver à Christianshaab avant le 15 septembre. Nous ne pouvions donc espérer de cette façon être de retour à Copenhague dans le courant de l'année alors que nous serions peut-être plus heureux en nous dirigeant vers une des colonies situées plus au sud. Au point de vue scientifique il n'y avait pas également beaucoup plus d'intérêt à gagner Christianshaab, puisque M. Nordenskjold a déjà pénétré sur la glace du pays intérieur au sud de Christianshaab, alors que la zone située entre les régions plus au sud reste encore une terre inconnue. Il y avait encore une raison décisive ; c'est que l'automne approchait, et cette raison est probablement plus rigoureuse sur la glace du pays intérieur. Nous préférâmes donc chercher la route la plus courte conduisant à la côte de l'ouest.

Dans cette alternative, je me décidai le 27 août, lorsque nous fûmes à une hauteur de 7,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, à prendre la direction vers Godthaab au lieu de chercher Christianshaab.

La route pour y arriver sera plus courte, mais la descente de la glace du pays intérieur offrira sans doute toujours plus de difficultés et nous ne rencontrerons de districts habités qu'à des intervalles plus longs qu'en nous dirigeant vers Christianshaab. Mais s'il nous devient impossible d'arriver à Godthaab, en traversant le pays, nous pourrions toujours atteindre Norfolk, situé au sud de la bouche de Améralikfjord. Pour le cas où les deux chemins seraient impraticables, nous

aurons encore un moyen sûr d'arriver à Godthaab, par la mer, et un canot est vite fait !

Nous nous dirigeons donc vers Améralikfjord, situé au sud de Godthaab. Les raisons pour lesquelles j'avais choisi ce lieu étaient qu'il n'y existe pas de « bræc » (glaciers), alors qu'il en existe beaucoup tant au nord qu'au sud. Il y avait encore une certaine chance pour que la glace, à ce point-là, ne fût pas trop en mouvement ; ce calcul fut exact.

Ce changement de direction nous permettait d'avoir le vent assez de flanc pour utiliser sur les traîneaux l'emploi des voiles. Deux traîneaux furent arrimés et le fond de la tente leur servit de voile ; les trois autres traîneaux, arrimés également, furent pourvus de prélat.

(A suivre.)

FR. NANSEN.

Histoire des croyances

(Suite et fin).

« *Faux témoignage ne diras.* » Les temps anciens et le moyen âge nous présentent, à ce sujet, de singulières particularités sur les témoignages et le parjure ; il faut rattacher encore à cette question : les jugements de Dieu et le duel.

Quelles sont les particularités législatives concernant le faux témoignage ? Quelles furent les genres de preuves usités dans les premières sociétés ? Enfin quelle est l'importance de l'aveu et de la torture dans l'histoire criminelle des peuples ?

Le faux témoignage, acte essentiellement coupable, est tout ensemble un attentat contre Dieu dont on parjure le nom, contre le juge que l'on trompe, contre les hommes enfin que l'on rend victimes d'un solennel mensonge. Chez tous les peuples, depuis l'Égypte ancienne jusqu'à nos jours, le parjure a été

l'objet de toute la rigueur des sanctions humaines.

Les modalités du témoignage et de la preuve varient chez les divers peuples. Les Hébreux, les Grecs, les Romains avaient leurs usages particuliers et distincts, qu'il serait trop long de rappeler ici dans le détail. Quant à l'influence du christianisme sur la preuve testimoniale, elle mérite une étude spéciale, pour laquelle nous renvoyons à l'auteur. Incidemment, celui-ci nous donne aussi la curieuse étymologie du mot *haro*.

La simple évocation du mot *torture* éveille involontairement un frémissement d'épouvante : les épouvantables supplices de la *question* nous glacent d'horreur. Il est intéressant d'examiner de près ces épreuves des âges passés, et de rechercher l'explication de pareilles mœurs judiciaires. L'auteur s'appuie, dans cette étude, sur les documents historiques les plus autorisés, les plus dignes de foi, et ses conclusions sont à retenir, notamment en ce qui concerne les prétendues horreurs de l'Inquisition romaine. — A ce sujet se rapportent également le secret professionnel des hommes de loi, le secret de la confession pour les prêtres, et les aveux volontaires des prévenus.

Il faut rapprocher encore de la torture la pratique superstitieuse des ordalies ou jugements de Dieu. Cette aberration, aussi générale qu'inexplicable, a revêtu les formes les plus diverses : la justification par le feu, par le gantelet de fer, par l'eau chaude ou l'eau froide, le jugement par la croix, l'épreuve du cercueil, etc.. De nos jours encore, nombre de peuples barbares ont inscrit dans leurs codes les épreuves judiciaires les plus extravagantes ; citons pour mémoire : le poison au Gabon, le bonnet fétiche en Guinée, le chat sauvage chez les Mombouttous, la sagaie ardente au Dahomey, les serpents aux Indes, et enfin au Cambodge le plongeon, les huit papiers et la boule de riz.

Un dernier mode superstitieux d'ordalie fut le combat judiciaire, d'où nous

est venue la stupide manie du duel. Nous n'insisterons pas sur l'absurdité de cette coutume, qui prétend réparer l'honneur lésé par un coup d'épée ou une balle de pistolet. Le duel tend d'ailleurs à disparaître de nos mœurs modernes, grâce aux pénalités édictées par la loi contre les duellistes.

*
**

Avec le livre neuvième, nous abordons la question du mariage et des multiples cérémonies dont les peuples ont entouré cet acte important de la vie.

Envisagé comme institution sociale, le mariage est la preuve exacte et directe du degré de civilisation auquel un peuple se trouve placé dans la hiérarchie humaine. L'histoire nous en donne des exemples singulièrement probants : l'Égypte, l'Assyrie, Babylone assuraient à la femme mariée une place honorable au foyer domestique. — Le droit mosaïque n'admettait qu'un seul mode matrimonial, sans distinction du rang des personnes. — En Perse, la monogamie fut ordinairement la règle, ainsi que le prouvent les versets de l'Avesta. — La Grèce ancienne voyait surtout dans le mariage une nécessité patriotique : le célibataire ne pouvait arriver à aucune fonction publique. — Rome, tout entière à son paganisme abject et grossier, n'avait du mariage qu'une idée très inférieure : on connaît assez les désordres introduits dans la société conjugale romaine pour qu'il faille les rappeler ici. Le christianisme, en proclamant l'indissolubilité du mariage, pouvait seul reconstituer la dignité du foyer.

Il y aurait lieu de remonter ici, avec notre auteur, aux origines des particularités notables qui, au point de vue des usages matrimoniaux, présentent un intérêt considérable. Ce sont surtout les fiançailles, l'anneau de mariage et les charivaris. Nous renvoyons à son ouvrage pour ces trois points, de même que pour les coutumes matrimoniales des

anciennes provinces françaises : l'abondance des détails nous mènerait trop loin.

Les rites matrimoniaux, chez les peuples modernes, ont conservé quelque chose des anciennes traditions. Les vieilles races européennes, aussi bien que les peuples de l'Asie et de l'Amérique, ont gardé leurs coutumes spéciales, variées à l'infini : il sera utile d'examiner de très près la signification symbolique de chacune d'elles, aussi nous proposons-nous d'y revenir dans un prochain numéro.

*
* *

Le dixième livre est tout entier consacré au vol : procédés et ruses en usage chez les voleurs de profession ; associations de voleurs, etc.. Pour terminer, un chapitre sur l'esclavage et la traite des nègres.

Le chapitre premier est consacré aux procédés en usage chez les voleurs de profession ; le chantage, le charlatanisme, l'escroquerie, le vol proprement dit avec toutes les roueries, toutes les inventions presque géniales des filous, le faux-monnayage, la banqueroute, l'usure, le jeu de hasard, sont autant de manière de s'approprier le bien d'autrui.

De tous temps, les professionnels du vol ont compris que l'association était le moyen le plus fécond pour accroître leur puissance ; de là ces groupements parfois importants, que l'on peut classer en trois catégories générales : les brigands, qui opèrent sur les continents ; les pirates, qui écument la mer ou pillent sur les rivages ; les négriers, qui se livrent au trafic des esclaves.

Le brigandage a sévi chez tous les peuples, depuis l'Égypte ancienne jusqu'à nos jours. Comme types, citons : la mafia en Italie, les bandes nomades des Bédouins et des Touaregs, les contrebandiers espagnols, etc..

La piraterie a longtemps fait l'effroi des populations maritimes ; les Phocéens et les Etrusques étaient passés maîtres

dans cet art criminel ; après eux, les pirates carthaginois s'étaient acquis une redoutable célébrité. Plus près de nous, au moyen âge, les tribus barbaresques faisaient la terreur de la Méditerranée. Après eux, sont venus les corsaires de toute taille, dont les prouesses sous le premier Empire sont restées légendaires. De nos jours, très heureusement, ces détrousseurs des mers sont devenus une exception relativement rare.

Les négriers méritent une mention spéciale dans l'histoire du vol. L'esclavage a existé dès la plus haute antiquité : chez les peuples païens, l'esclave n'était rien, ne comptait pour rien, c'était *une chose, res*, dont le maître usait et abusait à son gré. Chez les Hébreux, au contraire, l'esclave faisait partie de la famille, et se voyait traité avec de véritables égards. Le christianisme avait complètement aboli l'esclavage chez toutes les nations chrétiennes de l'ancien continent ; mais la découverte de l'Amérique remit en vigueur la servitude, sous la forme nouvelle de la traite des nègres. D'abord protégé ou toléré par les gouvernements, cet odieux négoce, par les abus qu'il engendra, dut bien vite être réprimé par des ordonnances sévères. Malheureusement les lois humaines ont jusqu'ici été impuissantes à faire disparaître complètement le commerce des nègres : malgré toute la sévérité des règlements internationaux, malgré l'étonnante énergie de Mgr Lavigerie et de son œuvre antiesclavagiste, les marchands d'esclaves continuent leur commerce clandestin, et des razzias sanglantes arrachent chaque jour à leurs foyers des centaines de victimes.

CONCLUSION.

Nous voici à la fin de cette longue enquête ethnographique ; l'auteur l'a fait porter sur les traits les plus saillants de l'histoire de l'humanité. Que conclure ? Avec l'auteur, nous disons que le respect de la science, dans le domaine de ses

affirmations *prudentes*, fortifie, illumine, et confirme, d'une façon décisive et victorieuse, les raisons de la Foi.

(Reproduction interdite.) FR. DUFOUR.

BULLETIN POLITIQUE

du 15 septembre au 15 octobre 1902

SEPTEMBRE

Les annales néfastes de la Belgique ont dû enregistrer, le 19 de ce mois, un nouveau deuil : S. M. Marie-Henriette est décédée soudainement en sa résidence de Spa, d'où elle ne s'éloignait plus depuis de nombreuses années ; elle a quitté cette vie qui, pour elle, fut remplie de malheurs et d'angoissantes tristesses, pour aller chercher au Ciel la récompense de ses vertus. Les funérailles de S. M. la Reine ont été célébrées à Spa ; un service a été chanté à Laeken, où a eu lieu l'inhumation dans la crypte, le tout d'une simplicité que seules les dernières volontés de la royale défunte permettent de comprendre et d'approuver. Et maintenant l'arrière-petite fille de Marie-Thérèse repose à l'église de Laeken, à côté de son fils, le comte de Hainaut, qu'elle ne cessait de pleurer, et à qui, dans sa solitude de Spa, elle rendait un culte qui ne devait finir qu'avec sa vie.

En *Belgique*, nous assistons à la clôture de la série de congrès ouverte en septembre : le 22 a lieu à Liège, un congrès des œuvres sociales de la province, et le 29, à Courtrai, le congrès flamand des sciences médicales et naturelles. Comme événements d'une autre nature, mentionnons : la nomination et l'installation de M. le chanoine Evrard, comme curé-doyen de S^{te} Gudule, en remplacement de Mgr Van Aertselaer ; et le 30, un attentat à la dynamite, sans accident de personnes, chez M. Carton de Wiart.

En *France*, statu quo en ce qui concerne les persécutions. Le général An-

dré, que les lauriers de Combes empêchent sans doute de dormir, se fait remarquer par des mesures vexatoires : la mise en disponibilité du général Frater qui avait énergiquement blâmé la conduite du gouvernement, et la condamnation par le conseil de guerre de Nantes, du commandant Leroy-Ladurie, pour insubordination envers ses chefs, dans l'exécution des décrets.

Dans les autres pays, il ne s'est passé, pour ainsi dire, aucun événement d'importance. Bornons-nous à signaler l'échec des chefs boers en conférence avec sir Joë Chamberlain. Déboutés de leurs desiderata, les généraux transvaaliens lancent, en Hollande, un manifeste qui fait jeter les hauts cris à toute la presse impérialiste d'Outre-Manche, et se préparent à entreprendre leur voyage d'Europe pour apitoyer les peuples sur leur malheureux sort.

NÉCROLOGE : Le 19, S. M. Marie-Henriette-Anne, reine des Belges ; le 23, Don Albertario, directeur de l'« Observatore romano » ; le 29, le romancier Emile Zola, qui s'est fait un trop célèbre nom, en France, parmi les écrivains licencieux et pornographes.

OCTOBRE

Les premières nouvelles que nous apportent les journaux d'octobre, ne sont guère rassurantes, au point de vue économique, du moins. Et ici encore, c'est la France qui semble avoir donné le mot d'ordre : en effet, tout au commencement du mois, les ouvriers mineurs du Nord organisent des meetings et des manifestations tumultueuses et déjà, on considère la situation comme grave. L'exemple entraîne et la grève se propage bientôt comme une trainée de poudre, dans le Pas-de-Calais et dans les départements environnants, et le 9, la grève est officiellement déclarée.

Aux *Etats-Unis*, la même situation compliquée existe et devient tellement inquiétante que le président Roosevelt lui-même tente, avec les ouvriers et les

patrons, des pourparlers qui n'aboutissent pas. Après les Etats-Unis, la *Suisse* s'agite, puis l'*Espagne*, où de véritables batailles s'engagent entre ouvriers et gendarmes, à Gibraltar et à Linca. La *Belgique*, ne voulant pas rester en arrière, essaie le chômage. Dans les bassins de Charleroi et du Borinage, les ouvriers réclament une augmentation de salaire et profitent de la situation embrouillée qu'ont causée là, le conflit verrier, ici, la scission socialiste Roger-Defuisseaux. Toutefois on remarque chez les grévistes une certaine appréhension, une certaine crainte, provoquée par l'approche de l'hiver — ce qui permet de croire que le chômage ne sera ni long, ni désastreux pour nos provinces.

Les généraux boers, ainsi que nous l'avons dit, font leur tour d'Europe : ils sont l'objet d'une réception enthousiaste à Bruxelles, à Gand et à Mons, après quoi ils se dirigent vers Paris où ils sont reçus à l'Elysée, au milieu des acclamations frénétiques de la population.

Signalons, pour terminer, deux congrès : le congrès pour la suppression de la traite des blanches, tenu à Francfort le 8; et le 9, à Enghien, le congrès des œuvres sociales agricoles en Belgique.

NÉCROLOGE : le 2, le comte Wodzicki, ministre d'Autriche-Hongrie à Bruxelles. MARCEL HARYS.

Le mois artistique

Le IV^e Salon organisé par l'Association belge de photographie s'est ouvert au Cercle Artistique, le 1^{er} octobre. Cette brillante exposition comprend les envois suivants : 15 œuvres allemandes, 8 anglaises, 40 françaises, 16 hollandaises, 2 autrichiennes, 3 suisses et 63 belges, au total 147 œuvres.

Les progrès des photographes belges sont extraordinaires ; à côté des noms d'Alexandre, Hannon, Dury, Marissiaux, Bony, Canfyn et tant d'autres, qui sont

superbement représentés, on voit éclore toute une jeune génération, inconnue encore il y a deux ans, et qui, aujourd'hui, s'affirme nettement.

Au point de vue technique, on peut déclarer, pour les fervents de la plaque sèche, que ce Salon marque le triomphe de la gomme bichromatée sur le papier au bromure ; c'est du moins l'avis que nous ont exprimé plusieurs organisateurs de cette exposition.

Il ne nous est pas possible de rappeler en détail les œuvres intéressantes que nous avons pu admirer ; citons, parmi les plus remarquables : les compositions de M. Guillaume Dury, les portraits et marines de M. Alexandre, la *Réverie* de M. Bony, l'*Etude* de M. Herman, la *Jeune Fille* de M. Marissiaux, les paysages de MM. Hofmeister et Muller, et enfin la superbe collection de Robinson, l'initiateur de la photographie pictoriale en Angleterre.

A propos de la photographie coloriée, rappelons, comme mot de la fin, l'anecdote vraie que nous rapportait, il y a quelques jours, un des membres les plus distingués du jury du Salon de Bruxelles :

« Est-ce encore de la photographie ; est-ce du fusain, est-ce de l'aquarelle ? Les jurys eux-mêmes s'y trompent puisque, au Salon de peinture de Paris, on avait accepté des œuvres d'un Américain, Steichen, qui étaient des photographies. L'erreur reconnue, les photographies ont été repoussées... parce que photographies. La douane seule sait comment il faut classer les photographies : ce sont, pour elle, des articles de mercerie, passibles d'un droit de 15 p. c. quand elles sont encadrées ! »

*
**

L'Exposition du « Labeur » de cette année était de loin plus intéressante que celle de 1901 : il y a progrès, et progrès sérieux. Parmi les œuvres sur lesquelles s'est surtout fixée l'attention, il faut citer

les études de feu Coppieters, les vues de Bruxelles de M. Werlemann, les paysages urbains de MM. Merckaert et de Beaugnies, les portraits de M. Madiol. D'André Collin, trois compositions remarquables : *Journée perdue*, *Jeunesse*, et *Fleurs* ; de M. Oleffe, une *Femme de pêcheur* absolument remarquable. Rappelons encore les œuvres intéressantes de M. Ottmann, Binard, Melsen, Nykerk et Cambier, qui possèdent tous de sérieuses qualités.

Le 9 octobre, à 2 1/2 heures, M. Léon Vanden Houten y parlait, devant un auditoire d'élite, du poème de M. Edwin Arnold : *La lumière de l'Asie*.

Enfin, le 23 octobre, M. Emile Agniez y organisait un magnifique concert, exclusivement consacré à l'audition d'œuvres belges. Parmi les œuvres qui ont recueilli la grosse part des applaudissements, nous citerons en tout premier lieu la *Sonate* pour violoncelle et piano de L. VAN DAM, exécutée par M. VAN WINKEL, l'éminent violoncelliste, qu'accompagnait au piano l'auteur lui-même : cette page de haute musique, toute parsemée de difficultés, a été superbement enlevée. Très applaudie aussi la *Marche religieuse* d'Em. Agniez.

Le *Choral mixte*, sous l'habile direction de M. SOUBRE, nous a détaillé d'intéressantes compositions d'ET. SOUBRE et PAUL GILSON, et M^{lle} F. COLLET, avec son remarquable talent de cantatrice, a recueilli d'enthousiastes applaudissements. Citons encore M^{lle} M. LAENEN, qui s'est révélée au piano une artiste de grand avenir, et M. CHOMÉ, dont l'éloge n'est plus à faire.

D. F.



Par suite de l'abondance des matières, la suite du feuilleton : Rolland, a dû être remise au numéro suivant.

Carnet musical

COMMUNIQUÉS

Concert de Bienfaisance. — Le Comité belge de la Croix Verte Française (Société de secours aux militaires coloniaux fondée en 1888) donnera, au bénéfice de l'œuvre, le dimanche 9 novembre, à 8 1/2 heures du soir, un concert artistique, en la salle de la Société Royale de la Grande Harmonie.

Ce concert attirera foule d'amateurs de bonne musique, grâce aux généreux artistes de talent qui ont bien voulu prêter leur concours ; citons parmi les principaux : M^{lles} Loriaux, du Théâtre royal de la Monnaie, et Angèle Delhaye, harpiste ; MM. Abel Orban, basse chantante du Théâtre des Arts de Rouen, Van Winckel, violoncelliste ; MM. Van Dam, pianiste, Pierard, hauboïste, Hannon, clarinettiste, Bogaerts, bassoniste, et Mahy, corniste, professeurs au Conservatoire royal de Bruxelles ; M^{lles} Jeanne Dubreucq, monitrice au Conservatoire royal de Bruxelles, et Marie Derboven, lauréate avec distinction du Conservatoire royal de Bruxelles ; M. Dufroy, 1^{er} prix au Conservatoire royal de Bruxelles.

*
**

Rachel Hoffmann (M^{me} DUBOIS) donnera un Piano Récital à la Grande Harmonie de Bruxelles, le jeudi 20 novembre 1902, à 8 h. 1/2 du soir.

*
**

Au Cercle artistique. — D'intéressantes soirées musicales seront données au Cercle, au cours de la saison prochaine ; voici les principales qui sont annoncées :

20 octobre. Audition de Lieder de Schubert, par M. Anton Van Rooy, baryton.

20 novembre. Audition de Lieder, par M. Ernest Van Dyck, ténor.

28 novembre. Audition de « Noël français » par M^{me} Mollé-Truffier, conférence de M. Julien Tiersot, sous-bibliothécaire au Conservatoire de Paris.

16, 18 et 20 décembre. Les dix sonates pour piano et violon de Louis von Beethoven, interprétées par MM. Eugène Ysaye, violoniste, et Ferruccio Busoni, pianiste.

13 janvier. Soirée consacrée à Brahms, par MM. Hugo Heerman, violoniste, Hugo Becker, violoncelliste et le *Quatuor de Francfort*.

6 février. Audition d'œuvres d'auteurs belges (soli, chant et orchestre), sous la direction de M. Emile Agniez, professeur au Conservatoire.

6 mars. Récital de M. Francis Planté, pianiste.

20 mars. Soirée de chant et de musique pour petit orchestre, consacrée à Mozart, avec le concours de M. et M^{me} Félix Mottl.

Avril. Récital de piano, par M. Raoul Pugno.

M. E. Pottier, conservateur des céramiques au Musée du Louvre, fera une conférence sur « *les Terres cuites grecques de Tanagra* » au cours du mois de novembre.

En outre, des pourparlers sont engagés pour trois soirées théâtrales, l'une consacrée à l'audition d'opéras français anciens et les deux autres à l'audition d'œuvres dramatiques du théâtre moderne italien.

*
**

Les concerts de novembre. — A. *A la Grande Harmonie* :

le 9 novembre, à 8 heures, concert de la *Croix Verte* ;

le 20 novembre, à 8 1/2 heures, *récital Hoffman* ;

le 25 novembre, à 8 1/2 heures, *David*

Teniers, pièce lyrique, de Raymond et Etienne, avec le concours des élèves de M^{me} Armand ;

le 27 novembre, à 8 1/2 heures, séance de *musique de chambre*, par M^{me} Everaers, MM. Enderlé et Wolff, avec le concours de M. H. Séguin ;

le 29 novembre, *récital Otto Vos*, professeur au Conservatoire de Cologne. B. *A la salle Allemande*, rue des Minimes :

le 28 novembre, à 8 1/2 heures, *quatuor Zimmer*.

*
**

Une nouvelle œuvre de Perosi. —

On mande de Rome au *Gaulois* :

« Dans une salle de théâtre d'un palais de patricien et devant un public composé en majeure partie de prélats, on vient de représenter un nouvel opéra de M. l'abbé Perosi, intitulé : *Léon le Grand*. L'action de la nouvelle œuvre du compositeur du cycle de la *Vie de Jésus* représente le grand Pape dans sa lutte contre Attila et ses hordes de Huns. Les théâtres profanes ne seront pas autorisés à jouer cette composition, qui a profondément impressionné l'auditoire d'élite qui en a eu la primeur. »

FR. DUFOUR.

LIVRES ET REVUES

I. — LES LIVRES

La Foi de nos Pères, ou *Exposition complète de la doctrine chrétienne*, par le Très Rév. D. James GIBBONS, cardinal-archevêque de Baltimore. Ouvrage traduit de l'anglais sur la 28^e édition, avec l'autorisation spéciale de l'auteur, par l'abbé Adolphe SAUREL, 2^e édition. Un fort volume in-8°. Prix : 4 fr. — VICTOR RETAUX, 82, rue Bonaparte, Paris (6^e).

L'ouvrage apologétique du Cardinal-Archevêque de Baltimore a obtenu aux Etats-Unis et au Canada le plus grand succès. En peu d'années plus de 400.000 exemplaires ont été écoulés. Nous saluons

avec plaisir la publication de cette nouvelle édition en langue française, car c'est à vrai dire, l'un des meilleurs manuels de religion que nous connaissions. « Nul autre livre, écrivait Mgr l'Archevêque d'Ottawa, n'a tant fait pour affermir la foi des catholiques, aux États-Unis et au Canada. Cet exposé des dogmes catholiques peut faire naître et renaître, dans l'esprit des fidèles, les lumières de la vérité, et embrasser dans leur cœur l'amour de la sainte Eglise. » Tous ceux qui le liront en tireront un très grand profit, les incrédules comme les croyants, ceux qui hésitent et chancellent comme ceux qui sont fermes et inébranlables dans leurs croyances.

*
**

Le livre de mes dimanches, avec une lettre de l'auteur des « Paillettes d'Or », par l'abbé J. MÉRITAN. Un joli volume in-8 couronne de 208 pages. — Prix : 1 fr. 75. Librairie AUBANEL Frères, Avignon (France).

Ce livre, charmant tant par sa forme, l'exécution typographique, que par le fonds, contient une lettre signée de l'auteur des *Paillettes d'or*, adressée à Monsieur l'abbé J. Méritan, et qui se termine par ces mots : « Puisez encore, et donnez-nous bientôt un bon et beau livre comme celui-ci. »

Cette lettre est suivie d'une préface de François Coppée, dans laquelle nous lisons : « Je vous dois une halte délicieuse. Grâce à vos pages.... j'ai vécu des heures de méditation et de prière, j'ai largement respiré l'apaisante atmosphère de l'Evangile, j'ai adoré les mystères derrière lesquels on devine Dieu comme le soleil derrière les nuées. »

Ces deux citations, prises dans les écrits d'hommes qui savent apprécier un livre, donnent une idée claire de l'excellent ouvrage de M^r l'abbé Méritan. Rien de sec, d'aride, dans ce travail. Quand on lit une page, il faut qu'on en lise plus, on est attiré par le charme irrésistible d'une douce conversation avec une personne aimée. Il me semble que ce livre fera un bien immense, qu'il réveillera les cœurs endormis sous l'action néfaste de l'indifférence ou sous les coups de la douleur ; qu'il excitera des volontés chancelantes dans la pratique du bien, et qu'il fera son œuvre doucement, sans secousses ni chocs. Puisse-t-il se répandre partout, car partout il ramènera au bien ou fortifiera des âmes.

II. — LES REVUES

La Belga Sonorilo. — *Mensuel.* Bruxelles. Prix : 2 fr. 50 par an ; le n^o : 25 centimes. Octobre 1902 : La presse espérantiste. — Les premiers pas de l'esperanto en Belgique, etc.

La Corporation. — *Hebdomadaire.* Paris. Prix : 8 frs par an ; le n^o : 5 cent.

Le Philanthrope. — *Mensuel.* Bruxelles. Prix : 2 frs par an. Octobre 1902 : La mort de la Reine. — Les crèches. — L'office de la charité, etc.

Le Messager des Ames du Purgatoire. — *Mensuel.* Bruxelles. Prix : 1 fr. 50 par an. Octobre 1902 : Nos morts. — Les trésors du Rosaire. — Le curé du village, etc.

La Photo-Revue belge. — *Mensuel.* Namur. Prix : 1 fr. par an. Octobre 1902 : Le procédé au charbon. — Les écrans colorés. — Clichés voilés, etc.

III. — COMMUNIQUÉS

L'esperanto, la langue internationale auxiliaire qui a fait de si grands progrès dans ces derniers temps, a désormais son organe mensuel en Belgique : la BELGA SONORILO, rédigée en esperanto — naturellement — en français et en flamand.

Il servira d'organe aux divers groupes espérantistes qui se trouvent un peu isolés en Belgique et deviendra, en même temps, un précieux moyen de propagande.

Les personnes qui désirent recevoir gratuitement les premiers numéros de la BELGA SONORILO, peuvent en demander l'envoi à Monsieur le président de la Section espérantiste du Cercle polyglotte, Hôtel Ravenstein, à Bruxelles.

Nous ne doutons nullement que la Belga Sonorilo ne reçoive, auprès de nos compatriotes, l'accueil bienveillant que ses confrères espérantistes ont rencontré auprès des populations intelligentes en France, en Suède, en Russie, au Canada, en Espagne, en Hongrie, en Bulgarie etc.

LECTOR.

LE GLANEUR

Revue Mensuelle

* Histoire de Noël *

Pour les petits enfants

ELLE avait deux petites filles. L'une avait six ans : Germaine. L'autre avait trois ans : Jeanne.

Toutes deux étaient jolies à ravir.

L'aînée, avec son profil long et pur, ses traits fins, son air songeur, semblait l'ange gardien de la cadette, à la figure espiègle, où commençait à se dessiner une inquiète curiosité et comme une inconsciente peur de la vie.

Oh ! que la mère était fière et heureuse en les contemplant, en les montrant. Le bonheur débordait trop à ce foyer, pour qu'il durât longtemps.

Avez-vous remarqué que les enfants dont l'idéale beauté et la candeur rêveuse rappellent ainsi le ciel, restent rarement sur la terre ? La dernière fois que je les avais vues, il y a trois ans, je leur avais dit adieu avec une indéfinissable mélancolie.

L'éloignement m'avait fait perdre de vue cette famille, lorsque le hasard me la fit rencontrer de nouveau, il y a quelques mois, chez un ami commun. Mais il n'y avait plus là que Jeanne, grandie, presque sérieuse. Et il n'était besoin que de voir le visage pâli de la jeune mère pour comprendre que la douleur l'avait visitée et pour toujours marquée.

Je n'osai même pas risquer une question sur Germaine, ne doutant pas du

grand malheur. Mais la mère pénétra ma pensée, et cédant bientôt au besoin de parler de l'absente, voici ce qu'elle me raconta :

Vous avez deviné juste : elle est morte l'hiver dernier. Et sa mort a été le plus gracieux caprice de sa vie.

Vous connaissez son excessive mobilité, son imagination avide de récits, son goût des choses extraordinaires.

Toujours vivant dans un pays de son invention, dans un petit monde de chimères qu'elle concevait pour le plaisir et la peine qu'elle aimait à s'y créer ; s'isolant pour rêver ses enfantillages avec plus de liberté, et, toute seule, parlant à haute voix, pleurant, riant aux éclats, sa sensibilité malade s'exalta de plus en plus.

Je l'observais depuis quelque temps avec inquiétude, lorsque, un matin, je la vis venir vers moi, triste et suppliante : « Maman, me dit-elle, je voudrais bien des ailes ! — Tu sais bien, mon enfant, lui répondis-je, qu'il n'y en a que pour les anges et les oiseaux. — Maman, je voudrais être un oiseau ou bien un ange. — Ce que tu demandes est impossible. — Ne m'avez-vous pas dit que rien n'était impossible au bon Jésus le jour de Noël ? — Sans doute ; mais ce bon Jésus ne peut vouloir que des choses utiles et raisonnables. — Mais les ailes, maman, c'est plus utile et plus raisonnable que

les joujoux ! — Et la voilà, sanglotant de vrais sanglots.

Je dus, pour la consoler, lui promettre que le bon Jésus lui donnerait des ailes, au prochain Noël, si elle était bien sage. — Oh ! oui, je le serai, maman, fit-elle de toute son âme.

Sage, docile, studieuse, trop studieuse, hélas ! elle le devint à souhait. Son intelligence ouverte et méditative ne paraissait guère d'une enfant, quand elle n'était plus sur le chapitre de ses ailes. Et cette gravité prématurée, dans toutes ses pensées, non moins que cette poursuite d'un désir irréalisable, ne faisaient qu'accroître mes angoisses.

J'avais beau lui expliquer que Dieu ne pouvait changer la nature des êtres pour le seul plaisir des petites filles ; que les hommes les plus savants s'efforçaient, depuis le commencement du monde, de faire ce miracle, de s'élever, à la manière des aigles, mais qu'ils n'avaient encore pu y réussir. Si j'insistais trop pour la dissuader, Germaine se mettait à pleurer. — Les savants peut-être, maman, disait-elle ; mais le bon Jésus, le jour de Noël.... !

C'était comme une douce folie, qui envahissait peu à peu son imagination. Elle était sûre, elle, que les enfants pouvaient voler, puisque toutes les nuits, dans ses rêves, elle se voyait au-dessus du sol et des maisons, bien haut, battant l'air de ses seuls bras, poursuivant les alouettes montant vers les nuages.

L'hiver était venu. La neige couvrait les champs, duvet des ailes angéliques secouées sur le monde pour cacher toutes ses taches, prétendait Germaine. Elle ne cessait de m'en réclamer deux comme celles-là, larges et blanches. Je fis de mon mieux pour lui donner la récompense si souvent promise et gagnée, prévoyant le chagrin qui l'attendait. Je lui fis les deux plus belles ailes que je pus, en fine mousseline lamée d'argent ; et je les mis à son chevet, pour qu'elle les aperçût, dès son réveil, le matin de Noël.

Et d'abord ce fut une grande joie.

Elle les fit attacher sans retard à ses épaules. Joignant les mains, elle leva les yeux, dans une attitude d'adoration, et se contempla ainsi dans les glaces pour voir de près une petite fille transformée par le bon Jésus.

Puis ce furent des élans, comme pour prendre son vol ; mais des élans inutiles. La désillusion vint, et avec elle les larmes que je redoutais.

Ce n'était pas le bon Jésus, c'était maman qui avait fait cette vilaine mousseline, au lieu des ailes vivantes qu'elle avait demandées. Elle avait été trompée ; elle ne voulait plus l'être.

En vain je lui répétais qu'elle était trop grande désormais pour croire aux contes de Noël, que c'étaient toujours les mamans qui, au nom du bon Jésus, mettaient les cadeaux dans la cheminée ou sous l'oreiller, et que les mamans ne pouvaient façonner des ailes de véritable chair.

Mais il était trop tard : son petit cerveau était pris. Absorbée par son incurable illusion, elle pâlisait, elle maigrissait, elle s'en allait. Une fois de plus, il fut nécessaire de lui assurer que, si elle était encore plus sage, le bon Jésus lui accorderait, cette fois, de vraies ailes en duvet de plume, comme celles des séraphins.

Et la voilà toujours plus douce, plus caressante, plus curieuse de s'instruire que jamais, mais toujours revenant à son infantine hallucination.

L'esprit égaré dans l'étendue peuplée de soleils, d'étoiles et de planètes, il fallut les lui nommer les unes après les autres, lui expliquer les mouvements de tous ces astres brillant et roulant au-dessus de sa tête. — Mais Dieu, où donc est-il ? — Ici et plus loin, ma fille, encore plus loin, toujours plus loin. — Est le dernier des mondes ? — Mystère, mon enfant ! Peut-être Dieu s'est-il réservé l'infini du temps pour en semer toujours de nouveaux dans l'infini de l'espace ; peut-être y en a-t-il un, d'où on le voit de plus près, d'où on peut le comprendre mieux, où tous les

êtres sans exception mettent leur bonheur à l'adorer, à l'aimer et à chanter sa gloire, *Gloria in excelsis Deo*. — Comme au jour de Noël, concluait Germaine. Et ce dernier monde, c'est le ciel ! C'est dans celui-là, maman, que je m'arrêterai, quand j'aurai des ailes.

Cependant le grand jour approchait, à la grande joie de Germaine. Que se passerait-il ? Je me le demandais avec effroi, car la pauvre épuisée semblait à la merci du premier chagrin et de la première maladie.

Hélas ! ce fut justement la maladie qui vint mettre un terme à mes cruelles inquiétudes. Huit jours avant Noël, le frisson la prit. Elle se coucha. La fièvre la brûla bientôt comme un grain d'encens, et le médecin prononça le terrible nom : la méningite.

Si vous l'aviez vue, souffrant sans se plaindre, prenant tous les remèdes, pour avoir ses ailes vivantes, dans quelques jours, lorsque passerait le bon Jésus ! La foi en faisait déjà une héroïne ! Puis le délire vint sans changer ses aspirations. Toujours des ailes pour atteindre là-bas jusqu'au dernier des mondes !

Nous étions à la vigile de la fête. Je le lui dis, sur le soir, pour la tirer de la somnolence. Elle ouvrit ses yeux creusés, et me sourit... Puis elle se mit à fixer je ne sais quoi d'invisible, à murmurer des paroles incohérentes, à s'animer... Tout à coup, elle se leva toute droite dans sa longue chemise blanche, battant des mains, joyeuse, chantant *Gloria in excelsis Deo*, me montrant la chose invisible : « Là, maman, là, regardez donc : c'est le bon Jésus qui me les apporte... » Enfin, retombant sur son petit lit, comme un oiseau blessé, elle renversa la tête, et ferma les yeux.

Elle était morte, en plein rêve, heureuse d'avoir mérité ses ailes vivantes. »

Et, pendant que la pauvre mère achevait sa douloureuse histoire, et donnait un libre cours à ses larmes, la petite Jeanne, assise au milieu de ses jouets à quelques pas de nous, sur le grand

perron, semblait perdue dans une extase.

La mère, voyant que je m'en apercevais, me dit : « Le ciel la tente, elle aussi ; mais, Dieu merci, elle ne m'a encore rien demandé d'impossible... »

JULES DELAHAYE.

SAINT-NICOLAS

Jour de bonheur pour les petits, les tout petits enfants aux yeux avides de connaître, aux joies faciles et étourdissantes.

Jour de bonheur pour les parents, les bons parents, au cœur aimant et délicatement ému par le plaisir des bambins.

Pour les autres, un souvenir qui reste, un de ces souvenirs d'enfance doux et lointain infiniment. Il perdure, si tenace, il réveille des choses tendres mais éteintes ou endormies. Il fait rêver, sourire et parfois une larme douce perle à maints yeux en songeant à cette joie perdue, à ce passé sans retour.

Souvenir aimé, fait de mille riens prestigieux et brillants, de choses violemment peintes et vernies, presque glorieuses dans un miroitement de papiers dorés et de verroteries apparues. Car, en vérité, tout ce clinquant est comme une gloire auréolant, enluminant ces menues choses merveilleuses que sont les jouets d'enfants, hochets lamentables, ridicules et bêtes souvent, mais qui, pourtant, dans le souvenir fidèlement gardé, tiennent tant de place, celle des choses sérieuses qui conviennent aux gens graves...

Puis, combien douce et émouvante l'évocation lente et majestueuse d'un vieillard aux joues pouppines et trop roses, à la haute mitre de carton enluminée d'or et de vermillon. Ce beau vieillard comme un juge et un père, l'authentique et grand Saint-Nicolas, s'avance, la crosse d'or au poing et rythmant ses pas ; son domestique tout de noir habillé le suit, assis béatement sur un âne stupide...

Saint-Nicolas ! Ne semble-t-il pas vraiment — et les gens sérieux peuvent sourire, si cela leur plaît — qu'à ce nom, notre âme s'illumine d'un rayon très doux et délicat qui éclaire, ainsi un pâle soir de lune et d'étoiles, dans la nuit du passé le souvenir d'une joie perdue et sans retour.

Y.

LA PART A DIEU

(Légende de Noël).

Décembre avait encor blanchi la terre nue...
La nuit, la grande nuit nous était revenue
Où le Ciel à la terre accordait un Sauveur.
Les étoiles luttèrent de nombre et de splendeur,
Et les flocons de neige, en couvrant la nature,
Semblaient vouloir cacher son antique souillure.
C'était nuit de Noël !... L'âpre bise sifflait,
Mais la bûche au foyer plus gaiement pétillait...
Le foyer ! Pour le pauvre en est-il un sur terre ?
Nous rougissons, hélas ! d'accueillir sa misère
Et nous le renions à l'aspect d'un lambeau,
Sans savoir si le Christ n'est pas sous son manteau.
Or, cette nuit pour eux était bien inclémente,
Même en Grande Bretagne où, coutume touchante,
On garde à l'indigent sa place au coin du feu,
Et sa part de gâteau qu'on nomme « Part à Dieu !... »

* * *

Olgar le laboureur, Saxon de vieille race,
Avec ses huit enfants à table avait pris place.
On causa tout d'abord des malheurs de ce temps,
D'Alfred-le-Grand vaincu, des Danois triomphants,
Quand le gâteau parut : une joie enfantine
De toute la famille a déridé la mine.
Sur la nappe allongée, ample était le gâteau ;
Puis l'ainée, Edwitha, l'avait pétri si beau
Que la tentation pour tous était bien forte.
On avait fait les parts, quand soudain à la porte
On frappa. « Mon enfant, dit le père, va voir :
C'est un pauvre, sans doute, à cette heure du soir. »
Aussitôt, Edwitha, la blonde jeune fille
Accueille un étranger au cercle de famille :
— « Votre place était là, soyez le bienvenu !
Dit-elle. — Grand merci ! répondit l'inconnu :
J'avais faim, j'avais froid : que Dieu vous récompense.
— Il naquit cette nuit pour vous, dans l'indigence,
Dit Olgar, et le pauvre est un frère à nos yeux. » —
On s'assit : le repas recommença joyeux.

* * *

Le gâteau fut passé selon la mode ancienne :
Chacun en prit sa part et le pauvre eut la sienne,
La part de Dieu. — « Ce soir qui de nous sera Roi ? »
Chacun cherchait sa fève... « Eh ! bien, le Roi, c'est moi !
Répondit l'inconnu de sa voix la plus grave ;
Dieu veuille que je sois et glorieux et brave. —
— Pauvre Roi, dit alors la gentille Edwitha,
Donne-moi ton royaume. » — Et le Roi l'accorda :
« Ma pauvre royauté, ce soir, je te la donne :
Puisse ton front plus tard porter une couronne. »
Et l'enfant rit beaucoup... Jeune on rit pour un rien ;
Puis... on a droit de rire alors qu'on fait le bien.
Joyeuse, sautillante, elle agissait en Reine.
« Mon Roi, ta nudité, tes haillons me font peine ;
Accepte ce manteau, prends encor cet argent ;
Je ne veux pas d'un Roi sous la pourpre indigent. »
Olgar, lui, laissait faire ; il connaissait sa fille.
Elle versa le vin et le verre pétilla...

« Le Roi boit ! disait-on. » — Tout le monde buvait
Et la nuit de Noël bien gaiement s'achevait.

* * *

On s'en fut se coucher fort tard dans la soirée.
Le pauvre Roi trouva sa couche préparée
Et d'un profond sommeil dormit jusqu'au matin.
Edwitha rêvait-elle un heureux lendemain ?
Elle ne l'a point dit, mais quand revint l'aurore,
Le pauvre n'était plus ; elle... dormait encore...

* * *

A peu de temps de là, le bruit avait couru
Qu'Alfred-le-Grand avait au pays reparu,
Errant sous un faux nom, sans escorte, sans garde,
Par les marais, les bois ; un costume de barde,
Aux yeux de ses sujets cachait sa royauté.
On l'avait vu, bien sûr, ou plutôt écoutez.
Il s'était rendu même au camp des Scandinaves
Sans qu'on l'eût reconnu, puis, suivi de ses braves,
Il avait accompli de glorieux exploits,
Chassé l'usurpateur et reconquis ses droits.
C'était vrai. — Les Danois regagnaient leur patrie :
Alfred-le-Grand régnait en paix sur l'Heptarchie.

* * *

Dans son humble castel, Olgar et ses enfants
Avaient ouï l'écho de ces bruits triomphants.
Un soir, (c'était encore une nuit étoilée
Et Noël ramenait la joyeuse veillée),
Olgar était heureux près de son Edwitha.
Elle riait. Soudain le rire s'arrêta :
Sur sa lèvre perlée, et, l'oreille attentive
Elle écouta : « Mon père, un pauvre nous arrive ;
Entendez donc !... mais non, ce n'est pas une voix :
C'est le lointain écho d'un cor au fond des bois...
Il renaît, il expire, il approche sans doute ;
Un noble chevalier s'égaré dans sa route. »
Et l'écho redisait le son moelleux du cor,
Qui s'enflait, expirait et renaissait encor.
« Ils sont nombreux, ma fille. — O mon père ! je tremble
— Et pourquoi ? — Je ne sais, mon cœur bat, ce me semble
— Les voilà. » Tout à coup de nobles chevaliers
Près du donjon antique arrêtaient leurs coursiers.
L'un d'eux franchit le seuil de la vieille demeure. —
« Edwitha, l'an passé, ce soir même, à cette heure,
Un pauvre vint frapper et ton cœur l'accueillit.
Tu lui donnas de l'or, des vêtements, un lit.
Reconnais ce manteau dont ta main bienfaisante
A couvert mon épaule » Edwitha rougissante
Baissait les yeux. « Tu fus un ange de vertu ;
Le pauvre depuis loin de toi s'est souvenu.
Même tu demandas à devenir sa reine...
Sois-la, charmante enfant, je te fais souveraine :
Ta grande charité t'a mérité ce rang.
J'ai dit. » On s'inclina : c'était Alfred-le-Grand !

NOËL! NOËL!

*O nuit, quelle splendeur ! Les constellations
Ont de tendres regards d'amour dans leurs
rayons.*

*Chaque étoile ce soir palpite, tout émue,
Comme un cœur qu'une intime allégresse remue,
Et suit de loin, avec un sourire d'ami,
Les bergers laissant là leur bétail endormi,
Et, là-bas, au désert, sous l'azur diaphane,
Les trois rois d'Orient venant en caravane.*

FR. COPPÉE.

La traversée du Groenland

(Suite).

Pendant trois jours nous marchâmes ainsi en utilisant les voiles, puis le vent s'abaissa tellement que nous ne pûmes plus nous en servir. La neige devenant mobile et profonde, nous eûmes recours aux glissoires. Une neige à flocons tombait avec abondance, rendant les chemins aussi impraticables que possible, et lorsque, plus tard, le froid devint plus intense, il était aussi pénible de tirer les traîneaux sur la neige que si c'eût été sur du sable. Il va sans dire que ces circonstances retardaient beaucoup notre marche, bien que la surface de la glace du pays intérieur fût partout plane et sans crevasses, sauf près de la côte.

Les premiers jours de notre marche, nous aperçûmes quantité de nunataker (cimes de rochers) perçant et pointant au dehors de la glace ; ces rochers disparaissaient à une lieue environ de la côte.

Notre marche consistait en une montée incessante qui ne prit fin qu'au commencement de septembre. Nous nous trouvâmes alors à une hauteur de 8 ou 9,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, sur un large plateau ayant l'aspect d'une mer glacée, sans aucune pente appréciable sur ses flancs et s'élevant seulement un peu vers l'ouest, en des pentes ondulées.

Nous marchâmes sur ce plateau pendant deux semaines avant de rencontrer la pente conduisant vers la côte ouest ; ce plateau s'élève, ainsi que je l'ai déjà dit plus haut, jusqu'à environ 9,000 pieds au-dessus du niveau de la mer : il paraît qu'il atteint une hauteur beaucoup plus élevée vers le nord.

Il nous fut impossible de calculer nous-mêmes la hauteur du plateau, puisque les instruments météorologiques, absolument indispensables pour ce travail, nous manquaient. Le froid était excessif, mais je ne puis l'indiquer exactement, la température descendant beaucoup au-dessous du minimum indiqué par nos thermomètres à esprit de vin et à mercure. Je suppose que le froid, pendant plusieurs nuits, descendit jusqu'à — 50° centigrades. Une fois je plaçai le thermomètre à minima sous le sac qui me servait d'oreiller et je trouvais le lendemain matin que l'indice était descendu jusqu'à la dernière graduation, c'est-à-dire — 34° centigrades ; l'esprit de vin qui s'était concentré au fond de la cuvette indiquait une température au-dessous de — 40° centigrades.

Il ne faut pas oublier que ceci se passait dans une tente où six hommes dormaient et où nous préparions notre thé et notre chocolat. Je renonçai donc à mesurer la température pendant la nuit. Comme curiosité, puis-je ajouter que nous avons eu un jour, à midi, + 31° centigrades au soleil, pendant que le thermomètre, à l'ombre, marquait — 11° centigrades. Quand nous nous approchâmes de la côte ouest, nous trouvâmes une température de — 20° centigrades ; nous la considérâmes comme le commencement d'une chaleur d'été.

Le 7 septembre, nous avons à subir une nouvelle tempête de neige ; heureusement le froid n'est pas excessif, mais pendant la nuit, le vent augmente et manque de nous enlever la tente.

La tempête continue les jours suivants ; nous sommes forcés de rester dans notre tente vite ensevelie sous la neige.

Quand le temps s'éclaircit, nous fûmes forcés de nous creuser une sortie à travers la neige et d'en débarrasser la tente jusqu'au sommet, ainsi que les traîneaux. Le vent nous fut continuellement contraire. Enfin, le 19 septembre, nous avons le bonheur de voir s'élever un fort vent d'est. Les traîneaux furent vite liés, les voiles hissées et nous prîmes direction vers la côte ouest. Nous n'avions plus besoin de les halier, il suffisait de rester en équilibre sur nos glissoires et en nous accrochant aux traîneaux, sur lesquels étaient placés deux hommes, de les maintenir dans la direction voulue.

La pente vers la côte augmentant considérablement, la vitesse de notre glissade s'accrut du même degré et ce fut la plus amusante promenade à glissoires que j'aie jamais faite de ma vie. Nous entrevîmes, ce jour-là, à travers la neige, les premiers rochers de la côte ouest. La nuit commençait déjà à tomber, quand mon attention fut attirée sur un point noir fixe devant nous ; ne me doutant pas du danger, je continuai la glissade jusqu'à ce que j'aperçusse une grande crevasse à une distance de quelques pas. Tourner les traîneaux et mettre les voiles en bas, fut affaire d'une seconde. Il était temps, quelques pas de plus en avant et nous aurions été tous, avec les traîneaux, engloutis dans le gouffre sans fond. Ayant ainsi rencontré la première crevasse près de la côte ouest, et ce ne fut pas la dernière, nous nous vîmes obligés d'avancer avec les plus grandes précautions.

Je me portais toujours en avant sur mes glissoires pour sonder le terrain pendant que les traîneaux me suivaient à distance.

Nous avançâmes ainsi assez vite jusqu'à la nuit. La lune monta et, grâce à sa lumière, nous pouvions facilement éviter les endroits les plus dangereux.

Sverdrup et Christiansen faillirent néanmoins tomber dans une crevasse avec leurs traîneaux, le pont de neige

s'étant écroulé aussitôt qu'ils l'eurent passé.

Plus tard, dans la nuit, nous rencontrâmes des crevasses si larges et si nombreuses qu'il fut impossible de continuer la route et il fallut dresser la tente, chose rendue difficile par la violence du vent et la dureté de la glace. Nous réussîmes néanmoins et tout le monde fut heureux de se fourrer dans les sacs à dormir. Le lendemain nous avions à traverser une glace très difficile, très inégale et remplie de crevasses.

Je craignais d'avoir pris une direction trop au nord, ce dont je m'aperçus quand nous approchâmes de la côte près du fond de Godthaabsfjord, Kangersunek, où un glacier énorme s'était engagé dans le fjord. La glace était dans cet endroit tellement remplie de crevasses de tous côtés qu'il nous était tout à fait impossible d'atteindre la côte de l'autre côté du glacier. Nous fûmes forcés de nous diriger plus vers le sud, comme j'en avais du reste eu primitivement l'intention.

Vers cette côte, nous rencontrâmes également beaucoup de glace déchiquetée, mais néanmoins praticable.

(A suivre.)

FR. NANSEN.

Petite mosaïque littéraire

En Limousin

Les landes sont magnifiques. La lande a plusieurs robes qu'elle change souvent. Quand la bruyère se fane, l'ajonc paraît en grappes d'or ; l'herbe à son tour fanée, devient un tapis d'or plus pâle. Durant l'hiver, la lande revêt sa grande robe de neige, tantôt mate, tantôt étincelante de pierreries ; le printemps fait fondre la neige et la lande étale sa robe verte diaprée. Beauté toujours féconde, la lande est un atelier où travaille le soleil ; du sein inépuisable de la lande, cet ouvrier tire la nourriture des bestiaux.

Les bœufs et les moutons sont les convives appelés au festin de la lande. Ils paissent gravement comme s'ils s'acquittaient d'un office ; et c'est bien un office en vérité ! Un enfant tenant en main quelque branche, cueillie dans le buisson, gouverne ces êtres inférieurs, si incomparablement plus forts que lui. A la voix du petit pâtre, le bœuf obéit, le chien se tait. Mais l'enfant voit passer l'Evêque : il accourt, dépose son bâton et, à genoux, il baise l'anneau du pasteur qui le bénit. Harmonies puissantes et douces !

Louis VEULLOT. (1813)

Conte de Noël

A l'instant où minuit tintait,
On vit s'entr'ouvrir la nuée :
Le petit Jésus en sortait,
Et la nuit fut illuminée.

Soudain, malgré les carillons,
Le bourdon de la cathédrale,
Les gais Noël des réveillons,
Le Sauveur entendit un râle.

« Qui se plaint ? D'où cela vient-il ?
« N'est-ce pas un enfant qui pleure ?
« Transi, meurtri par le grésil,
« Egaré loin de sa demeure ?

« C'est dans ce noir logis là-bas
« Sur lequel l'ouragan s'acharne,
« De cheminée il n'en est pas ;
« Eh ! bien, entrons par la lucarne. »

Il entre, le petit Jésus,
Et ne voit dans une mansarde
Que paille épandue, et dessus
Un enfant pâle à mine hagarde ;

Et puis, reléguée en un coin,
Une vielle à demi cassée,
Et, couverte d'un peu de foin,
Une marmotte trépassée.

L'enfant fait un signe de croix ;
« Pourquoi pleures-tu, petit frère ?
« — Je prie et pleure, car je crois
« Que je ne verrai plus ma mère.

« Elle est là-bas, seule au pays,
« Paissant sa chèvre en la montagne,
« Ayant à peine du maïs
« Et rarement de la castagne.

« Comme je veux qu'elle ait des sous
« Vaillants, quand elle sera vieille,
« Un jour je partis de chez nous
« Avec ma marmotte et ma vielle.

« On fait fortune vite et tôt
« A Paris... Comment le croirais-je ?
« Quand les chiens vont en paletot
« Et les enfants nus dans la neige.

« Souvent pour apaiser ma faim
« Je n'ai qu'une croûte bien dure,
« Et dont je vois bientôt la fin,
« Tandis que ma fringale dure.

« L'estomac creux il faut chanter ;
« Et seulement je peux sourire
« Quand par hasard j'entends tinter
« Un gros sou dans ma tirelire.

« Ma vielle a cessé de vibrer ;
« La marmotte, ma mie, est morte,
« Mon logeur va bientôt entrer,
« Brutal, et me mettre à la porte. »

« Chante Noël, sois réjoui,
« Petit, tu reverras ta mère,
« Dit au savoyard ébloui
« L'enfant-Dieu devenu Lumière.

« Ton instrument ! il est entier,
« Je l'ai réparé, ne t'étonne ;
« Je suis un habile luthier
« Que jaloussent ceux de Crémone.

« Et ta marmotte, comme avant,
« Dansera bourrée et gavottes.
« Je suis un médecin savant
« Qui ressuscite les marmottes. »

L'enfant allait remercier,
Jésus en souriant l'arrête :
« — Je suis aussi pâtissier,
« Et je t'apporte une galette. »

Alors, rasséréné, joyeux,
Le savoyard, jusqu'à l'aurore
S'endormit, et Jésus aux Cieux
S'éleva comme un météore !

ROLLAND

OU

LES AVENTURES D'UN BRAVE

PAR

J.-B. De Laval

OFFICIER DE CAVALERIE

(Suite.)

CHAPITRE VII

ROLLAND REPREND LA PAROLE

Ah ! donc, comme je vous le disais, camarades, me voici en face d'Oran. — La traversée n'avait pas été bien longue : huit jours en mer, le temps juste d'entendre les vieux marsouins raconter leur histoire sur le gaillard d'avant : « Cric ! crac ! Sabot, cuiller à pot ! » étaient-ils farceurs ces crocodiles !... Tout de même, je ne me le fis pas dire deux fois pour déraper et filer mon nœud vers la terre ferme, comme disent les vieux lous de mer ; j'en avais assez du roulis et du tangage ; et en avant, et en arrière, et reviens à tribord, et retourne à bâbord, et va comme je te pousse ; ma foi, vive le plancher des vaches, au moins ça me connaît.

L'on nous fit débarquer par un beau matin. Le quai était plein de monde : il y avait là des blancs, des noirs, des jaunes, des cuivrés, de toutes les couleurs : une belle collection de binettes, quoi !... c'étaient, me fit observer un ancien qui revenait en Afrique pour payer une dette qu'il avait contractée autrefois en recevant une balle dans les côtes et un coup de yatagan sur le museau, des Arabes, des Kabyles, des Turcs, des Grecs, des Maures, des Espagnols, des Maltais, des Portugais et des Français, — un tas de grippe-sous, — qui faisaient le tripotage du commerce. Il m'en aurait bien conté d'autres, le vieux, mais ce n'était pas le moment de bailler aux moineaux : « Par le flanc gauche, arche ! » l'on nous conduisit à la Kasbah. — La consigne de ce jour-là fut de rester dedans.

Le lendemain, qui était un dimanche, l'on nous lâcha le cordon. Mon camarade de lit, un malin de Paris, qui connaissait mieux son Algérie que la maison de ses parents, me dit : Viens-nous-en flâner, Rolland ; il fait beau ; je paie une tournée. — Ce n'est pas de refus, que je répons ; et nous voilà partis par les rues et les places de la ville.

Le camarade m'expliquait tout en marchant. — D'abord, qu'il me dit, Rolland, mon poulet, tu n'as pas besoin comme ça de lever le nez en l'air à seule fin de reluquer les mauricauds et leurs épouses aux fenêtres, ici y en a pas ; c'est défendu par les règlements de police de Mahomet. Tu vois, des murs à droite et à gauche, des murailles, voilà !... et c'est derrière que les Sidis font leur popote et tout le bataclan de leur ménage ; ils n'aiment pas qu'on puisse voir dans leurs boîtes, ces sapajoux. — En effet, j'avais beau écarquiller les yeux, je ne voyais que le blanc des murailles ; les maisons là-bas n'ont pas d'ouverture dans la rue, ça embête les curieux ; elles prennent le jour sur les cours intérieures : c'est comme qui dirait des figures sans yeux ; c'est pas gai tout de même.

Je faisais dans mon intérieur ces réflexions quand un Arabe, monté sur une belle bête de cheval gris, passa au galop. L'ancien me prit vivement le bras : — Tiens, Rolland, qu'il me dit, en me le montrant du doigt, vois-tu cette figure de pain d'épice-là, qui fait chez nous les ailes de pigeon avec les plis de son double burnous ?... C'est un cavalier de haute tente, un cheick, une manière de seigneur, quoi. Il s'est soumis à l'autorité, il lui baise même les mains ; mais en attendant de pouvoir les lui mordre. Il marronne à en crever ; tous les jours il prie son bon Dieu d'extermination de lui accorder la joie de couper les têtes des Roumis ; il souffle de tous ses poumons, le traître, le feu de l'insurrection et, quand elle éclatera, il sera là pour nous surprendre et faire parler la poudre contre nous. Si jamais il se trouve en face de

toi, Rolland, mon bichon, étouffe-moi ce serpent-là, et prestement, vois-tu, ça n'aura que ce que cela mérite.

De même, mon poulet, de ce négro qui nous arrive là-bas, tête nue, en guenilles, et marchant sur la chrétienté — je veux dire sur sa peau de mahomé-tan. — Il trotte, tu vois, derrière son bourricaud en lui époussetant, de temps en temps, les côtes avec sa matraque. Tu te figures sans doute qu'il songe à ce qu'il vendra ses œufs et ses poules qu'il porte au marché?... Ah ! bien ouiche !... Il rumine la manière d'exterminer son Français, son chrétien, pour aller en paradis folâtrer avec les houris. Il est souple, le camarade, il est adroit, il est surtout dissimulé, le gredin ; il courbe son échine devant le vainqueur, Allah le veut ; mais, dans la nuit, il s'en ira en rampant de buisson en buisson planter son poignard dans le dos de quelque factionnaire, le lâche. Méfie-toi, mon fiston, et, si tu peux, écrase-moi cette vermine, et n'y va pas par quatre chemins. Celui-ci est encore plus à plaindre que l'autre : mais vois-tu, les deux font la paire... Il ne s'agit pas de les prendre en douceur. On a déjà essayé : bernique !... Ces insectes de musulmans, tant qu'ils resteront dans la musulmanerie, ne se prendront pas avec le miel de la douceur, mais avec le vinaigre de la force. Mon petit conscrit, fais-en ton profit...

UNE FÊTE AU COUVENT

Le courrier du matin nous apportait, il y quelques jours, une invitation gracieuse à une cérémonie de prise de voile, chez les Sœurs Dominicaines, à Lubbeek-lez-Louvain. Arrivé de grand matin, notre premier soin fut de visiter en détail le florissant pensionnat qu'y dirigent ces dames.

Le couvent est une construction assez vaste, de style moderne, bien entretenue et d'un aspect riant et frais. Du parloir où nous fûmes introduit d'abord, nous

pouvions voir une vaste cour magnifiquement aménagée, et là-bas, dans le fond, un parc très étendu, dont les allées ombreuses nous invitaient au recueillement et à la méditation. Cédant à une tentation d'ailleurs bien légitime, nous allions diriger nos pas de ce côté, lorsque les sons argentins de la cloche vinrent nous rappeler le but de notre visite.

Précédé de la Mère Prieure, nous nous rendons à la chapelle, qui a revêtu pour la circonstance sa décoration des grands jours. Précédé du clergé, voici que s'avance le cortège des jeunes vierges, qui, dans un instant, vont dire aux vanités du monde un éternel adieu. « Ma fille, donne-moi ton cœur, » a dit le céleste Époux ; et tremblantes d'une sainte émotion, elles viennent déposer au pied de l'autel leur cœur chaste et pur.

M^{gr} Paepe, curé-doyen de Lubbeek, ancien aumônier des Zouaves Pontificaux, officie à l'autel, entouré d'un nombreux clergé. Après les cérémonies liturgiques, il se tourne vers les postulantes et leur pose les questions canoniques.

— « Mes filles, que demandez-vous ? — Avez-vous réfléchi ?... Agissez-vous en toute liberté ? » Et de toutes les lèvres tombe le *oui* sacramentel, infranchissable barrière qui sépare à jamais du monde ces jeunes âmes éprises de l'amour divin.

« Si donc, mes filles, » poursuit le célébrant, « si donc vous voulez appartenir à Dieu dans l'ordre de saint Dominique, recevez l'habit saint de cet ordre illustre. » Et la couronne d'oranger est enlevée, le voile de tulle tombe, la robe de soie fait place à l'habit de laine blanche ; et, pour consommer le sacrifice, les nouvelles religieuses font à Dieu l'offrande de leur chevelure, autrefois leur orgueil.

La cérémonie s'avance. M^{gr} Paepe, à commencé la sainte Messe, tandis que des flots d'harmonie tombent du jubé sur la pieuse assistance.

Le sermon de circonstance est donné par le Rév. P. Geerts ; le brillant orateur retrace avec émotion l'origine de la vocation de l'une des nouvelles religieuses.

Anglaise d'origine, elle était douée de toutes les qualités qui commandent le respect et l'admiration ; esprit droit et sincère, elle était entrée au Pensionnat pour y puiser une instruction solide et soignée. L'exemple édifiant des bonnes sœurs, l'esprit familial de la maison, et plus encore la grâce divine font peu à peu leur œuvre. La jeune protestante abjure solennellement son erreur, et aujourd'hui elle se donne à Dieu tout entière, heureuse et reconnaissante de son retour au bercail de l'Eglise.

Le saint sacrifice se continue ; pieusement recueillies, les héroïnes du jour s'approchent de la Table sainte : *Ecce Agnus Dei*. Et voici que les fiançailles saintes sont scellées par la réception de l'Agneau. Enfin, l'officiant passe au doigt des récipiendaires l'anneau sacré, et, au nom du Christ, couronne de roses le front des nouvelles professes.

Tout est terminé ; chacun se retire, en songeant à cette *meilleure part* dont parle l'Evangile, et en se disant à part soi : Comme elles sont heureuses !

Nous reviendrons sous peu sur l'œuvre entreprise à Lubbeek par les Sœurs Dominicaines : elles méritent d'attirer l'attention de nos lecteurs.

SPECTATOR.

BULLETIN POLITIQUE

du 15 octobre au 15 novembre 1902

OCTOBRE

Les grèves continuent pendant la seconde quinzaine d'octobre. En France, on signale une recrudescence de chômage et d'émeutes. Les troubles de Dunkerque (du 23) constituent de véritables scènes de sauvagerie : pillage, bagarres, incendies, les grévistes ne reculent devant rien pour terroriser les populations. Cette situation perdure jusqu'à la fin du mois. Aux *Etats-Unis*, le président Roosevelt tente avec les ouvriers et les patrons de longs pour-

parlers qui aboutissent à une entente : les ouvriers américains reprennent le travail vers le 16 octobre.

Au milieu de la crise économique et houillère, la Chambre française a repris ses travaux. Des députés nationalistes interpellent le gouvernement au sujet de la persécution religieuse qui ne cesse pas. Mais l'apostat Combes continue à aller de l'avant, et la France ne sera vraiment tranquille que lorsqu'elle aura mis de côté ce ministre sectaire. Entretemps, la cour d'appel de Rennes lance un camouflet au ministère, en acquittant trois accusés pour bris de scellés administratifs aux écoles libres de Rennes.

Indiquons, pour mémoire, l'in vraisemblable et réjouissante escroquerie Rosenberg-Malleval-Civet, où « gogos » et filous se querellent à l'envi, et l'évasion — bientôt suivie de l'arrestation — du fameux banquier Boulaïne. Quant à la famille Humbert-D'Aurignac, elle continue à courir le monde et à dépister la police française... qui ne cherche pas.

Les généraux boers continuent dont leur tour d'Europe : ils sont reçus le 16 à Cologne et le 17 à Berlin par une population enthousiaste ; le 22, ils retournent en Angleterre où leurs pérégrinations s'effectuent sans incident, sauf la manifestation anti-boer de Cambridge, où le commandant Kruitlinger se voit malmener par la populace.

Signalons encore, pour être complet, le 26, le congrès de la tuberculose à Berlin, et le 30, des éruptions volcaniques au Guatemala.

NÉCROLOGE : Le 25, Mgr VAUGHAN, évêque de Plymouth ; le 30, le général boer Christian BOTHA.

NOVEMBRE

La Belgique renaît à la vie politique : la rentrée des Chambres a lieu le 11 de ce mois. Dès la première séance, la Chambre des représentants s'occupe de la validation des élections de juin : toutes sont validées, sauf celles de Dinant-

Philippeville, dont le rapport n'est pas encore terminé. On procède ensuite à l'élection du bureau; et pour la seconde fois M. Schollaert, député de Louvain, est appelé à la présidence. Le 15, Bruxelles et la Belgique entière sont en émoi : S. M. Léopold II est victime d'un attentat ; un anarchiste italien, Rubino, tire un coup de revolver sur les voitures de la Cour, mais heureusement sans blesser personne; le coupable est arrêté et écroué, tandis que le peuple belge se réjouit du hasard inespéré qui a empêché S. M. le Roi d'être la victime d'un odieux assassinat.

En *France*, les manifestations tumultueuses continuent ; les mineurs rejettent l'arbitrage et, dans un congrès tenu à Lens, le 9, votent la continuation de la grève. Mais leurs *desiderata* ne tiennent pas : le 11, le travail reprend partiellement dans les concessions de mines du Nord et du Pas-de-Calais ; le 13, nouveau congrès à Lens : cette fois on y décide la reprise complète du travail. — La Chambre française continue à servir la politique de Combes en invalidant les élections d'un député nationaliste de Paris et d'un député catholique du Pas-de-Calais.

L'*Espagne* est décidément la terre promise des crises ministérielles : le cabinet offre au Roi sa démission, le 10 ; S. M. re-charge M. Sagasta de former un nouveau ministère. Après de nombreuses démarches, l'ex-président du conseil aboutit à la reconstitution du cabinet, sous sa présidence.

Dans les autres pays, mentionnons : le 5, les élections aux Etats-Unis, où les républicains l'emportent avec une majorité de 25 voix ; le 7, la Diète de la Basse-Autriche, où les démocrates chrétiens triomphent ; le 12, le congrès catholique français de Lille.

NÉCROLOGE : Le 1^{er}, M. Léon d'Aoust, directeur du Crédit général de Belgique ; le 14, M. de Gottal, premier président de la cour d'appel de Gand.

MARCEL HARYS.

Chronique scientifique

Le principe d'Archimède.

Il a paru, en ces derniers temps, d'intéressants travaux sur la science des anciens : on a scruté les papyrus égyptiens, les manuscrits grecs et arabes, non pour y chercher des choses inconnues, mais pour retrouver les origines des sciences modernes. Pour mener ces études à bonne fin, il fallait que les savants devinssent experts dans l'art de déchiffrer les vieux parchemins, et l'on a vu d'éminents chimistes, comme M. Berthelot, aux prises avec les symboles de l'alchimie égyptienne ; M. Wiedemann a appris l'arabe ; d'autres se sont remis au grec, qu'ils avaient eu le temps d'oublier. Faites dans ces conditions, ces recherches devaient aboutir à de remarquables résultats. Nous nous proposons d'en faire connaître quelques-uns, qui présentent un intérêt tout particulier.

Parmi les savants qui illustrèrent la cour des Ptolémées, les plus célèbres sont Euclide et Archimède. Le premier nous est mieux connu par ses œuvres que le second, dont bien des livres nous manquent ; par contre, celui-ci a sa légende.

Tout le monde connaît l'histoire du bain et de l'*Eurèka* qui suivit, et le principe d'Archimède est enseigné même dans les écoles primaires. Mais où, quand et comment ce principe a-t-il été formulé ? Quel en est l'énoncé exact donné par le savant grec ? On savait depuis longtemps qu'il avait été publié dans un livre intitulé : *Peri Okoumenon*, mais ce traité *des Corps flottants* ne nous est point parvenu sous sa forme originale. Peyrard en avait imprimé une traduction dans sa grande édition d'Archimède de 1807, d'après une version latine due à Tartaglia et remontant au xvi^e siècle ; mais nul ne savait où Tartaglia avait puisé son document ; en tous cas, on ne possédait

pas l'œuvre originale écrite en grec par Archimède. On ne l'a pas encore retrouvée, mais voici que M. Ros, de Berlin, vient de découvrir à la bibliothèque vaticane, ouverte par Léon XIII aux savants du monde entier, un manuscrit de 1269, qui est une traduction littérale du traité d'Archimède. Cette traduction a été faite par un prêtre, nommé Guillaume de Mœrbeck, à son retour de Constantinople, où il avait suivi la quatrième croisade. Mœrbeck n'était pas un savant, mais c'était un interprète consciencieux. Sa traduction est tellement littérale qu'on reconnaît le grec à travers son expression latine ; chaque mot est rendu, même l'article, bien que cette forme du discours manque en latin : il est remplacé par le pronom relatif, qui est détourné de son usage propre, pour le besoin de la transposition.

Un helléniste distingué, M. Heyberg, qui a acquis une connaissance parfaite de la langue archimédéenne, s'est servi du texte de Mœrbeck pour restituer l'original grec : à défaut de mieux, nous possédons donc les *Peri Okoumenon*. Nos lecteurs nous sauront gré sans doute de leur donner l'énoncé exact du principe d'Archimède, non pas en grec, mais en un français rigoureusement équivalent ; le voici :

« Un corps plus lourd que le liquide, si on l'abandonne, descendra au fond, et son poids, dans le liquide, diminuera d'une quantité mesurée par ce que pèse un volume de liquide égal à celui du corps. »

Memento culinaire

Dîner de famille

Potage croûte au pot.
 Cervelles au beurre noir.
 Aloyau rôti.
 Aubergines farcies.
 Crème à la fleur d'oranger.

Crème à la fleur d'oranger. — Pour huit pots, mettez un demi-litre de lait à bouillir ; ajoutez-y 150 grammes de sucre, une demi-cuillerée à bouche de fleur d'oranger, laissez un peu refroidir. Mélangez bien ensemble trois jaunes et un œuf entier, mêlez peu à peu le demi-litre de lait, passez à travers une passoire fine, versez dans les pots ou dans un plat ; faites cuire au bain-marie, feu dessus et feu dessous ; servez froid.

Carnet musical

I. — LES NOUVEAUTÉS

Dans une causerie précédente, nous avons présenté à nos lecteurs l'un de nos plus aimables compositeurs modernes, M. HENRI VAN GAEL, dont nous avons recommandé plusieurs collections intéressantes, notamment : *Bluettes*, *Primavera*, *Les Papillons*, *Les Pavots*.

Nous devons à son talent fécond une nouvelle série de six morceaux faciles, intitulée *Sur l'eau*, et dont voici les titres : *Chanson bohémienne*, — *Piccola*, — *Les Sauterelles*, — *Sur la glace*, — *La parade*, — *Comme autrefois*. On chercherait vainement dans ces pages alertes, ce faux vernis d'art musical qu'affectent trop souvent nos modernes sous forme de dissonances bruyantes ou d'accords barbares ; l'auteur ne sacrifie pas à la recherche de l'effet : il écrit simplement, s'abandonnant tout entier à l'inspiration du sujet. Et c'est là le grand charme de ses compositions, de nous tenir constamment sous l'impression d'une gracieuse fraîcheur. Sa *Chanson bohémienne* pourrait, sous ce rapport, être considérée comme un modèle du genre. La valse *Piccola*, aussi bien d'ailleurs que les autres morceaux de la série, mérite les mêmes éloges.

Du même auteur, nous recommanderons aussi deux autres œuvrettes réussies : *Les Marionnettes*, élégant alle-

gretto, de facture agréable et soignée, qui sera appréciée par nos jeunes artistes de salon ; — et une *Marche française* de grande allure, appelée à un succès certain dans toutes nos musiques militaires ou civiles, par le cachet martial qu'elle revêt.

II. — LES CONCERTS

Salle archi-comble, le dimanche 9 novembre, à la *Grande-Harmonie*, où le COMITÉ BELGE DE LA CROIX VERTE organisait une fête de bienfaisance au profit des rapatriés coloniaux. Disons de suite que le comité belge de cette œuvre, grâce à l'impulsion vigoureuse que lui a donnée le délégué général, M. Victor JAUBERT, est en pleine prospérité et a déjà à son actif de nombreux actes de bienfaisance.

Ce concert avait réuni trop d'éléments de valeur pour ne pas être un succès splendide : le Conservatoire avait cédé cinq de ses plus brillants professeurs : MM. Van Dam, Piérard, Hannon, Bogaerts et Mahy, dont la virtuosité s'est fait applaudir dans l'admirable quintette de Beethoven. Parmi les artistes remarquables par le public, citons aussi M^{lle} Hoefler, une charmante cantatrice de grand avenir ; M. Van Winckel, le violoncelliste tant applaudi à Bruxelles, et M^{lle} Renson, dont les doigts agiles nous ont détaillé sur la harpe quelques pages de vibrante musique.

Pour clôturer la soirée, une piécette pleine de verve : *L'Étincelle*, de Pailleron, très bien rendue par trois jeunes artistes : M^{lle} Dubreucq, M^{lle} Verboven et M. Dufroy.

Le brillant succès de cette soirée rejaillit en grande partie sur les organisateurs principaux : MM. Van Dam et De Vleeschouwer. « Jamais, de mémoire d'homme, nous disait un vieil habitué, la Grande-Harmonie n'a vu pareille affluence de monde. »

*
**

Les Concerts Steinway ont débuté cette année par le piano-récital de Rachel HOFFMANN, l'éminente artiste que tout le monde connaît. Nous nous plaignons à rendre un hommage enthousiaste à l'aimable pianiste, dont le mécanisme savant et délicat nous a valu quelques heures d'émotion sincère. La *Fantaisie chromatique* de Bach, les œuvres de Beethoven, Chopin et Schumann, quelles qu'en soient les difficultés d'exécution, ne sont qu'un jeu pour M^{me} Hoffmann : l'artiste semble se complaire dans ces pages semées d'obstacles, qui mettent en relief son incomparable talent de virtuose.

Après les grands maîtres, les compositeurs modernes : quelques pages délicieuses de Dacquin, Scarlatti, Moszkowski, etc., nous ont été détaillées avec une infinie délicatesse, à laquelle le brillant auditoire de la Grande Harmonie a rendu un hommage bien mérité par ses ovations fréquemment répétées.

*
**

Une véritable solennité artistique a eu lieu, le 25 novembre, à la Grande-Harmonie, sous les auspices de M^{me} ARMAND, du Conservatoire de Liège. Deux jeunes compositeurs belges, MM. ETIENNE et RAYMOND, présentaient quelques-unes de leurs œuvres à un public nombreux et sympathique.

Au programme, des mélodies, des morceaux pour piano, violon, alto et violoncelle, et enfin des fragments de *David Teniers*, pièce lyrique inédite. Tout cela est frais, aimable, sans recherche aucune. L'interprétation ne pouvait manquer d'être correcte, confiée à trois des plus brillants élèves de M^{me} Armand : M^{lles} MASSART et BRESSY, et M. VARLEZ. La partie instrumentale était tenue par MM. VAN HOUTTE, l'éminent violoniste, et STRAUWEN, un jeune violoncelliste de grand talent, qu'accompagnaient au piano les auteurs en personne. Le public ne leur a pas ménagé ses chaleureux applau-

dissements : les œuvres entendues méritent certes l'attention du monde musical, et tout fait prévoir que *David Teniers* obtiendra à la scène un succès bien mérité.

*
**

La première séance de musique de chambre, organisée le 27 novembre par M^{me} EVERAERS, pianiste, MM. ENDERLÉ, violoniste, et WOLFF, violoncelliste, a obtenu le même brillant succès que les séances des saisons précédentes. Un auditoire choisi se pressait dans la salle de la Grande Harmonie. Il serait superflu de refaire ici l'éloge des trois artistes, dont les brillants talents nous ont longuement occupé l'hiver dernier. Disons seulement que cette audition nous a permis de constater de nouveaux et sérieux progrès chez tous trois : l'exécution des *Trios* de Beethoven et Schumann et des *Sonates* de Marcello et Mozart est absolument remarquable de fini et de délicatesse.

Le superbe programme de la soirée était complété par quelques mélodies pour baryton ; la voix mâle et puissante de M. SEGURN, l'artiste tant apprécié et tant applaudi des Bruxellois, nous a magistralement détaillé le *Chant de guerre des fêtes d'Alexandre* (Haendel), et le *Roi des Aulnes* (Schubert). De délirantes acclamations ont à cinq reprises rappelé notre sympathique artiste.

*
**

La première séance du QUATUOR ZIMMER (vendredi 28 novembre) avait attiré dans la coquette Salle Allemande un public choisi, friand de belle musique. L'éloge de ce quatuor n'est plus à faire : depuis plusieurs années déjà, le tout-Bruxelles musical applaudit le talent des quatre virtuoses de l'archet ; contentons-nous donc de constater une fois de plus les brillantes qualités dont ils ont fait preuve. Le programme comportait trois œuvres ardues : le *quatuor en si bémol majeur* de J. Haydn, et deux *quatuors en mi bémol majeur* de Mozart et d'Ed. Lalo. Très remarqué surtout le *menuetto*

du quatuor de Mozart, et plus encore le *vivace* de Lalo, qui a soulevé un tonnerre d'applaudissements.

Pour rappel, les autres séances auront lieu aux dates ci-après 23 janvier, 20 février, 20 mars.

III. — COMMUNIQUÉS

Concerts Populaires. — On nous prie de rappeler que le premier concert aura lieu le 7 décembre, sous la direction de M. S. Dupuis et avec le concours de l'éminent pianiste M. Busoni.

Programme : 1. *Symphonie pastorale* de Beethoven ; 2. Cinquième concerto pour piano de Saint-Saëns (M. Busoni) ; 3. *Ode symphonique* de Er. Raway (première exécution) ; 4. *Prélude, choral et fugue*, de C. Franck (M. Busoni) ; 5. Overture du *Vaisseau fantôme* de Wagner.

*
**

Vendredi 12 décembre 1902, à 8 1/2 heures du soir, à la Grande Harmonie, Concert avec orchestre, sous la direction de M. François RASSE, chef d'orchestre du Théâtre Royal de la Monnaie, donné par M^{lle} Jeanne BLANCARD, pianiste, de Paris, avec le gracieux concours de M^{me} Emma BIRNER, Cantatrice.

*
**

Les Concerts du mois :

le mardi 9 décembre, à 8 1/2 h., salle de la Grande-Harmonie, piano-récital Cleberg-Samuel ;

le vendredi 12 décembre, à 8 1/2 h., salle de la Grande-Harmonie, concert avec orchestre Rasse-Blancard-Birner ;

les lundis 22 et 29 décembre, à 8 1/2, salle allemande, séances du quatuor Schorg.

*
**

MM. Schott frères, éditeurs de musique, organisent deux séances musicales pour inaugurer la nouvelle petite salle de l'école allemande, rue des Minimes, 21.

Ces deux auditions intéressantes auront

lieu le 5 et le 16 décembre prochain, à 8 h. 1/2 du soir. Pour les cartes, s'adresser chez Schott.

La première séance se donnera avec le concours de M^{lle} Jeanne Latinis (prix de virtuosité du Conservatoire); MM. A. Bachmann, violoniste; L. Delune pianiste.

A la deuxième séance, exécution en oratorio de « Athalie » de F. Mendelssonh, pour chœurs et soli, avec accompagnement de piano, harmonium et instruments à cordes, avec le bienveillant concours de M^{lle} Foeremans, soprano, 1^{er} prix du Conservatoire royal de Bruxelles; M^{lle} H. Jacobs, mezzo-soprano; M^{me} Goossens, alto, soliste des concerts Colonne, de Paris, sous la direction de M. Carpil.

*
**

M. Otto Voss étant malade, le concert du samedi 29 novembre est remis à fin janvier.

FR. DUFOUR.

LIVRES ET REVUES

—:—

I. — LES LIVRES

Le Bienheureux Grignion de Montfort, par M. ERNEST JAC, professeur à l'Université catholique d'Angers. — 1 vol. in-12 de la Collection « **Les Saints** ». Prix : 2 fr. Librairie VICTOR LECOFFRE, 90, rue Bonaparte, Paris.

Le Bienheureux Grignion de Montfort, apôtre des provinces de l'Ouest, fondateur de la Congrégation des Sœurs de la Sagesse, est une des figures les plus originales de l'Eglise de France.

C'est un de ceux dont la vie achève le mieux de mettre en lumière l'histoire religieuse et, par suite, intellectuelle du XVII^e siècle. Souvent méconnu, même dans l'Eglise, victime de ces défiances qu'entretenait l'esprit janséniste contre les dévotions qui, comme la dévotion à la Sainte Vierge, ont fait faire depuis lors

tant de progrès à la piété, Grignion de Montfort est aussi l'un des hommes qui ont le plus contribué à la solidité des convictions de nos régions de l'Anjou, de la Bretagne et de la Vendée, qu'il évangélisa si souvent.

M. Jac, professeur de droit à l'Université catholique d'Angers, était bien placé pour recueillir ces souvenirs et les faire revivre, car son père, premier président de la Cour d'appel d'Angers, était né dans la ville même qui donna naissance au Bienheureux. Il suit son héros avec une attention qui ne laisse rien échapper d'instructif et d'édifiant. Il a su être complet tout en étant rapide et vif dans ses attrayants récits.

II. — LES REVUES

La Corporation. — *Hebdomadaire.* Paris. Prix : 8 fr. par an.

Le Philanthrope. — *Mensuel.* Bruxelles. Prix : 2 fr. par an. Novembre 1902 : La bienfaisance à l'Exposition internationale de Lille. — L'enfance anormale, etc.

La Photo-Revue belge. — *Mensuel.* Namur. Prix : 2 fr. par an. Novembre 1902 : Les négatifs sur papier. — Le procédé au charbon, etc.

Le Messager des Ames du Purgatoire. — *Mensuel.* Bruxelles : 2 fr. par an. Novembre 1902 : La Toussaint. — Hodie mihi, cras tibi. — Nécrologie.

La Belga Sonorilo. — *Mensuel.* Bruxelles. Prix : 2 fr. 50 par an. Novembre 1902 : L'espéranto chez les aveugles. — A travers la presse belge, etc.



Le coin des rieurs

Belle-maman, qui traverse la salle à manger, pousse tout à coup un formidable cri.

Un lourd cartel de l'époque de Louis XIV s'est décroché et est tombé à la place où elle venait de passer, une seconde auparavant.

Alors, le gendre, d'une voix calme :
— J'ai toujours dit que cette pendule retardait.

* * *

M. Prudhomme lit son journal :

« On accourut aux cris du malheureux, mais il avait disparu dans le puits. Après une heure de recherches, on ne retira qu'un cadavre. »

— Combien s'attendaient-ils donc à en retirer ? demande M. Prudhomme surpris.

* * *

Duels et duellistes :

— Je vous avertis une dernière fois, monsieur. Si vous continuez à m'insulter, nous nous rendrons sur le pré.

— Vous avez donc faim ?

◁ RÉCRÉATION ▷

Logogriphe

Beau cavalier, la nuit approche,
Dans le village le plus proche
Mon corps entier tu trouveras ;
En lui bon gîte t'attendras.
Et pour ta vaillante monture
Y prendre aussi sa nourriture,
Je suis de quelque utilité
Si d'abord le cœur m'est ôté.
Je te suis moins hospitalière,
Là-bas le long de la rivière,
Crains d'y être précipité,
Si, m'ayant bien décapité,
De près, un peu trop, tu m'approches
Pour t'aider à trouver, lecteur,
Je suis, si ma queue tu décroches,
Un célèbre compositeur.

TERRIBLE ACCIDENT

Tombé dans un puits de 25 mètres de profondeur

On nous écrit de Goult (Vaucluse) :

Un pénible accident vient de plonger dans la désolation une de nos familles les plus estimées.

M. Amédée Ripert, âgé de 29 ans, actuellement réserviste dans la section du train des équipages à Orange, fils de Ripert maréchal-ferrant, était permissionnaire de 24 heures.

Après le repas de famille, vers 2 heures, il alla pour tirer un seau d'eau à son puits, profond de 25 mètres ; eût-il une syncope à ce moment-là, ou bien les pieds lui ont-ils glissé devant la margelle, le malheureux partit la tête la première dans le vide.

Un de ses amis, Danton Ripert, âgé de 19 ans, n'écoutant que son courage, descendit rapidement au risque de se tuer lui-même, pour lui porter secours ; il parvint, après de sérieux efforts, à l'attacher avec une corde et remonta avec lui l'infortuné tout ensanglanté. On eut un moment l'espoir de le sauver, le malheureux étant revenu à lui, mais ce fut une espérance éphémère, il succombait à 5 heures de l'après-midi, à la suite d'une hémorragie interne.

Certainement nous n'aurions pas à déplorer cette malheureuse et nouvelle victime, si l'appareil Élévateur d'Eau, système L. FONET et C^{ie}, à Raismes, dont on peut voir la réclame et la gravure dans nos colonnes, avait été placé sur le puits.



LE GLANEUR

Revue Mensuelle

NOUVEL AN!

Au moment du passage d'une année à l'autre, il est peu de méditations plus belles et plus impressionnantes que celle que nous offre Lamartine, dans ses *Harmonies*, pour le premier jour de l'année. La poésie est bien, ici, une sorte de philosophie intuitive. Non seulement l'amateur de vraie littérature, mais le philosophe le plus grave, le chrétien le plus austère pourraient difficilement trouver, à pareil jour, un meilleur thème de réflexions. C'est vraiment, sous la forme enchanteuse propre à l'auteur, une *oraison* religieuse.

Seigneur, père des temps, maître des destinées,
Qui comptes comme un jour nos mille et mille années,
Et qui vois du sommet de ton éternité
Les jours qui ne sont plus, ceux qui n'ont pas été ;
Toi qui sais d'un regard, avant qu'il ait eu l'être,
Quel fruit porte en son sein le siècle qui va naître :
Que m'apporte, ô mon Dieu, dans ses douteuses mains,
Ce temps qui fait l'espoir ou l'effroi des humains ?
À mes jours mêlés cette année ajoutée ?
Par la grâce et l'amour a-t-elle été comptée ?
Faut-il la saluer comme un présent de toi,
Ou lui dire en tremblant : Passe et fuis loin de moi ?
Les autres tour à tour ont passé les maux pleins
De désirs, de regrets, de larmes et de peines,
D'apparences sans corps trompant l'âme et les yeux,
De délices d'un jour et d'éternels adieux,
De fruits empoisonnés dont l'écorce perfide
Ne laissait dans mon cœur qu'une poussière aride ;
Mon cœur leur demandait ce qu'elles n'avaient pas,
Et ma bouche à la fin disait toujours : « Hélas ! »
Et qu'attendre de plus des siècles et du monde !
Je fondais sur le sable et je semais sur l'onde.
Il est temps, ô mon Dieu, que mon cœur détrompé,
Et de ta seule image à jamais occupé,
Te consacre à toi seul ces rapides années
Par mille autres désirs si longtemps profanés,
Et de tenter enfin si des jours pleins de toi,
Dont la lyre et l'autel seraient le seul emploi,
Dont l'étude et l'amour de tes saintes merveilles
Jusqu'au milieu des nuits prolongeraient les veilles,
Et dont l'humble prière, en marquant les instants,
Chargerait d'un soupir chacun des pas du temps,
S'enfuiraient loin de moi d'un vol aussi rapide
Et laisseront mon âme aussi vaine, aussi vide,
Que ce temps qui ne laisse, en achevant son cours,
Rien qu'un chiffre de plus au nombre de mes jours !

Bénis donc cette grande aurore
Qui m'éclaire un nouveau chemin

Bénis, en la faisant éclore,
L'heure que tu tiens dans ta main !
Si nos ans ont aussi leur germe,
Dans cette heure qui le referme,
Bénis la suite de mes ans,
Comme sur tes tables propices
Tu consacrais dans leurs prémices
La terre et les fruits de nos champs !

Que chaque instant, chaque minute,
Te prie et te loue avec moi !
Que le sablier dans sa chute
Entraîne ma pensée à toi !
Qu'un soupir, à chaque seconde,
De mon cœur s'élève et réponde !
Que chaque aurore en remontant,
Chaque nuit en pliant son aile,
Te dise : « Toute heure est fidèle ;
Compte ta gloire en les comptant ! »

Mais si des jours que tu fais naître
Chaque instant me reporte à toi,
Toi, dont la pensée est mon être,
Souviens-toi sans cesse de moi !
Donne-moi ce que le pilote
Sur l'abîme où sa barque flotte
Te demande pour aujourd'hui :
Un flot calmé, un vent dans sa voile,
Toujours sur sa tête une étoile,
Une espérance devant lui !

CIVIL

— « Alors, c'est pour demain ? »

— « Oui, demain, neuf heures ; d'ailleurs, voici la lettre.

La veuve la déplia et, à travers ses pleurs, lut péniblement :

« Vous êtes prié d'assister au convoi » et enterrement de Paul Marquet, décédé » dans sa trentième année, le 9 juin 1892, » etc., etc... Les obsèques seront purement civiles. »

La pauvre femme leva sur Pouvrier des yeux pleins de larmes, et d'une voix tremblante où perçait la crainte d'une rebuffade :

— « Vous vou'ez donc tant que ça ? »

— « Quoi ? »

— « Qu'on l'enterre comme un chien ? »

— « Ah ! vous savez, la mère, faut pas nous casser le tympan avec vos jérémiades, votre mari a signé. »

— « Oui, un jour qu'il avait bu ; mais ç'a n'a jamais été dans ses idées, et la preuve, c'est qu'il a demandé le prêtre avant de mourir et qu'il... »

— « Inutile, la bourgeoise, nous avons l'écrit ; d'ailleurs, pas besoin de curé pour fumer les mauves ; vous faites pas trop de bile, cette nuit-ci, pour être d'attaque demain, et bonsoir ! »

Il referma brutalement la porte, et la femme l'écouta descendre, le cœur serré : c'était sa dernière espérance qui s'en allait. Lorsque le bruit des pas eut cessé et que tout espoir de retour fut perdu, elle se laissa tomber sur une chaise, anéantie, sentant peser sur elle tout le poids de son isolement.

Ce camarade, elle ne l'aimait pas ; d'instinct, elle se défiait des beaux parleurs ; mais, au moins dans une circonstance pareille, il aurait pu lui tendre la main et l'aider à disputer son mari aux misérables qui voulaient l'enfourer, et voilà qu'elle avait sa réponse dans l'oreille : « *Pas besoin du curé pour fumer les mauves !* »

« Certainement ! mais Paul n'est pas du fumier, et je ne veux pas qu'on le traite ainsi ! »

* * *

En disant cela, elle s'agenouilla auprès du lit. Les draps blancs, éclairés par la lueur tremblante de deux bougies, dessinèrent, en plis raides et anguleux, la silhouette du cadavre, et ce spectacle acheva le désespoir de la veuve.

Ainsi, c'était là que tout venait aboutir, et ses douces espérances de jeune fille et son amour d'épouse ! tout cela n'avait plus d'objet, n'existait plus, était rentré à jamais dans le néant ! Cet homme, qu'elle avait aimé avant de le connaître, auquel elle avait tout donné, n'était plus rien ; et quand elle irait prier là-bas, au cimetière, personne ne l'entendrait ; c'était fini, fini !...

Était-ce possible ! elle n'était pas savante, mais elle sentait bien qu'en elle tout se révoltait contre cette assertion.

Était-ce là tout ce qu'elle avait aimé?... ce cadavre dont la décomposition allait s'emparer !... D'un geste fiévreux, irré-

fléchi, elle releva le drap. La figure du mort apparut, blanche, immobile, glacée. La femme se pencha sur son mari : « Paul ! » cria-t-elle éperdument dans le silence de la nuit — Paul, m'entends-tu ?... »

Et, comme aucune voix ne répondait à la sienne, comme le visage gardait sa rigidité effrayante, d'un doigt tremblant la femme lui souleva les paupières. Oh ! ces yeux vides, sans pensée, elle les regarda longtemps, voulant surprendre le mystère que cache la tombe, puis elle secoua la tête.

— « Celui qui habite dans ce corps-là, celui qui voyait par ces yeux, qui me parlait par ces lèvres, celui-là est parti... mais je le retrouverai un jour, n'est-ce pas ? ô Seigneur Jésus !... »

Et en disant ces paroles, elle avait pris le crucifix sur les pieds duquel son mari avait rendu l'âme, et l'élevant, à bout de bras, dans l'obscurité de la chambre, elle lui parla comme on sait parler à ces heures-là :

« O mon Dieu, quand bien même cette terre serait un paradis ; quand même la joie sérène y brillerait sur tous les fronts, oui, même alors, il faudrait espérer que tu réunitas là-haut ceux qui ont commencé à s'aimer ici-bas. »

Mais hélas ! lorsque tant de maisons sont des maisons de deuil, lorsque chaque jour tant de pauvres yeux sont rougis par les larmes et la misère, lorsqu'une pauvre créature comme moi sent tomber sur ses épaules un malheur comme celui d'aujourd'hui, n'est-ce pas qu'il faut plus que jamais espérer en toi ? N'est-ce pas que ce sont des misérables ceux qui veulent nous enlever, à nous, les déshérités, notre suprême et unique bien, la foi en toi ? n'est-ce pas que tu me donneras, à moi, faible femme, la force de leur résister demain, et de te l'amener, mon mari, pour que tu le bénisses et que tu le sauves à jamais ? »

Et lorsque le soleil effleura de ses premiers rayons les vitres de la mansarde, la veuve finissait seulement son ardente prière. Prête pour la lutte, elle avait juré à Dieu de se coucher sous les roues du corbillard plutôt que de laisser enfouir son homme sans l'intervention du prêtre.

Elle n'eut pas besoin d'aller si loin.

Les fameux camarades, sentant avec stupeur qu'ils allaient se heurter à une volonté de fer, battirent en retraite en

bon ordre avec leur ferblanterie sur le ventre. Ils se consolèrent en absorbant un nombre incalculable de bocks pendant la cérémonie.

Et maintenant, dans le quartier, quand la pauvre veuve passe, humble et amaigrie par le travail et la douleur, plus d'un ouvrier se découvre en disant à un camarade : « Celle-là, c'est une crâne femme ! »

Et il raconte ce que je viens de raconter.

PIERRE L'ERMITE.



Prenez garde aux empoisonneurs !

— o —

Georges T... et Philippe R... ont acheté de l'arsenic chez le pharmacien du carrefour. Ils se sont débarrassés d'une vieille tante à héritage qui n'en finissait pas à mourir... Qu'on les arrête et qu'on les guillotine... Mais j'en connais de plus coupables.

Le petit enfant est parti pour l'école.

— Dans la classe, une atmosphère lourde et sombre. L'instituteur a un livre de morale entre les mains, mais il se tue à l'expliquer à ses élèves. Les élèves ne comprennent rien à ses formules abstraites ; ils n'y voient que du bleu et s'amuse à regarder voler les monches. Pas de Christ, pas de soleil qui éclaire ces intelligences, chauffe ces cœurs, féconde ces volontés ! — Dans les cours de récréation, une atmosphère pestilentielle, des miasmes corrupteurs s'envolant dans toutes les paroles, s'échappant de tous les exemples. L'enfant respire le mal par tous les pores, et pour lutter contre le danger, un livre de morale qui est resté dans son pupitre et qu'il n'a pu loger dans son cerveau !...

L'enfant revient à la maison, l'âme asphyxiée, empoisonnée.

La jeune fille est sortie dans la rue.

— Où est votre fille, Madame ?

— Elle est allée chercher un livre à la *Bibliothèque publique*.

— Et qui est-ce qui tient cette Bibliothèque publique ?

— Monsieur X...

— Et quelle est la valeur intellectuelle et morale de ce monsieur X... ?

— Je n'en sais rien.

— Et quelle est la valeur de sa bibliothèque ?

— Sa bibliothèque n'est pas mauvaise, Monsieur : il y a beaucoup d'histoire édifiantes.

— Et n'y a-t-il que des histoires édifiantes ?

— ...

— Et n'y a-t-il pas beaucoup plus d'histoires mal édifiantes ?

— ...

— Et les premières ne sont-elles pas destinées simplement à faire passer les secondes, comme un excellent potage sert à faire passer le poisson ?

— ...

— Et votre demoiselle choisit-elles de préférence les histoires édifiantes ?... Vous montre-t-elle les volumes qu'elle apporte ?... Et si elle vous montre l'un, ne vous cache-t-elle pas l'autre ?...

Mais si vous avez un cœur de mère, regardez donc dans son regard, Madame ! Votre fille est empoisonnée !

Le jeune homme est parti en voyage...

— « Quinze minutes d'arrêt ; buffet ! » Le jeune homme se dirige vers le buffet : il avale un verre d'alcool qui lui brûle l'estomac. Il se dirige ensuite vers la bibliothèque de la gare. Il y voit étalées des brochures diverses, au titre ronflant, alléchant, mystérieux. Il en prend une, s'enfonce dans son compartiment, ajuste ses lorgnons et, avec une attention qu'il n'apporta jamais dans ses études, lit et déguste des choses qui lui brûlent le cœur. Le livre rentrera avec lui au foyer paternel. Le jeune homme le lira, le soir, avant de se coucher et sa tête tombera de fatigue sur la page préférée... Dormez, père et mère vigilants, votre fils est empoisonné !

Mariette, la bonne est sortie de grand matin. — Elle est allée chercher le journal de monsieur et le lait de madame. Elle revient tenant d'une main le journal et de l'autre le pot au lait. Et elle dévore non pas le lait de madame (le mal serait moindre), mais le journal de monsieur. Pensez donc ! il y a un feuilleton si intéressant !... Quand elle arrive à la maison, le journal est lu, à bon compte : c'est monsieur qui paie. Et toute la journée, l'esprit de Mariette va se repaître d'imaginaires grossières, son cœur va se rouler et se délecter dans la

fange !... Et c'est avec cela qu'elle va s'occuper des plus jeunes enfants de madame ! Car madame la paie !... Payez-la bien, ô maîtresse prudente, votre bonne est empoisonnée.

Et monsieur et madame se sont enfermés dans le salon. — Monsieur a déployé son journal — un journal impie et sans pudeur, où l'écrivain a laissé découler de sa plume des choses que sa bouche se refuserait à dire. Madame s'est accoudée sur un roman — un roman tout nouveau où un père de famille a décrit des hontes qu'il ne laissera pas voir à sa femme et à sa fille. Monsieur et madame se délectent dans leur lecture. Allez donc leur demander d'empêcher l'empoisonnement des autres ! Eux-mêmes se plaisent à s'empoisonner !

Et voilà toute une famille où a pénétré le poison de l'enseignement de la morale sans Dieu, de l'enseignement par les livres, brochures, journaux et feuillets sans Dieu.

Jugez ce qu'il doit y avoir, en cette maison, de grandes idées dans les têtes, de nobles aspirations dans les cœurs, de résolutions fortes dans les volontés ! Décrépitude et abêtissement : voilà la génération actuelle. Qui dira ce que seront les générations issues de ce crétinisme et de cette corruption ?...

Et voilà pourquoi, qui que vous soyez, poètes, philosophes, romanciers, journalistes ou législateurs, vous ne m'empêchez pas de crier, au nom du patriotisme, à tous ceux qui voudront m'entendre :

Prenez donc garde aux empoisonneurs !...

Evrard t'Serclaes

(CANTATE INAUGURALE)

Leurs armures d'acier brillent dans la nuit sombre,
Et leurs coutriers fumants ont fait un grand chemin :
De Maële est dans la ville : — un effort surhumain,
Seul, pourra remplacer ce qui leur manque en nombre.

.....

Echelle et corde ! A l'assaut, mes septante !
Suis-vez-moi bien, vous que la gloire tente : —
Torches, flambez ! Soudards, écroulez-vous ! —
Fiers artisans, bourgeois de cette ville,
Forts de vos droits, qu'aucun ne soit servile :
Ecras-ous-les, ces ravisseurs jaloux !

Puis arborons notre antique bannière,
Qui restera jusqu'à l'heure dernière
Celle de Jeanne et du Duc, son époux !

Et maintenant, le droit prime la force !
Le ciel lui-même à nous plaire s'efforce :
Clairons, sonnez la joie aux alentours ! —
La guerre au diable avecque sa curée,
Car c'est l'instant de la joyeuse entrée
Des Wenceslas, ennemis des vautours ! —

Que tout bonheur puisse atteindre à son faite,
Et soit chacun en ce beau jour en fête,
Tout fraîchement paré de ses atours !

Mais voici que soudain une étrange rumeur
Vient jeter le tourment dans nos âmes sereines : —
Un homme est mort, dit-on, ou peut-être il se meurt,
Victime du devoir, des haines souveraines
De valets très rampants d'un indigne seigneur !...
Debout, les Bruxellois, les vaillants de naguère !
Que l'on fasse tonner les machines de guerre !
Il faut venger t'Serclaes, le tribun de l'honneur,
Et que rien désormais n'arrête la furie
Avec laquelle allons frapper la barbarie,
Et former de tous biens un seul monceau géant :
Car pour laver l'injure à la cité chérie,
Sus à d'Absconde et Gaesbeek au néant !

E.-H. GILLEWYTENS.

La traversée \times \times du Groenland (FIN)

Enfin le 24 septembre, nous atteignîmes le pays non couvert de glace, au petit lac situé au sud de Kangersunek. Nous ne pouvions plus nous servir de nos traîneaux, que nous abandonnâmes là avec une partie de notre bagage, nous bornant à emporter sur le dos le plus de vivres que nous pûmes, ainsi qu'un sac à dormir et la tente. Puis nous cheminâmes à travers la vallée en longeant la petite rivière Kukasik, vers Améragdla, partie intérieure d'Améralikfjord, où nous arrivâmes le 26 septembre.

Nous avons donc ainsi traversé la glace du pays intérieur que tout le monde jusqu'ici a déclarée impraticable. Nous touchions au but de notre voyage, c'est-à-dire la côte ouest du Groenland.

La distance parcourue sur la glace était d'environ soixante-cinq lieues, le trajet avait duré quarante jours, ce qui était beaucoup plus long qu'on ne l'avait supposé : la saison avancée rendait les chemins très mauvais et la température était très basse. Si nous étions venus plus tôt, je crois, d'après les observations que j'ai pu faire sur l'état de la neige, nous aurions été en présence d'une neige gelée et ferme, ce qui eût permis de

franchir la même distance en la moitié de temps.

Il ne nous restait plus qu'une seule chose à faire : chercher des hommes et le plus vite possible, puisque nos vivres commençaient à manquer. Nous souffrions surtout de la privation de graisse, et la meilleure preuve c'est qu'un membre de l'expédition me demanda, alors que nous étions encore sur la glace, s'il pouvait, sans danger, boire de l'huile de lin que nous emportions pour graisser nos chaussures.

Nous étions encore très suffisamment pourvus de bœuf sec. Nous comprîmes vite qu'il serait très difficile d'arriver à Godthaab par la voie de terre. Narsak était plus facile à atteindre, mais il était plus sûr et plus rapide de construire un canot pour prendre la voie de mer. Sverdrup, Balto et moi, nous nous mîmes donc le lendemain à construire le canot pendant que les autres membres de l'expédition allaient chercher le reste du bagage. Nous employâmes la toile ayant servi comme fond à notre tente, ainsi qu'une pièce de toile apportée comme réserve.

Des branches de saule, coupées dans le buisson le plus voisin, quelques bâtons à glissoires, un bambou ayant servi comme mât aux traîneaux constituèrent la membrure et la quille.

Le soir, le canot fut prêt.

Balto retourna le lendemain matin rejoindre nos camarades pendant que Sverdrup et moi nous nous mettions à construire les rames avec des branches de saule fendues et dont l'interstice fut rempli par de la toile. Des bambous fixés aux extrémités servirent de poignée.

À midi, nos préparatifs étaient terminés ; nous partîmes, Sverdrup et moi, pour Godthaab avec notre petit canot. Il nous fut impossible de ramer dans le début, le fond d'Améragdla étant rempli de vase et le petit ruisseau qui y serpente n'étant pas assez profond. Nous fûmes donc forcés de porter le canot en nous enfonçant dans la vase quelquefois jusqu'aux genoux.

Le lendemain, à midi, nous trouvâmes mer libre ; nous fîmes route par Améragdla et Améralikfjord, mais le vent fut contraire pendant plusieurs jours, et ce fut un pénible travail que celui de ramer contre vent et courants, en raison de la forme courte et large que nous avions

été forcés de donner au canot par suite de la disposition quadrangulaire qu'affectait la toile du fond de notre tente.

Enfin, le 2 octobre, le vent fut plus favorable et le lendemain 3 octobre nous débarquâmes à Ny-Hernhut, station des missionnaires allemands que nous saluâmes. Puis, nous continuâmes à pied notre route vers Godthaab.

Là, le bruit de notre arrivée s'était déjà répandu et l'on comprendra facilement notre étonnement lorsque nous nous vîmes salués par des coups de canon et par toute la population qui se rendit au devant de nous.

Ainsi Sverdrup et moi nous nous trouvions en lieu sûr, et il est superflu d'ajouter que l'hospitalité danoise, si réputée, ne faillit pas à sa haute renommée, et que tout fut mis en œuvre pour nous reconforter. Mais au fond d'Améralikfjord, le reste de l'expédition attendait avec impatience le secours espéré ; malheureusement il ne leur fut pas porté si vite que nous le désirions par suite d'une violente tempête de neige qui éclata peu de temps après notre arrivée et qui, pendant plusieurs jours, retarda le départ du canot qui devait aller les chercher. Craignant qu'ils n'eussent à souffrir de privations quelconques, le prêtre de la colonie fut assez aimable pour leur envoyer deux hommes en kajak, porteurs de vivres ; ils arrivèrent près d'eux le 5 octobre.

L'inspecteur de la colonie, qui était actuellement en voyage à Umanak, fut averti de notre arrivée et envoya également deux hommes en kajak porter des vivres à nos camarades. Un de ces hommes tua un renne. Cette abondance de vivres fut naturellement bien accueillie et la marmite ne quitta plus le feu. On m'a rapporté que rien n'était plus comique que de voir l'expression de la figure de nos Lapons humant l'odeur de la viande de renne, régal sans pareil après tant de jeûnes sur la glace du pays intérieur.

Tous arrivèrent enfin le 12 octobre à Godthaab et ainsi se termina l'expédition à travers le Groenland.

Le docteur Nansen termine son rapport en adressant ses remerciements les plus sincères à toute la colonie danoise, où il a rencontré tant de sympathie.

FR. NANSEN.

Petite mosaïque littéraire

LA FRANCE.

REINE du monde, ô France, ô ma patrie !
Soulève enfin ton front cicatrisé.
Sans qu'à tes yeux leur gloire en soit
[Hétrie,

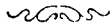
De tes enfants l'étendard s'est brisé.
Quand la fortune outrageait leur vaillance,
Quand de tes mains tombait ton sceptre d'or,

Tes ennemis disaient encor :
Honneur aux enfants de la France !

De tes grandeurs tu sus te faire absoudre,
France, et ton nom triomphe des revers.
Tu peux tomber, mais c'est comme la foudre
Qui se relève et gronde au haut des airs.
Le Rhin aux bords ravis à ta puissance
Porte à regret le tribut de ses eaux ;

Il crie au fond de ses roseaux :
Honneur aux enfants de la France !

BÉRANGER. (1780-1857.)



La tragique histoire du Koh-i-Noor

Une légende hindoue veut que la possession du Koh-i-Noor assure à son propriétaire la puissance matérielle, d'une part, mais d'irréparables malheurs personnels, de l'autre. Bravant l'oracle, le roi Édouard VII a fait enchâsser au diadème porté par la reine Alexandra le jour du sacre cette pierre qui ne figurait jusqu'à ce jour que comme pièce isolée, parmi les bijoux de la couronne. Si, comme il est probable, le couple royal anglais connaît l'histoire du Koh-i-Noor, il vient de montrer un certain dédain des superstitions. M. A. Sarath Kumar Gash a retracé récemment dans une revue américaine le roman de cette pierre précieuse. On ne saurait rien imaginer de plus effroyable.

L'origine du Koh-i-Noor se perd dans la nuit des temps. Suivant une légende, il aurait été apporté par un Dieu favorable à Karna, prince indien, quinze siècles environ avant Jésus-Christ, puis il aurait passé aux mains des rajahs d'Agra.

Au commencement du seizième siècle de notre ère, un descendant de Tamerlan détrôna les rajahs d'Agra et fonda à Delhi un empire mongol. Les Grands-Mogols,

propriétaires du Koh-i-Noor, finirent tous de façon tragique. Humayan fut chassé par un usurpateur et mourut dans la misère ; son fils Akbar fut réduit au suicide ; le fils d'Akbar, Jehangir, mourut en prison. Le fils de Jehangir, Sebah Jahau, fut aveuglé, puis assassiné par un usurpateur nommé Aurungzabe. Celui-ci vécut pendant 49 ans dans les remords et la terreur, après quoi il fut assassiné à son tour par son fils favori.

L'année 1739 apporta aux Grands-Mogols un nouveau malheur : le Koh-i-Noor leur fut ravi. Voici dans quelles circonstances : le roi de Perse Nadir Sebah, ayant vaincu en bataille rangée le Grand Mogol régnant, exigea un tribut annuel qui lui fut accordé et emporta, en outre, comme rançon de guerre, des pierres précieuses et des bijoux valant ensemble plus de deux milliards de francs de notre monnaie. Le Koh-i-Noor, cependant, ne figurait pas dans ce trésor. L'empereur vaincu, qui tenait à conserver ce joyau, bien qu'il n'eût pas précisément porté bonheur à sa maison, l'avait fait attacher à son turban. Or, Nadir Sebah le convoitait plus que tout le reste. Et il réussit à s'en emparer, grâce au stratagème suivant : comme il prenait congé de son nouveau vassal, il lui proposa, selon l'usage oriental, un échange de turban en témoignage d'amitié. Et le vaincu comprit qu'il ne pouvait refuser cette preuve d'« amitié » à son vainqueur. Et il se démit de ce qui lui restait au monde de plus cher.

Ce bien mal acquis ne profita pas à Sebah Nadir. Quelques années après sa campagne victorieuse contre les empereurs mogols de Delhi, il fut tué par ses soldats révoltés. Le trône échut à son petit-fils, Sebah Rukh ; mais lui aussi eut maille à partir avec ses sujets. Il appela à son secours Ahmed Sebah, empereur d'Afghanistan. Celui-ci accourut et rétablit Sebah Rukh sur le trône de ses aïeux ; mais tout service mérite salaire ; et il emporta le Koh-i-Noor.

Le malheur s'installa dans la maison d'Afghanistan. Parricides, homicides et suicides, conséquence nécessaire de la possession du Koh-i-Noor, sévirent parmi les princes afghans. L'émir Ranjit Singh finit par deviner la cause de ces malheurs. Sur son lit de mort, il supplia les siens de se défaire du diamant mau-

dit en le consacrant au dieu Jaghernaut. Mais l'impératrice ne voulut rien entendre et cacha le joyau dans ses appartements. C'est sous son règne que les Anglais envahirent l'Afghanistan, qu'ils annexèrent en partie. Et ils s'emparèrent à leur tour du Koh-i-Noor...

Ce diamant pesait, au moment où il fut apporté en Angleterre, 181 carats. La taille qu'on lui fit subir à Amsterdam réduisit ce poids à 106 carats. Or, d'après des textes authentiques, il est certain que le Koh-i-Noor pesait sous sa forme primitive, 787 carats. Il ressemblait alors à un œuf énorme. Quand et dans quelles circonstances subit-il une diminution de volume ? On ne le sait pas exactement. Cependant, il y a tout lieu de croire que le magnifique diamant qui orne actuellement le sceptre du tsar n'est qu'un fragment du Koh-i-Noor dont il aura été détaché à une époque qu'il n'est pas possible de préciser.

Et il est assez piquant de songer que cette pierre, qui devait assurer à son possesseur l'empire des Indes, appartient aujourd'hui moitié à l'Angleterre, moitié à la Russie.

ROLLAND

ou

les aventures d'un brave

(Suite.)

CHAPITRE VIII

LES CLOCHES ET AUTRE CHOSE

Tout en nous balladant de la sorte, nous arrivâmes sur une grande place où je retrouvai la collection complète des binettes que j'avais aperçues en débarquant. — Pendant que j'allumais mes quinquets, pour bien les voir, voilà que j'entends sonner des cloches : drlin, drlin, bouum !... que ça me retourne sens dessus dessous : il me semble entendre la voix des parents, des amis et du bon curé de chez nous. Je ne vois plus rien de rien...

— Entendez-vous, l'ancien, que je dis au camarade ?

— Quoi donc ? qu'il me répond.

— Mais les cloches.

— Quoi que c'est ?

— La messe sans doute, que l'on sonne.

— Ah ben, il faut laisser sonner.

— Oui, mon ancien, mais il faut y aller.

— Pourquoi donc ?

— Pour y prier le bon Dieu ; moi j'y vais ; venez-vous ?

Le camarade était du nombre de ceux qui blaguent, mais qui ne sont pas mauvais au fond. On l'appelait Turelure et il se disait, lui, de la tribu des Beni-Mouffetar de Paris. Il me dit : — Je n'en use guère de la messe, mais puisque ça te fait plaisir, je peux bien venir ; une fois n'est pas coutume. Il me suivit.

C'est tout de même vrai, camarades, que, à l'époque dont je vous parle, l'on n'usait guère de la messe, à tort, bien à tort ; aujourd'hui, me dit-on, l'on y va un peu plus ; c'est un progrès, cela, un beau progrès ; l'ancien vous en fait son compliment. Voyons, mes braves camarades, ou Dieu existe, ou il n'existe pas : de deux choses l'une, pas vrai ? — Si Dieu n'existe pas, pour qui ou pour quoi se faire casser la boule ?... Pour la patrie, me dites-vous. — Bien répondu ! — Oui, il faut que le soldat se fasse proprement et gaiement casser sa boule pour son pays, et, soyez-en sûrs, il le fera gaiement et proprement, s'il n'oublie pas que Dieu seul raccommode les boules cassées. Si Dieu existe — et je ne suis pas plus fichu que vous de le prouver, — mais de plus malin que vous et moi vous en fichent leur billet, — pourquoi ne pas lui rendre les honneurs ?... Pourquoi ne pas lui présenter crânement les armes ?... Pourquoi ne pas travailler de façon à enlever la croix ?... Non pas celle de la Légion d'honneur. Vous êtes tous des lapins à la décrocher celle-là, si l'occasion se présente. Mais l'autre, la croix du chrétien, celle qui nous rapportera l'honneur éternel, la gloire éternelle, c'est-à-dire, n'est-ce pas ? les amis, un peu plus de 62 frs. 50 par trimestre...

J'entendis la messe, parbleu, comme l'on doit l'entendre, en bon et respectueux soldat du Christ ; Turelure, lui, regarda un peu plus les piliers et la voûte que l'autel. En sortant, il me dit : — Tu sais quelle est cette église ?

— Non, que je réponde.

— C'est l'église de Saint-Louis, qu'il

me dit. Elle a été autrefois mosquée, temple catholique et synagogue ; en 1839, elle a été restaurée par nous et nous en avons fait la belle église que tu aurais vue, si tu avais regardé.

C'était un livre que la tête de Turelure, mais pas un livre de messe. Il ajouta aussitôt :

— As-tu soif ?

— Moi ? non.

— C'est égal, tu m'as payé la messe, je veux te payer une douceur. Et il m'entraîna du côté d'un café maure, en disant : — Tu désires voir les moricauds de près, mon fiston, tu en verras là dedans et sans lunettes d'approche encore. — Nous entrâmes. Il demanda deux verres de cette liqueur verte appelée perroquet, qui a désaltéré tant et tant de gosiers militaires et qui a cassé tant et tant de poitrines de bons soldats ; il avala le sien d'un trait, en murmurant : Hâte-toi d'entrer, car il pourrait y avoir foule ce soir. C'était une vieille et mauvaise habitude de vantardise qu'avait là Turelure. J'ingurgitais le mien en m'y prenant à plusieurs reprises et faisant la grimace, ce qui faisait bien rire l'ancien. « Rira bien qui rira le dernier, » dit le proverbe ; hélas ! il y a bien longtemps qu'il ne rit plus, lui ; les balles l'ont épargné, mais l'absinthe lui a fait passer l'arme à gauche, il y a beaux jours : et moi je ne peux rire quand je viens à penser qu'il est parti avant l'heure et si tristement. Pauvre Turelure !

Dans quelques minutes il cria de nouveau : Garçon, une deuxième tournée ! — Merci, je lui dis, j'en ai suffisamment. — C'est ça, qu'il ricana : apportez à monsieur un blanc de poulet et deux doigts de Bordeaux, si ça ne fait pas pitié ; mais tu n'as donc pas soif, toi ? Mon Sahara est toujours aussi sec, et il avala son deuxième verre ; puis, faisant claquer sa langue et brossant sa moustache : A ta santé tout de même, sais-tu. — Combien qui ressemblent à Turelure et qui se tuent à petits coups de verres ! (*A suivre.*)

Le Tambour d'Arcole

Qui ne connaît le passage du pont d'Arcole et la gravure célèbre où l'on voit Bonaparte, un drapeau à la main, s'élan-

çant et entraînant à sa suite, sous une pluie de mitraille, ses grenadiers électrisés par son audace ?

Derrière le général, un petit tambour bat sur sa caisse une charge énergique.

Tous les récits ont célébré la vaillance du petit tambour, sans toutefois le nommer ; il est intéressant de donner, sur ce jeune héros, quelques détails biographiques fournis par un de ses neveux, qui habite encore Paris.

Le tambour d'Arcole s'appelait Guillaume Fortuné. — Il était né à Dijon en 1780.

Après une première jeunesse assez orageuse, pendant laquelle il avait même refusé d'apprendre à lire et à écrire, il s'engagea à l'âge de seize ans et fut dirigé sur l'armée d'Italie, qu'il rejoignit à Ancône. C'est pendant ce trajet que le jeune engagé volontaire rencontra, un beau jour, un jeune gars du même âge que lui, qui pleurait au bord d'un fossé.

— Qu'as-tu donc à te désoler ainsi ? lui demande le futur soldat.

— Hélas ! j'ai perdu un de mes moutons et je n'ose pas rentrer chez mon père parce qu'il me battrait.

— Eh bien, alors, viens avec moi, répliqua Guillaume.

Et le petit berger suivit son nouvel ami, fut engagé comme tambour, se battit comme un enragé, gagna tous ses galons sur le champ de bataille, où il perdit même une jambe et devint le général Chemineau, mort en 1852, à Poitiers.

Quant à Guillaume Fortuné, aussitôt qu'il eut appris les ra et les fla, on le dirigea sur l'armée de Bonaparte.

Au moment où l'avant-garde d'Augereau se trouvait sur les bords de l'Alp on, le tambour était aux côtés de son général.

Celui-ci s'élança sur le pont suivi de son petit tapin, qui, effrayé du tapage, des balles et de la mitraille, abandonne ses baguettes pour saisir les basques de l'habit de son chef et de s'y cramponner.

Le général se retourne :

— Ah ! ça, tu es fou, dit-il au tambour. Fortuné, as-tu peur ? Allons, du nerf !

Le tambour est électrisé par ces paroles. Il reprend ses baguettes, passe devant Augereau et bat une charge formidable.

C'est à ce moment que d'épouvantables

décharges de l'ennemi obligent les Français à reculer ; les généraux Launes, Verne, Bon, Verdier, sont blessés et la colonne se jette en arrière.

Bonaparte arrive. D'un coup d'œil, il juge que le sort de l'Italie se décide en ce moment. Il saisit un drapeau et s'élançe, suivi du petit tambour.

Les vieux grognards, qui ne reculaient jamais, hésitent. Ils sont sur le point de reculer.

Bonaparte se retourne et ne voit auprès de lui que Guillaume Fortuné.

— En avant ! crie le général.

— En avant ! répète le tambour.

Personne ne bouge.

La mitraille fait rage et décime des rangs entiers.

Bonaparte voit la victoire compromise.

— Etes-vous donc, s'écria-t-il alors, plus lâches qu'un loup et le courage de cet enfant ne vous dicte-t-il pas votre devoir ! Allons, mes grenadiers !

— En avant ! crie toujours Fortuné, en tapant à défoncer sa caisse.

Le général et le petit tambour ont électrisé les soldats. Ils s'élançent et le pont d'Arcole est enlevé.

Le lendemain, Guillaume Fortuné recevait du futur empereur des baguettes d'honneur et était porté à l'ordre du jour de l'armée.

Quelque temps après, le jeune tambour grâce à la haute protection de Bonaparte, entra à l'école de Saint-Cyr. Il commençait à savoir lire et signer son nom.

Mais le jeune héros était d'une discipline extraordinaire. Un mois après son entrée à l'École, il était surpris en train de déménager par une fenêtre les matelas de l'École, qu'il revendait à un brocanteur.

Après ce haut fait, Fortuné fut renvoyé dans un régiment.

En 1805, il était arrivé au grade de capitaine. À Vienne, où il était en garnison, il joua un jeu d'enfer et perdit même cinquante mille francs, qui furent payés par l'empereur.

Mis en non-activité, il revint à Paris où il resta jusqu'en 1812.

Il ne prit pas part à la campagne de Russie et découvrit la conspiration du général Mallet.

Il rentra ainsi dans les bonnes grâces

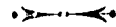
de l'Empereur et, en 1814, il fut chargé d'instituer les corps-francs de l'Isère.

Dans les défilés de Grenoble, il captura une troupe de trois cents Autrichiens auxquels il fit couper les oreilles.

Traduit devant la Cour prévôtale, il fut condamné à mort. Il écrivit à Augereau, son ancien général. Celui-ci obtint la grâce du tambour d'Arcole, le fit venir à Paris et l'expédia en Hollande, où il devait s'embarquer pour Batavia.

Guillaume Fortuné prit passage sur un navire, mais depuis on n'a pas su ce qu'il était devenu.

Toutefois, comme le registre du bord mentionne qu'une révolte a éclaté sur ce navire, aux environs du cap de Bonne-Espérance, et que plusieurs mutins, ainsi que leur chef, avaient été fusillés, les parents de Guillaume Fortuné furent convaincus que c'était lui qui avait fomenté la révolte, qu'il avait été passé par les armes et jeté à la mer.



NÉCROLOGIE

Le R. P. Gravez

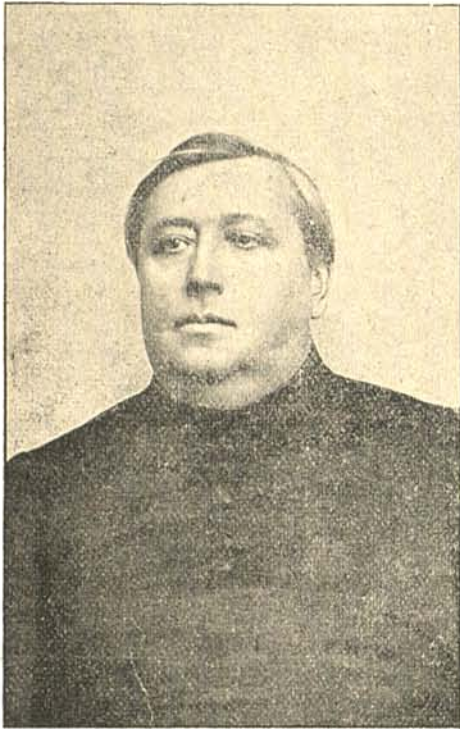
Le jeudi 27 novembre, à 8 heures du soir, s'est pieusement éteinte dans le Seigneur une existence chère entre toutes aux catholiques bruxellois : le R. P. Gravez, de la Compagnie de Jésus, aumônier général du Syndicat des Voyageurs, Patrons et Employés.

Né à Hoves-lez-Engghien, le 9 avril 1842, le Père Zéphirin Gravez fit ses humanités au collège épiscopal d'Engghien, et la philosophie au petit séminaire de Bonne-Espérance. Désireux de consacrer sa vie à la plus grande gloire de Dieu, il entra au noviciat de Tronchiennes, le 27 septembre 1862. Après avoir approfondi la littérature pendant deux ans, il enseigna la troisième, la poésie et la rhétorique à Namur, à Bruxelles et à Tournai ; il fut ensuite appliqué pendant sept ans à l'étude des sciences philosophiques et théologiques, au séminaire de la Compagnie de Jésus, à Louvain, où il fut élevé à la prêtrise le 8 septembre 1876.

Ses supérieurs le destinèrent alors au ministère de la prédication, auquel le

préparaient de brillantes qualités naturelles, jointes à un riche fonds de sciences théologique, historique et littéraire. Prédicateur et directeur de sodalités à Tournai et à Liège pendant quelques années, il vint, en septembre 1883, remplir les mêmes fonctions au Collège Saint-Michel, à Bruxelles.

Cinq ans plus tard, en 1888, il inaugura la Sodalité des Anciens Elèves, à laquelle fut bientôt adjoint un cercle littéraire. Le R. P. Gravez dirigea la Sodalité et le Cercle pendant dix ans, jusqu'en octobre 1898.



Cependant, ses rapports avec les catholiques de la capitale amenèrent le P. Gravez, de concert avec un groupe d'hommes dévoués, à s'occuper de fonder à Bruxelles un syndicat d'employés, qui fut constitué le 27 juin 1891, sous le titre de « Syndicat général des Voyageurs, Employés et Patrons. » Le P.

Gravez travailla sans relâche à consolider cette œuvre sociale d'une si grande utilité, et à l'ériger dans les principales villes du pays. Le syndicat de Bruxelles a voulu reconnaître le dévouement désintéressé de son premier aumônier, et, en 1901, à l'occasion des fêtes célébrées pour le dixième anniversaire de son installation, il a fait conférer au R. P. Gravez la croix spéciale de prévoyance de première classe.

Le pieux défunt avait l'art de se concilier l'estime et la confiance de la jeunesse ; aussi sont-ils nombreux ceux qui aimaient à recourir à ses sages avis et à son expérience.

* * *

Les funérailles du saint religieux ont été célébrées au milieu d'une foule d'amis accourus pour rendre un dernier hommage à celui qui, comme son Divin modèle, passa sur la terre en faisant le bien.

Après les laudes des morts, une messe basse suivie de l'absoute a été célébrée par le R. P. Leroy, recteur du Collège St-Michel.

Aux premiers rangs de l'assistance on remarquait M. Léon De Bruyn, ancien ministre ; M. le sénateur Dupret ; M. le comte Adrien d'Oultremont ; M. Colfs, représentant ; M. Attout-Soeneus, président général du syndicat des voyageurs, employés et patrons ; M. Day-Tonino, président du syndicat de Bruxelles ; M. André Faurès, président du Cercle littéraire de St-Michel ; M. Vloebergh, administrateur du Syndicat de Bruxelles ; M. Dalle, secrétaire du syndicat ; M. Lambrecht, directeur au ministère du travail ; et de nombreux délégués des syndicats de province, MM. Émile et Henri Delrue, de Tournai, Lattour, de Mons, Attout, de Namur, etc.

Après l'office funèbre, le corps a été conduit à Forest où l'inhumation a eu lieu dans le caveau de la Compagnie.

Bulletin politique

du 15 novembre au 15 décembre 1902

NOVEMBRE.

La chambre belge s'occupe, dès le 21 novembre, du projet de loi sur les chansons obscènes, déposé par M. Woeste. Bien que ce projet ait l'assentiment du public et réponde à un véritable besoin moral, il n'obtient pas la sympathie du clan socialiste, augmenté de quelques députés libéraux. La discussion s'éternise et le mois s'achève sans que le vote ait pu avoir lieu. Entre temps, la Chambre valide l'élection de Dinant-Philippeville.

En ESPAGNE, le nouveau ministère Sagasta n'obtient pas plus de sympathie que les précédents. Les membres de l'opposition l'attaquent violemment et proposent même un projet de censure qui est repoussé, à une assez forte majorité, par la fraction gouvernementale. Mais ce succès partiel ne sera probablement pas de longue durée.

Ailleurs, aucun événement n'est à signaler, si ce n'est l'installation du nouveau cabinet en Serbie, et en France la continuation de la grève maritime de Marseille.

NÉCROLOGE. Le 17, le feld-maréchal prince de Saxe-Weimar ; le 22, le grand industriel allemand Krupp ; le 23, le cardinal Masella, préfet de la Congrégation des Rites ; le 27, le P. Gravez, de la C^{ie} de Jésus,

DÉCEMBRE.

Le projet Woeste continue à faire les frais des séances de la chambre belge ; le 10 décembre, après presque un mois de travail ! — le projet Woeste (révision des art. 383 et 385 du Code pénal) est voté par 60 voix contre 50 et 2 absentions. La Chambre s'occupe ensuite de la discussion des divers budgets.

En FRANCE, la grève de Marseille prend des proportions redoutables ; le 2 décembre, 3500 grévistes votent la résistance à outrance et la grève s'accroît rapidement à tel point que le 13 les ouvriers envoient un ultimatum au ministre de la marine pour qu'il s'entremette, afin de réduire la résistance des patrons. Certains récalcitrants, parmi les ouvriers, passent en justice et la police française a fort à faire pour maintenir un calme relatif dans les cénacles de Dame Thémis.

Nouveau gâchis et nouvelles complications gouvernementales, dans la turbulente ESPAGNE. M. Sagasta, fatigué d'être depuis longtemps le point de mire de toutes les attaques, envoie au Roi sa démission ; le ministère entier suit son exemple. Le Roi après avoir fait des ouvertures

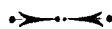
à divers personnages qui refusent de s'entremettre pour dénouer la crise, charge M. Silvela de former le nouveau cabinet, M. Silvela accepte, et le 6, il remet les destinées de l'Espagne aux mains d'un ministère conservateur. Combien durera-t-il ? L'avenir nous l'apprendra.

Le même désarroi dans les affaires se fait sentir en GRÈCE et en ALLEMAGNE. En GRÈCE, le cabinet démissionne le 2, et le 6, un nouveau ministère Delyannis arrive au pouvoir. En ALLEMAGNE, c'est à propos du tarif douanier que les difficultés surgissent. Le Reichstag est le théâtre de scènes inénarrables de désordre, mais la majorité tient bon et après une séance interminable l'emporte sur l'opposition.

Nous ne pouvons passer sous silence la situation du VÉNÉZUELA. Le président Castro refuse d'écouter les réclamations d'indemnités lui faites par l'Angleterre et l'Allemagne. La flotte de ces deux puissances, aussitôt mobilisée, s'empare des navires vénézuéliens. Contre-coup : le président Castro fait arrêter à Caracas tous les résidents anglais et allemands et lance un suprême appel aux armes. La ville de Puerto-Cabelló est bombardée par les flottes ennemies, et une entente a lieu, entre l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie, pour arriver de force au paiement des indemnités réclamées. Il sera curieux de voir qui l'emportera, de l'obstination du Vénézuéla ou des armes des puissances coalisées.

NÉCROLOGE. Le 2, M. Dubois, premier président de la cour d'appel de Liège ; le 12, M. Kruijs, ministre de la marine, à La Haye ; le 13, M. Van Schoor, premier avocat général à la Cour de cassation.

MARCEL HARYS.



Chronique scientifique

—000—

Le Canal de Kiel

Le canal de Kiel est le plus important travail de ce genre qu'on ait effectué dans le dernier siècle.

Les travaux ont duré huit ans. La première pierre en fut posée par Guillaume I^{er}, dont le petit-fils a solennellement posé la dernière. Cette œuvre colossale, construite sous la haute direction d'un ingénieur spécialiste, universellement renommé, M. Boensch, n'a cependant pas coûté fort cher — relativement, bien entendu : 156 millions de marks (200 millions de frs.)

Partant de Brunsbüttel, dans l'embou-

chure de l'Elbe, pour aboutir à Holtenau, dans la rade de Kiel, à 4 kilomètres au nord de cette ville, le canal, qui suit une direction nord-est, a 98 kilomètres de longueur. Il n'a presque pas de courbes, mesure à la surface 65 mètres de large et au fond 22, avec une profondeur d'à peu près 9 mètres. Son niveau est le niveau moyen de l'Elbe et de la Baltique. Il n'a d'écluses qu'aux extrémités pour le protéger contre les marées, et ces écluses sont des chefs-d'œuvre de construction.

La navigation est donc sur tout le parcours pour ainsi dire libre d'entraves. Ces dimensions permettent les croisements aux navires du plus fort tonnage, excepté cependant aux grands cuirassés, pour lesquels on a construit six bassins de garage.

Comme le canal est coupé par quatre lignes de chemins de fer, il a fallu construire des ponts dont les uns sont fixes et les autres tournants. Les premiers s'élevaient à 42 mètres au-dessus du niveau de l'eau, ce qui permet le passage aux plus grands trois-mâts.

Le passage de la mer du Nord dans la Baltique est considéré par les marins comme le plus dangereux. Les côtes du Jutland, le Skager-Rack, le Cattegat, le Sund et les Belts sont surnommés par les navigateurs « le Cimetière des navires ». On y compte une moyenne annuelle de 200 accidents graves, et en une trentaine d'années plus de 10,000 bateaux ont échoué dans ces parages, et près de 3,000 s'y sont perdus corps et biens.

Depuis l'ouverture du canal, les cinq sixièmes des navires choisissent cette voie de préférence et, au seul point de vue financier, l'œuvre donne tous les résultats qu'on en attendait.

Les Allemands y attachent encore un autre prix, car, en cas de guerre, le canal doublerait la force effective de leur flotte en permettant de faire passer toutes les forces navales de l'empire, soit dans la Baltique, soit dans la Mer du Nord, sans que l'ennemi puisse s'en apercevoir ou s'y opposer.

*
*
*

Le plus grand paquebot du monde

C'est le *Cedric*, qui a été mis à l'eau récemment et qui appartient à la White

Star Line. La longueur totale du *Cedric*, nous dit M. Henri de Parville, dans sa chronique scientifique des *Débats*, est de 213 mètres, le creux de 14 m. 95 et le tonnage brut de 20,970 tonneaux. En charge, le navire déplace 38.000 tonneaux, près de 10,000 tonneaux de plus que le fameux *Great-Eastern* de 1860. Son tirant d'eau sera de 11 mètres.

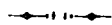
Les trois paquebots les plus grands après le *Cedric* sont : le *Celtic*, de 20,000 tonneaux, l'*Oceanic* de 18,000 tonneaux, qui appartiennent tous deux à la même compagnie, et le *Kaiser Wilhelm II*, du Norddeutscher Lloyd, qui jauge 19,500 tonneaux.

Ce n'est pas que le *Cedric* soit bien remarquable par sa vitesse ; il ne fera pas beaucoup plus que 16 nœuds en service courant, tandis que le *Kaiser Wilhelm II* en fait 23. Mais l'idée qui a présidé à sa construction est nouvelle. Les paquebots extra-rapides allemands ont cherché à attirer les voyageurs pressés qui ne regardent pas trop aux frais de transport et ils y ont réussi ; ils ont une clientèle spéciale.

Le type *Cedric* est différent. C'est un grand porteur de marchandises offrant en même temps aux voyageurs un confort extrême à des prix relativement bas. On estime qu'avec son plein complément de passagers ce paquebot transportera près de 3,000 personnes, dont 382 de 1^e classe, 160 de 2^e classe et 2,502 au moins de 3^e classe ; enfin, un équipage de 338 hommes.

Le *Cedric* a neuf ponts s'étendant presque tous de bout à bout pour augmenter la rigidité de la coque.

Il a été construit dans les ateliers de Belfast.



Memento culinaire

Dîner de Famille

- Potage au tapioca.*
- Langue de bœuf à l'écarlate.*
- Tendrons de veau aux laitues.*
- Chapon du Mans rôti.*
- Timbale de céleris raves.*
- Beignets aux confitures.*

TENDRONS DE VEAU AUX LAITUES.
— Les tendrons sont, on le sait, des

morceaux pris dans la poitrine. Saler, poivrer en faisant revenir tout doucement, et mouiller en recouvrant complètement de bouillon mêlé d'un peu de jus de rôti. Laisser cuire à feu très modéré, en arrosant de temps à autre, ce qui s'appelle braiser. Les laitues bien lavées, dépouillées des mauvaises feuilles et laissées entières, seront blanchies, rafraîchies, égouttées. Puis on foncera une casserole avec des bardes de lard, on rangera les laitues dessus avec sel, poivre, muscade : on recouvrira du bouillon et du jus de tendrons, on parfamera à l'arome Patrelle, on laissera cuire, au coin du feu ou du four, et l'on servira enfin la viande entourée de laitues arrosées de jus. S'il reste de celui-ci, qui est abondant, l'envoyer à part dans une saucière.

Carnet Musical

I. Les Nouveautés

Parmi les nouveautés musicales du mois, il convient de citer en bonne place une série de compositions pour piano de Paul WACHS, dont nous retiendrons les trois principales : *Brune et Blonde*, mazurka de salon, d'allure légère et gracieuse ; *Doux vertige*, valse de salon, de facture élégante et entraînée ; et enfin *Les cloches de Noël*, morceau caractéristique, remarquable surtout par les sonneries musicales qui émaillent la partition tout entière.

De Gustave MICHELIS, citons une magnifique *Fantaisie-mazurka*, sorte de suite hongroise qui rappelle un peu la façon de Liszt et de Chabrier. Harmonisées pour orchestre, ces belles pages figureront avec avantage au programme de nos grands concerts d'hiver, et nous espérons bien les y applaudir souvent. Ce sera la meilleure consécration du réel talent de l'auteur.

Deux mélodies pour piano et chant, de E. DELL'ACQUA : *Je donnerais....*, poésie de Léon Rogues, et *Demande*, paroles de Edm. Henvaux. Ainsi que nous avons eu l'occasion de le dire ailleurs, la musique de E. Dell'Acqua se distingue surtout par l'absence de ces tonalités bruyantes et choquées que recherchent

trop souvent nos compositeurs modernes ; ici, rien de heurté, mais une douce harmonie, agréable, expressive, qui nous laisse sous l'impression fraîche et reposante d'un beau soir d'été. Nous recommandons bien volontiers ces deux mélodies à nos amateurs de belle musique : elles feront leur succès dans les salons et les cercles intimes, durant ces longues soirées d'hiver.

II. Les Concerts

Avec l'hiver est revenue la pleine saison des auditions musicales ; décembre était particulièrement chargé sous ce rapport : les soirées se sont succédées avec une fréquence qui deviendrait de la fatigue, n'était donné le soin apporté par nos grands artistes à rendre irréprochables leurs exécutions.

Par ordre de dates, nous avons eu d'abord le piano-récital donné le 9 décembre, à la Grande-Harmonie, par M^{me} KLEEBOURG-SAMUEL. M^{me} Kleeberg, qui a obtenu un si brillant succès au dernier Concert Ysaye, est une pianiste extrêmement distinguée, dont le jeu expressif s'inspire évidemment des théories pianistiques d'Elisabeth Caland et de l'école allemande. Au programme figurait la *fantaisie (op. 17)* de Schumann, que l'éminente artiste a jouée dans son intégralité avec un sentiment extraordinaire de grâce et de technique. La fameuse *sonate (op. 34) en la bémol* de Weber n'a pas peu contribué à mettre en relief les belles qualités de M^{me} Kleeberg, qui a clôturé cette superbe audition par quelques œuvrettes de Chopin et la célèbre *Bourrée fantasque* de Chabrier.

**

L'une des belles manifestations musicales de la saison a certainement été le grand concert à orchestre donné le 12 décembre à la Grande Harmonie, par Mlle Jeanne BLANCARD. Nous avons eu le plaisir d'applaudir à cette même place, il y a un an à peine, le jeu remarquable de la jeune pianiste ; l'hommage ému que nous lui adressions alors, nous le renouvelons aujourd'hui, d'autant mieux que le talent de M^{lle} Blancard s'est encore affiné. Comment reproduire, en un sec compte rendu, la puissante émotion de l'auditoire, pendant l'exécution des *Djims*, de César Franck ! Un

enthousiasme indescriptible a saisi la salle tout entière, et de délirantes acclamations rappellent cinq fois la jeune virtuose : délicate et sympathique consécration du talent qui s'affirme si beau.

Cette fête brillante était rehaussée par la présence de M^{me} Emma BIRNER, l'aimable cantatrice que le public bruxellois aime tant à applaudir. Avec tout le charme de sa jolie voix, M^{me} Birner nous a dit quelques pages émouvantes de Schubert et de Massenet, et plusieurs œuvres modernes de grande valeur : une fois de plus, on a fait fête à la charmante cantatrice, rappelée plusieurs fois par d'enthousiastes ovations.

Nous devons rendre également un juste hommage d'admiration à notre compatriote, M. François RASSE, dont l'habile direction a su obtenir de l'orchestre une exécution achevée et absolument correcte ; notre brillant compositeur a un talent hors pair, qui lui réserve un bel avenir.

* * *

MM. Schott frères, éditeurs de musique, ont organisé, en décembre, une séance musicale, pour inaugurer la nouvelle Salle allemande. Elle a eu lieu le vendredi 5 décembre, avec le concours de M^{lle} LATINIS, prix de virtuosité du conservatoire ; MM. BACHMANN, violoniste, et DELUNE, pianiste. L'éloge n'est plus à faire de M^{lle} Latinis après le magnifique succès qu'elle a récemment remporté au Conservatoire ; de sa voix douce et forte à la fois, elle nous a détaillé avec un beau sentiment quelques belles pages modernes, notamment le *Noël d'enfant* de Dell'Acqua, si émouvant et si tendre. M. Bachmann est un artiste consommé : la *Sonate à Kreutzer* de Beethoven et la *Havanaïse* de Saint-Saëns ont mis en puissant relief son grand talent : c'est un instrumentiste fini, où vit une âme qui sent puissamment. Il était d'ailleurs admirablement aidé par M. Delune, compositeur de valeur, dont nous avons à maintes reprises salué et applaudi les œuvres pianistiques.

* * *

Nous avons assisté, le 18 décembre, à la première séance de musique de chambre, organisée par MM. PIÉRARD, hautboïste, HANNOX, clarinettiste, MAHY, corniste, BOOGAERTS, bassoniste, et DE-

LUNE, pianiste, tous professeurs au Conservatoire de Bruxelles, avec le concours de MM. SCHEERS, flûtiste, de l'orchestre de la Monnaie ; GASPART, hautboïste, TRINCONT, bassoniste, TOURNEUR et DUBOIS, de la Monnaie.

Le programme était admirablement choisi : d'abord le célèbre *Quintette* de Beethoven. Plusieurs fois déjà cette année, nous avons entendu, en tout ou en partie, cette grandiose composition qui suffirait à elle seule à la gloire de Beethoven ; mais nous nous empressons d'ajouter que cette œuvre magistrale, exécutée cette fois par le groupe des cinq professeurs du Conservatoire, a dépassé en fini d'expression, tout ce que nous avons entendu jusqu'ici ; les cinq interprètes possèdent au suprême degré le sentiment artistique : aussi les nuances sont-elles rendues avec une perfection qu'il serait, croyons-nous, difficile de surpasser.

Beethoven formait également la seconde partie du programme : l'*Octette* est une œuvre de résistance, hérissée de difficultés, et rarement abordée dans nos concerts. Les huit exécutants l'ont détaillée très proprement, à la grande satisfaction des *dilettanti* dont se composait l'auditoire.

Comme intermèdes, une *Sonate* de Bach, pour flûte et piano, magistralement enlevée par MM. Scheers et Delune ; et un duo pour hautbois et piano, de Schumann, exécuté par MM. Piérard et Delune.

Toutes nos félicitations aux interprètes, que nous aurons la bonne fortune d'applaudir à nouveau en février et en avril.

* * *

Le premier concert du Conservatoire (dimanche 21 décembre) était consacré tout entier à honorer la mémoire de notre regrettée souveraine, Marie-Henriette.

Au programme la fameuse *Ode funèbre* de Haendel, composée pour les obsèques de la reine Caroline, l'*Actus tragicus* de Bach, et la *Cinquième* (en ut mineur) de Beethoven.

Quoi qu'on en ait dit, l'*Ode funèbre* reste un modèle du genre, une œuvre puissante, funèbre naturellement, puisque le sujet est tel, mais animée d'un grand souffle artistique. L'exécution laissait un peu à désirer : le caractère de

Haendel, nous semble-t-il, est resté incompris de la majorité de l'orchestre.

L'*Actus tragicus*, par contre, a été magnifiquement interprété : cette merveilleuse composition de Bach, toute faite d'une émotion intense, est devenue un chef-d'œuvre d'exécution sous la main expérimentée de M. Gevaert. Les solis étaient chantés par Mlle Flament, MM. Demest et François.

La *Cinquième* de Beethoven complétait le programme. Inutile de détailler cette œuvre, bien connue de tous les habitués de nos grands concerts. Comme d'habitude, tout le triomphe du morceau a été pour les cors, qui ont fait merveille dans la brillante finale de cette belle symphonie.

* * *

Il nous resterait à dire quelques mots des séances du Quatuor Schorg ; la place nous fait malheureusement défaut dans ce numéro. Nous aurons d'ailleurs l'occasion d'en parler plus longuement dans un prochain carnet.

* * *

III. Communiqués

M. Joseph Wieniawski donnera cet hiver, comme les années précédentes, trois séances de piano à la Grande Harmonie. Un journal allemand, rendant compte de celles de l'année dernière, s'exprime ainsi : « La richesse d'exécution de cet artiste, la dose de science, le bon goût, l'émotion et la puissance de mémoire que Wieniawski étale en ses si impressionnantes séances excitent l'étonnement et l'admiration de son auditoire, et n'ont presque jamais été égalés. »

* * *

Les concerts du mois :

le 5 janvier, à 8 1/2 heures, Salle Allemande, Quatuor Schorg (3^e séance) ;

le 9 janvier, à 8 1/2 h., Grande Harmonie, concert des Chanteurs de Saint-Gervais, de Paris ; première exécution du *Reniement de Saint Pierre* ;

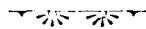
le 15 janvier, à 8 1/2 h., Grande Harmonie, deuxième séance de musique de chambre de Mme Everaers, MM. Eudorlé et Wolff, avec le gracieux concours de M^{me} Feltesse-Ocsombre ;

le 21 janvier, à 8 1/2 h., Salle Allemande, deuxième concert Schott ; exé-

cutio en oratorio de l'*Athalie* de Mendelssohn ;

le 23 janvier, à 8 1/2 h., Salle Allemande, quatuor Zimmer (2^e séance).

FR. DUFOUR.



LIVRES ET REVUES

—o—

I. — LES LIVRES

—

Les Origines

par l'abbé DE CURLEY. Un volume in-8^o couronne de 282 pages. — Broché : 2 fr. 50. — Aubanel frères, Avignon.

« Plus l'homme approche de la tombe, plus il aime à caresser les souvenirs de son berceau. Plus les siècles avancent vers le dénouement fatal, plus ils semblent se préoccuper de leurs premiers jours. Pour les siècles, ce n'est pas une affaire de sentimentalité. C'est une sorte de curiosité inquiète. Le monde, à qui le présent échappe, se réfugie dans l'avenir. Il cherche à en sonder le mystère. Il pense que la clef de l'avenir est dans le passé. De là les discussions sur les origines qui passionnent l'époque actuelle. »

Ces lignes de la préface douent parfaitement la teinte du livre.

C'est une étude à la fois pleine et concise, scientifique et esthétique, hardie et mesurée de ce que les saintes lettres renferment de plus mystérieux, à savoir le commencement et la fin des jours. C'est un voyage rapide qui part de l'instant où le créateur lança dans les espaces les atomes de la matière primitive et aboutit au palais sublime et éternel, dernière transformation de la matière et séjour définitif des élus.

Ces pages paraissent le fruit d'une longue réflexion. Elles surprendront beaucoup de lecteurs par des aperçus véritablement nouveaux sur la nuit des origines, sur les jours si fameux de la Genèse, sur les ombrages d'Eden, sur la première tentation et sur les dernières convulsions du monde.

II. — LES REVUES

La Corporation. — *Hebdomadaire*. Paris. Prix : 8 fr. par an.

Le Philanthrope. — *Mensuel*. Bruxelles. Prix : 2 fr. par an. Décembre 1902: La lutte contre la tuberculose. — La société des Enfants martyrs. Etc.

Le Messager des Ames du Purgatoire. — *Mensuel*. Uccle-lez-Bruxelles. Prix : 2 fr. par an. Décembre 1902: Nos morts. — Pensée des morts. — Une vocation entravée. Etc.

Souvenir de Montaigu. — *Hebdomadaire*. Diest. Prix : 4 fr. par an.

La Photo-revue belge. — *Mensuel*. Namur. Prix : 2 fr. par an. Décembre 1902 : Le procédé au charbon. — Nouveautés photographiques. Etc.

La Belgasonorilo. — *Mensuel*. Bruxelles. Prix : 2 fr. 50 par an. Décembre 1902 : Les progrès de l'espéranto. — Chronique espérantiste. Etc.

Le Souvenir. — *Mensuel*. Bruxelles. Prix : 3 fr. par an. Décembre 1902: L'art pour Dieu. — L'hiver. — Les étoiles. — La prière des vieux. Etc.

Het heiligdom van Scherpenheuvel. — *Hebdomadaire*. Diest. Prix : 4 fr. par an.

Kempen en Hageland. — *Bi-hebdomadaire*. Diest. Prix : 4 fr. par an.

Het Schoteltje. — *Bi-mensuel*. Diest. Prix : 4 fr. par an.

LECTOR



Le coin des rieurs

AU TRIBUNAL

LE TÉMOIN. — Le premier introduit s'approche de la barre d'un pas solennel, une pose pleine de dignité, une main sur le cœur l'autre dégainée montre le ciel, les yeux fixant le Christ.

— Je jure de dire la vérité, toute la vérité.

— Que savez-vous ?

— Rien.

EN SIMPLE POLICE. — Levez-vous !

— Voilà, mon président !

— Vous êtes prévenu de vol.

— Dites : accusé ! Si j'avais été prévenu, je ne serais pas ici.

LES TRAVAUX FORCÉS. — Un vieillard de 60 ans s'entend condamner à 20 ans de travaux forcés :

— Oh ! merci, mon bon président, merci mille fois, s'écrie-t-il avec émotion ; je n'espérais pas devoir vivre tant que ça.

UN FILOU. — Entendu à Lyon.

— Moi, un filou, mon magistrat !..

J'suis honnête comme une allumette de la Régie.

— ? ? ?

— Certainement ... J'ai jamais pris !



RÉCRÉATION

CHARADE

Mon premier convient aux abeilles,
Aux oiseaux joyeux

Montant vers les cieux ;

Mon second soutient les roses vermeil-
[les,

Les jasmins, les lis,

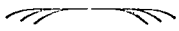
Les tremblants iris ;

Mon entier exige une audace folle

Du danseur léger

Qui, non sans danger,

Saute et rebondit sur la corde molle.



Réponse au dernier numéro

La réponse au logographe est : *Auberge*.

LE GLANEUR

Revue Mensuelle

En face de l'Infini

TOUT faisait silence. La grande voix des vagues, seule, berçait le bateau *Anne-Marie* qui, doucement, s'éloignait de la côte.

Au port c'était le repos.

Amarrées le long des quais, les barques de pêche apparaissaient comme de formidables squelettes se profilant sur le ciel sombre.

Personne sur la jetée.

Mais dans les cabarets de Boulogne, les gais refrains alternaient avec les rasades d'eau-de-vie ; la fumée des brûle-gueule s'épaississait au point d'envelopper, tel un brouillard, les loups de mer attablés : ce qui les faisait sourire car la brume ça les connaissait !

Pourquoi le patron Jean Lefort et ses quinze compagnons fuyaient-ils l'allégresse générale de ce Mardi-Gras ; pourquoi s'en allaient-ils en mer tandis que les marins fêtaient Carnaval ?

Ah ! c'est que Jean Lefort et ses camarades avaient été particulièrement éprouvés par le sort, pendant l'hiver. L'argent manquait au logis ; demain c'était l'incertain.

D'un commun accord ils avaient donc décidé que l'on pêcherait le Mardi-Gras et que l'on vendrait au détail à Boulogne, le poisson recueilli...

Peu à peu le soir tomba.

Le ciel et la mer se confondirent enveloppés par l'ombre grandissante.

Les phares s'allumèrent, et, dans le noir des choses, brillèrent ainsi que les yeux de quelque géant mystérieux.

Devant, c'étaient les deux prunelles de la tour de Douvres et les éclipses de celle de Deennegeens ; derrière, les flammes alternées de Calais, du Gris-Nez et du formidable phare du Touquet.

Une à une les étoiles parurent au ciel.

Les hommes se découvrirent et tous, en vaillants fidèles au poste, ils prièrent. Grave, la voix du capitaine s'élevait, invoquant l'Etoile de la mer, la protectrice des pêcheurs.

Puis l'on se prépara à la pêche.

Les filets furent déroulés en travers du détroit.

Le bateau avançait.

Il avançait même trop, car il pénétrait dans la zone anglaise, préférée, paraît-il, par le poisson.

Quand les cinq kilomètres de filets furent posés, les marins prirent leurs dispositions pour la nuit.

Tous les feux furent éteints, afin d'éviter les procès de la part des autorités anglaises ; seul, le petit foyer du bord fut allumé, et quelques poissons pris à la ligne et dépecés en hâte, jetés dans la marmite bouillante, ne tardèrent pas à cuire.

Le silence devint soleaneel.

Perdus entre ciel et terre, immobiles, graves, les marins songeaient.

La petitesse de l'homme orgueilleux et fat leur apparaissait alors évidente. Aucun d'eux ne songeait à braver Dieu et à insulter à sa puissance.

Le brouillard de la nuit, peu à peu, s'était épaissi.

Tout à coup, à babord, on aperçut les feux d'un steamer qui, à toute vitesse, confiant en la liberté de la route par cette nuit de carnaval, venait sur le pauvre bateau fraudeur et sombre, faible coquille de noix à la merci des géants de la mer.

Puis on entendit les appels de la sirène. Vite à l'œuvre... Les hommes se précipitent aux voiles, le patron est au gouvernail ; le bateau s'ébranle... on est sauvé.

Pas encore. Un craquement affreux se fait entendre. Le steamer est passé, mais une voie d'eau s'est déclarée.

C'est la mort.

Ces hommes courageux, qui ont tant de fois affronté la tempête, sont blêmes de frayeur, leurs dents claquent, un tremblement agite tous leurs membres. Mourir... Mourir sans revoir l'épouse fidèle, les enfants au gai sourire, l'humble maison du Portel d'où l'on découvre la mer amie... mourir seuls, sans prêtre, sans consolation, oh ! l'affreuse chose...

Le patron n'a pas perdu son sang-froid. Par des commandements brefs il communique à son équipage l'énergie qui l'avuine.

La petite barque est mise à la mer et, un à un, après s'être signés, les hommes y descendent.

* *

Au Portel, l'aîné des fils du patron, Jean... un solide gaillard de vingt ans, qui a refusé de suivre son père en mer, s'amuse follement. Il parcourt, vêtu d'otipeaux sordides, les cabarets et les bals publics.

On le voit partout, solide sur ses jambes, malgré de copieuses libations, entraîner ses camarades de plaisir. Bientôt c'est une orgie...

Le fils Lefort a sa cuite. Il s'endort sur un banc, la tête penchée, les cheveux baignant dans la bière répandue...

Ce sommeil dure jusqu'à ce qu'apparaisse le jour blafard. Alors c'est le réveil. Réveil douteux, incohérent de l'homme tombé à l'état de brute. D'autres jeunes gens se réveillent aussi. Et la visite des lieux de plaisir recommence.

Puis l'on descend sur la plage.

Et, avec des rires, des gambades folles, on porte sur le sable un mannequin représentant le carnaval.

Elles sont finies les heures malsaines des griseries et des chants avinés.

Bientôt la cloche sonnera la messe des Cendres.

Il faut que le carnaval soit brûlé quand le prêtre prononcera ce « Memento, homo, quia pulvis es », plein de menaces et de salutaires recommandations.

Un bûcher est allumé...

A sa lueur, on aperçoit la mer, qui doucement vient se briser vers le sable... Mais qu'est-ce donc, on croirait qu'elle charrie des épaves?... quelques varechs sans doute... non... ce sont des planches.

Le fils Lefort a suivi ses camarades. Il regarde. Tout à coup il pousse un cri affreux.

Là, près de lui, il a lu, sur une planche flottante, un nom bien connu, un nom qu'il a balbutié tout petit et qui, dans sa mémoire, occupe une place spéciale à côté des noms aimés du père et de la mère : « Anne-Marie. »

Morts... ils sont morts ! s'écria-t-il.

Et, tombant à genoux sur le sable humide, en face de l'épave, il sanglota longuement.

Pas un mot n'a été prononcé par ses compagnons.

Elles sont loin les chansons avinées, loin les beuveries sans nom, loin les folies du carnaval. Tous oublient qu'ils sont encore vêtus de costumes écarlates et que le mannequin de paille s'est écroulé sur le sable ; une seule pensée les absorbe : ils ont péri en mer les compagnons de pêche, les courageux qui, pour donner un morceau de pain à leurs petits enfants, avaient fui les réjouissances du carnaval ; les vaillants sont morts...

La cloche tinte.

Le fils Lefort, à son appel, remonte vers le village, ses camarades le suivent. Il se dirige vers l'église, ils le suivent

encore, il entre... avec lui ils pénètrent dans le saint lieu.

Le curé les aperçoit. Vêtus comme ils sont, que viennent faire ici ces jeunes gens ?

Déjà le pasteur se prépare à les inviter à sortir, quand il remarque qu'ils s'agenouillent et sanglotent... Alors il comprend tout, et de son cœur de prêtre, s'échappe une prière ardente pour les disparus.

La messe s'acheva... les jeunes gens étaient demeurés immobiles. Mais quand ils relevèrent la tête, un cri joyeux de surprise s'échappa à la fois de toutes les poitrines.

L'équipage de « l'Anne-Mario », tout entier, était là.

L'eau ruisselait des vêtements des marins, leurs visages étaient méconnaissables, mais le regard brillait et exprimait une reconnaissance infinie pour l'Etoile de la mer qui avait conduit, jusqu'au port de Boulogne, le frêle esquif sur lequel ils s'étaient tous réfugiés...

Ce fut là le dernier carnaval du fils Lefort.

Plus jamais on ne le vit s'enivrer ni se masquer, mais chaque année, quand la cloche annonce la distribution des cendres, il s'achemine avec son père, le capitaine de l'« Anne-Marie », reconstruite, vers l'église du Portel.

« Memento homo ». Souviens-toi, ô homme, que tu n'es que poussière, et que tes vastes projets sont à peine en face de l'océan du temps ce qu'est sur la mer en furie la coquille de noix ballottée par les flots.

C. FRANS.

Hymne à la patrie

Belgique chérie,
Heureuse patrie,
Pays du cœur et de la beauté ;
Joyau du monde scientifique,
Ton sol ardent et pacifique
Respire l'air de la liberté !

L'art de la plume et l'art de la parole,
Fleurs sans parfum dans l'antique néant,
Ont redressé leur divine corolle
Qui va grandir au ciel comme un géant !

En ton sein bien-aimé, l'éternelle peinture
Sur l'autel de la gloire a su rester debout ;
Et, célèbre et splendide, en ton architecture
Tu montras des aïeux l'artistique avant-goût.

Combattant sans soldats en tes longs jours d'alarmes,
Pour braver l'ennemi : chevaliers, courtisans,
Tu n'eus que goëdendags, arbalètes pour armes,
Et pour guerriers vainqueurs les humbles artisans.

Mais l'histoire étant là pour détailler les choses,
Evoquons la musique et son rythme infernal
Et la noble sculpture aux lignes grandioses,
Dont le charme s'ajoute au savoir national.

Et si quelque ignorant te demande une preuve,
En offrant ce bouquet, digne tu répondras :
Sachez que d'aujourd'hui ma grandeur n'est point neuve,
Car voici mes enfants que le monde illustra !

Et citant Mercator, Duquesnoy, Dodonée ;
Van Artevelde, Suys, de Lattre avec Gallait ;
Vésale ! et puis tous ceux de l'immense lignée,
Tu ne prononceras que des noms qu'on connaît...

Reste toujours ainsi, valeureuse Belgique,
A tenir le flambeau qui guide le progrès ;
Et les peuples diront que de ta gloire antique
Tu gardas inmortels les sublimes secrets !

E. H. GILLEWYSENS.

Le Cardinal V. Vannutelli

Nous devons à la gracieuse obligeance de notre excellent confrère et ami, M. X. Casier, l'autorisation de reproduire dans nos colonnes le portrait de S. Em. le cardinal V. Vannutelli, évêque de Palestrina, préfet de la Propagande. Nos lecteurs se rappelleront



S. Em. le Cardinal V. Vannutelli
Préfet de la Propagande.

sans doute les excellents souvenirs laissés à Bruxelles par Mgr Vannutelli, lors de son passage à la nonciature de Belgique ; le départ de l'éminent prélat a suscité dans nos sphères religieuses et diplomatiques de profonds regrets, que le temps n'a pu faire oublier encore.

Mgr Vannutelli a rendu à l'Eglise, comme Préfet de la Propagande, des services importants : aussi jouit-il à Rome d'une estime bien méritée.

LES DEUX CLAIRONS

— 0 —

Menant le combat quand même
Le clairon sonne toujours.

... Ils déposèrent le blessé dans l'alcôve aux rideaux de serge verte, puis revenant vers le vieillard, qui machinalement tenait toujours sa pipe inachevée :

— Là ! il ne nous donnera pas grand mal, le pauvre garçon, il a bien sûrement son compte ; mais c'est un brave, il sera mieux pour mourir ici que dans la plaine.

Le vieux inclina gravement la tête.

— Vous avez peut-être un fils sous les drapeaux, l'ancien ?

— Non, mais j'ai servi moi-même. Ex-clairon au 3^e zouaves, camarades.

— Comme lui alors, sauf que c'était aux turcos. Mais il a sonné sa dernière charge...

— Et quelle charge ! Il était tombé qu'il sonnait encore, en enragé, et les autres bondissaient comme des diables.

— C'était un brave, répéta simplement l'ancien clairon ; soyez tranquille, il aura la mort d'un brave et s'il revient à lui, il aura un ami pour recevoir ses volontés.....

— Merci, camarade.

Ils s'éloignèrent, regagnant le bivouac à travers le village, encombré de morts et de mourants.

* *

Le vieux resta seul, immobile au coin de la cheminée, rêvant...

A quoi ?

Au temps de sa jeunesse, où, sommant la charge, il escaladait, avec son régiment, les flancs escarpés des montagnes de Kabylie, ou grimpait à l'assaut de Constantine.

Oh ! les beaux jours de gloire et d'ivresse, où les notes claires des trompettes françaises faisaient fuir Arabes, Russes, Autrichiens, Chinois !

Maintenant, vieillard impotent et débile, il voyait reculer ces hardis pantalons rouges devant les sombres masses prussiennes....

Il était triste, seul.

Et il comptait au fond de sa mémoire les sonneries joyeuses de jadis.... et une autre encore.... faible, hésitante... celle d'un écolier aux joues brunes qui les gouffait de toutes ses forces en soufflant dans le clairon paternel.

* *

François Lorrain avait rapporté d'Afrique, avec une balle dans le genou, qui lui faisait traîner la jambe, et la médaille militaire qui ornait sa poitrine, un marmot de deux ans qu'il avait eu d'une Mauresque épousée là-bas et morte avant de quitter le sol natal.

Mais débrouillard comme tous les troupiers, Lorrain s'était fait père et mère à la fois pour son petit Pierre qu'il adorait, tout en dissimulant sa tendresse paternelle, « incompatible avec la discipline », sous les dehors rudes et sévères.

L'enfant avait grandi, il avait les traits de son père avec la peau bronzée et les cheveux crépus de sa mère ; il était hardi, intelligent et bon.

« C'est un fameux luron, qui sera un fameux soldat, » disait orgueilleusement l'ancien clairon.

Malheureusement, le « moricaud », comme on l'appelait au village, tenait aussi de ses ancêtres maternels sans doute des instincts pillards, qui exaspéraient l'honnêteté rigoureuse de Lorrain.

Il avait beau multiplier les corrections, sans cesse le gamin était pris en flagrant délit de maraude.

Un jour, chose plus grave, il fut convaincu de vol.

Cette fois, le vieux ne dit rien, mais il détacha sa médaille militaire et la pendit à son clou ; puis, malgré les supplications et le repentir de son fils, les prières même du volé, brave homme qui ne voulait pas la mort du pécheur, il le chassa de sa maison, en déclarant qu'il n'était pas le père d'un voleur.

Pierre était parti et il n'avait plus

donné signe de vie ; était-il mort ? ou l'ignorait. Mais jamais le vieux soldat n'avait plus prononcé son nom, et à cette heure où tant de pères tremblaient pour leurs fils, il n'avait pas la triste douceur de craindre pour le sien.

* *

Les rideaux de serge avaient tremblé, le blessé s'agitait avec un faible gémissement...

Allumant une chandelle fumeuse, le père Lorrain s'approcha de l'alcôve sombre.

— Voulez-vous quelque chose, mon brave ? je

Il n'acheva pas....

Galvanisé par cette voix, le mourant s'était soulevé sur les coudes et, dans ce pauvre visage mutilé, entouré de linges sanglants, le père venait de reconnaître son fils.

— Pierre..., Pierre..., balbutie-t-il, étranglé.

Le suif coulait sur les doigts en gouttes brûlantes, sans qu'il s'en aperçût.... ; il restait là..., immobile..., hagard..., regardant d'un œil égaré cet enfant tant aimé, tant pleuré en secret.

Le blessé lui aussi, l'avait reconnu.

— Pardon, père...., pardon...., gémit-il en joignant les mains.

Le vieux, la gorge serrée, ne répondit pas...

— Pardon, je vous en supplie, répéta le malheureux ; père, j'ai mal vécu, mais je meurs bien. ..

Le vieux se taisait toujours.

L'autre retomba, accablé, sur son oreiller.

Mais alors, il sentit quelque chose d'humide tomber goutte à goutte sur son visage.

Le père pleurait, et ces larmes bénies purifiaient ce front souillé comme un second baptême...

Puis, détachant sa médaille militaire pendue depuis tant d'années aux pieds du crucifix, le vétérana la posa sur la poitrine de son fils.

Une sorte d'extase illumina les traits pâles du mourant, il porta d'une main tremblante le glorieux insigne à ses lèvres et, murmurant :

— Merci !...

Il expira.

* *

— Sergent, faites l'appel.

Le jour naissait, le régiment décimé se rangeait sac au dos.

— Aubert.

— Présent.

— Mohamed ?... Ali ?... Lorrain ?

— Présent, répond une voix mâle.

Tous les regards se tournent vers le clairon.

Le vieux, livide, mais les yeux secs, revêtu de l'uniforme de son fils, sort des rangs.

— Je me nomme Lorrain, ancien clairon au 3^e zouaves, je remplace mon fils tué à l'ennemi.

Silencieusement le capitaine se découvre devant le vétérana et l'appel continue.

* *

— En avant !

L'ennemi est revenu, enserrant la petite troupe.

— En avant !

Le clairon sonne la charge.

Un frisson passe dans l'âme des soldats à son accent sauvage, déchirant.

C'est quelque chose de terrible, de désespéré, c'est le cri de colère, de haine, de vengeance, du père et du Français...

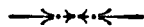
Et les turcos bondissent emportés, grisés, farouches.

Le vieux court aussi fort qu'eux, il ne traîne plus la jambe, allez ; le clairon aux lèvres, il sonne, sonne sans s'arrêter.

Le sang lui sort de la bouche, ses yeux sont troublés, ses tempes battent...

Il va, il va, sonnant toujours furieusement.

Une balle lui fracasse le bras droit, il prend le clairon de la main gauche ; une autre lui traverse la jambe, il continue de courir ; enfin une dernière le frappe en plein cœur et il tombe à la place même où est tombé son fils quelques heures auparavant.



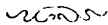
Petite mosaïque littéraire

Au grand Condé

COMMENCEZ doncques à songer
Qu'il importe d'être et de vivre,
Voyez mieux à vous ménager.
Quel charme a pour vous le danger

Que vous aimiez tant à le suivre ?
 Quand d'une force sans seconde
 La mort sait ses traits élancer
 Et qu'un peu de plomb sait casser
 La plus belle tête du monde ;
 Qui l'a bonne y doit regarder.
 Mais une telle que la vôtre
 Ne se doit jamais hasarder.
 Pour votre bien et pour le nôtre,
 Seigneur, il vous la faut garder.
 Quoique votre esprit se propose,
 Quand votre course sera close,
 On vous abandonnera fort :
 Et Seigneur, c'est fort peu de chose
 Qu'un demi-Dieu, quand il est mort.

VOITURE (1589-1648)



L'expédition Sven Hedin au centre de l'Asie

Les constatations faites par le Dr Sven Hedin changent complètement les cartes qui existaient jusqu'à présent concernant l'Asie centrale. La question relative à l'ancien lac Lob est maintenant résolue. Il a découvert sur les bords de ce lac des villes et des temples en ruine, et des manuscrits qui répandront une vive lumière sur la situation politique et physique de cette région au III^e siècle. Il a déterminé la position astronomique de 113 points géographiques.

Le froid au Thibet

« La partie la plus pénible de mon expédition a été le Thibet. Pendant mon second voyage de Kharklik à Lhassa, qui a duré huit mois, j'ai perdu presque toute ma caravane à cause des énormes altitudes où nous nous trouvions. Nous étions plus haut que le mont Blanc, même quand nous traversions les vallées, et plusieurs de mes compagnons sont morts parce qu'ils ne pouvaient plus respirer. Sur 45 chevaux, j'en ai perdu 41 et il est mort 30 chameaux sur 39.

» Le voyage le plus difficile que nous ayons fait dans le désert a été celui de Yankiboul au Thibetchen Daria. La distance n'était que de 180 milles, mais nous traversions une vaste mer de sable avec des dunes de 3 à 400 pieds de hauteur,

et le trajet a duré trois semaines.

» Pendant ce voyage, le mercure a gelé, et le thermomètre a marqué 33° au-dessous de zéro. Je n'avais que quatre compagnons mahométans, sept chameaux et un cheval, et j'en'ai perdu qu'un chameau. Nous n'avons naturellement rencontré personne, car c'était la première fois que ce désert était traversé par des êtres vivants. Il n'y avait pas d'eau dans la région, mais nous avons emporté de la glace.

» A moitié chemin, mes compagnons commencèrent à perdre courage, et j'éprouvais secrètement le même sentiment qu'eux, parce que notre glace et nos vivres étaient presque épuisés. Heureusement, il se produisit une tempête de neige; elle nous exposa à de nouveaux dangers, mais elle nous procura de l'eau et nous mit en état de traverser cette partie du désert de Gobi, où aucun homme n'avait passé auparavant.

Pour atteindre Lhassa

» Quand j'essayai la première fois d'atteindre Lhassa, cette ville qui consiste surtout en temples, était pleine de pèlerins et c'était risquer la mort que d'y aller. Nous nous déguisâmes en Mongols, mes deux compagnons et moi, et nous nous dirigeâmes tranquillement vers Lhassa, sans deviner que les bergers que nous rencontrions sur notre route envoyaient dans cette ville des messagers à cheval, pour annoncer que trois étrangers s'y rendaient après s'être séparés d'une grande caravane.

» Nous n'étions plus qu'à une journée de marche de Lhassa, lorsque nous fûmes entourés pendant la nuit par une troupe de Thibétains armés jusqu'aux dents, qui nous menacèrent de nous tuer si nous faisons un pas. Nous étions prisonniers, et nous fûmes étroitement gardés par trente-sept Thibétains, qui montèrent la garde autour de notre tente.

» Nous restâmes dans cette situation pendant cinq jours. On refusa de nous donner le moindre renseignement concernant Lhassa et touchant la cause de notre arrestation. On se borna à nous répéter que, si nous faisons un pas, nous serions tués. Je trouvai les Thibétains absolument ignorants de tout ce qui se passe

hors de leur pays, et j'acquis la conviction qu'ils isolaient Lhassa du reste du monde pour des raisons politiques plutôt que pour des raisons religieuses.

« Au bout de cinq jours, le gouverneur du Thibet arriva avec 67 hauts dignitaires à cheval et richement vêtus. Ces personnages me soutinrent que j'étais Anglais et ajoutèrent que le Dalaï Lama avait donné l'ordre de me bien traiter, mais je serais tué si je persistais à m'avancer dans la direction de Lhassa. On nous relâcha ensuite, et nous fûmes accompagnés jusqu'à la frontière du Naktchou par 5 officiers et 20 hommes.

Tentative échouée

» Malgré cet échec, je fis bientôt une nouvelle tentative, cette fois avec toute ma caravane. Je partis d'un autre point ; mais, à trois journées de marche de Lhassa, je fus arrêté par une troupe de 50 cavaliers armés de fusils, de sabres, de piques et de lances. Je crus cette fois qu'on ne me ferait pas grâce ; mais la façon dont on me traita ne laissa rien à désirer.

» Nous rebroussâmes chemin, accompagnés, pendant 10 jours, par tous les cavaliers. Je suis absolument sûr qu'il est impossible à un Européen de pénétrer jusqu'à Lhassa, même avec un déguisement. »

Le Dr Sven Hedin a terminé son récit en donnant quelques renseignements concernant la région du lac Lob. Il a constaté en particulier que, d'après certains indices, il devait y avoir eu dans cette contrée, il y a environ 1,600 ans, une grande route postale allant de Pékin à Kachgar, route probablement la plus longue du monde.

* * *

Il ressort des renseignements fournis par M. Sven Hedin que le voyage du célèbre explorateur suédois dans l'Asie centrale a duré trois ans et trois jours et que M. Sven Hedin a été entièrement privé de communications avec le restant du monde pendant deux ans et demi. Durant cette période, l'explorateur a parcouru au moins 6,000 milles anglais de pays absolument inconnus. Le voyage a été des plus difficiles et des plus fatigants.



LE D^r SVEN HEDIN

Malgré cela, le Dr Sven Hedin jouit d'une parfaite santé. Pendant cette expédition, l'explorateur suédois a tenté deux fois d'atteindre Lhassa en se déguisant en pèlerin mongol, mais il n'est parvenu qu'à un point situé à une journée de marche de ce lieu mystérieux, et il a été alors obligé de retourner sur ses pas. Le résultat de l'expédition a une très grande valeur scientifique. M. Sven Hedin a en effet recueilli une immense quantité de renseignements, y compris une carte géographique de 1000 pieds de longueur, et plus de 3000 photographies. Ces renseignements forment un ouvrage de 5 volumes et un atlas de 2 volumes.

ROLLAND

OU

les aventures d'un brave

(Suite)

Pendant qu'il fonctionnait comme une vraie pompe, j'examinai, moi, un groupe d'arbigos qui se trouvaient en face de moi. Ils étaient là une demi-douzaine, les jambes croisées comme des pique-prunes, drapés dans leurs burnous comme des hidalgos, fumant leur chibouk et se regardant dans le blanc de l'œil, en parlant leur charabia, sans plus s'occuper de

nous que si nous n'étions pas les vainqueurs ; ça me vexait ; je dis à Turelure : Allons-nous-en.

— Bien, qu'il me dit en riant : les têtes de pruneaux ne vont pas à monsieur.

— C'est vrai, que je réponds, je les trouve trop raides.

— Bah ! tu les forceras à la politesse à la première occasion, si d'ici-là tu apprends à vider proprement un verre d'absinthe.

— Pas besoin de la précaution, mon ancien ; quand la chaudière est en ébullition, il n'est pas besoin d'y mettre le feu. Nous sortîmes.

Nous étions sur la porte du café, une manière de portail d'église, quand je vois défiler devant nous comme qui dirait ces pénitents blancs qui ne montraient que le blanc de l'œil et s'en allaient, l'un derrière l'autre, comme des canes qui vont aux champs.

— Relique-moi cela, que me dit Turelure.

— C'est donc que nous sommes au carnaval, que je demande ?...

— Ah ! bien oui, le carnaval, mais c'est toujours le carnaval par ici.

— Mais alors qu'est-ce que ces ballots de linge blanc qui se promènent ?

— Respect au sexe, me dit Turelure.

— Ça du sexe ?

— Oui, du sexe, et du cheu encore : c'est les moukaires, les bourgeoises des têtes de pruneaux qui ne reviennent pas à monsieur : ces dames viennent du bain et elles ne se pressent pas de rentrer dans leurs boîtes sans vitres.

— Mais pourquoi donc qu'elles se cachent ?

— Ah ! voilà : c'est pour que les chrétiens ne puissent voir leur frimousse ; elles ne s'y opposeraient pas tant que cela, car elles jouent, comme tu vois, assez joliment de la pruneau : mais c'est la loi et le prophète ; et puis les têtes de pruneaux ne le veulent pas ; ils sont jaloux ; faut pas leur en vouloir... Ah !... Allah est grand.

Nous continuâmes à flâner de ci de là, et Turelure tirait toujours quelque chose de sa caboche.

Tout à coup il me dit :

— Veux-tu voir une mosquée, Rolland ?

— Une mosquée ? mais quoi que c'est ?

— Une mosquée, mon fiston, c'est une mosquée, quelque chose comme qui dirait une église de musulmans, quoi !

— Va pour la mosquée, histoire de curiosité.

— Tiens, que me dit l'ancien, voilà le clocher — sans cloches s'entend — tu vois, il a huit faces ; on appelle cela un minaret, et, là-haut, se trouve perché le muezzin, un crieur, un fort en gueule, qui annonce l'heure de la prière. — Voici dans cette cour carrée la fontaine aux ablutions où ils viennent barboter comme des canards ; ça les lave ; c'est toujours ça de gagné.

Nous entrerions bien ; mais il faudrait ôter ses escarpins et ça me gêne. Contentons-nous de risquer un œil. — Tiens ! là-bas, regarde-moi ça, mon poulet, du marbre partout, des colonnes revêtues de faïences émaillées, là-haut encore aux arceaux, des faïences peinturées, et puis, voilà qu'est drôle, des œufs d'autruche, des lanternes, des cages d'oiseaux, des images de la Mecque, et les pantouffles du prophète !... Les farceurs de marabouts prêchent là-bas, de c'te machine qu'est en manière de chaire. Toi, Rolland, qu'est un dévot, tu sais bien comment qu'on prêche chez nous ; le curé dit : « Si vous faites bien, vous serez récompensés pour sûr ; mais si vous faites mal ; dame ! vous serez très sûrement punis. » — Comme au régiment : c'est juste et accessible à toutes les boussoles ; ça ne va pas aux fainéants, possible, aux mauvaises têtes, certain ; mais on vous leur fait entrer ça par les moyens de la justice, pas vrai ? — Ici, les marabouts vous disent bien aussi qu'il faut faire ceci et pas cela, mais que si vous le faites, « Dieu est clément et miséricordieux. » Hein comme c'est commode ça, Rolland ? Mais le commandant n'entend pas de c't'oreille-là ; et tiens ! c'est l'heure de repiquer sur la boîte, pour ne pas filer au bloc. Le commandant, si tu vas droit, il te regardera en douceur ; mais si tu bronches, y te fichera au clou : c'est net, vois-tu ; et pas à barguigner, faut bien de la discipline, aussi ! et y ne faut pas que les clampins soient sur le même pied que les lurons, n'est-ce pas ? Hum hum ! mon Sahara

prend feu ; et ce n'est pas trop tôt de rentrer pour boire un coup. — Allons, mon canard, faire manœuvrer la pompe à incendie.

(A SUIVRE)

Un lis des champs

Le vieux Pietro était aveugle. Les seuls biens terrestres qui lui restassent étaient sa petite-fille, Amalietta, et son orgue de Barbarie ; mais on pouvait vivre avec ces deux trésors sous le ciel ensoleillé de l'Italie. Aussi le vieillard était-il presque toujours joyeux. Amalietta, elle, l'était constamment, et le vieil orgue ne jouait que des airs de fête.

Ceux qui ont visité Capri se souviennent peut-être d'avoir rencontré sur les chemins le joueur d'orgue tournant la manivelle et Amalietta debout, près de lui et chantant. On leur faisait souvent l'aumône, et quand il se trouvait un peintre, parmi les passants, -- et il en vient assez à Capri, -- vite on le voyait prendre palette et pinceaux et jeter sur la toile la tête caractéristique du vieux ou le joli visage de sa petite-fille.

Pietro avait vécu jusqu'ici sans se faire aucun scrupule sur l'existence qu'il menait. Il ne pouvait travailler, puisqu'il était aveugle ; les parents d'Amalietta étaient morts ; c'était à lui à prendre soin d'elle, et l'enfant le conduisait. Ils étaient l'un à l'autre, ils s'aimaient, et Dieu les aimait aussi, car jamais encore ils n'avaient manqué de pain. Pendant la saison, les étrangers le leur apportaient à Capri, et quand l'île était moins fréquentée, le vieillard et la fillette s'en allaient à Napels. Le pain y était un peu plus rare, mais on en trouvait tout de même. Et l'air y était doux, ils n'avaient pas froid, et, quand ils n'avaient pas de toit pour se mettre à l'abri, la maison du bon Dieu devenait la leur.

Le vieux Pietro et sa petite-fille n'auraient pas été ce qu'ils étaient, s'ils n'avaient usé largement, dans le cours de leur existence vagabonde, de leur droit de cité dans la maison de Dieu. Cette habitude les avait conservés pieux et purs et avait fait d'Amalietta un petit

lis d'innocence. Mais combien de temps cela durerait-il encore ?

Ce jour-là, la propriétaire de la maisonnette où ils trouvaient quelquefois un refuge avait dit à Pietro : « C'est une honte de laisser Amalietta grandir dans la rue comme une mauvaise herbe ! Vous êtes aveugle, c'est vrai, mais vous pourriez savoir tout de même qu'Amalietta est déjà une grande fille, capable de travailler, et que la paresse est la mère de tous les vices ! »

Ce discours avait rendu le vieillard soucieux.

— « Viens ici », dit-il à Amalietta.

Et, une main posée sur la tête de l'enfant, il mesura sa taille.

— « Mme Gasparonne m'a dit aujourd'hui que tu es une grande fille et qu'il est mal de ne te rien faire apprendre et de te laisser mener une vie vagabonde avec ton grand-père. Elle a peut-être raison. Cependant, tu n'es pas une mauvaise herbe pour cela ; tu es bien plutôt un lis des champs qui ne file ni ne moissonne et que Dieu vêt et nourrit à cause du vieux Pietro : non parce qu'il le mérite, mais parce que Dieu bénit les enfants qui observent ses commandements. Amalietta, tu as été la lumière de mes yeux. Mais il est vrai aussi que je dois avoir soin du lis, afin qu'il garde sa blancheur. »

Amalietta regardait son grand-père avec étonnement. Jamais il ne lui avait parlé ainsi, et voilà qu'une grosse larme roulait maintenant sur sa joue ridée.

« Grand-père, tu pleures ? T'ai-je fait du chagrin ? »

Le vieillard sourit et caressa de la main la chevelure noire de l'enfant ; mais il demeura sérieux tout le jour et, longtemps avant l'*Angelus*, il prit le chemin de l'église. Il avait beaucoup à demander et à promettre, car il avait reconnu son devoir.

Le lendemain arriva.

« Amalietta, dit Pietro, j'ai parlé à Antonio, et il nous emmène à Amalfi.

— Nous n'y avons jamais été, grand-père ?

— Non, mais ta mère était de là et ta marraine y est blanchisseuse. Elle aura soin de toi et veillera à ce que tu apprennes tout ce que doit savoir une honnête fille, car tu dois être une brave et hon-

nête fille, et personne ne doit pouvoir t'appeler : mauvaise herbe.

— Oh ! dit-elle, je préfère t'accompagner à travers le pays avec l'orgue de Barbarie : c'est si gai ! N'est-ce pas, grand-père ? cela ne nous a jamais déplu et les gens ont toujours été bons pour nous, surtout les étrangers. Ils ne m'ont jamais grondée comme la vieille Gasparonne ; bien au contraire, ils m'ont donné plus d'une pièce d'argent.

— C'est vrai, Amalietta, mais je suis vieux et ce qui est permis à un vieil homme, aveugle, ne l'est pas à une jeune fille. Avant que je meure et me sépare tout à fait de toi, je veux te savoir en bonne garde.

— N'as-tu pas dit que Notre-Dame me tenait sous son manteau ?

— Oui, si tu es pieuse et si tu fais ce que je te dis.

— Je veux bien le faire, grand-père, et je veux aussi aller chez ma marraine et apprendre à travailler. Mais tu dois demeurer près d'elle aussi. Ne suis-je pas la lumière de tes yeux ? Où ira mon grand-père sans son Amalietta ? » Et l'enfant se serra tendrement contre le vieillard. Oui, où irait-il sans sa petite-fille ?

Il y avait pensé et pensé encore sans trouver d'autre réponse que celle-ci : le bon Dieu saurait bien rappeler à lui le vieux Pietro, quand il aurait mis Amalietta en lieu sûr.

Ils vinrent donc tous deux prendre place dans la barque d'Antonio pour se rendre à Amalfi. Et ce fut une joyeuse traversée. Le vieillard jouait de l'orgue, Amalietta chantait et les vagues bruissaient, comme s'il n'y avait eu sur la terre aucun chagrin, aucun cuisant souci.

Soudain un coup de vent subit avait saisi la voile et l'avait abattue, et c'est à peine si le batelier parvint à sauver sa barque.

Un gros orage montait à l'horizon : ce coup de vent avait été son précurseur.

Amalietta, tremblante d'effroi, se pressait contre son grand-père, tandis que celui-ci prêtait l'oreille au roulement du tonnerre et au bruit des vagues.

« Amalietta, prie Notre-Dame de te prendre sous son manteau et demande à Notre-Seigneur de te préserver de tout mal, » dit le vieillard.

L'enfant joignit les mains et se mit à prier. Puis, tout à coup, interrompant sa prière :

« Grand-père, s'écria-t-elle, je vois Notre-Dame qui étend son manteau clair au-dessus de nous, pour nous couvrir tous les deux, afin que la méchante mer ne nous fasse rien ! »

Et les bras de l'enfant se tendaient ardemment vers le ciel.

Au même instant la barque d'Antonio chavira, entraînant les passagers dans l'abîme.

Le batelier parvint à se cramponner au bord de l'esquif qui revenait à la surface et à gagner la terre ferme ; mais le gouffre ne rendit point les cadavres du vieil aveugle et de sa petite-fille. Et que leur importait, puisque Notre-Dame avait pris dans le ciel l'âme innocente d'Amalietta, afin qu'elle y fleurît éternellement comme un lis, et que le vieux Pietro avait reçu lui aussi, par la grâce de Dieu, droit de cité dans le royaume que le Seigneur a promis de donner aux pauvres d'esprit ?

REDEATIS.



Biographie

—0—

Le Rév. M. Fr. Nouwen

François Nouwen naquit à Brée en 1832. Sa famille, l'une des plus notables de l'endroit, se distinguait surtout par une foi vive et une grande piété. Enfant unique, il fut entouré des soins les plus intelligents et les plus dévoués. Doué des plus riches dons de la nature et de la grâce, il croissait chaque jour en sagesse comme en âge, à l'imitation du divin Enfant. Il avait un caractère aimable et enjoué, mais se montrait sévère lorsqu'il s'agissait de défendre la pureté de son cœur.

De telles qualités semblaient prédestiner cet enfant à une vocation supérieure, et il se croyait en effet appelé à l'état ecclésiastique ; mais ayant perdu son père, il fut dominé par un oncle qui, étant devenu son tuteur, le détourna momentanément de ces hautes pensées. Durant quelque temps, il se livra donc à des

études universitaires, en vue de se préparer à la position distinguée qu'on lui faisait entrevoir. Cependant, au fond de son cœur, notre jeune étudiant entendait toujours la voix de Dieu qui l'appelait ; elle parla bientôt si haut et si ferme qu'il ne put ni ne voulut y résister, et il ne tarda pas à entrer au grand séminaire.

Là, une grande épreuve l'attendait ; il tomba assez gravement malade de la poitrine ; mais cela ne l'empêcha pas de faire de très bonnes études, tant il avait la mémoire heureuse et le travail facile.

C'est en 1861 que l'abbé Nouwen fut ordonné prêtre. Successivement vicaire à Goé, à Looz et à la paroisse Saint-Jean à Liège, il se fit remarquer par son zèle, son dévouement, sa charité, son désintéressement, sa franchise.

Bassenge devait être le théâtre principal où M. Nouwen allait faire éclater ses vertus sacerdotales et son intelligence pratique des œuvres religieuses et sociales. Prêtre dans toute la force du terme, il fut dans sa paroisse, durant 27 ans, l'homme de Dieu, le père, le pasteur, le serviteur et l'ami dévoué des âmes qui lui étaient confiées ; s'il avait quelque préférence, c'était surtout pour les petits et les humbles.

Un des plus grands services qu'il ait rendus à sa paroisse, fut d'y avoir organisé des écoles gardienne et primaire, et des écoles ménagères et professionnelles. D'ailleurs, il était déjà passé maître, en fait d'éducation, dès le temps de son vicariat à Looz. Il était alors chargé de la direction du pensionnat des filles ; il fit à cette occasion des expériences et prit des notes tellement intéressantes qu'elles furent publiées en un manuel, couronné au congrès de Malines. L'illustre évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup, qui s'y connaissait en pareille matière, prodigua ses félicitations au curé de Bassenge.

Un dévouement aussi éclairé ne pouvait oublier dans ses manifestations la classe ouvrière et agricole. Outre l'école ménagère pour les filles et l'école professionnelle pour les garçons, le saint prêtre fonda encore une laiterie coopérative et une société de secours mutuels. Pour achever le cycle de ses œuvres de bienfaisance, il se proposait de fonder un hospice, et nous savons qu'il a pris des

mesures pour que son projet se réalise après sa mort.

Il nous reste pourtant à parler encore d'une autre œuvre du regretté pasteur : l'établissement du pèlerinage de Notre-Dame de Lourdes à Bassenge. Il y a une quinzaine d'années, en reconnaissance d'une grâce extraordinairement obtenue par l'intercession de N.-D. de Lourdes, il promit de construire dans sa paroisse une grotte semblable à celle de Massabielle et d'y faire honorer tout particulièrement Marie Immaculée.

M. Nouwen a tenu sa promesse ; non loin de l'église paroissiale, au pied d'une colline verdoyante, il fit creuser une grotte qui rappelle celle de Lourdes ; au-dessus et autour de ce pieux monument circulent des lacets prolongés suffisamment pour qu'on ait pu y installer la représentation des quinze mystères du Rosaire.

Les pèlerinages à la grotte de Bassenge ont pris une extension considérable, et le 20 juillet dernier, les Pères du Saint Sacrement ont pris la direction de l'œuvre.

L'heure de la récompense avait sonné pour le bon serviteur. Le 25 septembre 1902, le saint prêtre fut pris d'une faiblesse au sortir de l'église ; il s'alita, et quelques jours après, le Seigneur rappelait à lui son fidèle disciple.

Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur.

AVIS

Nous rappelons à nos abonnés :

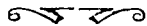
1° *Le bien que font les bons journaux et revues*, en particulier le *Glaneur*, dont le but moralisateur n'a échappé à personne ;

2° *La nécessité de renouveler les abonnements avant le 15 mars* ; nos nombreux abonnés faciliteront ainsi notre travail, et nous donneront en même temps une marque nouvelle de leur bienveillante sympathie ;

3° *Le devoir de zèle* qui s'impose à eux de soutenir l'œuvre entreprise par le *Glaneur*, en nous procurant des abonnements nouveaux, et en nous fournissant des listes d'adresses pour l'envoi de spécimens ;

4° *Nos œuvres annexes* : le *Messenger des Ames du Purgatoire*, le *Bode der Geloovige Zielen*, notre comptoir de librairie, notre service de publicité et d'abonnements à tous les journaux et revues d'Europe, enfin notre imprimerie, outillée pour livrer à des prix avantageux des travaux typographiques irréprochables.

Nous rappelons à nos abonnés que, par nos contrats avec les grandes maisons d'éditions, nous pouvons leur fournir, sans aucune majoration de prix, tous les livres et abonnements qu'ils nous demanderont. Les frais de port sont seuls à charge des destinataires.



Bulletin politique

du 15 décembre 1902 au 15 janvier 1903

DÉCEMBRE

En **France**, nous assistons, le 20, à un violent coup de théâtre : l'arrestation des Humbert. Grâce à une dénonciation anonyme, cette famille d'escrocs est arrêtée à Madrid, où elle résidait sous un faux nom. Malgré les protestations d'innocence de Thérèse et des siens, la Conciergerie leur ouvre ses portes et les prochains débats judiciaires éclaireront — espérons le du moins — les mystérieuses phases de ce peu banal vaudeville.

Au **Venezuela**, nous avons laissé le président Castro devant l'alternative d'accepter les conditions des puissances alliées, ou de laisser continuer les hostilités. Pendant qu'il hésite, les navires allemands capturent une canonnière vénézuélienne et s'apprêtent à bombarder San Carlo. Le 21, le président des Etats-Unis Roosevelt propose aux alliés l'arbitrage de la cour de La Haye.

Des hostilités éclatent encore, vers la fin

de décembre au **Maroc**... Un prétendant lève, contre le Sultan, l'étendard de la révolte ; le sultan est bloqué dans Fez, sa capitale et ses troupes sont vaincues. L'Espagne s'émotionne d'un tel état de choses et fait, paraît-il, de sérieux préparatifs de guerre.

NÉCROLOGE : le 19, M. Simon, président du Conseil provincial Hainaut ; le 24, le Docteur l'emplé, archevêque anglican de Canterbury ; le 29, Benoit Quinet, le célèbre poète montois.

JANVIER 1903

Les réceptions du jour de l'an, dans les diverses cours européennes, ne sortent pas de la banalité ordinaire, sauf en **Belgique**, où S. M. le Roi, dans son discours, s'occupe d'une nouvelle source de richesse pour le pays : les mines de charbons de la Campine, qu'il désire voir bientôt exploiter. — Le 13, le Sénat se réunit pour examiner le projet Woeste discuté l'année dernière à la Chambre : après examen, le projet est renvoyé à la commission.

En **France**, le 4 janvier, ont lieu les élections sénatoriales ; les candidats ministériels parviennent à gagner onze sièges.

La turbulente **Espagne** ne veut décidément pas faillir à sa renommée des complications de tous genres viennent, une fois de plus, compliquer la situation déjà mauvaise ; c'est d'abord la mort de M. Sagasta qui jette le désarroi dans le parti libéral.

Ce sont ensuite des grèves qui, heureusement se restreignent à la seule ville de Barcelone ; c'est surtout l'attentat du 9 janvier. Un déséquilibré tire un coup de revolver contre les voitures royales ; appréhendé aussitôt, il déclare avoir voulu tuer le grand chambellan. Un examen médical du meurtrier conclut à son irresponsabilité : on n'a nullement affaire, comme on le croyait tout d'abord, à un complot anarchiste.

Au **Venezuela**, l'année commence par une victoire des insurgés sur les troupes gouvernementales ; Roosevelt refuse d'accepter la demande d'arbitrage lui faite par le président Castro. La situation se complique : les alliés font une nouvelle raffe de bateaux à Puerto-Cabello : les insurgés sont défaits à Vastire, des troubles révolutionnaires éclatent à Caracas. Enfin, le 11, le président Castro cède aux exigences des puissances. Les conditions seraient le paiement par le Venezuela des frais de blocus, lequel serait levé immédiatement. Des divers côtés, on s'efforce de préparer un règlement amiable du conflit.

Au **Maroc**, le sultan rappelle son frère aîné que l'agitateur Bou-Amara voulait remettre sur le trône les hostilités cessent ; mais bientôt, changeant de tactique, il fait remettre son frère en prison et les troubles reprennent de plus belle.

NÉCROLOGE : le 1^{er}, M. Iweins d'Eckhoutte, sénateur provincial de la Flandre-Occidentale ; le 5, M. Laffite, le continuateur du positivisme Comte ; M. Sagasta, le premier ministre espagnol ; le 10, M. Fritz Lutens, littérateur belge distingué ; le 15, le cardinal Parocchi, sous-doyen du Sacré Collège à Rome.

MARCEL HARYS

Chronique scientifique

La télégraphie des autographes, des photographies, des dessins.

L'*Osservatore Romano* reproduit les lignes suivantes écrites de Plaisance :

Depuis quelque temps il s'était répandu dans notre ville un bruit relatif à une découverte prodigieuse faite par un jeune homme qui est notre concitoyen, lequel se livre avec ardeur à l'étude des applications de l'électricité, particulièrement à la télégraphie.

Nous avons cherché à contrôler ces dires, et nous avons constaté qu'ils étaient bien fondés.

Nous avons pu en outre savoir que l'inventeur a déjà envoyé les plans et dessins de sa découverte au ministère, en vue de se faire délivrer un brevet d'invention.

La découverte consiste en ceci : avec l'appareil en usage actuellement, on télégraphie des signes conventionnels représentant les lettres de l'alphabet; avec le *photographogène* (tel est le nom donné au nouvel appareil), on télégraphie un écrit autographe, un dessin, une photographie, le tout automatiquement, sans que le télégraphiste doive se livrer à un travail quelconque.

Nous avons pu voir l'appareil fonctionnant dans une chambre ; nous l'avons trouvé d'une simplicité et d'un caractère pratique extraordinaires, ce qui est toujours l'empreinte des grandes découvertes.

L'inventeur est un certain Arthur Boderma, jeune ouvrier mécanicien âgé de 21 ans, très appliqué.

Les difficultés que présentait le problème en question étaient d'ordre électrique et d'ordre mécanique. Nous savons que des ingénieurs très distingués, très compétents dans l'affaire ont vu fonctionner l'appareil, et qu'ils en ont proclamé les grands avantages.

* *

Un téléphone optique

Un savant allemand aurait, dit-on, pu dernièrement téléphoner à une distance de 7 kilomètres, avec un appareil optique de son invention.

Ce savant a imaginé le dispositif suivant : un réflecteur parabolique de 35 centimètres de diamètre qui envoie les messages aériens dans la direction voulue, — c'est le transmetteur, au centre duquel se trouve une lampe à arc de seize ampères ; le récepteur consiste en un miroir de même forme et de mêmes dimensions que celui du transmetteur. Dans l'axe optique de ce miroir-récepteur, on dispose un cylindre en sélénium relié à deux téléphones et à une batterie.

Il faut savoir que le sélénium, corps simple métallique, a la propriété de modifier la résistance du courant suivant le plus ou moins de lumière qu'il reçoit. Les rayons lumineux émis par le transmetteur déterminent donc des variations dans le récepteur, et ce sont ces différentes variations qui reproduisent le son de la voix enregistré au fur et à mesure par le téléphone.

* *

La peinture du pont du Forth

On sait que le renouvellement de la peinture est une condition indispensable de la bonne conservation et, par suite, de la sécurité des ouvrages métalliques. Les ingénieurs sont aujourd'hui d'accord pour reconnaître que cette peinture doit être renouvelée en moyenne tous les trois ans. Lorsqu'il s'agit d'un ouvrage aussi colossal que le pont du Forth, qui est le viaduc le plus grand du monde, cette opération prend des proportions inattendues et exige une organisation toute spéciale.

L'ouvrage entier mesure 2 kil. 600 de longueur totale ; ses deux travées centrales ont chacune 525 mètres de portée et l'ossature métallique qui les compose s'élève, à l'aplomb des piles, à 111 m. de hauteur au-dessus des basses mers.

L'ingénieur chargé de l'entretien du pont, M. Adam Hunter, a formé une équipe permanente de 35 ouvriers, dont le travail est réparti de telle façon qu'il leur faut exactement trois ans pour repeindre tout l'ouvrage. Ils recommencent donc aussitôt qu'ils ont fini ; en d'autres termes, le travail de peinture est continu et chaque mètre carré d'acier se trouve ainsi soumis, tous les trois ans, à toutes les mesures nécessaires d'observation et d'entretien. Il y a actuellement onze

années que le pont du Forth est en service et il est en train de recevoir sa quatrième peinture.

Pour la facilité du travail, M. Adam Hunter a combiné tout un ensemble d'échelles, de passerelles et de plates-formes mobiles auxquelles on accède, soit par le tablier du pont, soit au moyen de trois ascenseurs à vapeur installés dans les piles. Les ouvriers travaillent tous les jours, excepté le dimanche et par les temps de brouillard épais.

Ceci rappelle la besogne également « pénopéenne » des San-Pietrini qui vivent en famille dans les combles de Saint-Pierre de Rome et qui depuis Michel-Ange travaillent de générations en générations à réparer le dôme.

Memento culinaire

— 0 —

Dîner de famille

Potage velouté au tapioca.

Paupiettes de merlans.

Côtelettes de mouton sauce chevreuil.

Echinée de porc frais rôti.

Petits pois à la paysanne.

Glace aux framboises.

PETITS POIS A LA PAYSANNE. —

Prenez un litre de petits pois verts, mettez les dans une casserole avec un morceau de beurre, une laitue entière renfermant un bon bouquet garni, deux ou trois oignons entiers et un verre de bouillon. Assaisonnez de sel et sucre, cuisez à petit feu. Servez les pois après avoir retiré le bouquet.

* * *

Les crêpes

Mettez dans une terrine 250 grammes de farine tamisée, avec une pincée de sel. Ajoutez tout d'un coup un quart de litre (ou 250 grammes) d'eau froide ou de lait et délayez vivement le tout avec une spatule ou une cuiller, de façon à obtenir une pâte bien lisse, sans grumeaux. Mélangez ensuite successivement trois œufs entiers, une bonne cuillerée d'huile fine ou vingt grammes de beurre fondu et, si vous le jugez utile, une cuillerée d'eau-de-vie, de cognac ou de rhum. La pâte doit être coulante et bien unie, sans être trop liquide. Si elle était trop épaisse, il faudrait

la relâcher avec un peu de lait ou d'eau.

Ayez un joli feu clair, sans être trop vif. Faites chauffer dans une poêle un peu d'huile fine, de beurre ou de saindoux, juste assez pour en graisser le fond. Versez-y une cuillerée de pâte, ce qu'il faut pour recouvrir le fond de la poêle d'une fine pellicule. Aussitôt que la pâte est saisie, détachez la crêpe. On obtient ce résultat en tenant la queue de la poêle de la main gauche et en frappant, avec la paume de la main droite, un coup sec sur le bout de la queue de la poêle. Quand elle est bien colorée, retournez la crêpe en la faisant sauter légèrement. Ajoutez un soupçon d'huile ou de graisse si c'est nécessaire et faites dorer la crêpe de l'autre côté, sans cesser de la faire tourner en secouant la poêle.

Glissez la crêpe sur un plat, tenez au chaud et recommencez à graisser la poêle pour une autre.

Il ne faut jamais faire les crêpes d'avance : les convives doivent les attendre à table.

On prétend que les crêpes sont indigestes. Cela est vrai quand elles sont trop épaisses et, par suite, trop peu cuites, ou quand on emploie pour les cuire trop de beurre, de saindoux ou d'huile, dont s'imbibent les crêpes.

La digestion en est des plus faciles quand les crêpes sont très minces, très cuites, peu grasses, servies et mangées très chaudes.

On peut aussi saupoudrer ces crêpes de sucre fin et les arroser d'un peu d'eau de fleurs d'orange.

CARNET MUSICAL

I. LES CONCERTS

Les *Chanteurs de Saint-Gervais* de Paris, qui obtinrent un si vif succès en Belgique il y a deux ans, et aux récentes Assises musicales de Bruges, se sont fait entendre à Bruxelles, dans un répertoire tout à fait nouveau. Ils donnaient à la Grande Harmonie, le vendredi 9 janvier, sous la direction de M. Charles Bordes et avec le concours de leurs solistes (M^{lles} Pironnet, Legrand, MM. Jean David, Gibert et Gébelin), une soirée con-

sacrée aux maîtres français et belges des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles. Le programme, outre des motets de Lassus et de Josquin des Prés, des chœurs de Jannequin et de Rameau, comportait deux nouvelles séries de chansons populaires françaises ; un air très peu connu de la cantate « Alphée et Aréthuse » de Clément Rambault, et, en première audition, une œuvre fort curieuse et dramatique du XVII^e siècle : le « Reniement de Saint-Pierre », histoire sacrée avec récits, soli et chœurs, de Marc-Antoine Charpentier.

Cette fois encore, la *Schola Cantorum* a pleinement répondu à l'attente du brillant auditoire qui se pressait dans la salle des fêtes. Les motets et chansons pour chœurs, avec ou sans accompagnement d'orchestre, ont tous soulevé de longs applaudissements : l'exécution en est soignée, pleine de majesté et d'une distinction absolument remarquable. Les solistes surtout ont mérité d'enthousiastes acclamations, tant pour la pureté et la clarté de la diction, que pour l'infinie délicatesse des nuances observées.

Le *Renement de Saint-Pierre* est une œuvre pleine d'imprévu et d'un grand style mystique : peu connue cependant, puisque nous assistons à la première audition en Belgique. L'interprétation en est irréprochable à tous points de vue, et nous devons à l'éminent directeur, M. Charles Bordes, de chaudes félicitations pour la perfection qu'il a su obtenir de sa petite phalange, et de vifs remerciements pour nous avoir réservé la primeur d'une œuvre aussi impressionnante.

A côté de ces pages sévères, quelques chansons du XVI^e siècle, et des chants populaires français jetaient une note gaie ; d'allure légère et entraînant, ces mélodies de la vieille France nous font revivre un peu de cette vie pastorale qui faisait tout le charme de l'existence médiévale.

Pour terminer, un hommage de respectueuse admiration pour le talent hors pair dont ont fait preuve les deux principaux solistes : M^{lle} Legrand, dans l'air d'Alphée, et M. Gébelin, dans le célèbre motet de Carissimi : *O vulnera doloris*.

* * *

Une solennité artistique d'un autre genre a eu lieu le 21 janvier, à la Salle allemande : il s'agit de l'exécution en

oratorio du chef-d'œuvre de Mendelssohn, *Athalie*. Sous l'habile direction de M. Franz Carpil, un groupe d'amateurs nous ont donné une audition remarquable de cette belle œuvre ; M^{lle} FEREMANS, soprano ; M^{lle} JACOBS, mezzo-soprano ; M^{me} GOOSSENS, alto, et M. DE BUSSCHER, le fameux ténor du théâtre d'Amsterdam.

Le programme était corsé par l'audition d'un jeune virtuose, M. Maurice DAMBOIS. A peine âgé de 13 ans, notre précoce Mozart a déjà remporté le premier prix de piano et de violoncelle au Conservatoire royal de Liège. D'enthousiastes ovations ont, à maintes reprises, souligné l'incontestable talent du jeune musicien.

* * *

L'Abondance des matières nous oblige à reporter au prochain numéro la fin de notre carnet musical.

II. COMMUNIQUÉS

Les trois séances de piano de M. Joseph WIENIAWSKI, dont l'apparition annuelle est attendue avec tant d'impatience par le monde pianistique, vu l'intérêt exceptionnel qu'elles offrent, sont fixées aux jeudis 5 et 19 février et 5 mars, à 8 heures et demie du soir, salle de la Grande Harmonie.

Les cartes, au prix de 6, 4 et 2 francs, sont en vente chez les éditeurs de musique, où se trouve également le programme de la première séance.

* * *

Les concerts de février.

les 5 et 19 février, à 8 1/2 h., à la Grande Harmonie, séances Wieniawski ;

les 9 et 16 février, à 8 1/2 h., à la Salle allemande, quatuor Schorg ;

le 20 février, à la Salle allemande, quatuor Zimmer ;

le 26 février, à la Grande Harmonie, séance Everaers.

FR. DUFOUR.

LIVRES ET REVUES

— 0 —

I. — LES LIVRES

Glaneures.

Littérature, poésie, anecdotes. Extraits d'auteurs contemporains, par J. DELÉTÉ. *Bruxelles K. Brants & C^o* Prix : 3 frs.

Ce charmant volume, dédié par l'auteur à ses amis, n'est pas à proprement parler un manuel de littérature. Les pièces qu'il contient ont été recueillies, collectionnées au fur et à mesure des lectures de l'auteur, et le choix de ce dernier s'est laissé guider par le sentiment plutôt que par la correction et le style.

Tel qu'il nous est présenté, l'ouvrage est cependant des plus intéressants ; il y a là, à côté d'œuvres sévères et de haute envolée, des pages empreintes d'une charmante poésie, dont la lecture fait revivre les plus douces heures de la jeunesse, l'âge d'or, comme l'appelait un poète.

Les *Glaneures* feront certainement leur chemin, et nous les recommandons vivement à tous nos lecteurs : ils passeront quelques instants agréables à les parcourir.

II. — LES REVUES

REVUE DES POÈTES. — *Mensuel*, Paris. Prix : 6 fr. par an. Janvier 1903 : La poésie et le public français. — Poésies. — La vie poétique, etc.

LA CORPORATION. — *Hebdomadaire*, Paris. Prix : 10 fr. par an.

LE MESSAGER DES AMES DU PURGATOIRE. — *Mensuel*, Bruxelles. Prix : 2 fr. par an. Janvier 1903 : Nouvel an. — L'Épiphanie. — Sœur Cécile etc.

LE MESSAGER DU S. SACREMENT. — *Mensuel*, Bruxelles. Prix 1,50 fr. par an. Janvier 1903 : Fleurs d'autel. — La cause du père Eymard, etc.

LE PHILANTHROPE. — *Mensuel*, Bruxelles. Prix : 2 fr. par an. Janvier 1903 : Noël de pauvresse. La lutte pour la tuberculose, etc.

LA PHOTO-REVUE BELGE. — *Mensuel*, Namur. Prix. 1 fr. par an. Janvier 1903 : Le procédé au charbon. — Les diapositives, etc.

LE SOUVENIR. — *Mensuel*, Bruxelles. Prix : 3 fr. par an. Janvier 1903 : Noël d'amour. — Légende de Noël. — La peur. — Le berceau, etc.

KEMPEN EN HAGELAND. — *Bi-hebdomadaire*, Diest. Prix : 4 fr. par an.

LA BELGA SONORILO. — *Mensuel*, Bruxelles. Prix : 2,50 fr. par an. Janvier 1903.

LA BELGA SONORILO. — *Mensuel*, Bruxelles. Prix : 2 fr. 50 par an. Janvier 1903 : A travers le monde espérantiste. Le Noël du chasseur, etc.

KNEIPP-JOURNAL. — *Mensuel*, Bruxelles. Prix : 3 fr. par an. Janvier 1903 : La question d'endurcissement. Pharmacie du foyer, etc.

MODERNE KUNST. — *Bi-mensuel*, Berlin. Prix : 33 fr. par an. Heft 11 : Die Berliner Woche. Sturmeswogen. Die Elstern vom Moor. Immer obenhauf, etc.

Le coin des rieurs

-00-

DEUX VERTUS QUI NE S'ÉTAIENT JAMAIS RENCONTRÉES. — Deux ou trois jours avant Noël, le bon Dieu donnait une fête dans son palais d'azur. Toutes les vertus y furent invitées, les vertus seules ; pas les messieurs, rien que les dames. Il vint beaucoup de vertus, des grandes et des petites ; les petites étaient plus agréables et plus charmantes que

les grandes, mais toutes semblaient s'entendre fort bien et se connaître intimement. Mais voilà que le bon Dieu remarqua deux belles dames qui semblaient ne pas se connaître. Le maître de la maison prit une de ces dames par la main et la mena vers l'autre :

— La Bienfaisance, dit-il en désignant la première. La Reconnaissance, ajouta-t-il en montrant l'autre.

Les deux vertus furent bien étonnées. Depuis le commencement du monde, elles se rencontraient pour la première fois.

* *

LOGIQUE D'ENFANT. — Marcelle, tu as encore pleuré cette nuit ; tu seras, mon enfant, privée de dessert.

— Mais, maman, ce n'est pas de ma faute.

— Tu n'as qu'à ne pas pleurer pour rien.

— Mais .. je ne peux pas..

— On peut, mademoiselle, ce qu'on veut...

— Oh ! maman, tu sais bien qu'il n'y a que le bon Dieu qui peut ce qu'il veut.

Et Marcelle n'a que quatre ans !

* *

Petites définitions :

— Qu'est-ce que l'homme ?

C'est le plus ingrat des animaux de la création.

— Qu'est-ce que la femme ?

C'est une énigme indéchiffrable.

— Qu'est-ce que le mariage ?

C'est un drame en une infinité d'actes, dont le bonheur est l'entr'acte.

— Qu'est-ce qu'un permis de chasse ?

C'est une autorisation en règle de laisser passer le gibier.

— Qu'est-ce que le budget ?

C'est le tonneau des Danaïdes, autrement dit : institution nationale où le déficit est à l'état permanent.

RÉCRÉATION

ENIGME

Je fus, je suis, je serai, voilà mon existence ;

Je triomphe de tout, aidé de la cour[te] ;

Je suis le seul remède aux maux les plus amers ;

En me cherchant, lecteur, prends garde, tu me perds.

Réponse au dernier numéro

La réponse à la charade est : Voltige (vol - tige).

LE GLANEUR

Revue Mensuelle

Le voile de tulle

LA chaleur était étouffante ; les grandes fenêtres, largement ouvertes sur l'avenue, laissaient entrer un air chargé des sentours lourdes du soir ; les bruits de la rue s'éteignaient ; tout était silence, recueillement et mystère.

Autour d'une grande table Henri II, vivement éclairée par deux lampadères, toute une famille est assise : à droite, l'aïeule, une mantille noire sur la tête, faisant ressortir plus vivement la blancheur des cheveux ; puis, le grand-père en veston à brandebourgs, l'air d'un vieux militaire, avec son impériale et sa rosette ; et, en effet, c'est un vieux colonel.

Tout auprès d'eux, comme un bouquet, six enfants qui causent à voix basse, avec des inflexions douces, attendries, sans penser à jouer, et, au milieu, entre son père et sa mère, une fillette de douze ans, l'air sérieux, l'expression recueillie, émue.... et il plane sur toute la famille comme un parfum de piété, comme une atmosphère d'église ; il y a là un de ces bonheurs intimes, si grand, si beau, que l'âme humaine semble impuissante à le contenir ; les yeux se mouillent à sa pensée, et les larmes qu'ils versent semblent être le trop plein du cœur.

*
*
*

— Tiens ! vois-tu, bichette, dit le

grand-père, tu m'as fait pleurer comme une bête tout à l'heure en me demandant pardon ! Ça m'a rappélé la mienne, et ça remonte furieusement loin ; il y aura juste soixante ans, l'année prochaine ! Seulement, moi, j'étais un fameux diable ! tandis que toi....

Et le grand-père regarda longuement la petite Maria qui avait les yeux fixés sur le tapis.

— Oh ! je sens bien, continua-t-il en riant, ce qui va m'arriver demain ! Quand je verrai ma petite-fille en blanc à l'église, que j'entendrai mes vieux cantiques.... v'lan ! ça va y être.....

— Eh bien ! nous mettrons trois mouchoirs dans la poche à grand-papa !....

— Pour pleurer ses vieux péchés ! ...

— Sans préjudice des nouveaux !.....

— Oh ! des nouveaux ? s'écria le colonel l'air un peu anxieux.... lesquels ?

— Lesquels ?

— Voulez-vous les voir ?

— Oui !

Légère comme un oiseau, la mère disparut un instant, et revint les bras chargés de toute une vaporeuse toilette blanche, — la toilette classique de la première communiant.

Mais, il n'était pas nécessaire de s'approcher bien près, pour trouver, dans

cette simplicité apparente, les mille raffinements de. (comment faut-il appeler ça ?) de la tendresse ou de la petite vanité paternelle ?

— Voilà les pièces à conviction dit la maman, en déposant le gracieux ballot sur la table. Et, à la haute clarté des lampes, toute la toilette parut s'embellir encore ; le voile, en tulle de soie semblait un de ces fils de la Vierge qui flottent dans la campagne les beaux matins de printemps ; le corsage aux mille petits plis, la robe en mousseline fine, tout accrochait la lumière, la rendant plus douce...

Quelque chose de cette blancheur se reflétait dans la pièce, comme une image de l'innocence de cette belle enfant qui rajeunissait tous les cœurs.

— Mais je ne vois pas, dit le grand-père : des pièces à conviction ça ?

— Comment tu ne vois pas, et cette ceinture de faille ?

— Tu l'aurais voulue en satin peut-être ? c'est plus jeune, n'est-ce pas ?

— Non, bon grand-papa, dit la petite communiant, maman aurait voulu que vous fassiez les choses plus simplement. Si demain je pense à toutes ces belles affaires, qui priera pour grand-père ?

— Bah ! fillette, quand le général vient, faut le grand uniforme !

— Uniforme de fantaisie ou d'ordonnance ?

— D'ordonnance, petite !

— Eh bien ! grand-papa, dit la fillette, en nouant ses deux bras autour du cou de l'aïeul, n'y a-t-il pas un peu de fantaisie dans toutes ces histoires là ?

— Hum ! Hum !! tu sais, fillette, moi je suis un vieux soldat, si tu me demandais où l'on fabrique les meilleures pipes, j'irais les yeux fermés. La lingerie, c'est autre chose ! Je suis allé dans la première maison que j'ai trouvée sur le Bottin, et j'ai dit à la bonne femme que j'y ai trouvée :

— Madame, voilà : j'ai une petite fille.... s'appelle Maria .. gentille tout plein.... un mètre trente-deux de hauteur ; faut lui faire une toilette complète.... Première Communion.... m'y connais pas, moi ! seulement, vous savez, vous, je suppose ? faites le mieux possible ; le prix ?.... m'est égal ! surtout que ce soit bien ou alors, vous tords le cou comme à un lapin !

M'a écouté cette femme ! et tu crois que ça t'empêchera de prier, ces manivelles-là ?

— Oh ! cher papa, moi, non ! mais les autres ? qui sait ? Tiens ! donne-moi carte blanche ?

— Veux bien ! permission de minuit accordée !

Et la petite Marie tendit son front pour la recevoir !

La soirée s'écoula ainsi, doucement, en parlant du lendemain, du grand jour de la vie, de cette chose infiniment douce qu'on appelle la Première Communion !

Là, par la fenêtre entr'ouverte, on apercevait les étoiles scintiller, là-haut, dans le bleu silencieux du ciel ; et ce soir-là, les anges gardiens furent tous tristes de ne pas être hommes, pour pouvoir s'agenouiller, à la Table Sainte, aux côtés de la petite Maria.

* * *

— Mille bombes ! murmurait tout bas le vieux colonel enfoui sur une chaise, au fond d'un confessionnal, je ne vois pas la fille te !!... Pousser une reconnaissance ?... impossible !... bloqué par six rangées de femmes !

Voyons ! orientons-nous ? Voilà la petite de B..., puis, à côté d'elle.... ? vois pas !.... d'ailleurs, un gros voile, c'est pas le sien !.... la troisième, c'est la fille du docteur du premier.... la quatrième ? pas elle !

Bon sang de bon sang ! s'est pas trouvée mal, je suppose ? Ah ! mon voile ! la troisième du second !

Et grand-papa, tranquilisé, mit ses lunettes, suivit pieusement sa messe, essaya même de chanter les cantiques ! Mais, sa basse-taille, émergeant du confessionnal, ayant fait retourner trois rangées de chaises, il jugea prudent de s'abstenir.

Quand le moment solennel arriva, et que les enfants, une par une, s'agenouillèrent à la Sainte-Table, le colonel essuya précipitamment ses verres...

... Une jeune fille, plus pieuse, plus recueillie encore que les autres, passait devant lui, les mains jointes, les joues enflammées, les yeux à terre.

— C'est elle ! murmura-t-il, et vite, il fit sa prière :

« Mon Dieu qui êtes dans le cœur de

ma petite Maria! bénissez-nous tous!!...
et puis moi aussi avec !! !... »

Et ce fut tout !

Les yeux continuèrent ce que les lèvres avaient commencé; et grand-papa déploya ses mouchoirs.

Toutefois, quand l'émotion fut passée et qu'il releva la tête, il ne put pas encore dire où était sa petite-fille. Francement, pour un ancien straté- giste, c'était vexant !

A la sortie de l'église, il eut l'explication de tout.

Maria, dans la salle de catéchisme, s'était *trompée* de voile avec la pauvre petite fille d'un ouvrier.

Heureusement, dit le grand-père qui affecta de ne pas comprendre, sans quoi la lingère...! *sufficit*, je me comprends...

Et quand il fut seul, je crois bien que le troisième mouchoir y passa !

DEUX HÉROS

JOUBERT ET JACQUES

Dans l'Afrique lointaine, au bord du beau lac bleu,
Au milieu des dangers et sous un ciel de feu,
Deux chrétiens, deux héros que l'univers admire,
Avec des compagnons dignes de leurs grands cœurs,
D'un courage indompté déployant les ardeurs,
Sont prêts à tout, jusqu'au martyre.

Joubert, soldat du Pape, et vous, Jacques, salut !
Jamais homme plus grand que vous deux n'apparut
Parmi ces chevaliers qu'à l'envi l'on exalte,
Parmi ces fiers lutteurs, ennemis du Croissant,
Qui disputaient aux Turcs comme un rempart vivant,
Un contre cent, Rhodes et Malte.

Ils auraient certes pu venir, loin du péril,
Promener parmi nous leur volontaire exil.
Sachant ce qu'ils ont fait, nous les eussions sans doute
Environnés d'honneurs et proclamés vaillants.
Mais ce sont des conseils trop sages, trop prudents,
Ceux qu'une âme vulgaire écoute.

Car pour fuir il fallait à l'Arabe maudit
Livrer un peuple entier que l'Eglise bénit,
Abandonner aux fers d'un affreux esclavage
Des femmes, des enfants, des prêtres, des soldats
Prêts à vendre leur vie, à courir aux combats :
Ils n'en ont pas eu le courage !

En face des chasseurs d'hommes, dix mille voix
 De chrétiens nés d'hier, groupés devant la croix,
 Et d'autres malheureux que le danger rassemble,
 Criaient : Lutte encore, ou nous sommes perdus !
 Tant qu'ils ont pu le faire, ils les ont défendus,
 Résignés à périr ensemble.

Eh quoi ! sera-t-il dit, hélas ! que c'est en vain
 Qu'ils auront soutenu ce labeur surhumain ?
 De nous détourner d'eux commettrons-nous le crime ?
 Nous croyant généreux, se sont-ils abusés ?
 Laisserons-nous, enfin, des modernes Croisés
 Avorter l'effort magnanime ?

Un peu d'or suffirait encor pour les sauver ;
 Ce peu d'or parmi nous se pourra-t-il trouver ?
 Ou leur mandera-t-on : « Perdez toute espérance ;
 Vous n'avez qu'à mourir ! » Et serons-nous cruels
 A ce point de répondre à leurs pressants appels
 Par une lâche insouciance ?

Alors que, sans troubler autrement nos plaisirs,
 Ils viennent simplement, aux heures de loisirs,
 En modestes héros nous conter leurs alarmes,
 Et que, gardant encor, malgré tout, leur espoir,
 Pour remplir jusqu'au bouf un sublime devoir,
 Ils ne demandent que des armes.

C'est fort bien d'entourer d'un hommage pieux
 De l'apôtre des noirs le tombeau glorieux.
 Mais que font ces honneurs à sa mémoire auguste,
 Si son œuvre périt, si nos discours sont vains ?
 Honte à l'homme sans cœur, qui se lave les mains
 Quand on verse le sang du juste !

D. HASSELLE.

Petite mosaïque littéraire

LE DIMANCHE

Le dimanche est pour nous le jour du
 Car, dans la tendre enfance, on aime à
 Après les soins comptés de l'exacte semaine

Et les devoirs remplis, le soleil qui ramène
 Le loisir et la fête, et les habits parés,
 Et l'église aux doux chants, et les jeux dans les
 Et plus tard, quand la vie, en proie à la tempête,
 Eau stagnante d'ennui, n'a plus loisir ni fête,
 Si pourtant nous sentons, aux choses d'alentour,
 A la gaieté d'autrui, qu'est revenu ce jour,
 Par degrés attendris jusqu'au fond de notre âme,
 De nos beaux jours brisés nous renouons la
 Et nous nous rappelons nos dimanches d'alors,
 Et notre blonde enfance, et ses riants trésors.

SAINTE-BEUVE. (1804-1869.)

BIOGRAPHIE

Le Rév. M. Fr. Nouwen

(SUITE)

Nous avons donné, dans notre dernier numéro, un résumé succinct de la vie apostolique du Rév. M. Nouwen ; pour compléter ce trop court exposé des œuvres du saint prêtre, il est indispensable de mettre sous les yeux de nos



LE RÉV. M. NOUWEN

lecteurs la physionomie des lieux qui ont été les heureux témoins de son zèle admirable.

L'une de nos photographies représente l'église de Bassenge, où le vénérable serviteur de Dieu venait si souvent dans la journée adorer son divin Maître

et prier pour le troupeau qui lui était confié.

La seconde photographie représente le pèlerinage de Notre-Dame de Lourdes à Bassenge. Nous avons dit, dans le numéro précédent, comment M. Nouwen en était venu à établir ce pèlerinage dans sa paroisse.

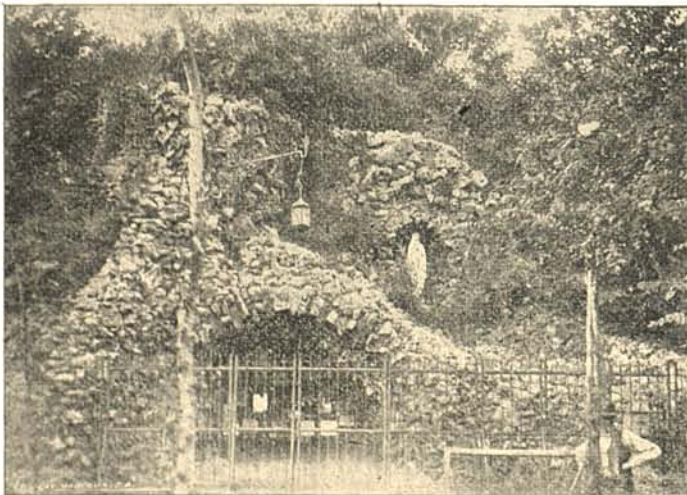
Le sanctuaire de Bassenge reproduit, avec une scrupuleuse fidélité, les moindres détails de la grotte de Massabielle.

Non loin de la grotte s'élève actuellement la chapelle provisoire des Pères du Saint-Sacrement.

Le saint curé de Bassenge désirait vivement voir une communauté d'hommes



ÉGLISE DE BASSENGE



N. D. DE LOURDES, A BASSENGE

se charger de l'œuvre du pèlerinage ; ses vœux ont été pleinement exaucés. Le 20 juillet 1902, les Pères du Saint-Sacrement prenaient la direction de l'œuvre fondée par le vénéré pasteur de Bassenge.

ROLLAND

OU

les aventures d'un brave

(Suite)

CHAPITRE IX

D'ORAN A TLEMCEM

Je ne fis pas long feu à Oran. Mon bataillon, que commandait le chef de bataillon Froment Costes, fut envoyé à Tlemcen. Nous nous rapprochions ainsi de l'ennemi, pour entrer bientôt en danse peut-être : quelle chance, Turelure était de la fête. Le soir du départ il me dit : « Rolland, tu sais, tu boiras dans ma gourde, mais, tout de même, remplis la tienne : il vaut beaucoup mieux en avoir pour deux que... pas du tout... »

D'Oran à Tlemcen il n'y a que dix-huit lieues ; mais quelles lieues, camarades : des lieues de chameau, quoi. De mon temps le chemin n'était pas astiqué comme l'avenue de la Grande-Armée à Paris, et il y avait plus de pierres que de voyageurs. — Nous passions où nous pouvions, un peu partout : dans les genêts, à côté des palmiers, sur les rochers. Nous y allions gaiement, mais prudemment tout de même, les flingos chargés et les cartouchières pleines; fallait pas trop se fier à l'air bon enfant du pays.

Ce qui nous asticotait, c'est que les lièvres et les perdrix et beaucoup d'autre gibier nous partaient dans les jambes sans que nous puissions les tirer : il était défendu de brûler sa poudre aux moineaux. Ah ! les beaux fristies que nous avons manqués, mais fallait respecter la consigne.

De temps en temps Turelure disait entre ses dents : « Quel chien de pays ; pas tant seulement un bouchon, » et il faisait faire glou-glou à sa gourde et à la mienne. Nous n'avancions pas vite, car il fallait voir où l'on mettait ses pieds, mais tout de même ça ne nous empêchait pas de rire au nez et à la barbe des bonnes bennes que nous rencontrions à pied, à

cheval, à âne et à dromadaire; une façon de locomotionner que le major recommandait à ceux qui ne pouvaient faire la digestion... En avons-nous vu de ces trompettes de moricauds à faire tenir les côtes, et d'autres à faire sortir de ses gonds...

Un jour, par exemple, nous rencontrâmes un solide Arbigo qui s'en allait, fier comme Artaban, à califourchon sur le dos d'une bourrique, pendant que sa moukaire, portant sur ses épaules un poupon, les ustensiles de cuisine et un fagot, le suivait à pied, avec un tas de marmaille qui trottaient pendu à ses guenilles.

Fallait entendre, camarades, comme il fut salué au passage, ce clampin-là.

— Eh ! là-bas, grand escogriffe, as-tu bientôt fini tes manières ?

— Vieux paon déplumé, veux-tu cesser de faire la roue ?

— O le sans cœur de moricaud, faut lui apprendre à respecter le sexe.

— Enlevez-moi, cette vieille basane.

— C'est M. Barbe-Bleue, parbleu.

— Mais non, c'est Sancho-Pangard en rupture de galanterie...

— Eh ! la petite mère, quel coq-dinde que monsieur votre époux.

— Ohé les petits agneaux, quel fichu papa que vous avez là.

— Descendras-tu, grand fainéant ! Il descendra ; il ne descendra pas.

Pour mon compte, camarades, j'avais envie de le pincer au mollet et de lui faire exécuter vivement sur son flan : gauche une conversion à pivot fixe ; mais Turelure me dit comme ça : Ne t'échauffe pas tant la bile, mon poulet ; tu en seras pour tes frais ; c'est toujours ainsi dans ce gueux de pays : ici, vois-tu, la femme n'a pas d'âme, c'est dans la loi et le prophète. L'on s'en sert comme tu vois, et les bourriques sont bienheureuses auprès d'elles. Dans ce satané pays, voici la hiérarchie : l'homme, le cheval, le chameau, l'âne et la femme, faut pas aller contre.

L'on peut avoir un cheval, un âne, un chameau sans pour cela être dispensé de travailler ; mais quand on possède une femme, l'on peut se croiser les bras et les jambes, ou se promener tout le long

du jour. L'on n'a qu'une besogne, boire, manger, fumer et battre la moukaire.

Aussi l'Arbigo s'empresse-t-il de se marier. Quand il a ramassé quelques sous, il s'en va trouver quelque papa et lui dit: « Tu as une fille dans ton gourbi ou sous ta tente? — Oui, lui est-il répondu. — Bien! combien en veux-tu? — Cinquante écus, c'est une perle. — Allons donc, c'est maigre, c'est faible, ça ne vaut rien du tout. Je t'en donne cent francs. » L'on marchande, l'un vautant la marchandise, l'autre la dépréciant; enfin le marché conclu, l'on va devant le cali, on rassemble les amis: l'Arabe emmène sa femme et a, dès lors, tous les droits sur elle jusqu'au bâton inclusivement... et il en use... comme tu peux voir. C'est-y donc malheureux ça, Rolland... Ça me bourre l'estomac, vois-tu, mon poulet, rien que d'y penser. Passe-moi ta gourde, mec, fiston, que je fasse descendre le morceau.

.

Ce qui m'allait, camarades, dans cette première marche en pleine campagne africaine, c'étaient les nuits passées au bivouac.

Se trouver sous le ciel du bon Dieu, comme au temps, où, gardant mes vaches, je regardais les étoiles. Quel bonheur et comme ça me remuait! Je pensais à mes parents, à mes amis, à la Rousse, à Phanor. Il me semblait ne pas les avoir quittés... Mais, ici, soir et matin, je n'entendais pas tinter la cloche et sonner l'Angelus; cela seul, camarades, me faisait regretter le clocher de mon village.

.



Ligue sacerdotale et laïque d'enseignement par les projections lumineuses.

Cinquième année, 1902-1903

Au jugement de beaucoup d'hommes compétents, la nécessité se fait de plus en plus vivement sentir de l'établissement d'une « Bibliothèque centrale de clichés de projections » pour conférences variées, avec ou sans livret. L'abbé Th. M. Van de Vivere, 4, rue des Douze-Apôtres, Bruxelles, s'occupant depuis cinq ans de projections, et secrétaire de la Ligue, désire connaître les noms et adresses exactes de tous ceux qui voudraient avec lui fonder cette bibliothèque, au moyen d'une cotisation annuelle de cinq francs, payables à l'avance. S'il est possible d'atteindre le nombre initial de deux cents adhésions, nécessaires à la réussite du projet, il y sera donné suite; sinon, « non » pour maintenant et pas d'appel de cotisation auprès des adhérents. La cotisation donnerait droit pour l'abonné à un nombre indéterminé de séries de clichés, l'année allant du 1^{er} mai au 30 avril.

Il est évident qu'il y a toute « possibilité » de créer pareille bibliothèque, si d'un bout à l'autre du pays, les intéressés veulent contribuer, comme il est dit, à la formation d'un fonds commun destiné à l'achat des clichés. Il y a aussi une « nécessité » grandissante de le faire, car de plus en plus partout on apprécie la valeur des projections pour l'enseignement, et d'un autre côté, en dehors d'une œuvre du genre de celle proposée, il n'est guère possible de varier suffisamment les sujets, s'il faut, non pas même acheter, mais simplement louer les clichés. En effet, la location d'une seule série de clichés coûte plus qu'un abonnement d'une année pour un nombre illimité de séries fournies par la « Bibliothèque centrale ».

L'œuvre de Bruxelles, suivant de très près dans ses règlements et statuts, l'œuvre si prospère du diocèse de Nancy, fait appel à tous les prêtres de Belgique, aux instituteurs catholiques, aux directeurs et directrices d'institutions libres, de pensionnats, de patronages, de sociétés

de tempérance, de mutualités, etc., pour demander leur coopération à l'établissement de cette Bibliothèque.

Lorsque celle de Bruxelles sera en parfait fonctionnement, elle pourra aider à l'établissement de semblable bibliothèque dans chaque diocèse.

Il ne sera pas sans intérêt, croyons-nous, de résumer brièvement, à l'intention de nos lecteurs, les résultats obtenus jusqu'ici par l'œuvre de Nancy.

Fondée sur la fin de 1879 par quelques prêtres du diocèse, l'œuvre a réuni jusqu'ici environ 1500 clichés, choisis pour former des séries qui sont mises à la disposition des paroisses et des œuvres du diocèse. Le 22 décembre dernier, le clergé tout entier rendit à cette entreprise un témoignage public de reconnaissance ; et, appréciant son utilité, il exprima le désir d'augmenter plus rapidement encore cette collection en prenant à sa charge une partie de la dépense. Un comité fut formé, qui compte déjà près de cent membres, et actuellement les cotisations suffisent à l'entretien des collections.

Telle est, en quelques mots, l'œuvre entreprise à Bruxelles ; il est hors de doute que, parmi les moyens d'enseignement et d'apostolat, l'instruction populaire par projections est l'un des plus puissants et des plus efficaces. Nous nous permettons donc d'adresser à nos milliers de lecteurs un appel pressant en faveur de la Ligue : l'œuvre s'impose, elle est nécessaire, elle est indispensable, le succès est certain, le résultat grandiose. A nous de la soutenir et de l'encourager.

LA DIRECTION.

Bulletin politique

du 15 janvier au 15 février 1903

JANVIER.

La Chambre belge reprend ses travaux, le 27 janvier, et aborde la discussion de la loi sur les accidents de travail.

En France, la guerre aux congrégations continue ; celles qui avaient été autorisées et à qui on voudrait enlever l'autorisation, décident de résister jusqu'à l'expulsion. Entretemps, l'illustre Combes, dans un soudain accès de franchise, démontre, en pleine Chambre française, la nécessité sociale de la religion.

Signalons, pour le reste de l'Europe : en An-

leterre le procès du colonel Lynch, qui, accusé du crime de haute trahison, est condamné à mort. En Allemagne, la démission de M. de Ballestrem, président du Reichstag, démission bientôt suivie de sa réélection, grâce à l'appui des conservateurs. En Hollande, la grève des transports à Amsterdam puis à La Haye. En Espagne, aussi des grèves, qui prennent bientôt une importance considérable.

Au Venezuela les hostilités allaient cesser et on se préparait à un règlement amiable du conflit, quand un croiseur allemand tenta de forcer le chenal du lac de Maracaibo ; les Allemands bombardent jusqu'à trois fois le fort de San Carlos. Le 26, l'artillerie vénézuélienne désempare un navire allemand, et dans l'intérieur du royaume, on signale une victoire des insurgés. Pendant ce temps, M. Bowen, l'envoyé du Venezuela, poursuit les négociations à Washington ; les puissances créancières réclament le paiement des indemnités sans privilège pour personne. Les alliés sont embarrassés et on attend une proposition transactionnelle qui puisse contenter tout le monde.

Au Maroc règne une tranquillité relative : les rares rencontres entre les troupes du prétendant et celles du Sultan paraissent être en faveur de ce dernier.

Nécrologe : le 18, M. de Blowitz, correspondant du « Times » à Paris ; le 21, Mgr Schaeppman, le chef du centre catholique hollandais.

FÉVRIER.

Les accidents de travail continuent à faire, à la Chambre belge, l'objet des discours de MM. Woeste, Vandervelde, Mélot, Destree, Hymans, Mabilie et Janson. Le 12, le chef du cabinet dépose divers projets de loi demandant une discussion et un vote immédiats : majoration des droits sur l'alcool, suppression des droits d'entrée sur les cafés, etc. ; les projets rencontrent une vive opposition de la part de la Gauche ; après deux séances interminables les projets sont votés par 83 voix contre 24 et 1 abstention. — Entretemps, la cour d'assises du Brabant instruit les affaires Vandermeulen et Rubino, lesquels s'entendent condamner, le 1^{er} à 10 ans de travaux forcés, le 2^e, aux travaux forcés à perpétuité.

La campagne antimilitariste de Combes, en France, continue à sortir ses effets : la rébellion des artilleurs de Poitiers, la mutinerie des polytechniciens, l'enlèvement de son commandement au général Tournier, etc. — Le 11, commencent les débats du fameux procès Catani contre les Humbert ; cela nous promet d'intéressantes révélations.

En Espagne, les troubles s'aggravent : des meetings anarchistes sont tenus à Barcelone, où la grève éclate, ainsi qu'à Madrid, Valladolid, Cadix et en Biscaye.

Au Venezuela, l'imbroglio persiste. Les alliés rejettent la proposition de M. Bowen, tendant à accorder à toutes les nations créancières le même traitement qu'aux alliés. Une proposition transactionnelle voit en suite le jour : limiter le privilège pour les créances des alliés, à 1 an ou 6 mois ; cela n'est pas accepté. Finalement on décide d'en référer à la cour arbitrale de La Haye, et deux projets de protocole sont soumis à M. Bowen. Celui-ci accepte le protocole de

l'Angleterre, soumettant le conflit à la Hollande. Subsidairement, les puissances alliées décrètent la restitution des captures et la levée du blocus.

Signalons encore : en *Macédoine*, une grave insurrection et l'arrestation des chefs des comités macédoniens; en *Colombie*, le suicide du chef des insurgés Uribe - Uribe; au *Maroc*, une grande victoire du Sultan sur les troupes de l'agitateur Bou-Amara.

Nécrologie: le 3, le général boer Prinsloo; le 9, le duc de Tétuan; le P. Goffinet, de la C^{ie} de Jésus; le 14, l'archiduchesse Elisabeth, mère de la reine Christine d'Espagne.

Marcel Harys.



Chronique scientifique



Les instantanés en photographie

Les amateurs d'instantanés photographiques apprendront avec plaisir que MM. Lumière, de Lyon, viennent de trouver une émulsion qui rend les plaques trois fois plus sensibles. Nous voilà loin des premières plaques en gélatino-bromure. On prenait au soleil de juillet des instantanés en quelques dixièmes de seconde et à quelques centièmes de seconde au besoin; on pourra prendre aujourd'hui dans un appartement bien éclairé. Jusqu'ici, la sensibilité des plaques paraissait avoir atteint son maximum; les opticiens avaient combiné des objectifs à grande ouverture, les mécaniciens des obturateurs à grand rendement: on pouvait ainsi réduire le temps de pose. Mais les appareils coûtent cher. Maintenant, il sera possible d'opérer très convenablement avec des appareils bon marché et, en conservant les appareils coûteux, il deviendra aisé d'obtenir à l'ombre, à l'atelier, des instantanés que l'on ne pourrait faire qu'en pleine lumière. C'est un grand progrès, qui va encore donner à la photographie un nouveau essor. Jugez donc, une sensibilité triple! Il faudra prendre garde, par exemple, pendant le développement, d'approcher les plaques trop près de la lanterne, sous peine de les voiler légèrement. Il faudra commencer le développement presque dans l'obscurité et ne donner un peu de lumière que lorsque l'image commencera à paraître, la sensibilité étant alors un peu réduite. Ce sont là des précautions de détail. Mais il est vraiment agréable de se dire que nous n'aurons plus, comme

autrefois, des plaques sous-exposées, manquant de détails et souvent à rejeter. La saison prochaine sera bonne pour les amateurs!

La maladie du sommeil

Le D^r Low, qui a été chargé par le gouvernement anglais de faire une enquête sur la maladie du sommeil, vient de rentrer en Angleterre. Il a déclaré que l'épidémie de la maladie du sommeil qui sévit actuellement dans l'Uganda est des plus dangereuse pour cette colonie comme pour celle de l'Afrique orientale, qui lui est voisine. Bien que la maladie n'ait été constatée que depuis peu d'années, elle s'est étendue maintenant sur une vaste partie du pays et on évalue à 20,000 ou 30,000 le nombre des victimes qu'elle a faites. Loin de diminuer, elle s'attaque à de nouvelles régions, et on peut dire qu'elle est encore à la période ascendante.

Les premiers cas se produisirent dans l'Usoga, une des plus grandes provinces de l'Uganda; aujourd'hui elle a pénétré à travers le Chagwe, dans l'Uganda proprement dit, et, en ce moment, elle a atteint l'angle septentrional du Buddu, la province située à l'ouest du lac. Au sud, toutes les îles du lac, situées près de la côte, sont infestées; à l'est, la maladie a pénétré à travers le Kavirondo jusqu'à Kisumu, point terminus du chemin de fer près du lac. Au commencement de novembre, on a constaté l'existence de septante cas dans un rayon de deux milles à partir de Kisumu. Au mois de juillet précédent, il n'y avait pas un seul cas. La gravité de cette extension vers l'est doit être prise en considération, car, grâce à la ligne de communication qui existe maintenant entre le lac et la côte, la maladie pourrait facilement se répandre jusqu'à ce dernier point, et il ne serait pas impossible qu'elle se transmitt de là à l'Inde. Son extension vers le nord peut devenir un danger pour l'Égypte, vu que les communications par le Nil deviennent de plus en plus fréquentes.

On croit que la commission présidée par M. Low a découvert le bacille de cette maladie et qu'elle a pu faire des propositions en vue d'empêcher la propagation du mal.

La maladie du sommeil est une affection que l'on peut rattacher au groupe des maladies connues sous le nom de

méningite ou inflammation du cerveau. Elle commence d'une manière insidieuse par des modifications dans l'état mental du malade. A partir de ce moment, le mal progresse, le malade devient stupide et inattentif et, après que d'autres symptômes se sont manifestés, il entre dans un état comateux qui est suivi de la mort. La durée de la maladie varie d'un mois, dans les cas aigus, à six ou davantage dans les cas chroniques. La maladie est toujours mortelle et, bien qu'elle dure plus longtemps que l'hydrophobie, elle peut être classée avec cette dernière au nombre des maladies les plus impitoyables que connaisse l'humanité. Elle est contagieuse, et sa transmission s'opère par l'entassement d'un certain nombre d'individus dans une même hutte.

Des mesures ont été prises pour isoler les malades, dans les districts encore indemnes où des cas viendraient à se produire.

Memento culinaire

Dîner de famille

Potage purée de pois chiches.
Oreilles de porc en marinade.
Fritot de poulets.
Quartier d'agneau à la broche.
Choux-fleurs au gratin.
Œufs à la neige.

CHOUX-FLEURS AU GRATIN. — Après avoir enlevé les feuilles vertes, divisez votre chou-fleur par bouquets, que vous laverez et échauderez à l'eau bouillante. Plongez-les ensuite dans une casserole d'eau chaude dans laquelle vous les laisserez cuire jusqu'à ce qu'ils soient tendres, en ayant soin de ne saler qu'au dernier moment. Egouttez-les et dressez votre chou-fleur en lui redonnant l'apparence primitive, puis arrosez-le avec une sauce au beurre dans laquelle vous aurez délayé le quart d'une cuillerée à café d'extrait de viande Liebig. Mettez le plat ainsi préparé pendant dix minutes au four et servez.

* * *

PÂTÉ DE LIÈVRE. — Désossez le lièvre et découpez-en les morceaux les plus gros en filets, c'est-à-dire en petites tranches larges de deux doigts. Faites-

les mariner, pendant une nuit, dans du vinaigre de vin que vous aromatiserez avec une branche de thym, une feuille de laurier, des grains de poivre, quelques clous de girofle et un oignon coupé en tranches.

Le lendemain, enlevez les filets de la marinade et faites-les égoutter. Hâchez ensuite le reste du lièvre, c'est-à-dire les morceaux trop petits que vous n'avez pu découper en filets, ainsi que le foie. Ajoutez-y, pour un fort lièvre, deux livres de chair à saucisse. Salez, poivrez, joignez un œuf et mélangez le tout.

Ayez une terrine à pâté, en faïence. Couvrez-en le fond et les parois tout autour, de tranches de lard gras. Formez ensuite, au fond, une couche de farce et rangez, par-dessus, un lit de filets de lièvre. Recouvrez-les de farce, puis remettez des filets, et ainsi de suite jusqu'à ce que la terrine soit remplie. Finissez par de la farce et recouvrez de bardes de lard gras. Ajustez le couvercle de la terrine et faites cuire le pâté dans un four chaud pendant quatre heures environ.

Pour conserver le pâté il faut, lorsqu'il est refroidi, coller sur la jointure du couvercle plusieurs épaisseurs de papier, afin que l'air n'y pénètre pas, et garder la terrine en lieu sec.

CARNET MUSICAL

I. LES CONCERTS

Une audition toute intime réunissait à la salle Erard, le 28 janvier, un public d'élite, exclusivement composé d'amateurs de belle musique, auxquels notre ami VAN DAM, l'éminent professeur du Conservatoire, présentait ses meilleures élèves.

Comme ouverture, la fameuse *Danse macabre* de Saint-Saëns, exécutée en quatre mains par M^{lles} Ninave ; malgré les réelles difficultés qu'elle comporte, l'œuvre du maître a été enlevée avec une perfection qu'on serait loin de soupçonner dans d'aussi jeunes débutantes. M^{lles} Wauwermans, Lebrun et Lyster se sont fait applaudir dans diverses œuvres de Bach et de Mendelssohn : ces pages, d'un grand caractère artistique, ont vivement

ému l'auditoire, par le réel sentiment d'art qu'ont su y apporter les interprètes.

Le Printemps, de Grieg, admirablement détaillé par M^{lle} Jamieson, et la finale du *Concerto* en ré min. de Mendelssohn, exécuté par M^{lle} Lyster, ont recueilli une ample moisson d'applaudissements.

Toutes nos félicitations au maître, dont le talent et l'habile direction ont su former des élèves aussi méritantes.

* *

La seconde séance de musique de chambre, organisée par M^{me} EVERAERS et MM. ENDEBLÉ et WOLFF ne le cédait en rien à ses devancières. Nous y avons retrouvé, aussi talentueux et aussi fêtés, les trois artistes tant aimés du monde musical. Schumann, Beethoven et Mendelssohn se partageaient le programme ; l'interprétation hors pair a soulevé à de multiples reprises d'enthousiastes applaudissements. Le *Trio* de Mendelssohn a été très remarqué : le scherzo et la finale suffiraient à eux seuls à mettre en puissant relief l'incontestable talent des interprètes.

Cette brillante séance était encore rehaussée par la présence de M^{me} FELTESSE-OCSEMBRE, dont la voix chaude et sympathique nous a redit les deux plus belles pages de *l'Alceste* de Gluck, et diverses œuvrettes de Wagner et de Brahms.

* *

Les séances de piano de M. WIENIAWSKI, attendues avec tant d'impatience par le monde musical, n'ont rien perdu à nous arriver plus tard que de coutume. L'éminent, et sympathique compositeur nous a paru, cette année, plus extraordinaire encore dans les multiples qualités de son mécanisme hors pair : l'artiste se joue littéralement des difficultés, et on ne sait vraiment ce qu'il faut le plus admirer, de sa surprenante agilité dans les pages compliquées des grands maîtres allemands, ou de l'inoubliable sentiment d'art qui forme comme le cachet distinctif de son interprétation.

La première séance (5 février) a été un véritable triomphe pour M. Wieniawski. Les *Variations sérieuses* de Mendelssohn, et surtout la superbe *Fantaisie* de Hummel ont valu au maître d'enthousiastes ovations ; *Ondine* de Schulhoff et la *Romance sans paroles*, jouée par

l'auteur lui-même, furent un succès plus grand encore ; mais, ce qui porta à son comble l'émotion de l'auditoire, ce fut sans contredit la grande *Polonaise* de Liszt. La salle tout entière s'est levée pour applaudir la magistrale interprétation de l'œuvre : le virtuose est rappelé deux fois, trois fois, et, avec une bonne grâce charmante, dominant à peine l'émotion qui l'étreint, il nous donne le *Chant polonais* de Chopin. Cette fois, ce fut un délirant triomphe, tel qu'en ont connu peu de pianistes à Bruxelles : cette heure restera inoubliable pour tous les auditeurs qui se pressaient à la Grande-Harmonie.

La deuxième séance (19 février) ne le cédait en rien à la précédente, au point de vue de l'intérêt artistique. Chopin faisait seul les frais du programme ; nous avons entendu sa grande *Sonate* en si mineur, et huit de ses principales études ; puis quelques œuvres variées : *Berceuse*, *Ballade*, *Nocturne*, *Tarentelle*, etc.

Nous ne pouvons, sous peine de nous répéter, redire ce que nous affirmions plus haut. Les œuvres magistrales de Chopin, tout le monde le sait, exigent de leurs interprètes, une connaissance finie du grand art pianistique, une science consommée de la musique et de l'instrument d'exécution. M. Wieniawski possède au suprême degré ces rares qualités, et nous n'étonnerons personne en affirmant que l'auditoire sélect qui remplissait la Grande-Harmonie a rarement assisté à un spectacle aussi brillant : il était littéralement suspendu aux doigts de l'éminent compositeur.

Les ovations les plus enthousiastes ont d'ailleurs souligné, à maintes reprises, l'incontestable talent du maître.

La troisième séance (jeudi 5 mars) sera entièrement réservée aux œuvres de Wieniawski.

* *

Les séances du Quatuor ZIMMER sont toujours très goûtées du public amateur. La seconde séance (30 janvier), et plus encore la troisième (20 février), ont attiré à la Salle allemande un auditoire d'élite, heureux d'applaudir le beau talent des quatre artistes. Au programme de la troisième séance : le quatuor en *mi* bémol (op. 64) de Haydn ; le quatuor en *si* bémol majeur de Mozart ; le quatuor en *fa* mineur (op. 95) de Beethoven. Comme tou-

jours, l'interprétation est absolument extraordinaire : les œuvres des trois maîtres sont fouillées avec un souci d'art et une délicatesse qui dénotent chez les interprètes une étude longue et consciencieuse. On éprouve une réelle satisfaction à rencontrer pareil mérite, à une époque où les études sérieuses sont généralement délaissées pour un tas de fioritures sans valeur artistique, qui ne parlent qu'à l'oreille et ne disent rien à l'âme. Le brillant auditoire de la Salle allemande a prouvé, par ses ovations répétées, qu'il était complètement de notre avis, et tout l'honneur en revient à M. Zimmer et à ses collègues.

* *

La seule annonce des séances de violon, données par M. César Thomson, est tout un événement dans le monde musical belge ; aussi la vaste salle des concerts du Conservatoire était archicomble le 11 février. Cela n'a d'ailleurs rien qui puisse nous étonner : la renommée européenne du maître qu'est M. Thomson nous apprêtait à cette heureuse constatation.

Les œuvres interprétées appartiennent toutes au cycle du moyen âge : Vitali, Corelli, Vivaldi, Tartini nous présentent leurs meilleures œuvres. L'orchestre, sous l'habile direction de M. Van Dam, a supérieurement tenu son rôle, sans défaillance ni faiblesse. Du maître Thomson lui-même, nous n'avons qu'un mot à dire, et ce mot résume toute notre impression : il est unique et inimitable. Soit qu'il mette son instrument à l'unisson des graves accents de l'orgue, soit qu'il domine de son archet puissant l'éclat et la fougue de l'orchestre tout entier, M. Thomson nous apparaît un maître consommé, possédant à fond la science et les ressources de son art et sachant les mettre en pleine valeur ; nous avons eu l'occasion déjà de lui exprimer ailleurs l'hommage ému de notre sincère admiration : nous le lui redisons aujourd'hui, sachant bien que sa modestie ne se blessera pas de cet hommage, aussi respectueux que sincère. Notre voix est certes bien faible, au milieu du concert unanime d'ovations enthousiastes qui ont salué son triomphe ; nous espérons néanmoins que notre humble gerbe de bravos lui sera d'autant plus agréable qu'elle vient d'admirateurs plus sincères et plus émus.

Une légitime part du succès de la séance revient aussi au *Quatuor vocal Bruxellois*, ainsi qu'à MM. Delune, pianiste, et De Boeck, organiste ; leurs riches talents ont dignement encadrés la brillante audition de M. Thomson.

* *

La deuxième séance de musique de chambre pour instruments à vent et piano nous ramène de nouveau à la Salle allemande. Au programme : le *quintette* en *mi* bémol de Mozart, une *chaconne* pour violon solo de Bach, un *rondino* de Beethoven, et enfin un *trio* de Brahms. Nous avons eu l'occasion déjà de parler à nos lecteurs des exécutants : MM. PIÉRARD, HANNON, MAHY, BOOGAERTS et DELUNE, tous professeurs au Conservatoire royal, et nous ne pouvons que répéter nos éloges antérieurs : ils sont d'autant plus mérités que l'exécution du 21 février fut irréprochable sous tous les rapports. Les applaudissements n'ont d'ailleurs pas été ménagés aux artistes par un public nombreux, et certes à même d'apprécier les qualités brillantes dont ils ont fait preuve.

La troisième séance aura lieu en avril ; nous en donnerons le programme ultérieurement.

* *

Nous avons eu le plaisir d'assister à la fête intime organisée samedi dernier, à la salle Erard, par un Comité de charité. Inutile de dire qu'un public trié sur le volet y était seul admis. Le Comité organisateur avait eu la main heureuse dans la composition du programme ; pour la partie vocale, il s'était assuré l'aimable concours de Mlle STRASY, du Théâtre de la Monnaie ; nous n'essaierons pas de faire l'éloge de la charmante artiste ; elle possède réunies toutes les qualités : beauté physique, organe sûr et remarquable, dont l'ampleur et la souplesse sont tant admirés sur notre grande scène belge. La partie instrumentale était confiée à M. VAN DAM, pianiste, dont nous avons si souvent entretenu nos lecteurs, et à M. MAC MILLEN, un jeune violoniste, dont le précoce talent permet d'augurer le plus bel avenir.

Fête réussie de tous points. Il est malheureusement pénible de constater que les fêtes de charité servent généralement de prétexte à l'exhibition de toilettes outrageusement insuffisantes, dont l'in-

convenant décolletage semble vouloir faire concurrence aux costumes primitifs des peuplades de la Nigeria et du Congo. Si c'est là la civilisation !!!

II. COMMUNIQUÉS

Concerts du mois. — 1. Le jeudi 5 mars, à 8 1/2 heures, salle de la Grande Harmonie : troisième séance de piano, par J. Wieniawski, qui interprétera les œuvres suivantes : *Sonate* (inédite) ; *Ballade* (op. 31) ; *Caprice* (op. 36) ; *Berceuse* (op. 14) ; *Etude de concert* (op. 33) ; *Fantaisie et fugue* ; *Barcarolle* (op. 29) ; *Sur l'océan* (contemplation) ; *Valse-caprice* (op. 46) ; 5^o et 8^o *romances* sans paroles ; *Mazourka* (op. 23) ; *Polonaise triomphale*. Toutes ces œuvres sont signées Wieniawski.

2. Le mercredi 4 mars, à 8 1/2 heures, au Conservatoire : troisième séance de C. Thomson, avec orchestre sous la direction de M. Van Dam. Au programme : Goldmark, Sinding, Dvorak et Smetana.

3. Le mardi 17 mars, à 8 1/2 heures, salle Erard : séance de musique d'art par M. Lambert, violoniste et Mlle. Protin, cantatrice.

4. Le mercredi 18 mars, à 8 1/2 heures, Salle allemande : quatrième et dernière séance du Quatuor Zimmer.

FR. DUFOUR.



LIVRES ET REVUES

I. — LES LIVRES



LÉGENDES DE LA VILLE D'AVIGNON, par P. Barthélemy. Un vol. in-18 de 200 pages. Prix : 2,50 fr. — Avignon, Aubanel frères, éditeurs.

Charmant petit volume, tout imprégné de saveur et de poésie méridionale. Son contenu ? Une suite de légendes relatives aux premiers temps de la cité d'Avignon. C'est d'abord l'apostolat de sainte Marthe, l'arrivée des premiers évêques, la fondation de l'église autour de laquelle s'est peu à peu groupée la grande cité française.

Puis viennent les légendes rouges : la persécution des empereurs romains, le sang coulant à flots dans les arènes ; plus tard l'invasion musulmane, l'esclavage, la honte, les jours sombres.

Mais voici le Libérateur, et Avignon se relève, plus grande, plus belle. Un pauvre petit berger, avec la seule aide de Dieu, entreprend à cette époque la construction du pont légendaire dont les ruines subsistent de nos jours encore.

Enfin, les légendes dorées nous parlent du passage de la tiare pontificale à Avignon.

Tout cela, nous le répétons, est frais, coquet, empreint d'un parfum de douce poésie.

Sortant des presses de la maison Aubanel, l'ouvrage ne pouvait être qu'une petite merveille typographique ; contenant et contenu méritent tous les éloges et, avec l'auteur des *Paillettes d'or*, nous espérons bien savourer souvent encore de ces charmantes légendes, à la fois si instructives et si poétiques.

II. — LES REVUES

LA CORPORATION. — *Hebdomadaire*. Paris. Prix : 10 fr. par an.

LE SOUVENIR. — *Mensuel*. Bruxelles. Prix : 3 fr. par an. Février 1903 : L'enfant aux lilas. — La musique au théâtre. — Jeanne d'Arc, etc.

MODERNE KUNST. — *Bi-mensuel*. Berlin. Prix : 33 fr. par an. Hef 12 : F. A. von Kaulbach. — Sturmeswogen. — Bei Adolf Sonnenthal, etc. — Hef 13 : Die Schleifen des Herrn von Richelieu. — Aus der Zeit des Karnevals. — Lustiges aus den Pariser Hochschulen, etc.

TOURING-CLUB DE BELGIQUE. — *Mensuel*. Bruxelles. Prix : 3 fr. par an. Janvier 1903 : En Provence. — Nos monuments et nos sites. — La maison Porquin, à Liège, etc.

LE MESSAGER DU S. SACREMENT. — *Mensuel*. Bruxelles. Prix : 1,50 fr. par an. Février 1903 : Pratique des neuf jeudis. — La légende du rosignol, etc.

LE MESSAGER DES AMES DU PURGATOIRE. — *Mensuel*. Bruxelles. Prix : 1,50 fr. par an. Février 1903 : Le regard de Jésus. — Le père Anselme, etc.

BULLETIN DE L'UNION DE LA PRESSE PÉRIODIQUE BELGE. — *Mensuel*. Bruxelles. Février 1903 : Excursion des journalistes belges à Reims. — Lettre de Paris, etc.

REVUE DES POÈTES. — *Mensuel*. Paris. Prix : 6 fr. par an. Février 1903 : Nécrologie. — Symbolisme et humanisme. — Poésies — La vie poétique, etc.

KEMPEN EN HAGELAND. — *Bi-hebdomadaire*. Diest. Prix : 4 fr. par an.

LE PHILANTHROPE. — *Mensuel*. Bruxelles. Prix : 2 fr. par an. Février 1903 : La laiterie maternelle. — L'asile de nuit. — Un bon livre, etc.

LA PHOTO-REVUE BELGE. — *Mensuel*. Namur. Prix : 1 fr. par an. Février 1903 : L'altération des épreuves positives. — La préparation des écrans jaunes, etc.

KNEIPP-JOURNAL. — *Mensuel*. Bruxelles. Prix : 3 fr. par an. Février 1903 : La cure d'eau en hiver. — Les tendances nouvelles de la thérapieutique. — Le surmenage, etc.

LA BELGA SONORILO. — *Mensuel*. Bruxelles. Prix : 2 fr. 50 par an. Février 1903 : Nouvelles d'Anvers. — Sur la prononciation de l'Espéranto, etc.

LECTOR

Le coin des rieurs

Leçon de calcul extraite d'un journal suédois :

— Combien ces brioches, madame ?

— Je vous en donnerai six pour cinq sous, mon petit ami.

— Ah ! six pour cinq sous. Ça fait alors cinq pour quatre sous, quatre pour trois, trois pour deux, deux pour un et un pour rien. Je n'en prends qu'une !... Au revoir, madame !

* *

On absorbe une abominable piquette qui fait faire la grimace à tout le monde. L'amphytrion sans se déconcerter :

— C'est du château-Laffitte, le roi des crus.

— Oui, répond un des convives, il demande à l'être sur parole.

* *

Le baron Rapineau, sentant venir la mort, se décide à faire son testament.

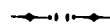
Au moment où il vient de tracer sur une feuille de papier les mots fatidiques : « Ceci est ma dernière volonté », une attaque d'apoplexie l'abat sur sa table.

En apprenant la nouvelle, S... s'est écrié :

— Le vieil égoïste ! je le reconnais bien là ; il s'est couché lui-même sur son testament !



RÉCRÉATION



ENIGME

Je suis sur mes huit pieds, l'instrument
[trionphant]

Avec lequel parfois on corrige l'enfant.

Ou bien s'il vous plaît mieux, un oiseau
[fort agile]

Qui vient sous votre toit fixer son domi-
[cile.]

Réponse au dernier numéro

La réponse à l'énigme est : TEMPS.

TABLE DES MATIÈRES

DU

Tome premier.

ANONYME.	— Congrès marial de Fribourg.	59
—	— Une belle œuvre : <i>la Croix Verte</i>	60
—	— Une terrible nuit (récit de voyage).	71
—	— Congrès eucharistique de Namur.	108
—	— La part à Dieu, <i>poésie</i>	132
—	— Conte de Noël, <i>poésie</i>	135
—	— Prenez garde aux empoisonneurs.	147

— — La tragique histoire du Koh-i-Noor	150	
— — Le tambour d'Arcole.	152	
— — Les deux clairons.	164	
— — Le voile de tulle	177	
— — Ligue d'enseignement	184	
ARTS (J.). — L'éducation des filles.	33	
BAZIN (René). — Le rôle social de la jeunesse.	65	
Biographies : le R. P. Gravez.	153	
— le cardinal V. Vannutelli.	163	
— le R. M. Fr. Nouwen.	170, 181	
Çà et là.	48	
ÇAPUS (Alfred). — Les tribulations de Rotschild.	8	
CÉLESTIN (Th.). — La catastrophe de la Martinique.	49	
Chronique scientifique.	74, 92, 139, 155, 173, 186	
CLAIR (Ch.). — La larme divine, <i>poésie</i>	21	
— — Le vœu, <i>poésie</i>	41	
— — Le damoiseau, <i>poésie</i>	52	
Coin (le) des rieurs.	144, 160, 176, 191	160, 176, 191
COPPÉE (Fr.). — Sa conversion.	17	
— — Noël ! Noël ! <i>poésie</i>	133	
DARVILLE (Lucien). — Le roman chrétien et la presse.	81	
DELAHAYE (Jules). — Histoire de Noël.	129	
DE LAVAL (J.-B.). — Rolland.	42, 56, 75, 93, 136, 151, 167, 183	
DES ESSARTS (Alfred). — La force des faibles.	13, 25, 36, 52	2
DUFOUR (Fr.). — L'apostolat de la presse.	1	
— — Carnet musical. 16, 28, 44, 62, 77, 94, 110, 126, 140, 157, 174, 187		
— — Histoire des croyances.	68, 88, 104, 121	
— — Chronique artistique.	110, 125	
DUPANLOUP (Mgr). — Journal intime.	6, 22, 40	
FRANS (C.). — En face de l'infini	161	
GILLEWYTTENS (E.-H.). — Elévation, <i>poésie</i>	68	
— — Le réveil à la ferme, <i>poésie</i>	84	
— — Evrard 't Serclaes, "	148	
— — Hymne à la patrie, "	163	
HARYS (Marcel). — Bulletin politique. 11, 24, 38, 55, 73, 90, 107, 124, 138		
	[155, 172, 185]	
HASSELLE (D.). — Au cloître, <i>poésie</i>	100, 117	
— — Deux héros, <i>poésie</i>	179	
LAMARTINE. — L'école en plein champ, <i>poésie</i>	4	
— — Nouvel an ! <i>poésie</i>	145	
LECTOR. — Livres et revues. 31, 47, 63, 79, 96, 111, 127, 143, 159, 175, 190		
Memento culinaire.	31, 47, 63, 79, 140, 156, 174, 187	
NANSEN (Fr.). — La traversée du Groenland.	86, 102, 119, 133, 148	
PAQUERETTE. — Chronique de modes.	14, 28	
Petite mosaïque littéraire.	23, 39, 56, 74, 91, 134, 150, 165, 180	
PIERRE L'ERMITE. — Civil.	145	
PLANTIER (Me ^r). — La science de Renan.	97, 113	
Récréation : Enigmes, charades, etc.	144, 160, 176, 191	
REDEATIS. — Un lis des champs.	169	
SPECTATOR. — Une fête au couvent.	137	
SVEN-HEDIN. — Au centre de l'Asie.	166	
Timbres-poste.	31	
VAN MALDERGHEM (J.). — Everard 't Serclaes	84	
Y. — Saint-Nicolas	131	

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.